

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-DIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
TYPOGRAPHIQUE.

1785.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1740-1748.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. PITOT DE LAUNAY,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

2 janvier.

MON cher philoſophe, je vous remercie tendrement de votre ſouvenir et de la fidélité avec laquelle vous avez ſoutenu la bonne cauſe dans l'affaire de *Prault* Il y a long-temps que je connais, que je défie et que je mépriſe les calomniateurs. Les eſprits malins et légers, qui commencent par oſer condamner un homme dont ils n'imiteraient pas les procédés, n'ont garde de s'informer de quelle manière j'en ai uſé. Ils le pourraient ſavoir de *Prault* lui-même; mais il eſt plus aiſé de débiter un menſonge au coin du feu, que d'aller chez les parties intéreſſées s'informer de la vérité. Il y a peu d'ames comme la vôtre, qui aiment

1740.

1740. à rendre juſtice. Les vérités morales vous ſont auſſi chères que les vérités géométriques. Je vous prie de voir M. *Arouet*, et de demander l'état où il eſt : dites-lui que j'y ſuis auſſi ſenſible que je dois l'être, et que je prendrais la poſte pour le venir voir, ſi je croyais lui faire plaiſir. Je vous demande en grâce de m'écrire des nouvelles de la diſpoſition de ſon corps et de ſon ame. Adieu ; mille amitiés à madame *Pitot*, ſans cérémonie.

LETTRE II.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 8 janvier.

Vous m'allez croire un pareſſeux, Monſieur, et qui pis eſt un ingrat ; mais je ne ſuis ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé à vous amuſer depuis que je ſuis à Bruxelles, et ce n'eſt pas une petite peine que celle de donner du plaiſir. Je n'ai jamais tant travaillé de ma vie, c'eſt que je n'ai jamais eu tant d'envie de vous plaire.

Vous ſavez, Monſieur, que je vous avais promis de vous faire paſſer une heure ou deux aſſez doucement : je devais avoir l'honneur

de vous préfenter ce petit recueil qu'imprimait *Prault*. Toutes ces pièces fugitives que vous avez de moi fort informes et fort incorrectes, m'avaient fait naître l'envie de vous les donner un peu plus dignes de vous. *Prault* les avait auffi manufcrites. Je me donnai la peine d'en faire un choix, et de corriger avec un très-grand foin tout ce qui devait paraître. J'avais mis mes complaifances dans ce petit livre. Je ne croyais pas qu'on dût traiter des chofes auffi innocentes plus févèrement qu'on n'a traité les *Chapelle*, les *Chaulieu*, les *la Fontaine*, les *Rabelais*, et même les épigrammes de *Rouffeau*. 1740.

Il s'en faut beaucoup que le recueil de *Prault* approchât de la liberté du moins hardi de tous les auteurs que je cite. Le principal objet même de ce recueil était le commencement du Siècle de *Louis XIV*, ouvrage d'un bon citoyen et d'un homme très-modéré. J'ofe dire que dans tout autre temps une pareille entreprife ferait encouragée par le gouvernement. *Louis XIV* donnait fix mille livres de penfion aux *Valincourt*, aux *Péliffon*, aux *Racine* et aux *Defpréaux*, pour faire fon hiftoire qu'ils ne firent point ; et moi je fuis perfécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire. J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je fuis écrafé fous les premières pierres que

1740. j'ai posées. Je suis en tout un exemple que les belles-lettres n'attirent guère que des malheurs.

Si vous étiez à leur tête, je me flatte que les choses iraient un peu autrement; et plût à Dieu que vous fussiez dans les places que vous méritez! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'Etat que je le désire.

Vous savez comment *Govers* a gagné ici son procès tout d'une voix, comment tout le monde l'a félicité, et avec quelle vivacité les grands et les petits l'ont prié de ne point retourner en France. Je compte, pour moi, rester très-long-temps dans ce pays-ci; j'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis, et d'ailleurs j'ai de bonnes raisons pour rester ici. J'y suis entre l'étude et l'amitié, je n'y désire rien, je n'y regrette rien que de ne vous point voir.

Peut-être viendra-t-il des temps plus favorables pour moi où je pourrai joindre aux douceurs de la vie que je mène, celle de profiter de votre commerce charmant, de m'instruire avec vous et de jouir de vos bontés. Je ne désespère de rien.

J'ai vu ici M. d'*Argens*; je suis infiniment content de ses procédés avec moi. Je vois bien que vous m'aviez un peu recommandé à

lui. Madame *du Châtelet* vous a écrit, ainſi je ne vous dis rien pour elle. Conſervez-moi vos bontés, je vous en conjure ; vous ſavez ſi elles me ſont précieuſes. 1740.

LETTRE III.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 9 janvier.

MON très-cher ami, depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de *Richelieu* juſqu'à Langres. Je retournai à Cirey, de Cirey j'allai à Bruxelles ; j'y ſuis depuis plus d'un mois, et ſi ce mois n'a pas été employé à vous écrire, il l'a été à écrire pour vous, à mon ordinaire. Je n'ai jamais été ſi inſpiré de mes dieux, ou ſi poſſédé de mes démons. Je ne ſais ſi les derniers efforts que j'ai faits ſont ceux d'un feu prêt à s'éteindre ; je vous enverrai ma beſogne, mon cher ami, et vous en jugerez.

Vous y verrez du moins un homme que les perſécutions ne découragent point, et qui aime aſſurément les belles-lettres pour elles-mêmes. Elles me feront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Ceſſerai-je d'aimer des fruits délicieux, parce

1740. que des ſerpens ont voulu les infecter de leur venin ?

On avait préparé à Paris un petit recueil de la plupart de mes pièces fugitives, mais fort différentes de celles que vous avez ; et, en vérité, il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon, après toutes les copies informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraiſſent tous les mois. On avait mis à la tête de cette petite collection, le commencement de mon eſſai ſur le ſiècle de *Louis XIV*. Si vous ne l'avez pas vu, je vous l'enverrai. Vous jugerez ſi ce n'eſt pas l'ouvrage d'un bon citoyen, d'un bon français, d'un amateur du genre-humain, et d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur ultramontain qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonſpection ; et j'oſe dire que le frontiſpice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu et des arts. Les premières pierres de ce temple ſont tombées ſur moi : la main des ſots et des bigots a voulu m'écraſer ſous cet édifice, mais ils n'y ont pas réuſſi ; et l'ouvrage et moi nous ſubſiſterons.

Louis XIV donna deux mille écus de penſion aux *Péliſſon*, aux *Racine*, aux *Deſpréaux*, aux *Valincourt*, pour écrire ſon hiſtoire qu'ils ne firent point. J'ai embraſſé à moins de frais un

objet plus important, plus digne de l'atten- 1740.
tion des hommes; l'hiftoire d'un fiècle plus grand que *Louis le grand*. J'ai fait la chofe *gratis*, ce qui devait plaire par le temps qui court; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on n'en ait agi avec moi comme fi j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant, mon cher ami, il y a encore d'honnêtes gens, il y a des êtres penfans, des *Emilie*, des *Cideville*, qui empêchent que la barbarie n'ait droit de prefcription parmi nous. C'eft avec eux que je me confole; ce font eux qui font ma récompenfe.

Que faites-vous, mon cher ami? Etes-vous à Rouen ou à la campagne, avec les *Tompfons* ou avec les Mufes? Quand vivrons-nous enfemble? car vous favez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin le petit nombre des adeptes fe raffemble dans un petit coin de terre. Nous y ferons comme les bons Ifraélites en Egypte, qui avaient la lumière pour eux tous feuls, à ce qu'on dit, pendant que la cour de *Pharaon* était dans les ténèbres. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus fincères et les plus vifs. Adieu, mon cher *Cideville*, adieu, jufqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles.

1740.

LETTRE IV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 26 janvier.

LES infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je ſuis comme les vrais dévots qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que ſi je ſuivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*, puiſque le commencement ne vous en a pas déplu ; mais je n'y travaillerai point tant que je ſerai à Bruxelles : il faut être à la ſource pour puiſer ce dont j'ai beſoin ; il faut vous conſulter ſouvent. Je n'ai point aſſez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'enfoncer dans les ténèbres de la métaphyſique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de madame *du Châtelet*.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre Mahomet dans ſon cadre, avant de quitter la poëſie ; mais j'ai peur que dans cette pièce l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire, n'ait un peu éteint mon feu. La circonſpection eſt

une belle choſe, mais en vers elle eſt bien triſte. Etre raiſonnable et froid, c'eſt preſque 1740. tout un : cela n'eſt pas à l'honneur de la raiſon.

Si j'avais de la ſanté, et ſi je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une hiſtoire de France à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans la tête ; c'eſt qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puiſſent jeter quelque intérêt dans notre hiſtoire sèche et barbare. *Mézerai* et *Daniel* m'ennuient ; c'eſt qu'ils ne ſavent ni peindre ni remuer les paſſions. Il faut dans une hiſtoire, comme dans une pièce de théâtre, expoſition, nœud et dénouement.

Encore une autre idée. On n'a fait que l'hiſtoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il ſemble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des miniſtres et des généraux : mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre eſprit, ne ſont-ils donc rien ?

Adieu, Monſieur ; reſpect, reconnaiſſance.

P. S. Pardon ; il s'eſt trouvé une grande figure d'optique ſur l'autre feuillet ; je l'ai déchiré.

1740.

LETTRE V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 29 janvier.

Je ſuis abſolument de l'avis de l'ange gardien et de ſes chérubins, ſur le retranchement de la ſcène d'*Atide* au quatrième acte; non-ſeulement cette arrivée d'*Atide* reſſemblait en quelque choſe à l'*Atalide* de Bajazet, mais elle me paraît peu décente et très-froide dans une circonſtance ſi terrible, et à la vue du corps expirant d'un père, qui doit occuper toute l'attention de la malheureuſe *Zulime*.

Après avoir bien examiné les autres obſervations, et avoir plié mon eſprit à ſuivre les routes qu'on me propoſe, je les trouve abſolument impraticables.

On veut que *Zulime* doute ſi ſon amant a aſſaſſiné ſon père, on veut enſuite qu'elle puiſſe l'excuſer ſur ce qu'il l'a tué ſans le ſavoir, et que cette idée de l'innocence de *Ramire* ſoit l'objet qui occupe principalement le cœur de *Zulime*.

Je crois avoir ménagé aſſez le peu de doutes qu'elle doit avoir, et je crois que ce ſerait perdre toute la force du tragique que de vouloir rendre toujours ſon amant innocent. Le

véritable tragique, le comble de la terreur et de la pitié eſt, à mon avis, qu'elle aime ſon amant criminel et parricide. Point de belles ſituations ſans de grands combats, point de paſſions vraiment intéreſſantes ſans de grands reproches. Ceux qui conſeillèrent à *Pradon* de ne pas rendre *Phèdre* inceſtueuſe, lui conſeillèrent des bienſéances bien malheureuſes et bien meſſéantes au théâtre. Ah, ne me traitez pas en *Pradon!* (*)

1740.

Je condamne auſſi ſévèrement toute aſſemblée de peuple. Ce n'eſt pas d'une vaine pompe dont il s'agit; il faut que *Zulime*, en mourant, adore encore la cauſe de ſes crimes et de ſes malheurs; il faut qu'elle le diſe; et ſi elle était devant le peuple, cette affreuſe confidence ſerait déplacée; c'eſt alors que les bienſéances ſeraient violées. J'aime la pompe du ſpectacle, mais j'aime mieux un vers paſſionné.

Voici donc les ſeuls changemens que mon temps, mes occupations et mon départ me permettent. *Benigno animo legete, et publici juris in theatro fiant.* Je vous ſupplie d'adreſſer vos ordres chez l'abbé *Mouſſinot* qui aura mon adreſſe.

Je me flatte que je vous adreſſerai bientôt mieux que Zulime. Permettez-moi de baiſer

(*) M. de *Voltaire* a changé depuis le plan de Zulime.

1740. refpectueufement la belle main qui a écrit les remarques auxquelles j'ai obéi en partie.

. . . . *Si quid*
Rectius, imperti, ſi non his utere mecum.

Voyez ſi vous êtes à peu-près content. Donnez cela à mademoiſelle *Quinault* quand il vous plaira, ſinon donnez-moi donc de nouveaux ordres ; mais je ſens les limites de mon eſprit ; je ne pourrai guère aller plus loin, comme je ne peux vous aimer ni vous reſpecter davantage.

LETTRE VI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 12 mars.

MON très-cher ange gardien, je fis partir hier à l'adreſſe de votre frère un petit paquet contenant à peu-près toutes les corrections que mon grand conſeil m'a demandées pour cette Zulime. Je m'étais refroidi ſur cet ouvrage, et j'en avais preſque perdu l'idée auſſi-bien que la copie. Il a fallu que mademoiſelle *Quinault* m'ait renvoyé les cinq actes, pour me mettre au fait de mon propre ouvrage.

Il eſt bien difficile de rallumer un feu preſque éteint : il n'y a que le ſouffle de mes anges 1740. qui puiſſe en venir à bout. Voyez ſi vous retrouverez encore quelque chaleur dans les changemens que j'ai envoyés. Je commence à eſpérer beaucoup de ſuccès de cet ouvrage aux repréſentations, parce que c'eſt une pièce dans laquelle les acteurs peuvent déployer tous les mouvemens des paſſions ; et une tragédie doit être des paſſions parlantes. Je ne crois pas qu'à la lecture elle fît le même effet, parce que la pièce a trop l'air d'un magaſin dans lequel on a brodé les vieux habits de *Roxane*, d'*Atalide*, de *Chimène*, de *Callirhoé*.

J'en reviens à Mahomet, il eſt tout neuf.

Tentanda via eſt quâ me quoque poſſim
Tollere humo.

Mais Zulime ſera la pièce des femmes, et Mahomet la pièce des hommes. Je recommande l'une et l'autre à vos bontés.

Avez-vous oublié Pandore ? Vous m'aviez dit qu'on en pouvait faire quelque choſe. Je crois qu'il me ſera plus aiſé de vous ſatisfaire ſur Pandore que ſur Zulime. Je vous avoue que je ſerais fort aiſe d'avoir courtiſé avec ſuccès, une fois en ma vie, la Muſe de l'opéra. Je les aime toutes neuf, et il faut avoir le

1740. plus de bonnes fortunes qu'on peut; ſans être pourtant trop coquet.

Le Prince royal m'a écrit une lettre touchante au ſujet de monſieur ſon père qui eſt à l'agonie. Il ſemble qu'il veuille m'avoir auprès de lui; mais vous me connaiſſez trop pour penſer que je puiſſe quitter madame *du Châtelet* pour un roi, et même pour un roi aimable. Permettez à ce ſujet que je vous demande un petit plaiſir. Vous ne pouvez paſſer dans la rue Saint-Honoré ſans vous trouver auprès d'*Hébert*; je vous ſupplie de paſſer chez lui, et de voir une écritoire de *Martin* que nous feſons faire pour la préſenter au Prince royal. Voyez ſi elle vous plaît. Le préſent eſt aſſez convenable à un prince comme lui : c'eſt *Soliman* qui envoie un ſabre à *Scanderbeg*. Mais ce maudit *Hébert* me fait attendre des ſiècles. Le roi de Pruſſe ſe meurt; et s'il eſt mort avant que ma petite écritoire arrive, ma galanterie ſera perdue. Il n'y a pas trop de bonne grâce à donner à un roi qui peut rendre beaucoup. Cet air intéreſſé ôterait tout le mérite de l'écritoire.

Vous devriez bien me dire quelques nouvelles des ſpectacles; ils m'intéreſſent toujours, quoique je ſois à préſent tout hériſſé des épines de la philoſophie.

Mais vous ne me mandez jamais rien de ce

qui

qui vous regarde, rien ſur votre veſſie ni ſur
vos plaiſirs ; je m'intéreſſe à tout cela plus 1740.
qu'à tous les ſpectacles du monde. Allez-vous
toujours les matins vous ennuyer en robe à
juger des plaideurs ?

LETTRE VII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 22 mars.

ANGE de paix, eh bien, comment trouvez-vous donc ce commencement de l'hiſtoire de *Louis XIV ?* Je crois que j'en pourrais faire un ouvrage bien neuf, et peut-être honorable à la nation. Mais comme je ſuis traité dans cette nation pour qui je travaille !

Et Zulime, Zulime ! ſi le cinquième acte n'eſt pas à votre fantaiſie, je n'ai qu'à me noyer, car j'y ai mis tout ce que je ſais. J'ai vu de beaux yeux pleurer en le liſant ; mais je me défie toujours des beaux yeux : celles qui les portent ſont d'ordinaire ſéduites ou trompeuſes. La perſonne dont je vous parle eſt peut-être trop ſéduite en ma faveur : cependant elle n'a guère pleuré à Mérope, et elle a pleuré beaucoup à Zulime.

Pour l'amour de Dieu, n'exigez pas que je

1740. commence par faire de Zulime un trouble-fête! Quelle cruelle idée mon confeil a-t-il eue! Croyez-moi, il n'y aurait plus d'intérêt. *Atide* doit ne pas déplaire, mais *Zulime* doit déchirer le cœur. Prenez-y garde, tout ferait perdu.

Au refte, mon confeil eft le feul confeil dans Paris qui foit inftruit des affaires d'Afrique. Si cela pouvait être joué à Pâques, je bénirais Mahomet; décidez. Il y a bien autre chofe fur le tapis.

Permettez-vous que je vous adreffe une de mes rêveries, que vous jetterez au feu fi vous la condamnez, et que vous ferez voir à M. le comte de *Maurepas* fi vous l'approuvez (*). Je lui donne, par mon dernier vers, la louange la plus flatteufe. Je lui dis qu'il a des amis, et c'eft votre amitié qui fait fon éloge.

Eft-ce que vous ne voulez pas donner un muficien à *Pandore?*

Eft-ce que vous penfez qu'on ne peut rien tirer de cette madame *Prudife*, en lui fefant faire par pure faibleffe ce qu'on lui fait faire au théâtre anglais par une méchanceté déterminée, qui révolterait nos mœurs un peu faibles et trop délicates? Le rôle du petit *Adine* me paraît fi joli! Laiffez-vous toucher, et que je faffe quelque chofe de cette *Prudife.*

(*) L'épître à M. le comte de *Maurepas*, vol. d'Epîtres.

J'ai lu Edouard. Je vous ſuis très-obligé de la bonté que vous avez eue de m'envoyer la traduction d'*Ortolani* : elle me paraît aſſez belle. 1740.

J'ai répondu à *Greſſet* une lettre polie et d'amitié ; je le crois un bon diable.

Adieu, mon adorable ami ; toujours *ſub umbrâ alarum tuarum*. Je ſuis bien perſécuté, tout va de travers ; mais vous m'aimez, *Emilie* m'aime, c'eſt la réponſe à tout.

LETTRE VIII.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 24 mars.

Je vous renvoie, mon cher ami, le manuſcrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes ſujets d'admiration et de critique. Vous êtes le plus hardi architecte que je connaiſſe, et celui qui ſe paſſe le plus volontiers de ciment. Vous ſeriez trop au-deſſus des autres, ſi vous vouliez faire attention combien les petites choſes ſervent aux grandes, et à quel point elles ſont indiſpenſables ; je vous prie de ne pas les négliger en vers, et ſurtout dans ce qui regarde votre ſanté ; vous m'avez trop

1740. alarmé par le danger où vous avez été. Nous avons besoin de vous, mon cher enfant en *Apollon*, pour apprendre aux Français à penser un peu vigoureusement; mais moi j'en ai un besoin essentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement, et dont j'attends plus de conseils dans l'occasion que je ne vous en donne ici.

J'attends la pièce de M. *Gresset*. Je ne me presse point de donner Mahomet; je le travaille encore tous les jours. A l'égard de Pandore, je m'imagine que cet opéra prêterait assez aux musiciens; mais je ne sais à qui le donner. Il me semble que le récitatif en fait la principale partie, et que le savant *Rameau* néglige quelquefois le récitatif. M. d'*Argental* en est assez content; mais il faut encore des coups de lime. Ce M. d'*Argental* est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons. Il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'Optique du P. *Castel*. Je crois qu'il était aux petites-maisons quand il fit cet ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer; c'est le quatrième tome de *Joseph Privat de Molières*, où il donne de son cru une preuve de l'existence de DIEU propre à faire plus d'athées que tous les livres de *Spinosa*. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie de *Boissy*; je n'en croirai rien de bon que

quand vous en ferez content. Le janféniſte *Rollin* continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots ce que tant d'autres ont écrit avant lui ? et fon parti préconife-t-il toujours comme un grand-homme ce prolixe et inutile compilateur? A-t-on imprimé, et vend-on enfin l'ouvrage de l'abbé de *Gamache*? Il y aura fans doute un petit fyſtême de fa façon ; car il faut des romans aux Français. Adieu, charmant fils d'*Apollon ;* nous vous aimons ici tendrement. Ce n'eſt point un roman cela, c'eſt une vérité conſtante ; car nous fommes ici deux êtres très-conſtans. 1740.

LETTRE IX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 30 mars.

C'EST une chofe plaifante, Monfieur, que la tracafferie qu'on m'avait voulu faire avec M. de *Valori*, à Berlin et à Paris. J'entrevois que quelqu'un, qui veut abfolument fe mêler des affaires d'autrui, a mis dans fa tête de détruire M. de *Valori* et moi dans l'efprit du Prince royal : et ce n'eſt pas la première niche qu'on m'a voulu faire dans cette cour. J'ai beau vivre dans la plus profonde retraite, et

1740. paſſer mes jours avec *Euclide* et *Virgile*, il faut qu'on trouble mon repos.

Je crois connaître aſſez le Prince royal pour eſpérer qu'il en redoublera de bontés pour moi; et que, ſi on a voulu lui inſpirer des ſentimens peu favorables pour notre miniſtre, il ne ſentira que mieux ſon mérite. C'eſt un prince qui unira, je crois, les lettres et les armes, qui s'accommodera en homme juſte pour Berg et Juliers, ſi on lui fait des propoſitions honorables, et qui défendra ſes droits dans l'occaſion avec de vrais ſoldats, ſans avoir de géans inutiles.

Je ſerais fort étonné ſi le roi ſon père revenait de ſa maladie. Il faut qu'il ſoit bien mal, puiſqu'il eſt défendu en Pruſſe de parler de ſa ſanté ni en mal ni en bien.

Lorſque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au ſujet de M. de *Valori*, je venais de recevoir une lettre d'une de mes nièces, femme d'un commiſſaire des guerres à Lille, qui m'inſtruiſait auſſi de cette tracaſſerie. M. l'abbé de *Valori*, prévôt du chapitre de Lille, lui en avait parlé. Je ne peux mieux faire, je crois, Monſieur, que d'avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la réponſe à ma nièce.

„ Les tracaſſeries viennent donc, ma chère
„ enfant, juſque dans ma retraite, et pren-

„ nent leur grand tour par Berlin. Je vois „ très-clairement que quelque bonne ame a „ voulu me nuire à la fois dans l'esprit du „ Prince royal de Prusse, et dans celui de „ M. de *Valori* ; et il y a quelque apparence qu'une certaine personne, qui avait „ voulu desservir M. de *Valori* à la cour de „ Berlin, a semé encore ce petit grain de „ zizanie. — 1740.

„ Je connais M. de *Valori* en général par „ l'estime publique qu'il s'est acquise, et plus „ particulièrement par le cas infini qu'en fait „ M. d'*Argenson*, qui m'avait même flatté que „ j'aurais une nouvelle protection dans M. de „ *Valori* auprès du Prince royal.

„ J'avais eu l'honneur d'écrire plusieurs „ fois à ce prince, que M. de *Valori* augmenterait le goût que son Altesse royale a pour „ les Français, et que j'espérais que ce serait „ pour moi un nouveau moyen de me conserver dans ses bonnes grâces. Je me flatte „ encore que le petit mal-entendu qu'on a „ fait naître ne détruira pas mes espérances.

„ Il est tout naturel que M. de *Valori*, „ ayant vu, dans les gazetins infidelles dont „ l'Europe est inondée, une fausse nouvelle „ sur mon compte, l'ait crue comme les „ autres ; qu'on en ait dit un petit mot en passant à la cour de Prusse, et que quelqu'un,

1740. „ à qui cela eſt revenu à Paris, en ait fait un „ commentaire.

„ Il ne réſultera, de cette petite malice „ qu'on a voulu faire à M. de *Valori*, rien „ autre choſe que des aſſurances de la plus „ reſpectueuſe eſtime que je vous prie de faire „ paſſer à M. de *Valori* par le canal de mon- „ ſieur ſon frère. Si tous les tracaſſiers de Paris „ étaient ainſi payés de leurs peines, le nom- „ bre en ſerait moins grand. „

Voilà, Monſieur, mes véritables ſentimens. Je fais toujours des vœux pour que vous ſoyez dans quelque place où vous puiſſiez donner un peu de carrière à vos grands talens, à votre bonne volonté pour le genre-humain, et à votre goût pour les arts.

En attendant, je vous conſeille de ne pas négliger mademoiſelle *le Maure*. C'était autrefois un beau pédantiſme que celui qui tenait toujours les premiers magiſtrats en longue jaquette, et qui leur interdiſait les ſpectacles. Je ne croirai les Français tout-à-fait revenus de l'ancienne barbarie, que quand l'archevêque de Paris, le chancelier et le premier préſident auront chacun une loge à l'opéra et à la comédie. Madame *du Châtelet* vous fait bien des complimens; et moi, Monſieur, je vous ſuis dévoué pour ma vie avec la plus tendre et la plus reſpectueuſe reconnaiſſance.

LETTRE

LETTRE X.

1740.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Bruxelles, ce premier d'avril.

PLUS ANGE GARDIEN QUE JAMAIS,

JE m'étais déjà aviſé de travailler tout ſeul à ma Pandore, et je n'avais pas attendu la grâce d'en haut : j'allais l'envoyer pour chercher un muſicien, lorſque le paquet de mon cher ange eſt arrivé.

J'ai grande impatience de ſavoir ſi vous trouvez le Mahomet mieux lié, plus intéreſſant, mieux écrit, et enfin, ſi après le grand fracas du quatrième acte, le cinquième vous ſemble ſupportable.

Vous pourriez, en attendant, mon reſpectable ami, couronner vos bontés pour Zulime, en promettant à mademoiſelle *Gauſſin* le premier rôle dans Mahomet. Vous voulez que j'eſpère de Zulime, j'eſpère donc ; *in verbo tuo laxavi rete.*

Revenons à Pandore ; je n'ai point d'expreſſions pour vous remercier. Il faudra donc encore une fois rompre la chaîne des études philoſophiques, et quitter le compas pour la

1740. lyre. Soit, je ſuis le *maître Jacques* du Parnaſſe; mais malheureuſement *maître Jacques* n'était ni bon cocher, ni bon cuiſinier.

Vous ne laiſſez pas de m'embarraſſer. Vous me foudroyez mes titans au troiſième acte. La pièce alors aurait l'air d'être finie, et on en recommencerait une autre qui ſerait le mariage et la boîte de *Pandore*. Le grand point, me ſemble, eſt de refondre les deux actions en une, je veux dire la guerre des titans et cette boîte fameuſe.

Je ne haïrais pas que le Deſtin lui-même parût au milieu du combat, et réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand *Jupiter* aura un peu tort; il eſt accoutumé ſur la ſcène de l'opéra à ne pas jouer le beau rôle: et ſur la ſcène de ce monde quels reproches ne lui fait-on pas? que de plaintes de la part des femmes qui n'ont pas les grâces de madame d'*Argental*, et de la part des hommes qui n'ont pas votre mérite? Dans ce monde chacun l'accuſe, et ſur le théâtre il reçoit des ſoufflets.

Je trouvais aſſez bon que *Mercure* fît la beſogne du tentateur. Au bout du compte, il faut bien que les Dieux ſoient coupables du mal moral et du mal phyſique. D'ailleurs *Pandore* en était plus excuſable; et qu'importe que cette *Pandore-Eve* ſoit ſéduite par *Mercure*

ou par le diable ? Dites-moi, je vous prie, ſi la boîte n'eſt pas un trait de la vengeance des Dieux, quels rapports auront les trois premiers actes avec les deux derniers ? Voilà encore une fois ce qui m'embarraſſe. L'opéra pourrait commencer au quatrième acte ; c'eſt à mon ſens le plus grand des défauts : donnez-moi une réponſe à cette objection. 1740.

Au reſte, je profiterai de toutes vos bontés et de tous vos avis, et je me mettrai en beſogne dès que vous m'aurez bien voulu répondre. J'invoquerai *angelum meum*, et je travaillerai.

Hélas ! j'ai peur que, parmi les maux ſortis de la boîte de *Pandore*, la mort de madame de *Richelieu* ne ſoit bientôt un des plus certains, comme un des plus cruels. On dit qu'elle crache du pus et qu'elle a la fièvre. Vous perdriez une amie qui vous avait goûté infiniment.

Je ne ſais ſi la poſte en uſe avec les intendans des claſſes comme avec moi. Les paquets ont beau être contre-ſignés, le contre-ſeing d'un miniſtre français eſt ici très-peu conſidéré, et on paye ce beau ſeing neuf à dix florins ; ainſi, quand par haſard vous aurez quelque gros paquet à envoyer, faites-le porter chez l'abbé *Mouſſinot*.

Bonſoir, mon aimable, mon reſpectable ami, mon conſeil, mon juge, qui ſouffrez

1740. toutes mes rebellions ; vous ne croyez donc pas qu'on puiſſe jamais réduire madame *Prudiſe* aux mœurs françaiſes..... Si pourtant....

Adieu ; je vous embraſſe mille fois.

LETTRE XI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 25 d'avril.

VOULEZ-VOUS ſavoir, mon charmant ami, mon confrère en *Apollon*, mon maître dans l'art de penſer délicatement, l'effet que m'a fait votre dernière lettre ? celui qu'un bon inſtrument de muſique fait ſur un autre. Il en fait réſonner toutes les cordes qui ſont à l'uniſſon. Vous m'avez remis ſur le champ la lyre à la main ; j'ai ſerré mes compas, je ſuis revenu à l'autel de *Melpomène* et au temple des Grâces. Vous me direz ſi j'ai été exaucé de vos trois Déeſſes.

Tout ce que vous ſoupçonniez que j'ébauchais, eſt prêt à vous être envoyé. Donnez-moi donc l'adreſſe ſûre que vous m'avez promiſe. J'ai plus de choſes à vous faire tenir que vous ne penſez. Je peux avoir mal employé mon temps, mais je ne ſuis pas reſté oiſif. Je

ſais qu'il y a long-temps que je ne vous ai écrit, mais auſſi vous aurez deux tragédies pour excuſe; et ſi vous n'êtes pas content, j'ai encore autre choſe à vous montrer. 1740.

Je veux vous rendre un peu compte de mes études ; il me ſemble que c'eſt un devoir que l'amitié m'impoſe. Outre toutes les bagatelles poëtiques que vous recevrez de moi, vous en aurez auſſi de philoſophiques. Je crois avoir enfin mis les Elémens de *Newton* au point que l'homme le moins exercé dans ces matières, et le plus ennemi des ſciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaiſir et avec fruit. J'ai mis au-devant de l'ouvrage un expoſé de la métaphyſique de *Newton* et de celle de *Leibnitz* dont tout homme de bon ſens eſt juge-né. On va l'imprimer en Hollande au commencement de mai ; mais il va paraître à Paris un ouvrage plus intéreſſant et plus ſingulier en fait de phyſique ; c'eſt une phyſique que madame *du Châtelet* avait compoſée pour ſon uſage, et que quelques membres de l'académie des ſciences ſe ſont chargés de rendre publique pour l'honneur de ſon ſexe et pour celui de la France.

Vous avez lu ſans doute la comédie des Dehors trompeurs. Quel dommage ! il y a des ſcènes charmantes et des morceaux frappés de main de maître. Pourquoi cela n'eſt-il pas plus

1740. étoffé, et pourquoi les derniers actes font-ils fi languiffans ?

Amphora cœpit
Inftitui, currente rotâ, cur urceus exit ?

Il en eft à peu-près de même de la pièce de *Greffet;* et qui pis eft, c'eft une déclamation vide d'intérêt (*). Mon Dieu ! pourquoi me parlez-vous de la tragédie, foi-difant de Coligny ? Il femble que vous ayez foupçonné qu'elle eft de moi. Le *Dufauzet*, libraire de Hollande, et par conféquent doublement fripon, a eu l'infolence abfurde de la débiter fous mon nom; mais, Dieu merci, le piége eft groffier; et fût-il plus fin, vous n'y feriez pas pris. Cette pitoyable rapfodie eft d'un bon enfant nommé d'*Arnaud*, qui s'eft avifé de vouloir mettre le fecond chant de la Henriade en tragédie.

Adieu, mon cher ami; mon cœur et mon efprit font à vous pour jamais. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

(*) Edouard III, tragédie.

LETTRE XII.

1740.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 5 de mai.

Un ballot eſt parti, mon cher ami; il eſt marqué d'un grand T. *Signa* Tau *ſuper caput dolentium.* Ce paquet eſt très-honteux de ne contenir que quatre tomes de mes anciennes rêveries imprimées à Amſterdam, et rien des nouvelles folies.

On va jouer Zulime à Paris. Peut-être la jouera-t-on quand vous recevrez cette lettre; mais je l'ai tant corrigée que je n'ai pu encore la faire tranſcrire pour vous l'envoyer. Il eût été mieux de vous l'envoyer d'abord tout informe qu'elle était; j'y aurais gagné de bons conſeils, mais auſſi je vous aurais fait un mauvais préſent. Voilà ce que c'eſt que d'être condamné à vivre loin de vous. Quel plaiſir ce ſerait de vous conſulter tous les jours, de vous montrer le lendemain ce que vous auriez réformé la veille! Voilà comme les belles-lettres ſont le charme de la vie, autrement elles n'en ſont que la faible conſolation.

J'eſpère enfin vous envoyer bientôt Zulime et Mahomet. Ce Mahomet n'eſt pas, comme vous croyez bien, le *Mahomet II* qui coupe

1740. la tête à ſa bien-aimée ; c'eſt *Mahomet* le fanatique, le cruel, le fourbe, et, à la honte des hommes, le grand, qui de garçon marchand, devient prophète, légiſlateur et monarque.

Zulime n'eſt que le danger de l'amour, et c'eſt un ſujet rebattu ; Mahomet eſt le danger du fanatiſme, cela eſt tout nouveau. Heureux celui qui trouve une veine nouvelle dans cette mine du théâtre ſi long-temps fouillée et retournée, mais je veux ſavoir ſi c'eſt de l'or que j'ai tiré de cette veine ; c'eſt à votre pierre de touche, mon cher ami, que je veux m'adreſſer.

J'ai bien-envie de mettre bientôt dans votre bibliothéque un monument ſingulier de l'amour des beaux arts, et des bontés d'un prince unique en ce monde. Le Prince royal de Pruſſe, à qui ſon ogre de père permettait à peine de lire, n'attend pas que ce père ſoit mort pour oſer faire imprimer la Henriade. Il a fait fondre en Angleterre des caractères d'argent, et il compte établir dans ſa capitale une imprimerie auſſi belle que celle du louvre. Eſt-ce que ce premier pas d'un roi philoſophe ne vous enchante pas ? Mais en même temps, quel triſte retour ſur la France ! C'eſt à Berlin que les beaux arts vont renaître. Eh, que fait-on pour eux en France ? on les perſécute. Je me conſole, parce qu'il y a une *Emilie* et un

Cideville, et que quand on a le bonheur de leur plaire, on n'a que faire de l'appui des ſots. 1740.

Adieu, mon cher ami; madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je ſuis à vous pour ma vie.

LETTRE XIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris*.

A Bruxelles, le 21 de mai.

Les petits hommages que je vous dois, Monſieur, depuis long-temps, ſont partis par le coche, comme *Scudéri*, pour aller en cour; ce ſont quatre volumes de mes rêveries imprimées à Amſterdam. Les fautes des éditeurs ſe trouvaient en fort grand nombre avec les miennes; j'ai corrigé tout ce que j'ai pu, et il s'en faut beaucoup que j'en aye corrigé aſſez. Si je croyais que cela pût vous amuſer quelques momens, je me croirais bien payé de mes peines.

Je ne connais et ne veux d'autre récompenſe que de plaire au petit nombre qui penſe comme vous. Les faveurs des rois ſont faites pour le courtiſan le plus adroit; les places des gens de lettres ſont pour ceux qui ſont bien à la

1740. cour; votre eſtime eſt pour le mérite. Je vous avoue que je ne regrette qu'une choſe, c'eſt que mes ouvrages ne ſoient imprimés que chez les étrangers. Je ſuis fâché d'être de contrebande dans ma patrie. Je ne ſais par quelle fatalité, n'ayant jamais parlé ni écrit qu'en honnête homme et en bon citoyen, je ne puis parvenir à jouir des priviléges qu'on doit à ces deux titres. Peut-être : *extinctus, amabitur idem;* mais ſi c'eſt de vous qu'il eſt aimé, il n'a pas beſoin d'attendre, et il eſt heureux de ſon vivant.

Le procès de madame *du Châtelet* n'avance guère. Il faut ſe préparer à reſter ici long-temps. J'y ſuis avec elle, j'y ſuis à l'abri de la perſécution, et cependant je vous regrette.

Je ne ſais, Monſieur, ſi vous avez entendu parler du jéſuite *Janſſens* à qui on redemande ici en juſtice un dépôt de deux cents mille florins. Le procès ſe pourſuit vivement; le rapporteur m'a dit qu'il y avait de terribles preuves contre ce jéſuite. Il pourra être condamné, mais ſes confrères reſteront tout-puiſſans, car on ne peut ni les ſouffrir, ni s'en défaire. Il y a des ſociétés immortelles comme des hommes immortels.

Adieu, Monſieur; il y a ici deux cœurs qui vous ſont dévoués pour jamais.

LETTRE XIV.

1740.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de juin.

MON adorable ami, vous ſavez que je n'ai jamais eſpéré un ſuccès brillant de Zulime. Je vous ai toujours mandé que la mort du père tuerait la pièce ; et la véritable raiſon, à mon gré, c'eſt qu'alors l'intérêt change ; cela fait une pièce double. Le cœur n'aime point à ſe voir dérouté ; et quand une fois il eſt plein d'un ſentiment qu'on lui a inſpiré, il rebute tout ce qui ſe préſente à la traverſe ; d'ailleurs les paſſions qui règnent dans Zulime, ne ſont point aſſez neuves. Le public, qui a vu déjà les mêmes choſes ſous d'autres noms, n'y trouve point cet attrait invincible que la nouveauté porte avec ſoi. Que vous êtes charmans, vous et madame d'*Argental !* que vous êtes au-deſſus de mes ouvrages ! mais auſſi je vous aime plus que tous mes vers.

Je vous ſupplie de faire au plutôt ceſſer pour jamais les repréſentations de Zulime, ſur quelque honnête prétexte. Je vous avoue que je n'ai jamais mis mes complaiſances que dans Mahomet et Mérope. J'aime les choſes

1740. d'une eſpèce toute neuve. Je n'attends qu'une occaſion de vous envoyer la dernière leçon de Mahomet ; et ſi vous n'êtes pas content, vous me ferez recommencer. Vous m'enverrez vos idées, je tâcherai de les mettre en œuvre. Je ne puis mieux faire que d'être inſpiré par vous.

Voulez-vous, avant votre départ, une ſeconde doſe de Mérope ? Je ſuis comme les chercheurs de pierre philoſophale ; ils n'accuſent jamais que leurs opérations, et ils croient que l'art eſt infaillible. Je crois Mérope un très-beau ſujet, et je n'accuſe que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes ; cela vous amuſerait-il ?

En attendant, voici une façon d'ode (*) que je viens de faire pour mon *cher* roi de Pruſſe. De quelle épithète je me ſers là pour un roi ! *Un roi cher !* cela ne s'était jamais dit. Enfin, voilà l'ode ou plutôt les ſtances ; c'eſt mon cœur qui les a dictées bonnes ou mauvaiſes ; c'eſt lui qui me dicte les plus tendres remercîmens pour vous, la reconnaiſſance, l'amitié la plus reſpectueuſe et la plus inviolable.

(*) Voyez le volume d'Epîtres.

LETTRE XV.

1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 18 de juin.

Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque, ſavez-vous bien, Monſieur, ce que je ferais? je lui montrerais votre lettre, car je crois que ſes miniſtres ne lui donneront jamais de ſi bons conſeils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voye, du moins ſitôt, mon meſſie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne ſais point quitter mes amis pour des rois; et je l'ai mandé tout net à ce charmant prince que j'appelle *votre humanité*, au lieu de l'appeler *votre Majeſté*.

A peine eſt-il monté ſur le trône (*), qu'il s'eſt ſouvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre, et pour m'ordonner, ce ſont ſes termes, de lui écrire toujours comme à un homme, et jamais comme à un roi.

Savez-vous que tout le monde s'embraſſe dans les rues de Berlin, en ſe félicitant ſur les commencemens de ſon règne. Tout Berlin pleure de joie; mais pour ſon prédéceſſeur,

(*) Le 31 de mai 1740.

1740. personne ne l'a pleuré, que je ſache. Belle leçon pour les rois ! Les gens en place ſont pour la plupart de grands miſérables ; ils ne ſavent pas ce qu'on gagne à faire du bien.

J'ai cru faire plaiſir, Monſieur, au roi, à vous et à M. de *Valori*, en lui tranſcrivant les propres paroles de ce miniſtre dont vous m'avez fait part : *Il commence ſon règne comme il y a apparence qu'il le continuera ; par-tout des traits de bonté*, &c. J'ai écrit auſſi à M. de *Valori ;* j'ai fait plus encore, j'ai écrit à M. le baron de *Keyſerling*, favori du roi, et je lui ai tranſcrit les louanges non ſuſpectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher *Marc-Aurèle* pruſſien, et ſurtout les quatre lignes de votre lettre.

Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation, et que le roi ne ſaura pas mauvais gré à M. de *Valori* de mon petit rapport, ni M. de *Valori* à moi. Des bagatelles établiſſent quelquefois la confiance ; et la première des inſtructions d'un miniſtre, c'eſt de plaire.

Les affaires me paraiſſent bien brouillées en Allemagne et par-tout ; et je crois qu'il n'y a que le conſeil de la Trinité qui ſache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit tas de boue qu'on appelle Europe. La maiſon d'Autriche voudrait bien attaquer les

Borbonides, mais ſa pragmatique la retient. La Saxe et la Bavière diſputeront la ſucceſſion : 1740.
Berg et Juliers eſt une nouvelle pomme de diſcorde, ſans compter les Goths, Viſigoths, et Gépides qui pourraient danſer dans cette pyrrhique de barbares.

Dulce, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terrâ magnum alterius ſpectare laborem.

Débrouille qui voudra ces fuſées, moi je cultive en paix les arts, bien fâché que les comédiens aient voulu à toute force donner cette Zulime, que je n'ai jamais regardée que comme de la crême fouettée, dans le temps que j'avais quelque choſe de meilleur à leur donner. J'ai eu l'honneur de vous en montrer les prémices.

Si me, Marce, tuis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens ; vous connaiſſez mon tendre et reſpectueux attachement.

1740.

LETTRE XVI.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 22 de juin.

LES grands-hommes ſont mes rois, Monſieur, mais la converſe n'a pas lieu ici : les rois ne ſont pas mes grands-hommes. Une tête a beau être couronnée, je ne fais cas que de celles qui penſent comme la vôtre; et c'eſt votre eſtime et votre amitié, non la faveur des ſouverains, que j'ambitionne. Il n'y a que le roi de Pruſſe que je mets de niveau avec vous, parce que c'eſt de tous les rois le moins roi et le plus homme. Il eſt bienfeſant et éclairé, plein de grands talens et de grandes vertus; il m'étonnera et m'affligera ſenſiblement s'il ſe dément jamais. Il ne lui manque que d'être géomètre, mais il eſt profond métaphyſicien, et moins bavard que le grand *Volfius*.

J'irais obſerver cet aſtre du Nord, ſi je pouvais quitter celui dont je ſuis depuis dix ans le ſatellite. Je ne ſuis pas comme les comètes de *Deſcartes*, qui voyagent de tourbillon en tourbillon.

A propos de tourbillon, j'ai lu le quatrième tome de *Joſeph Privat de Molières*, qui prouve

l'exiſtence

l'existence de DIEU par un poids de cinq livres posé sur un 4 de chiffre (*). Il paraît que vos confrères les examinateurs de son livre, n'ont pas donné leurs suffrages à cette étrange preuve; sur quoi j'avais pris la liberté de dire : 1740.

Quand il s'agit de prouver Dieu,
Vos messieurs de l'académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'hommie.

J'ai lu quelque chose de M. de *Gamache* (**), mais je ne sais pas bien encore ce qu'il prétend. Il fait quelquefois le plaisant : j'aimerais mieux clarté et méthode.

J'apprends de bien funestes nouvelles de la santé de madame de *Richelieu* : vous perdrez une personne qui vous estimait et qui vous aimait, puisqu'elle vous avait connu; c'était presque la seule protectrice qui me restait à Paris. Je lui étais attaché dès son enfance; si elle meurt, je serai inconsolable.

Adieu, Monsieur; je vous suis attaché pour jamais. Vous savez que je vous ai toujours aimé, quoique je vous admirasse; ce qui est assez rare à concilier.

(*) On appelle 4 de chiffre, un piége à rats, sur lequel on met un poids.

(**) L'Astronomie physique de l'abbé de *Gamache*.

1740.

LETTRE XVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 24 de juin.

ZULIME, mon respectable ami, est faite pour mon malheur. Vous savez que madame de *Richelieu* est à la mort ; peut-être en est-ce fait à l'heure où je vous écris. Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle ; j'avais droit de compter sur ses bontés, et j'ose dire sur l'amitié de M. de *Richelieu*. Il faut que je joigne à la douleur dont cette mort m'accable, celle d'apprendre que M. de *Richelieu* me fait le plus mauvais gré du monde d'avoir laissé jouer Zulime dans ces cruelles circonstances. Vous pouvez me rendre justice. Cette malheureuse pièce devait être donnée long-temps avant que madame de *Richelieu* fût à Paris. Elle fut représentée le 9 juin, quand madame de *Richelieu* donnait à souper, et se croyait très-loin d'être en danger. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, sans en venir à bout. Elle était à la troisième représentation, lorsque j'eus le malheur de perdre mon neveu, qui était correcteur des comptes, et que j'aimais tendrement. Ma famille ne s'est

point avifée de trouver mauvais qu'on repré-
fentât un de mes ouvrages pendant que mon 1740.
pauvre neveu était à l'agonie; et que j'avais le cœur percé. Faudrait-il que ceux qui fe difent protecteurs ou amis, et qui fouvent ne font ni l'un ni l'autre, affectaffent de fe fâcher d'un prétendu manque de bienféance dont je n'ai pas été le maître, quand ma famille n'a pas imaginé de s'en formalifer? Vous êtes peut-être à portée, vous ou monfieur votre frère, de faire valoir à M. de *Richelieu* mon innocence; il a grand tort affurément de m'affliger. Je fens auffi douloureufement que lui la perte de madame de *Richelieu*, et je fuis bien loin de mériter fon mécontentement; il m'eft très-fenfible dans une occafion fi trifte. Il eft bien dur de paraître infenfible quand on a le cœur déchiré.

Mille tendres refpects à madame d'*Argental*. Madame *du Châtelet* vous fait à tous deux bien des complimens; elle vous aime autant que je vous fuis attaché.

1740.

LETTRE XVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 28 de juin.

Eh bien, mon cher ami, avez-vous reçu le paquet T? C'eſt M. *Helvétius*, un de nos confrères en *Apollon*, quoique fermier général, qui s'eſt chargé de vous le faire rendre de Paris à Rouen. Si les ſoins d'un fermier général et l'adreſſe d'un premier préſident ne ſuffiſent pas, à qui ſaudra-t-il avoir recours ?

Je ne vous ai point envoyé Zulime, que les comédiens de Paris ont repréſentée preſque malgré moi, et qui n'eſt pas digne de vous. Si j'avais de la vanité, je vous dirais qu'elle n'eſt pas digne de moi; du moins, je crois pouvoir mieux faire, et qu'en effet Mahomet vaut mieux. Vous jugerez ſi j'ai bien peint les fourbes et les fanatiques.

En attendant, voyez, mon cher ami, ſi vous êtes un peu content de la petite *odelette* pour notre ſouverain le roi de Pruſſe. Je l'appelle notre ſouverain, parce qu'il aime, qu'il cultive, qu'il encourage les arts que nous aimons. Il écrit en français beaucoup mieux que pluſieurs de nos académiciens ; et quelquefois dans ſes lettres il laiſſe échapper de

petits ſixains ou dixains que peut-être ne défavoueriez-vous pas. Sa paſſion dominante eſt de rendre les hommes heureux, et de faire fleurir chez lui les belles-lettres. Me ſerait-il permis de vous dire que, dès qu'il a été ſur le trône, il m'a écrit ces propres paroles : *Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et mépriſez avec moi les noms, les titres et tout l'éclat extérieur.* 1740.

Eh bien, qu'en dites-vous? votre cœur n'eſt-il pas ému? n'eſt-on pas heureux d'être né dans un ſiècle qui a produit un homme ſi ſingulier? Avec tout cela je reſte à Bruxelles; et le meilleur roi de la terre, ſon mérite et ſes faveurs ne m'éloigneront pas un moment d'*Emilie*. Les rois (même celui-là) ne doivent marcher qu'après les amis : vous ſentez bien que cela va ſans dire.

Adieu, mon aimable ami; je vous embraſſe bien tendrement.

1740.

LETTRE XIX.

A M. L'ABBÉ PREVOST.

A Bruxelles, juin.

ARNAUD fit autrefois l'apologie de *Boileau*, et vous voulez, Monſieur, faire la mienne. Je ſerais auſſi ſenſible à cet honneur, que le fut *Boileau ;* non que je ſois auſſi vain que lui, mais parce que j'ai plus beſoin d'apologie. La ſeule choſe qui m'arrête tout court, eſt celle qui empêcha le grand *Condé* d'écrire des mémoires. Vous voyez que je ne prends pas d'exemples médiocres. Il dit qu'il ne pourrait ſe juſtifier ſans accuſer trop de monde. *Si parva licet componere magnis*, je ſuis à peu-près dans le même cas.

Comment pourrai-je, par exemple, ou comment pourriez-vous parler des ſouſcriptions de ma Henriade, ſans avouer que M. *Thiriot*, alors fort jeune, diſſipa malheureuſement l'argent des ſouſcriptions de France? J'ai été obligé de rembourſer à mes frais tous les ſouſcripteurs qui ont eu la négligence de ne point envoyer à Londres, et j'ai encore par devers moi les reçus de plus de cinquante perſonnes. Serait-il bien agréable pour ces

perſonnes, qui pour la plupart ſont des gens très-riches, de voir publier qu'ils ont eu l'économie de recevoir à mes dépens l'argent de mon livre? Il eſt très-vrai qu'il m'en a coûté beaucoup pour avoir fait la Henriade, et que j'ai donné autant d'argent en France, que ce poëme m'en a valu à Londres; mais plus cette anecdote eſt déſagréable pour notre nation, plus je craindrais qu'on ne la publiât. 1740.

S'il fallait parler de quelques ingrats que j'ai faits, ne ſerait-ce pas me faire des ennemis irréconciliables? Pourrai-je enfin publier la lettre que m'écrivit l'abbé *Desfontaines*, de bicêtre, ſans commettre ceux qui y ſont nommés? J'ai ſans doute de quoi prouver que l'abbé *Desfontaines* me doit la vie, je ne dirai pas l'honneur; mais y a-t-il quelqu'un qui l'ignore, et n'y a-t-il pas de la honte à ſe meſurer avec un homme auſſi univerſellement haï et mépriſé que *Desfontaines*?

Loin de chercher à publier l'opprobre des gens de lettres, je ne cherche qu'à le couvrir. Il y a un écrivain connu qui m'écrivit un jour: Voici, Monſieur, un libelle que j'ai fait contre vous; ſi vous voulez m'envoyer cent écus, il ne paraîtra pas. Je lui fis mander que cent écus étaient trop peu de choſe, que ſon libelle devait lui valoir au moins cent piſtoles, et qu'il devait le publier. Je ne finirais point ſur

1740. de pareilles anecdotes, mais elles me peignent l'humanité trop en laid, et j'aime mieux les oublier.

Il y a un article dans votre lettre qui m'intéresse beaucoup davantage, c'est le besoin que vous avez de douze cents livres. M. le prince de *Conti* est à plaindre de ce que ses dépenses le mettent hors d'état de donner à un homme de votre mérite autre chose qu'un logement. Je voudrais être prince ou fermier général pour avoir la satisfaction de vous marquer une estime solide. Mes affaires sont actuellement fort loin de ressembler à celles d'un fermier général, et sont presque aussi dérangées que celles d'un prince. J'ai même été obligé d'emprunter deux mille écus de M. *Bronod*, notaire; et c'est de l'argent de madame la marquise *du Châtelet* que j'ai payé ce que je devais à *Prault* fils; mais, sitôt que je verrai jour à m'arranger, soyez très-persuadé que je préviendrai l'occasion de vous servir avec plus de vivacité que vous ne pourriez la faire naître. Rien ne me serait plus agréable et plus glorieux que de pouvoir n'être pas inutile à celui de nos écrivains que j'estime le plus. C'est avec ces sentimens très-sincères que je suis, Monsieur, &c.

LETTRE

LETTRE XX.

1740.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 12 de juillet.

MON adorable ami, jamais ange gardien n'a plus travaillé pour le mortel qui lui eſt confié. Vous avez fait une beſogne vraiment angélique. J'ai d'abord mis par écrit quelques murmures qui me ſont échappés, à moi profane, et que j'ai envoyés ſous le nom de remontrances à M. de *Pont-de-Veſle ;* mais aujourd'hui j'ai eſquiſſé le cinquième acte, et je l'ai joint à mes murmures. Je tiens qu'il faut toujours voir les ſtatues un peu dégroſſies pour juger de l'effet que feront les grands traits. Mandez-moi comment vous trouvez cette première ébauche de l'admirable idée que vous m'avez ſuggérée, et ce que vous penſez de mes petites objections. Je commence à entrevoir que Mahomet ſera, ſans aucune comparaiſon, ce que j'aurai fait de mieux, et ce ſera à vous que j'en aurai l'obligation. Que le ſuccès ſera flatteur pour moi quand je vous le devrai ! En vérité, vous êtes bien aimable ; mais avouez qu'il n'y a perſonne que vous qui pût rendre de ces ſervices d'ami.

1740. Si le roi de Pruſſe n'achète pas vos buſtes, il faudra qu'il ait une haine décidée pour le cavalier *Bernin* et pour moi. J'ai tout lieu de croire qu'il fera ce que je lui propoſerai inceſſamment ſur cette petite acquiſition, ſoit que j'aye le bonheur de le voir, ſoit que je lui écrive. Je ne ſais encore, entre nous, s'il joindra une magnificence royale à ſes autres qualités ; c'eſt de quoi je ne peux encore répondre. Philoſophie, ſimplicité, tendreſſe inaltérable pour ceux qu'il honore du nom de ſes amis, extrême fermeté et douceur charmante, juſtice inébranlable, application laborieuſe, amour des arts, talens ſinguliers ; voilà certainement ce que je peux vous aſſurer qu'il poſsède. Soyez tout auſſi sûr, mon reſpectable ami, que je le preſſerai avec la vivacité que vous me connaiſſez. Je ſuis heureuſement à portée d'en uſer ainſi. Il ne m'a jamais écrit ſi ſouvent ni avec tant de confiance et de bonté que depuis qu'il eſt ſur le trône, et qu'il fait jour et nuit ſon métier de roi avec une application infatigable. Quel bonheur pour moi ſi je peux engager ce roi que j'idolâtre, à faire une choſe qui puiſſe plaire à un ami qui eſt dans mon cœur fort au-deſſus encore de ce roi !

LETTRE XXI.

1740.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 21 de juillet.

Vous voilà, Monſieur, comme le Meſſie, trois rois courent après vous (1); mais je vois bien que, puiſque vous avez ſept mille livres de la France, et que vous êtes français, vous n'abandonnerez point Paris pour Berlin. Si vous aviez à vous plaindre de votre patrie, vous feriez très-bien d'en accepter une autre; et, en ce cas, je féliciterais mon adorable roi de Pruſſe; mais c'eſt à vous à voir dans quelle poſition vous êtes. Au bout du compte, vous avez conquis la terre ſur les *Caſſini*, et vous êtes ſur vos lauriers; ſi vous y trouvez quelque épine, vous en émouſſerez bientôt la pointe.

Cependant, ſi ces épines étaient telles que vous vouluſſiez abandonner le pays qui les porte pour aller à la cour de Berlin, confiez-vous à moi en toute ſureté; dites-moi ſi vous voulez que je mette un prix à votre acquiſition;

(1) M. de *Maupertuis* venait d'avoir de la France une nouvelle penſion de 3000 livres; la Ruſſie lui en offrait une plus conſidérable, et le roi de Pruſſe l'appelait pour lui confier le ſoin de ſon académie.

1740. je vous garderai le ſecret, comme je l'exige de vous, et je vous ſervirai auſſi vivement que je vous aime et que je vous eſtime.

Me voici pour quelques jours à la Haie, je retournerai bientôt à Bruxelles; me permettrez-vous de vous parler ici d'une choſe que j'ai ſur le cœur depuis long-temps. Je ſuis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui, après tout, eſt la ſeule qui puiſſe vous entendre, et dont la façon de penſer mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre : écrivez-lui (un homme a toujours raiſon quand il ſe donne le tort avec une femme), vous retrouverez ſon amitié, puiſque vous avez toujours ſon eſtime.

Je vous prie de me mander où je pourrais trouver la première bévue que l'on fit à votre académie, quand on jugea d'abord que la terre était aplatie aux pôles ſur des meſures qui la donnaient alongée (2).

(2) M. *Jacques Caſſini*, mort en 1756, avait trouvé, en 1701, par ſa meſure des degrés du méridien de Paris à Collioure, qu'ils décroiſſaient en approchant du pôle : il en conclut d'abord, mais fauſſement, que la terre était aplatie vers les pôles; et M. de *Fontenelle*, dans l'extrait qu'il donna du mémoire de M. *Caſſini*, parut adopter la fauſſe concluſion de cet aſtronome. (Mémoires de l'académie pour l'année 1701.) Cette erreur a été corrigée dans la nouvelle édition qu'on a faite des premières années de ces Mémoires. Ce fut un ingénieur, nommé *des Roubais*, qui s'en aperçut le premier, et qui donna un mémoire à ce ſujet dans les journaux de Hollande.

Ne ſait-on rien du Pérou ?

Adieu ; je ſuis un juif errant à vous pour jamais. 1740.

P. S. Comme je reſterai à la Haie un peu plus que je ne comptais, vous pouvez y adreſſer vos lettres chez l'envoyé de Pruſſe. M. *s'Graveſende* vous fait mille complimens. Vous ſavez que lui et M. *Muſſchembroëk* ont préféré leur patrie à Berlin.

LETTRE XXII.

A MILORD HARVEY,

GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE,

Sur Louis XIV.

Je fais compliment à votre nation, Milord, ſur la priſe de Porto-Bello, et ſur votre place de garde des ſceaux. Vous voilà fixé en Angleterre ; c'eſt une raiſon pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien que, ſi certain procès eſt gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choiſie de newtoniens, à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady *Harvey*, feront paſſer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon eſſai ſur le

1740. ſiècle de *Louis XIV*, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes, qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaiſe eſt faite ſur cette copie informe, le traducteur eſt digne de faire une verſion de l'Apocalypſe ; mais ſurtout ſoyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le ſiècle dernier le ſiècle de *Louis XIV*. Je ſais bien que *Louis XIV* n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un *Bayle*, d'un *Newton*, d'un *Halley*, d'un *Addiſſon*, d'un *Dryden :* mais dans le ſiècle qu'on nomme de *Léon X*, ce pape *Léon X* avait-il tout fait ? n'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre-humain ? cependant le nom de *Léon X* a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh ! quel roi a donc en cela rendu plus de ſervices à l'humanité que *Louis XIV !* quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'eſt ſignalé par de plus beaux établiſſemens ! Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, ſans doute, parce qu'il était homme ; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand-homme : ma plus forte raiſon pour l'eſtimer beaucoup, c'eſt qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ſes contemporains ; c'eſt que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France,

et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques. 1740.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets? Soixante savans de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. *Colbert*, *il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime.* Un bohémien, un danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. *Guillemini* bâtit une maison à Florence des bienfaits de *Louis XIV*; il mit le nom de ce roi sur le frontispice, et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle.

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils, les plus éloquens et les plus savans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfans de *Pierre Corneille*, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Eglise; il excita le mérite naissant de *Racine*, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et quand ce génie se fut perfectionné, ces talens, qui

1740. souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poësie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir; mais s'en tenir à ces établissemens, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand-homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les académies, et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se rallentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car en bâtissant trois cents citadelles, en fesant marcher quatre cents mille soldats, il fesait

élever l'obſervatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il feſait imprimer dans ſon palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des phyſiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique, chercher de nouvelles connaiſſances. Songez, Milord, que ſans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à la Cayenne, en 1672, et ſans les meſures de M. *Picard*, jamais *Newton* n'eût fait ſes découvertes ſur l'attraction. Regardez, je vous prie, un *Caſſini* et un *Huygens*, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'eſtime et des bienfaits de *Louis XIV*. Et penſez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour *Charles II* puiſa tant de politeſſe et tant de goût? Les bons auteurs de *Louis XIV* n'ont-ils pas été vos modèles? n'eſt-ce pas d'eux que votre ſage *Addiſſon*, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré ſouvent ſes excellentes critiques? L'évêque *Burnet* avoue que ce goût, acquis en France par les courtiſans de *Charles II*, réforma chez vous juſqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la ſaine raiſon a par-tout d'empire. Dites-moi, ſi les bons livres de ce temps n'ont pas

1740.

servi à l'éducation de tous les princes de
1740. l'Empire ? Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français ? Quel prince ne tâchait pas d'imiter *Louis XIV?* Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar *Pierre le grand*, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle ; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le *siècle du czar Pierre ;* vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé, le siècle de *Louis XIV.* Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar *Pierre* s'est instruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui ; mais *Louis XIV* a instruit les nations ; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestans, qui ont quitté ses Etats, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui fesait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux ? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin, la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable ? était-elle aussi étendue du temps d'*Henri IV?* Non, sans doute ; on

ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellens écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens écrivains? C'était M. *Colbert*, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un *Colbert* sous un autre prince? sous votre roi *Guillaume*, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne *Charles II*, sous tant d'autres souverains? 1740.

Croiriez-vous bien, Milord, que *Louis XIV* a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? Il choisit *Lulli* pour son musicien, et ôta le privilége à *Cambert*, parce que *Cambert* était un homme médiocre, et *Lulli* un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à *Quinault* les sujets de ses opéra; il dirigeait les peintures de *le Brun;* il soutenait *Boileau*, *Racine* et *Molière* contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à *Van-Robais* pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savans et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les fesait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je

1740. consacre encore plus à l'utilité du genre-humain.

Je ne considère pas seulement *Louis XIV* parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme, et non comme sujet, que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre, c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que dans cet ouvrage vous trouverez, Milord, quelques-uns de vos sentimens; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

LETTRE XXIII.

1740.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 9 d'augufte.

Je crois vous avoir mandé, Monfieur, par un petit billet, combien votre lettre, du 31 juillet, m'avait étonné et mortifié. Les détails que vous voulez bien me faire, dans votre lettre du 4, m'affligent encore davantage. Je vois, avec douleur, ce que j'ai vu toujours depuis que je refpire, que les plus petites chofes produifent les plus violens chagrins.

Un mal-entendu a produit entre la perfonne dont vous me parlez et le fuiffe (3) une fcène très-défagréable. Vous avez, permettez-moi de vous le dire, écrit un peu sèchement à une perfonne qui vous aimait et qui vous eftimait. Vous lui avez fait fentir qu'elle avait un tort humiliant dans une affaire où elle croyait s'être conduite avec générofité; elle en a été fenfiblement affligée.

Si j'avais pu vous écrire plutôt ce que je vous écrivis en arrivant à la Haie, fi j'avais

(3) Il s'agit ici d'une difcuffion entre madame *du Châtelet* et *Koënig*, qui, dans un voyage en France, s'était chargé de lui expliquer la philofophie leibnitzienne. M. de *Maupertuis* avait pris le parti de *Koënig*.

1740. été à portée d'obtenir de vous que vous fiffiez quelques pas, toujours honorables à un homme, et que fon amitié pour vous avait mérités, je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin d'apprendre ce que vous m'apprenez. J'en ai le cœur percé ; mais, encore une fois, je ne crois pas que ce que vous me mandez puiffe vous faire tort. On aura fans doute outré les rapports qu'on vous aura faits ; les termes que vous foulignez font incroyables. N'y ajoutez point foi, je vous en conjure. Donnez-moi un exemple de philofophie ; croyez que je parlerai comme il faut, que je vous rendrai, que je vous ferai rendre la juftice qui vous eft due : fiez-vous à mon cœur.

Je vous étonnerai peut-être quand je vous dirai que je n'ai pas fu un mot de la querelle du fuiffe à Paris. Soyez tout auffi convaincu que vous m'apprenez de tout point la première nouvelle d'une chofe mille fois plus cruelle.

Je vous conjure, encore une fois, de mêler un peu de douceur à la fupériorité de votre efprit. Il eft impoffible que la perfonne dont vous me parlez ne fe rende à la raifon et à ma jufte douleur.

Soyez sûr que je conferve pour vous la plus tendre eftime, que je n'y ai jamais manqué, et que vous pouvez difpofer entièrement de moi.

LETTRE XXIV.

1740.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Bruxelles, 20 d'augufte.

RIEN ne m'a tant flatté depuis long-temps, Monfieur, que votre fouvenir et vos ordres. Vous croyez bien que j'ai reçu M. *Dumolard* comme un homme qui m'eft recommandé par vous; je n'ai pu encore lui rendre que de petits foins, mais j'efpère lui rendre bientôt de plus grands fervices. Il fera heureux fi, n'étant pas auprès de vous, il peut être auprès d'un roi qui penfe comme vous, qui fait qu'il faut plaire, et qui en prend tous les moyens. Sa paffion dominante eft de faire du bien, et fes autres paffions font tous les arts. C'eft un philofophe fur le trône; c'eft quelque chofe de plus, c'eft un homme aimable. M. de *Maupertuis* eft allé l'obferver; mais je ne l'envie point. Je paffe ma vie avec un être fupérieur, à mon gré, aux rois, et même à celui-là. J'ai été très-aife que M. de *Maupertuis* ait vu madame *du Châtelet*. Ce font deux aftres (pour parler le langage newtonien) qui ne peuvent fe rencontrer fans s'attirer. Il y avait de petits nuages qu'un moment de lumière a diffipés.

1740. Pour le livre de madame *du Châtelet*, dont vous me parlez, je crois que c'eft ce qu'on a jamais écrit de mieux fur la philofophie de *Leibnitz*. Si les cœurs des philofophes allemands fe prennent par la lecture, les *Volfius*, les *Hanfchius* et les *Tumingius* feront tous amoureux d'elle fur fon livre, et lui enverront, du fond de la Germanie, les lemmes et les théorèmes les plus galans; mais je fuis bien perfuadé qu'il vaut mieux fouper avec vous que d'enchanter le Nord, ou de le mefurer.

Je prends la liberté de vous envoyer une épître au roi de Pruffe, que mon cœur m'a dictée, il y a quelque temps, et que je fouhaite que vous lifiez avec autant d'indulgence que lui. Si madame *du Deffant* et les perfonnes avec lefquelles vous vivez daignaient fe fouvenir que j'exifte, je vous fupplierais de leur préfenter mes refpects. Ne doutez pas des fentimens qui m'attachent à vous pour la vie.

LETTRE XXV.

1740.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 26 d'auguſte.

Comme je ne connais aucun cérémonial, Dieu merci, je n'ai jamais imaginé qu'il y en eût dans l'amitié, et je ne conçois pas comment vous vous plaignez du ſilence d'un ſolitaire qui, retiré loin de Paris et de la perſécution, ne peut avoir rien à mander, tandis que vous, qui êtes au centre des arts et des agrémens, ne lui avez pas écrit une ſeule fois dans le temps qu'il paraiſſait avoir beſoin de la conſolation de ſes amis. Je n'avais pas beſoin de cette longue interruption de votre commerce, pour en ſentir mieux le prix; mais ſi la première loi de l'amitié eſt de la cultiver, la ſeconde loi eſt de pardonner quand on a manqué à la première. Mon cœur eſt toujours le même, quoique vos faveurs ſoient inégales. Je ne ſais ni vous oublier, ni m'accoutumer à votre oubli, ni vous le trop reprocher.

L'homme dont vous me parlez me ſera cher par deux raiſons, parce qu'il eſt ſavant et qu'il vient de votre part; mais j'ai peur de l'avoir manqué en chemin. J'étais à la Haie pour une

1740. petite commiſſion ; j'en revins hier au ſoir ; je trouvai votre lettre du 26 juillet à Bruxelles ; j'appris qu'un français, qui allait à Berlin, m'avait demandé ici en paſſant, et je juge que c'eſt ce M. *Dumolard*. Le roi aime toutes les ſortes de littérature et de mérite, et les encourage toutes. Il ſait qu'il y a d'autres talens dans le monde que celui de meſurer des courbes. Il eſt comme le père céleſte, *multæ ſunt manſiones in domo ejus*. Je ne ſais ſi ma retraite me permettra d'être fort utile auprès de lui aux beaux arts qu'il protége. Une amitié qui m'eſt ſacrée me privera du bonheur de vivre à ſa cour, et m'empêchera de le regretter. Plus ſes lettres me l'ont fait connaître et plus je l'admire. Il eſt né pour être, je ne dis pas le modèle des rois, cela n'eſt pas bien difficile, mais le modèle des hommes. Il connaît l'amitié, et, ſoit dit ſans reproche, il me donne de ſes nouvelles plus ſouvent que vous.

M. de *Maupertuis* va honorer ſa cour ; c'eſt quelque choſe de mieux que *Platon*, qui va trouver un meilleur roi que *Denis ;* il vient d'arriver à Bruxelles et va de là à Véſel ou à Clèves ; il y trouvera bientôt le plus aimable roi de la terre, entouré de quelques ſerviteurs choiſis qu'il appelle ſes amis, et qui méritent ce titre. Ses ſujets et les étrangers le comblent

de bénédictions. Tout le monde s'embraſſait à ſon retour dans les rues de Berlin; tout le 1740. monde pleurait de joie. Plus de trente familles, que la rigueur du dernier gouvernement avait forcées d'aller en Hollande, ont tout vendu pour aller vivre ſous le nouveau roi. Un petit-fils du premier miniſtre de Saxe, qui a cinquante mille florins de revenu, me diſait, ces jours paſſés : *Je n'aurai jamais d'autre maître que le roi de Pruſſe, je vais m'établir dans ſes Etats.* Il n'a encore perdu aucune journée; il fait des heureux; il reſpecte même la mémoire de ſon père; il l'a pleuré, non par oſtentation de vertu, mais par l'excès de ſon bon naturel. Je bénis l'auteur de la nature d'être né dans le ſiècle d'un ſi bon prince. Peut-être ſon exemple donnera de l'émulation aux autres ſouverains. Adieu; rougiſſons de n'être pas auſſi vertueux que lui, et de ne pas cultiver aſſez l'amitié, la première des vertus, dont un roi donne l'exemple aux hommes.

1740.

LETTRE XXVI.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 29 d'augufte, *la 3e année depuis la terre aplatie.*

COMMENT diable vouliez-vous, mon grand philofophe, que je vous écriviffe à Véfel? Je vous en croyais parti pour aller trouver le roi des fages fur fa route. J'ai appris qu'on était fi charmé de vous avoir dans ce bouge fortifié, que vous devez vous y plaire; car qui donne du plaifir en a.

Vous avez déjà vu l'ambaffadeur rebondi du plus aimable monarque du monde. M. de *Camas* eft fans doute avec vous. Pour moi, je crois que c'eft après vous qu'il court. Mais vraiment, à l'heure que je vous parle, vous êtes auprès du roi. Le philofophe et le prince s'aperçoivent déjà qu'ils font faits l'un pour l'autre. Vous direz avec M. *Algarotti*, *faciamus hîc tria tabernacula :* pour moi je ne puis faire que *duo tabernacula.*

Sans doute, je ferais avec vous fi je n'étais pas à Bruxelles; mais mon cœur n'en eft pas moins à vous, et n'en eft pas moins le fujet du roi qui eft fait pour régner fur tout être penfant et fentant. Je ne défefpère pas que

madame *du Châtelet* ne ſe trouve quelque part ſur votre chemin : ce ſera une aventure de conte de fées ; elle arrivera avec *raiſon ſuffiſante*, entourée de *monades* (*). Elle ne vous aime pourtant pas moins, quoiqu'elle croye aujourd'hui le monde *plein*, et qu'elle ait abandonné ſi hautement le *vide*. Vous avez ſur elle un aſcendant que vous ne perdrez jamais. Enfin, mon cher Monſieur, je ſouhaite auſſi vivement qu'elle de vous embraſſer au plutôt. Je me recommande à votre amitié dans la cour digne de vous, où vous êtes.

1740.

LETTRE XXVII.

A M. BERGER.

A Bruxelles, le . . . d'auguſte.

JE reçois votre lettre du 25 ; vous ne pouvez ajouter, Monſieur, au plaiſir que me font vos lettres, qu'en détruiſant le bruit qui ſe répand, que j'ai envoyé mon Siècle de *Louis XIV* à *Prault*. Je ſais qu'on n'en a que des copies très-infidelles, et je ſerais fâché que les copies ou l'original fuſſent imprimés.

(*) Alluſion à la philoſophie de *Leibnitz*, que madame *du Châtelet* avait expliquée dans ſes Inſtitutions phyſiques.

1740. Je n'aurai jamais d'auſſi brillantes nouvelles à vous apprendre que celles que vous nous envoyez ; c'eſt ici le pays de l'uniformité. Bruxelles eſt ſi peu bruyant que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui eſt une très-petite fête que je donne à madame *du Châtelet*, à madame la princeſſe de *Chimai*, et à M. le duc d'*Aremberg*. *Rouſſeau*, je crois, n'en ſera pas. C'eſt ſurement la première fête qu'un poëte ait donnée à ſes dépens, et où il n'y ait point de poëſie. J'avais promis une deviſe fort galante pour le feu d'artifice ; mais j'ai fait faire de grandes lettres bien lumineuſes, qui diſent *je ſuis du jeu, va tout ;* cela ne corrigera pas nos dames qui aiment un peu trop le brelan ; je n'ai pourtant fait cela que pour les corriger.

Si vous voyez M. *Bouchardon*, qui élève des monumens un peu plus durables pour ſa gloire et pour celle de ſa nation, je vous prie de lui faire mes ſincères complimens ; vous ſavez que les *Phidias* me ſont auſſi chers que les *Homères*.

Continuez, mon cher ami, à m'écrire de très-longues lettres qui me dédommagent de tout ce que je ne vois pas à Paris. Mille complimens à M. de *Crébillon*, à M. de *la Bruère*. N'oubliez pas de dire à l'abbé *Dubos* combien je l'eſtime et je l'aime. Adieu.

LETTRE XXVIII.

1740.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 18 de ſeptembre.

Je vous ſers, Monſieur, plutôt que je ne vous l'avais promis : et voilà comme vous méritez qu'on vous ſerve. Je vous envoie la réponſe de M. *Smith;* vous verrez de quoi il eſt queſtion.

Quand nous partimes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite, et moi à gauche, je crus être au jugement dernier, où le bon Dieu ſépare ſes élus des damnés. *Divus Federicus* vous dit : Aſſeyez-vous à ma droite dans le paradis de Berlin; et à moi : Allez, maudit, en Hollande.

Je ſuis donc dans cet enfer phlegmatique, loin du feu divin qui anime les *Fédéric*, les *Maupertuis*, les *Algarotti*. Pour Dieu, faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupiſſantes où je ſuis morfondu ! Inſtruiſez-moi de vos plaiſirs, de vos deſſeins. Vous verrez ſans doute M. de *Valori ;* préſentez-lui, je vous en ſupplie, mes reſpects. Si je ne lui écris point, c'eſt que je n'ai nulle nouvelle à lui mander; je ſerais auſſi exact que je lui

1740. ſuis dévoué, ſi mon commerce pouvait lui être utile ou agréable.

Voulez-vous que je vous envoye quelques livres? Si je ſuis encore en Hollande à la réception de vos ordres, je vous obéirai ſur le champ. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de *Keyſerling*.

Mandez-moi, je vous prie, ſi l'énorme monade de *Volſius* argumente à Marbourg, à Berlin ou à Hall?

Adieu, Monſieur; vous pouvez m'adreſſer vos ordres à la Haie. Ils me ſeront rendus partout où je ſerai, et je ſerai par toute terre à vous pour jamais.

LETTRE XXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, ce 26 de ſeptembre.

Il y a tant de gens, et de gens en place, qui n'ont point d'honneur, qu'il eſt bien juſte que l'homme du monde qui en a le plus, porte le nom de ſa terre. Vous voilà donc conſeiller d'honneur, mon cher et reſpectable ami; et avec l'honneur vouz aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge; vous aurez le double avantage d'être plus riche et de ne

rien

rien faire, deux points aſſez importans pour l'agrément de cette vie. Heureux qui peut la paſſer avec vous, mon cher ange, et avec votre aimable moitié, et avec votre fortuné frère! Vivez gais, ſains et contens : ſouvenez-vous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement, et qui vous ſera attaché toute ſa vie avec les ſentimens les plus vifs et les plus inaltérables. 1740.

LETTRE XXX.

A M. DE CAMAS,

AMBASSADEUR DU ROI DE PRUSSE.

A la Haie, ce 18 d'octobre.

MONSIEUR,

Les janſéniſtes diſent qu'il y a des commandemens de DIEU qui ſont impoſſibles. Si DIEU ordonnait ici que l'on ſupprimât l'Anti-Machiavel, les janſéniſtes auraient raiſon. Vous verrez, Monſieur, par la lettre ci-jointe au dépoſitaire du manuſcrit, la manière dont je me ſuis conduit. J'ai ſenti, dès le premier moment, que l'affaire était très-délicate; et je

1740. n'ai fait aucun pas ſans être éclairé du ſecrétaire de la légation de Pruſſe à la Haie, et ſans inſtruire le roi de tout. J'ai toujours repréſenté ce qui était, et j'ai obéi à ce qu'on voulait. Il faut partir d'où l'on eſt. *Vanduren* ayant imprimé ſous deux titres différens l'Anti-Machiavel, et le livre étant très-défiguré de la part du libraire, et aſſez dangereux en quelques pays, par le tour malin qu'on peut donner à plus d'une expreſſion, j'ai cru qu'on ne pouvait y remédier qu'en donnant l'ouvrage tel que je l'ai dépoſé à la Haie, et tel qu'il ne peut déplaire, je crois, à perſonne. Avant même de faire cette démarche, j'ai envoyé à ſa Majeſté une nouvelle copie manuſcrite de ſon ouvrage, avec ces petits changemens que j'ai cru que la bienſéance exigeait. Je lui ai envoyé auſſi un exemplaire de l'édition de *Vanduren*. S'il veut encore y corriger quelque choſe, ce ſera pour une nouvelle édition; car vous jugez bien qu'on s'arrache le livre dans toute l'Europe. En général on en eſt charmé (je parle de l'édition de *Vanduren* même) : les maximes qui y ſont répandues ont plu infiniment ici à tous les membres de l'Etat, et à la plupart des miniſtres. Mais il faut avouer qu'il y a eu auſſi quelques miniſtres qui en ſont révoltés, et c'eſt pour eux et pour leurs cours que j'ai fait la nouvelle édition.

Car ce livre, qui eſt le catéchiſme de la
vertu, doit plaire dans tous les Etats et dans 1740.
toutes les ſectes, à Rome comme à Genève,
aux jéſuites comme aux janſéniſtes, à Madrid
comme à Londres. Je vous dirai hardiment,
Monſieur, que je fais plus de cas de ce livre
que des céſars de l'empereur *Julien*, et des
maximes de *Marc-Aurèle*. Je trouve bien des
gens de mon ſentiment; et tout le monde
admire qu'un jeune prince de vingt-cinq ans,
ait employé ainſi un loiſir que les autres
princes et les autres hommes n'occupent que
d'amuſemens dangereux ou frivoles.

Enfin, Monſieur, la choſe eſt faite; il l'a
voulu, il n'y a qu'à la ſoutenir. J'ai tout lieu
d'eſpérer que la conduite du roi juſtifiera en
tout l'Anti-Machiavel du prince. J'en juge
par ce qu'il me fait l'honneur de m'écrire du
7 octobre, au ſujet d'Herſtall.

*Ceux qui ont cru que je voulais garder le comté
de Horn au lieu d'Herſtall, ne m'ont pas connu.
Je n'aurais eu d'autres droits ſur Horn, que ceux
que le plus fort a ſur les biens du plus faible.*

Un prince qui donne à la fois ces exemples
de juſtice et de fermeté, ne ſera-t-il pas reſ-
pecté dans toute l'Europe? quel prince ne
recherchera pas ſon amitié? Enfin, Monſieur,
il vous aime et vous l'aimez; il connaît le prix
de vos conſeils, c'eſt aſſez pour me répondre

1740. de ſa gloire. Je crois qu'il eſt né pour ſervir d'exemple à la nature humaine ; et ſurement il ſera toujours ſemblable à lui-même , s'il croit vos conſeils. Je ne lui ſuis attaché par aucun intérêt ; ainſi rien ne m'aveugle. Ce ſera au temps à décider ſi j'ai eu raiſon ou non de lui donner les ſurnoms de *Titus* et de *Trajan*.

Je me deſtine à paſſer mes jours dans une ſolitude, loin des rois et de toute affaire ; mais je ne ceſſerai jamais d'aimer le roi de Pruſſe et M. de *Camas*. Ces expreſſions ſont un peu familières ; le roi les permet, permettez-les auſſi, et ſouffrez que je ne diſtingue point ici le monarque du miniſtre.

Je ſuis pour toute ma vie, Monſieur, avec tous les ſentimens que je vous dois, &c.

LETTRE XXXI.

A M. THIRIOT.

A la Haie, octobre.

MON cher ami, je reçois votre lettre. Vous ſerez content au plus tard au mois de juin. Vous avez affaire à un roi qui eſt réglé dans ſes finances comme un géomètre, et qui a toutes les vertus. Ne vous mettez point dans

la tête les chofes dont vous me parlez. Continuez à bien fervir le plus aimable monarque de la terre, et à aimer vos anciens amis d'une amitié ferme et courageufe, qui ne cède point aux infinuations de ceux qui cherchent à extirper dans le cœur des autres une vertu qu'ils n'ont point connue dans le leur. 1740.

Enfin, le roi de Pruffe a accepté le préfent que je lui ai voulu faire de M. *Dumolard*. Annoncez-lui cette bonne nouvelle. M. *Jordan* vous mandera les détails, s'il ne les a déjà mandés.

Voici de la graine des *Périclès* et des *Lélius*; c'eft un jeune républicain, d'une famille diftinguée dans fa patrie, et qui lui fera honneur par lui-même. Il défire de voir à Paris des hommes et des livres : vous pouvez lui procurer ce qu'il y a de mieux dans ces deux efpèces.

Scribe tui gregis hunc, et fortem crede bonumque.

Je vous embraffe, &c.

1740.

LETTRE XXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, le 18 d'octobre.

VOICI mon cas, mon très-aimable *Cideville.* Quand vous m'envoyâtes, dans votre dernière lettre, ces vers parmi leſquels il y en a de charmans et d'inimitables pour notre *Marc-Aurèle* du Nord, je me propoſai bien de lui en faire ma cour. Il devait alors venir à Bruxelles incognito; nous l'y attendions, mais la fièvre quarte, qu'il a malheureuſement encore, dérangea tous ſes projets. Il m'envoya un courier à Bruxelles, et je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves.

C'eſt là que je vis un des plus aimables hommes du monde, un homme qui ſerait le charme de la ſociété, qu'on chercherait partout, s'il n'était pas roi; un philoſophe ſans auſtérité, rempli de douceur, de complaiſance, d'agrémens, ne ſe ſouvenant plus qu'il eſt roi dès qu'il eſt avec ſes amis, et l'oubliant ſi parfaitement qu'il me le feſait preſque oublier auſſi, et qu'il me fallait un effort de mémoire pour me ſouvenir que je voyais aſſis ſur le pied de mon lit un ſouverain qui avait une

armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers : 1740.
madame *du Châtelet* qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, et je le ſuis encore; ils ſont à Bruxelles, et moi, depuis un mois, je ſuis à la Haie. Mais je vous jure bien fort que la première choſe que je ferai en revenant à Bruxelles, ſera de les faire copier et de les envoyer à celui qui en eſt digne, et qui en ſentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles.

Savez-vous bien ce que je fais à préſent à la Haie? Je fais imprimer la réfutation de *Machiavel*, ouvrage fait pour rendre le genre-humain heureux, s'il peut l'être, compoſé, il y a trois ans, par ce jeune prince, qui, dans un temps que les gens de ſon eſpèce emploient à la chaſſe, ſe formait à la vertu et à l'art de régner. J'y ai joint une petite préface de ma façon, et cela était néceſſaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paraiſſent coup ſur coup; l'une chez *Meyer* à Londres, l'autre chez *Vanduren* à la Haie.

Il faut que vous liſiez, mon cher ami, cet ouvrage digne d'un roi. Quelque goth et quelque vandale trouveront peut-être à redire qu'un ſouverain oſe ſi bien penſer et ſi bien écrire; ils regretteront les heureux temps où

1740. les rois ſignaient leur nom avec un monogramme, ſans ſavoir épeler : mais mon cher *Cideville* et tous les êtres penſans applaudiront. Je n'y fais autre choſe que d'envoyer un exemplaire du livre à M. de *Pontcarré*, avec un autre pour vous dans le paquet.

Et Mahomet; il eſt tout prêt. Quand, comment le faire tenir au meilleur de mes amis et de mes juges ? Je vous embraſſe mille fois.

LETTRE XXXIII.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, ce 27 d'octobre.

MON cher et jeune *Apollon*, mon poëte philoſophe, il y a ſix ſemaines que je ſuis plus errant que vous ; je comptais de jour en jour repaſſer par Bruxelles, et y relire deux pièces charmantes de poëſie et de raiſon, ſur leſquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration, et auſſi quelques points interrogans. Vous êtes le génie que j'aime, et qu'il fallait aux Français. Il vous faut encore un peu de travail, et je vous réponds que vous irez au ſommet du temple de la gloire par un chemin tout nouveau. Je voudrais bien, en attendant, trouver un chemin pour me rapprocher

de vous : la Providence nous a tous difperfés ; madame *du Châtelet* eft à Fontainebleau, je vais peut-être à Berlin, vous voilà, je crois, en Champagne ; qui fait cependant fi je ne pafferai pas une partie de l'hiver à Cirey, et fi je n'aurai pas le plaifir de voir celui qui eft aujourd'hui *noftri fpes altera Pindi?* Ne feriez-vous pas à préfent avec M. de *Buffon?* celui-là va encore à la gloire par d'autres chemins ; mais il va auffi au bonheur, il fe porte à merveille. Le corps d'un athlète et l'ame d'un fage, voilà ce qu'il faut pour être heureux. 1740.

A propos de fage, je compte vous envoyer inceffamment un exemplaire de l'Anti-Machiavel ; l'auteur était fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chofe unique, un allemand qui écrit mieux que bien des français qui fe piquent de bien écrire, un jeune homme qui penfe en philofophe, et un roi qui penfe en homme. Vous m'avez accoutumé, mon cher ami, aux chofes extraordinaires. L'auteur de l'Anti-Machiavel et vous font deux chofes qui me réconcilient avec le fiècle. Permettez-moi d'y mettre encore *Emilie ;* il ne la faut pas oublier dans la lifte ; et cette lifte ne fera jamais bien longue.

Je vous embraffe de tout mon cœur ; mon imagination et mon cœur courent après vous.

1740.

LETTRE XXXIV.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

Ce 16 de novembre, *en courant.*

Huc quoque clara tui pervenit fama triumphi,
Languida quò fessi vix venit aura noti.

J'APPRENDS dans un village de Liége, en revenant à Bruxelles, que l'homme du monde le plus aimable va être auſſi un des plus à ſon aiſe. Vous êtes, dit-on, Monſieur, intendant des claſſes de la marine. Il y a long-temps que je ſuis dans la claſſe des gens qui vous ſont le plus tendrement attachés, et je vous jure qu'il n'y a perſonne qui ſente plus de plaiſir, quand il vous arrive des événemens agréables, que les deux voyageurs flamands qui vous font ces complimens très-ſincères et très à la hâte. Madame *du Châtelet* va vous écrire; mais je l'ai devancée, afin d'avoir un avantage ſur elle une fois en ma vie. Ce ſont des hommes comme vous qu'il faut mettre en place, et non pas des animaux qui ne ſont graves que par ſottiſe, et qui ne ſavent ni donner ni recevoir du plaiſir. Je vois que M. de *Maurepas* aime à placer les gens qui lui reſſemblent, et qu'il eſt bon ami comme bon connaiſſeur.

Adieu, monſieur l'Intendant; il n'eſt doux de l'être qu'à Verſailles et à Paris. Je vous ſuis attaché pour jamais avec la tendreſſe la plus reſpectueuſe. 1740.

LETTRE XXXV.

AU CARDINAL DE FLEURI.

A Berlin, le 26 de novembre.

J'ai reçu, Monſeigneur, vòtre lettre du 14, que M. le marquis de *Beauvau* m'a remiſe. J'ai obéi aux ordres que votre Eminence ne m'a point donnés; j'ai montré votre lettre au roi de Pruſſe. Il eſt d'autant plus ſenſible à vos éloges qu'il les mérite, et il me paraît qu'il ſe diſpoſe à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il eſt à ſouhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le roi de France et le roi de Pruſſe ſoient amis. C'eſt votre affaire; la mienne eſt de faire des vœux et de vous être toujours dévoué avec le plus profond reſpect.

1740.

LETTRE XXXVI.

A M. DE MAUPERTUIS.

Potſdam, décembre.

ETANT obligé de quitter les rois et les philoſophes, ou les philoſophes et les rois, je vous recommande M. *Dumolard* comme français et comme homme de mérite. Uniſſez-vous, je vous prie, avec M. *Jordan* pour le préſenter au roi par l'ordre duquel il eſt venu, et pour faire régler ſa deſtinée; la mienne ſera de vous aimer toujours.

LETTRE XXXVII.

A M. **

Courte réponſe aux longs diſcours d'un docteur allemand.

JE m'étais donné à la philoſophie, croyant y trouver le repos que *Newton* appelle *rem prorſus ſubſtantialem*; mais je vis que la racine carrée du cube des révolutions des planètes, et les carrés de leurs diſtances, feſaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru

l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai ofé mefurer toujours la force des corps en mouvement par $m \times u$. J'ai eu l'infolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, et même du grand principe des indifcernables. Malgré le refpect fincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, pouvais-je efpérer du repos après avoir voulu ébranler fes fondemens de la nature? On a employé, pour me convaincre, de longs fophifmes et de groffes injures, felon la refpectable coutume introduite depuis long-temps dans cette fcience qu'on appelle *philofophie*, c'eft-à-dire, *amour de la fageffe.* 1740.

Il eft vrai qu'une perfonne infiniment refpectable à tous égards, et qui a beaucoup de fortes d'efprit, a daigné en employer une à éclaircir et à orner le fyftême de *Leibnitz*. Elle s'eft amufée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vafte et confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant; mais j'en ai vu enfin la raifon, c'eft qu'elle-même n'y croyait guère; et c'eft ce qui arrive fouvent entre ceux qui s'imaginent vouloir perfuader, et ceux qui s'efforcent de fe laiffer perfuader.

Plus je vais en avant, et plus je fuis confirmé dans l'idée que les fyftêmes de métaphyfique font pour les philofophes, ce que les romans font pour les femmes. Ils ont tous la

1740. vogue les uns après les autres, et finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité, et les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la consolation de voir le grand *Newton* qui touchait à sa fin. Le fameux curé de Saint-James, *Samuel Clarke*, l'ami, le disciple et le commentateur de *Newton*, daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie qui veut s'élever au-dessus du calcul et des sens. Je ne trouvai pas, à la vérité, cette anatomie circonspecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeste *Locke*, cherchant son chemin, et le trouvant ; enfin, cette timidité savante qui arrêtait *Locke* sur le bord des abymes. *Clarke* sautait dans l'abyme, et j'osai croire l'y suivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'esprit par leur immensité, je dis à un membre très-éclairé de la société : M. *Clarke* est un bien plus grand métaphysicien que M. *Newton*. Cela peut être, me répondit-il froidement ; c'est comme si vous disiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponse me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphy-

ſique, et j'ai vu qu'il n'en eſt ſorti que du vent. Auſſi, quand je dis à M. *s'Graveſende : Vanitas vanitatum, et metaphyſica vanitas ;* il me répondit : *Je ſuis bien fâché que vous ayez raiſon.* 1740.

Le P. *Mallebranche*, dans ſa Recherche de la vérité, ne concevant rien de beau, rien d'utile que ſon ſyſtême, s'exprime ainſi : „ Les hommes ne ſont pas faits pour conſi- „ dérer des moucherons, et on n'approuve „ pas la peine que quelques perſonnes ſe ſont „ donnée de nous apprendre comment ſont „ faits certains inſectes, les transformations „ des vers, &c. Il eſt permis de s'amuſer à cela „ quand on n'a rien à faire, et pour ſe divertir. „ Cependant *cet amuſement à cela pour ſe divertir* nous a fait connaître les reſſources inépuiſables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduiſent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel inſecte le pouvoir de s'accoupler l'inſtant d'après que ſa tête eſt ſéparée de ſon corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur eſpèce ſans le ſecours des deux ſexes. Cet *amuſement à cela* a développé un nouvel univers en petit, et des variétés infinies de ſageſſe et de puiſſance, tandis qu'en quarante ans d'études, le P. *Mallebranche* a trouvé *que la lumière eſt une vibration de preſſion*

1740. *ſur de petits tourbillons mous, et que nous voyons tout en* DIEU.

J'ai dit que *Newton* ſavait douter, et là-deſſus on s'écrie : Oh ! nous autres nous ne doutons pas ; nous ſavons de ſcience certaine, que l'ame eſt je ne ſais quoi deſtiné néceſſairement à recevoir je ne ſais quelles idées, dans le temps que le corps fait néceſſairement certains mouvemens, ſans que l'un ait la moindre influence ſur l'autre, comme lorſqu'un homme prêche, et que l'autre fait des geſtes, et cela s'appelle l'*harmonie préétablie.* Nous ſavons que la matière eſt compoſée d'êtres qui ne ſont pas matière, et que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de ſubſtances ſans étendue, dont chacune a des idées confuſes qui compoſent un miroir concentré de tout l'univers ; cela s'appelle le *ſyſtême des monades.* Nous concevons auſſi parfaitement l'accord de la liberté et de la néceſſité ; nous entendons très-bien,

Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir.

Heureux ceux qui peuvent comprendre des choſes ſi peu compréhenſibles, et qui voient un autre univers que celui où nous vivons !

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magiſtral et ironique : „ Vous errez, vous

„ ne

„ ne ſavez pas qu'on a découvert depuis peu,
„ que *ce qui eſt, eſt poſſible; et que tout ce qui* 1740.
„ *eſt poſſible, n'eſt pas actuel; et que tout ce qui*
„ *eſt actuel, eſt poſſible; et que les eſſences des*
„ *choſes ne changent pas* ". Ah! plût à Dieu que l'eſſence des docteurs changeât! Eh bien, vous nous apprenez donc qu'il y a des eſſences, et moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître; je vous apprends que jamais homme ſur la terre n'a ſu et ne ſaura ce que c'eſt que la matière, ce que c'eſt que le principe de la vie et du ſentiment, ce que c'eſt que l'ame humaine; s'il y a des ames dont la nature ſoit ſeulement de ſentir ſans raiſonner, ou de raiſonner en ne ſentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre; ſi ce qu'on appelle *matière* a des ſenſations, comme elle a la gravitation; ſi, &c.

Quant à la diſpute ſur la meſure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'eſt qu'une diſpute de mots, et je ſuis fâché qu'il y en ait de telles en mathématiques. Que l'on compte comme on voudra, $m \times u$, ou bien $m \times u^2$, rien ne changera dans la mécanique; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons; et cette querelle eſt le ſcandale de la géométrie.

Plût au Ciel encore qu'il n'y eût point

—— d'autre querelle entre les hommes ! nous
1740. ſerions des anges ſur la terre. Mais ne reſſemble-t-on pas quelquefois à ces diables que *Milton* nous repréſente dévorés d'ennuis, de rage et d'inquiétude, de douleurs, et raiſonnant encore ſur la métaphyſique au milieu de leurs tourmens ?

„ Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton,
„ On voit les habitans du brûlant Phlégéton,
„ Entourés de torrens de bitume et de flamme,
„ Raiſonner ſur l'eſſence, argumenter ſur l'ame,
„ Sonder les profondeurs de la fatalité,
„ Et de la prévoyance, et de la liberté.
„ Ils creuſent vainement dans cet abyme immenſe „.

. . . . And reaſon'd high
Of providence, fore knowledge, will, and fate;
Fix't fate, frée will, fore knowledge abſolute:
And fond no end, &c.

LETTRE XXXVIII.

1741.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 6 de janvier.

Je ſuis arrivé à Bruxelles bien tard, mais le plutôt que j'ai pu, mon cher ange gardien; la Meuſe, le Rhin et la mer m'ont tenu un mois en route. Ne penſez pas, je vous en prie, que le voyage de Siléſie ait avancé mon retour; quand on m'aurait offert la Siléſie, je ſerais ici. Il me ſemble qu'il y a une grande folie à préférer quelque choſe au bonheur de l'amitié. Que peut avoir de plus celui à qui la Siléſie demeurera?

Je ſuis obligé de m'excuſer de mon voyage à Berlin auprès d'un cœur comme le vôtre. Il était indiſpenſable, mais le retour l'était bien davantage. J'ai refuſé au roi de Pruſſe deux jours de plus qu'il me demandait. Je ne vous dis pas cela par vanité. Il n'y a pas de quoi ſe vanter; mais il faut que mon ange gardien ſache au moins que j'ai fait mon devoir. Jamais madame *du Châtelet* n'a été plus au-deſſus des rois.

1741.

LETTRE XXXIX.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 7 de janvier.

MON cher rival, mon poëte, mon philosophe, je reviens de Berlin après avoir essuyé tout ce que les chemins de la Vestphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe et du Rhin, et les vents contraires sur la mer ont d'insupportable pour un homme qui revole dans le sein de l'amitié. J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée ; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de choses à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que, si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé et qui est si difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les quarante, je dis les quarante de l'académie comme ceux des fermes.

Les Institutions physiques et l'Anti-Machiavel sont deux monumens bien singuliers. Se serait-on attendu qu'un roi du Nord et une dame de la cour de France eussent honoré à ce point les belles-lettres? *Prault* a dû vous

remettre de ma part un Anti-Machiavel ; vous avez eu la Philoſophie leibnitzienne de la main de ſon aimable et illuſtre auteur. Si *Leibnitz* vivait encore, il mourrait de joie de ſe voir ainſi expliqué, ou de honte de ſe voir ſurpaſſer en clarté, en méthode et en élégance. Je ſuis en peu de choſes de l'avis de *Leibnitz* : je l'ai même abandonné ſur les forces vives ; mais, après avoir lu preſque tout ce qu'on a fait en Allemagne ſur la philoſophie, je n'ai rien vu qui approche, à beaucoup près, du livre de madame *du Châtelet*. C'eſt une choſe très-honorable pour ſon ſexe et pour la France. Il eſt peut-être auſſi honorable pour l'amitié d'aimer tous les gens qui ne ſont pas de notre avis, et même de quitter, pour ſon adverſaire, un roi qui me comble de bontés, et qui veut me fixer à ſa cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt et l'ambition. Vous ſavez, mon cher ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, et qu'un tel ſacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connaiſſez ; vous ſavez ſi on a jamais joint à plus de lumières un cœur plus généreux, plus conſtant et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriſeriez bien ſi j'étais reſté à Berlin. M. *Greſſet*, qui probablement a des engagemens plus légers, rompra ſans doute ſes chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un roi à qui on ne 1741.

1741. peut préférer que madame *du Châtelet*. J'ai bien dit à sa Majesté prussienne que *Gresset* lui plairait plus que moi, mais que je n'étais jaloux ni comme auteur ni comme courtisan. Sa maison doit être comme celle d'*Horace*, *est locus unicuique suus*. Pour moi, il ne me manque à présent que mon cher *Helvétius*; ne reviendra-t-il point sur les frontières ? n'aurai-je point encore le bonheur de le voir et de l'embrasser ?

LETTRE XL.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris*.

A Bruxelles, ce 8 de janvier.

J'ai été un mois en route, Monsieur, de Berlin à Bruxelles, J'ai appris, en arrivant, votre nouvel établissement et vos peines. Voilà comme tout est dans le monde. Les deux tonneaux de *Jupiter* ont toujours leur robinet ouvert; mais enfin, Monsieur, ces peines passent, parce qu'elles sont injustes, et l'établissement reste.

J'en ai quitté un assez brillant et assez avantageux. On m'offrait tout ce qui peut flatter; on s'est fâché de ce que je ne l'ai point accepté.

Mais quels rois, quelles cours et quels bienfaits valent une amitié de plus de dix années? 1741.
A peine m'auraient-ils ſervi de conſolation ſi cette amitié m'avait manqué.

J'ai eu tout lieu, dans cette occaſion, de me louer des bontés de M. le cardinal de *Fleuri ;* mais il n'y a rien pour moi dans le monde que le devoir ſacré qui m'arrête à Bruxelles. Plus je vis, plus tout ce qui n'eſt pas liberté et amitié me paraît un ſupplice. Que peut prétendre de plus le plus grand roi de la terre? Voilà pourtant ce qui eſt inconnu des rois et de leurs eſclaves dorés.

Vos affaires vous auront-elles permis, Monſieur, de lire un peu à tête repoſée l'ouvrage du *Salomon* du Nord, et celui de la reine de Saba? Je ne doute pas du jugement que vous aurez porté ſur les Inſtitutions phyſiques; c'eſt aſſurément ce qu'on a écrit de meilleur ſur la Philoſophie de *Leibnitz*, et c'eſt une choſe unique en ſon genre. Le livre du roi de Pruſſe (*) eſt auſſi ſingulier dans le ſien; mais je voudrais que vos occupations et vos bontés pour moi puſſent vous permettre de m'en dire votre avis.

J'oſerais ſouhaiter encore que vous me marquaſſiez ſi on ne déſire pas qu'après avoir

(*) L'Anti-Machiavel.

1741. écrit comme *Antonin*, l'auteur vive comme lui. Je voudrais enfin quelque chose que je pusse lui montrer. Il m'a parlé souvent de ceux qui font le plus d'honneur à la France; il a voulu connaître leur caractère et leur façon de penser : je vous ai mis à la tête de ceux dont on doit rechercher le suffrage. Il est passionné pour la gloire. Je l'ai quitté, il est vrai; je l'ai sacrifié, mais je l'aime; et, pour l'honneur de l'humanité, je voudrais qu'il fût à peu-près parfait, comme un roi peut l'être.

Le sentiment des hommes de mérite peut lui faire beaucoup d'impression. Je lui enverrais une page de votre lettre, si vous le permettiez. Son expédition de la Silésie redouble l'attention du public sur lui. Il peut faire de grandes choses et de grandes fautes. S'il se conduit mal, je briserai la trompette que j'ai entonnée.

M. de *Valori* n'a pas à se plaindre de la façon dont le roi de Prusse pense sur lui : il le regarde comme un homme sage et plein de droiture; c'est sur quoi M. de *Valori* peut compter. Puisse-t-il rester long-temps dans cette cour! et puissent les couteaux qu'on aiguise de tous côtés, se remettre dans le fourreau!

Mais, qu'il y ait guerre ou paix, je ne songe qu'à l'amitié et à l'étude. Rien ne m'ôtera ces deux biens : celui de vous être attaché sera pour moi le plus précieux. Il y a à Bruxelles

deux

deux cœurs qui font à vous pour jamais. Mon refpectueux dévouement ne finira qu'avec ma vie. 1741.

LETTRE XLI.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 19 de janvier.

M. *Algarotti* eft comte, mais vous, vous êtes marquis du cercle polaire, et vous avez à vous en propre un degré du méridien en France, et un en Laponie. Pour votre nom, il a une bonne partie du globe. Je vous trouve réellement un très-grand feigneur. Souvenez-vous de moi dans votre gloire.

Vous avez perdu pour un temps le plus aimable roi de ce monde, mais vous êtes entouré de reines, de margraves, de princeffes et de princes qui compofent une cour capable de faire oublier tout le refte. Je n'oublierai jamais cette cour; et je vous avoue que je ne m'attendais pas qu'il fallût aller à quatre cents lieues de Paris pour trouver la véritable politeffe.

Ne voyez-vous pas fouvent M. de *Keyferling* et M. de *Polnitz*? Je vous prie de leur parler quelquefois de moi. Nous avons reçu des

1741. lettres de M. de *Keyſerling* qui nous apprennent le retour de ſa ſanté. Peut-être eſt-il actuellement en Siléſie : n'irez-vous point là auſſi ? Vous y ſeriez déjà ſi la Siléſie était un peu plus au Nord.

Adieu, Monſieur; quand vous retournerez au Midi, ſouvenez-vous qu'il y a dans Bruxelles deux perſonnes qui vous admireront et vous aimeront toujours.

LETTRE XLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 19 de janvier.

Je reçois votre lettre, mon cher et reſpectable ami. Je veux abſolument que vous ſoyez content de ma conduite et de Mahomet. Si vous ſaviez pourquoi j'ai été obligé d'aller à Berlin, vous approuveriez aſſurément mon voyage. Il s'agiſſait d'une affaire qui regardait la perſonne même qui s'eſt plainte. Elle était à Fontainebleau ; elle devait paſſer du temps à Paris, et j'avais pris mon temps ſi juſte que, ſans les accidens du voyage, les débordemens des rivières et les vents contraires, je ſerais retourné à Bruxelles avant elle. Ses plaintes étaient très-injuſtes, mais leur injuſtice m'a

fait plus de plaiſir que les cours de tous les rois ne pourraient m'en faire. Si jamais je voyage, ce ne ſera qu'avec elle et pour vous. 1741.

J'ai reçu des lettres charmantes de Siléſie. C'eſt aſſurément une choſe unique, qu'à la tête de ſon armée, il trouve le temps d'écrire des lettres d'homme de bonne compagnie. Il eſt fort aimable, voilà ce qui me regarde; pour tout le reſte, cela ne regarde que les rois. Je vous avais écrit un petit billet jadis, dans lequel je vous diſais : *Il n'a qu'un défaut.* Ce défaut pourra empêcher que les douze céſars n'aillent trouver le treizième. Le *Globeſtorf*, qui les a vus à Paris, a ſoutenu qu'ils ne ſont pas de *Bernin ;* et j'ai peur qu'on ne ſoit aiſément de l'avis de celui qui ne veut pas qu'on les achète ; (ceci ſoit entre nous) *Algarotti* promet plus qu'il n'eſpère. Cependant, ſi on pouvait prouver et bien prouver qu'ils ſont du *Bernin*, peut-être réuſſirait-on à vous en défaire dans cette cour. Mais, quand ſera-t-il chez lui ? et qui peut prévoir le tour que prendront les affaires de l'Empire ? Je ſonge, en attendant, à celles de Mahomet; et voici ma réponſe à ce que vous avez la bonté de m'écrire.

1°. Pour la ſcène du quatrième acte, il eſt aiſé de ſuppoſer que les deux enfans entendent ce que dit *Zopire ;* cela même eſt plus

théâtral et augmente la terreur. Je pousserais
1741. la hardiesse jusqu'à leur faire écouter attentivement *Zopire*, et lorsqu'il dit :

Si du fier Mahomet vous respectez le sort.

je voudrais que *Séide* dît à *Palmire*,

Tu l'entends, il blasphème.

et que *Zopire* continuât,

Accordez-moi la mort ;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière.

Il n'est pas douteux qu'il ne faille, dans le couplet de *Zopire*, supprimer le nom d'*Hercide*. Il dira :

Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentimens,
Si vous me conserviez mes malheureux enfans, &c.

Il me semble que par là tout est sauvé.

A l'égard du cinquième, aimeriez-vous que *Mahomet* finît ainsi ?

Périsse mon empire, il est trop acheté ;
Périsse Mahomet, son culte et sa mémoire.

A *Omar*.

Ah ! donne-moi la mort, mais sauve au moins ma gloire ;

Délivre-moi du jour ; mais cache à tous les yeux
Que Mahomet coupable eſt faible et malheureux. 1741.

La critique du poiſon me paraît très-peu de choſe. Il me ſemble que rien n'eſt plus aiſé que d'empoiſonner l'eau d'un priſonnier. Il ne faut pas là de détails. Rien ne révolte plus que des perſonnages qui parlent à froid de leurs crimes.

Il y a une ſcène qui m'embarraſſe infiniment plus. C'eſt celle de *Palmire* et de *Mahomet*. Au troiſième acte vous ſentez bien que *Mahomet*, après avoir envoyé *Séide* recevoir les derniers ordres pour un parricide, tout rempli d'un attentat et d'un intérêt ſi grand, peut avoir bien mauvaiſe grâce à parler long-temps d'amour avec une jeune innocente. Cette ſcène doit être très-courte. Si *Mahomet* y joue trop le rôle de *Tartuſe* et d'amant, le ridicule eſt bien près. Il faut courir vîte dans cet endroit-là, c'eſt de la cendre brûlante. Voyez ſi vous êtes content de la ſcène telle que je vous l'envoie.

Je ſuis fâché de n'avoir pu vous envoyer toute la pièce au net, avec les corrections ; les yeux ſeraient plus ſatisfaits, on verrait mieux le fil de l'ouvrage, on jugerait plus aiſément. Ayez la bonté d'y ſuppléer ; l'ouvrage eſt à vous plus qu'à moi. Voyez, jugez ;

1741. trouvez-vous enfin Mahomet jouable ? En ce cas, je crois qu'il faut le donner le lendemain des Cendres ; c'eſt une vraie pièce de carême : d'ailleurs, ce qui peut frapper dans cette pièce ira plus à l'eſprit qu'au cœur. Il y a peu de larmes à eſpérer, à moins que *Séide* et *Palmire* ne ſe ſurpaſſent. L'impreſſion que fait la terreur eſt plus paſſagère que celle de la pitié, le ſuccès plus douteux ; ainſi j'aimerais bien mieux que Mahomet fût livré aux repréſentations du carême. On peut, après le petit nombre de repréſentations que ce temps permet, la retirer avec honneur ; mais après Pâques nous manquerons de prétexte.

Il n'y a pas d'apparence que je vienne à Paris ni avant ni après Pâques. Après avoir quitté madame *du Châtelet* pour un roi, je ne la quitterai pas pour un prophète. Je m'en rapporterai à mon cher ange gardien. Il ne s'agira que de précipiter un peu les ſcènes de raiſonnement, et de donner des larmes, de l'horreur et des attitudes à *Grandval* et à *Gauſſin*. Mademoiſelle *Quinault* entend le jeu du théâtre comme tout le reſte ; et ſi vous vouliez honorer de votre préſence une des répétitions, je n'aurais aucune inquiétude ; enfin, je remets tout entre vos mains, et je n'ai de volontés que les vôtres. Mes anges gardiens ſont mes maîtres abſolus.

LETTRE XLIII.

1741.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, février.

COMPTEZ fur mon amitié, mon cher abbé, quand il s'agira de faire valoir vos tableaux. Vous n'avez en ce genre que de la belle et bonne denrée. Le roi de Pruffe aime fort les *Wateaux*, les *Lancrets* et les *Pater*. J'ai vu de tout cela chez lui ; mais je foupçonne quatre petits Wateaux qu'il avait dans fon cabinet d'être d'excellentes copies. Je me fouviens, entre autres, d'une noce de village où il y avait un vieillard en cheveux blancs très-remarquable. Ne connaiffez-vous point ce tableau ? Tout fourmille en Allemagne de copies qu'on fait paffer pour des originaux. Les princes font trompés, et trompent quelquefois.

Quand le roi de Pruffe fera à Berlin, je pourrai lui procurer quelques morceaux de votre cabinet, et il ne fera pas trompé : à préfent il a d'autres chofes en tête. Il m'a offert honneurs, fortune, agrémens, mais j'ai tout refufé pour revoir mes anciens amis.

Mettez-moi un peu, mon cher, au fil de mes affaires, que j'ai entièrement perdu, m'en

1741. rapportant toujours à vos bontés, et vous priant de donner à M. *Berger* une copie de ma lettre à milord *Harvey* (*). Je crois qu'il eſt bon que cette lettre ſoit connue ; elle eſt d'un bon français, et ce ſont mes véritables ſentimens ſur *Louis XIV* et ſur ſon ſiècle. Quelque choſe qu'on diſe à M. *Berger* ſur le ſiècle et ſur la lettre, dites-lui, vous, mon ami, de ne point perdre de temps pour l'imprimer.

LETTRE XLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 de février.

VOILA, je crois, mon cher ange gardien, la ſeule occaſion de ma vie où je puſſe être fâché de recevoir une lettre de madame d'*Argental*; mais, puiſque vous avez tous deux, au milieu de vos maux (car tout eſt commun), la bonté de me dire où en eſt votre fluxion, ayez donc la charité angélique de continuer. Vous êtes, en vérité, les ſeuls liens qui m'attachent à la France ; j'oublie ici tout, hors vous ; et je ne ſonge à Mahomet qu'à

(*) Voyez juillet, 1740.

caufe de vous. Que madame d'*Argental* daigne encore m'honorer d'un petit mot. Buvez-vous beaucoup d'eau ? Je me fuis guéri, avec les eaux du Vezer, de l'Elbe, du Rhin et de la Meufe, de la plus abominable ophtalmie dont jamais deux yeux aient été affublés ; et cela, mon cher ange, en courant la pofte au mois de décembre ; mais

1741.

Je n'avais rien à redouter,
Je revolais vers Emilie,
Les faifons et la maladie
Ont appris à me refpecter.

Elle s'intéreffe à votre fanté comme moi ; elle vous le dit par ma lettre, et vous le dira elle-même cent fois mieux. Je fais tranfcrire et retranfcrire mon coquin de Prophète ; fachez que vous êtes le mien, et que tout ce que vous avez ordonné eft accompli à la lettre, fans changer, comme dit l'autre, *un iota* à votre loi.

Eft-il vrai que le defpotifme des premiers gentilshommes a dérangé la république des comédiens ? La tribu *Quinault* quitte le théâtre : c'eft un grand événement que cela, et je crois qu'on ne parle à Paris d'autre chofe. On dit ici les Pruffiens battus par le général *Brown* ; mais, pour battre une armée, il faut

1741. en avoir une, et le général *Brown* n'en a pas, que je ſache. Et puis, qu'importe ! quand *Dufreſne* quitte, tout le reſte n'eſt rien.

Adieu, mon cher ami, mon conſeil, mon appui, à qui je veux plaire. Que les rois s'échinent et s'entre-mangent ; mais portez-vous bien.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

Vos yeux, mon cher et reſpectable ami, pourront-ils lire ce que vous écrivent deux perſonnes qui s'intéreſſent ſi tendrement à vous ? Nous apprenons par monſieur votre frère le triſte état où vous avez été ; il nous flatte en même temps d'une prompte guériſon. J'en félicite madame d'*Argental* qui aura été ſurement plus alarmée que vous, et dont les ſoins auront contribué à vous guérir, autant pour le moins que ceux de M. *Silva*.

Cette beauté que vous aimez,
Et dont le ſouvenir m'eſt toujours plein de charmes,
A ſans doute éteint par ſes larmes
Le feu trop dangereux de vos yeux enflammés.

Je vous renvoie, ſur Mahomet et ſur le reſte, à la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à M. de *Pont-de-Veſle*. J'attendrai que vos yeux ſoient en meilleur état pour vous envoyer mon Prophète, mais j'ai peur qu'il ne ſoit pas prophète dans mon pays. Adieu; je vous embraſſe, ſongez à votre ſanté; je ſais mieux qu'un autre ce qu'il en coûte à la perdre. Adieu; je ſuis à vous pour jamais avec tous les ſentimens que vous me connaiſſez; *je* veut dire nous. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*. 1741.

LETTRE XLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 25 de février.

COMMENT ſe porte mon cher ange gardien? Je lui demande bien pardon de lui adreſſer, par monſieur ſon frère, un grimoire de phyſique; heureuſement vous ne fatiguerez pas vos yeux à le lire. Je vous prie de le donner à M. de *Mairan*. S'il en eſt content, il me fera plaiſir de le lire à l'académie. Je ſuis abſolument de ſon ſentiment, et il faut que j'en ſois bien pour combattre l'opinion de madame *du Châtelet*. Nous avons, elle et moi, de belles diſputes dont M. de *Mairan* eſt la cauſe. Elle

1741. peut dire : *Multa paſſa ſum propter eum.* Nous ſommes ici tous deux une preuve qu'on peut fort bien diſputer ſans ſe haïr.

Le Prophète eſt tout prêt, il ne demande qu'à partir pour être jugé par vous en dernier reſſort. J'attends que vous ayez la bonté de m'ordonner par quelle voie vous voulez qu'il ſe rende à votre tribunal. Il n'eſt rien tel que de venir au monde à propos ; la pièce, toute faible qu'elle eſt, vaut certainement mieux que l'Alcoran, et cependant elle n'aura pas le même ſuccès. Il s'en faudra de beaucoup que je ſois prophète dans mon pays ; mais tant que vous aurez un peu d'amitié pour moi, je ſerai très-content de ma deſtinée et de celle des miens.

LETTRE XLVII.

1741.

A M. DE WARMHOLTZ,

GENTILHOMME SUÉDOIS ET TRADUCTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES XII, PAR NORBERG.

A Bruxelles, 12 de mars.

PERMETTEZ-MOI, Monſieur, de vous faire reſſouvenir de la promeſſe que vous avez bien voulu me faire ; ma reconnaiſſance ſera auſſi vive que vos bons offices me ſont précieux. Vous ſavez à quel point j'aime la vérité, et que je n'ai ni d'autre but ni d'autre intérêt que de la connaître. Il ne vous en coûtera pas quatre jours de travail de mettre quelques notes ſur les pages blanches. Cette hiſtoire vous eſt préſente ; vous ſavez en quoi monſieur *Norberg* diffère de moi. Marquez-moi, je vous en conjure, les endroits où je me ſuis trompé, et procurez-moi le plaiſir de me corriger.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1741. LETTRE XLVIII.

A M. DE MAIRAN, *à Paris.*

Le 24 de mars.

Vous êtes, mon cher Monſieur, le premier miniſtre de la philoſophie ; il ne faut pas vous dérober un temps précieux. Je voudrais bien avoir fait en peu de paroles ; mais j'ai peur d'être long, et j'en ſuis fâché pour nous deux, malgré tout le plaiſir que j'ai de m'entretenir avec vous.

J'ai reçu votre préſent ; je vous en remercie doublement, car j'y trouve amitié et inſtruction, les deux choſes du monde que j'aime le mieux, et que vous me rendez encore plus chères.

Parlons d'abord de madame *du Châtelet*, car cette adverſaire-là vaut mieux que votre diſciple. Vous lui dites, dans votre lettre imprimée, qu'elle n'a commencé ſa rebellion qu'après avoir hanté les mal-intentionnés leibnitziens. Non, mon cher maître ; pas un mot de cela, croyez-moi ; j'ai la preuve par écrit de ce que je vous dis.

Elle commença à chanceler dans la foi un an avant de connaître l'apôtre des monades

qui l'a pervertie, et avant d'avoir vu *Jean Bernoulli*, fils de *Jean*. 1741.

La manière d'évaluer les forces motrices, par ce qu'elles ne font point, la révolta. Un très-célèbre géomètre fut entièrement de ſon avis; je n'en fus point, malgré toutes les raiſons qui devaient me ſéduire. Tenez-m'en compte ſi vous voulez; mais je regarde ma perſévérance comme une très-belle action.

Madame *du Châtelet* vous répondra probablement. Je ſouhaite qu'elle ait une réplique; elle mérite que vous entriez un peu dans des détails inſtructifs avec elle. Je crois que le public et elle y gagneront. Vous ſerez comme les dieux d'*Homère* qui, après s'être battus, n'en reçoivent pas moins en commun l'encens des hommes. Voilà pour madame *du Châtelet*. Venons à votre ſerviteur.

Premièrement, je vous déclare que je crois fermement à la ſimple vîteſſe multipliée par la maſſe. Mais quand je dis qu'il faut l'appliquer au temps, je dis ce que le docteur *Clarke* dit le premier à *Leibnitz;* et quand je dis que deux preſſions en *deux* temps donnent *deux* vîteſſes et *quatre* de forces, je n'avoue rien dont les adverſaires tirent avantage; car je ne veux dire autre choſe ſinon que l'action eſt quadruple en deux temps.

Je pourrais être mieux reçu qu'un autre à

1741. tenir ce langage, parce que je ne ſais ce que c'eſt que cet être qu'on appelle *force*. Je ne connais qu'*action*, et je ne veux dire autre choſe ſinon que l'action eſt quadruple en un temps double, pour les raiſons que vous ſavez.

Mais, pour lever toute équivoque, je vous prierai de remettre mon Mémoire à M. l'abbé *Mouſſinot*, qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre, et qui bientôt aura celui de vous en préſenter un autre plus court, dont vous ferez l'uſage que votre diſcernement et vos bontés vous feront juger le plus convenable.

J'ai relu votre Mémoire de 1728, et je le trouve, comme je l'ai toujours trouvé et comme il paraît à madame *du Châtelet*, méthodique, clair, plein de fineſſe et de profondeur. J'y trouve de plus ce qu'elle n'y voit pas, que vous pouvez très-bien évaluer la valeur des forces motrices, par *les eſpaces non parcourus*. Votre ſuppoſition même paraît auſſi recevable que toutes les ſuppoſitions qu'on accorde en géométrie.

Je viens de lire attentivement le Mémoire de M. l'abbé *Deidier ;* il eſt digne de paraître avec le vôtre. Je ne ſaurais trop vous remercier de me l'avoir envoyé, et je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien remercier pour moi l'auteur, du profit que je tire de ſon ouvrage.

Il

Il y a, ce me ſemble, de l'invention dans la nouvelle démonſtration qu'il donne, *figure II.* 1741.

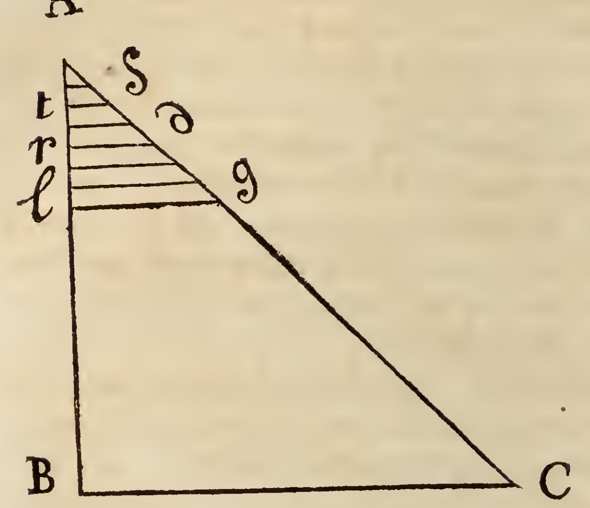
Je n'oſe abuſer de votre patience; mais ſi vous, ou M. l'abbé *Deidier*, avez le temps, ayez la bonté de m'éclairer ſur quelques doutes; je vous ferais bien obligé.

M. *Deidier*, page 127, dit que le corps A (on ſait de quoi il eſt queſtion) aura une force avant le choc qui ſera comme le produit de la maſſe par la vîteſſe.

Mais c'eſt de quoi les *forceviviers* ne conviendront point du tout; ils vous diront hardiment que ce corps renferme en ſoi une force qui eſt le produit du carré de ſa vîteſſe, et que s'il ne manifeſte pas cette force en courant ſur ce plan poli, c'eſt qu'il n'en a pas d'occaſion. C'eſt un ſoldat qui marche armé; dès qu'il trouvera l'ennemi, il ſe battra; alors il déploiera ſa force, et alors $m \times u^2$.

Ils ſoutiennent donc que le mobile a reçu cette force que nous nions, et ils tâchent de prouver qu'il l'a reçue *à priori;* ce qui eſt bien pis encore que des expériences.

1741.



Ne disent-ils pas que, dans ce triangle, la force reçue dans le corps A est le produit d'une infinité de pressions accumulées ? ne disent-ils pas que A n'aurait pas en *l* la force qui résulte de ces pressions, si la ligne *t s*, par exemple, ne représentait deux pressions, si *r d* n'en représentait trois, &c?

Mais, disent-ils, le triangle A *l g* est au triangle A B C comme le carré de *l g* au carré de B C, et ces deux triangles sont infiniment petits ; donc ils représentent, dans le premier triangle A *l g*, les pressions qui donnent une force égale au carré de *l g*, et dans le grand triangle la somme des pressions qui donnent la force égale au carré B C.

Mais n'y a-t-il pas là un artifice ? et ne faut-il pas que toutes ces preſſions, ſi on les diſtingue, agiſſent chacune l'une après l'autre? Il y a donc dans cet inſtant, autant d'inſtans que de preſſions. Cette figure même montre évidemment un mouvement uniformément accéléré : or, comment peut-on ſuppoſer qu'un mouvement accéléré s'opère en un ſeul inſtant indiviſible? 1741.

Je demande ſi cette ſeule réponſe ne peut pas ſuffire à découvrir le ſophiſme.

Je viens enſuite à la concluſion très-ſpécieuſe que les leibnitziens tirent de la percuſſion des corps à reſſort et des corps inélaſtiques.

Dans la colliſion des corps à reſſort, ils retrouvent toujours les mêmes forces devant et après le choc, quand ils ſupputent la force par le carré de la vîteſſe ; et, dans la colliſion d'un corps inélaſtique qui choque un corps dur, ils retrouvent encore leur compte.

Par exemple, une boule de terre glaiſe, ſuſpendue à un fil, rencontre un morceau de cuivre de même peſanteur qu'elle :

Leur maſſe eſt 2, leur vîteſſe 5 ;

Le choc produit un enfoncement que j'appelle 2; que chaque maſſe ſoit 2, et chaque vîteſſe 10, l'enfoncement eſt 4.

Mais que la maſſe de l'un ſoit 4 et la

1741. vîteſſe 5, la maſſe de l'autre 2 et la vîteſſe 10, l'enfoncement n'eſt que 3.

C'eſt là que les forceviviers prétendent triompher; car, diſent-ils, nous avons trouvé cavité 2 produite par 200 de force, et cavité 4 produite par 400 de force; nous trouvons ici cavité 3 produite par 300, ſelon notre calcul.

Mais ſi l'on compte, pourſuivent-ils, ſelon l'ancienne méthode, on aura pour le troiſième cas, non pas 300 de force, mais 4 × 5 pour un des mobiles, 2 × 10 pour l'autre; le tout = 40. Donc, ſelon l'ancien calcul, l'enfoncement devrait être 4 comme dans le ſecond cas, et non pas 3; donc il faut, concluent-ils, que l'ancienne façon de compter ſoit très-mauvaiſe.

Je ſais bien qu'on peut dire que, dans la percuſſion de deux corps à reſſort, lorſqu'un plus petit va choquer un plus grand, le reſſort augmente les forces; mais ici, lorſque ce mobile de cuivre, et ce mobile inélaſtique de terre glaiſe ſe rencontrent, pourquoi ſe perd-il de la force? Nous n'avons plus dans ce cas la reſſource des reſſorts.

Ne dois-je pas recourir à une raiſon primitive? et ſi cette raiſon ſatisfait pleinement à ces deux difficultés qui paraiſſent oppoſées, pourrai-je me flatter d'avoir rencontré juſte?

Cette cauſe que je cherche n'eſt-elle pas la maſſe même des corps?

Je remarque que dans les corps à reſſort il n'y a accroiſſement de quantité de mouvement 1741. (que j'appelle force) que lorſque le corps à reſſort choqué eſt plus peſant que celui qui l'attaque.

Je vois, au contraire, que quand le mobile inélaſtique ſouffre un enfoncement moins grand qu'il ne devrait le recevoir, le corps inélaſtique a moins de maſſe; par exemple, quand la boule de terre glaiſe, qui eſt 2 et qui a 10 de vîteſſe, rencontre le cuivre 2, qui a auſſi 10 de vîteſſe, l'enfoncement eſt 4.

Mais ſi l'un des deux corps a 2 de maſſe et 10 de vîteſſe, et l'autre 4 de maſſe et 5 de vîteſſe, alors, quoique les cauſes paraiſſent égales, quoiqu'il y ait de part et d'autre égale quantité de mouvement, l'effet eſt cependant très-différent. Pourquoi ? n'eſt-ce pas que les corps réagiſſent moins quand ils ont moins de maſſe, et réagiſſent plus quand ils ſont plus maſſifs ?

N'eſt-ce pas, toutes choſes égales, parce qu'un corps eſt plus maſſif qu'il a plus de reſſort, et qu'ainſi il réagit plus contre un petit corps à reſſort qui le vient frapper ? comme dans l'expérience d'*Herman*. Et n'eſt-ce pas par cette même raiſon qu'un corps quelconque, toutes choſes égales, réagit moins, s'il eſt plus petit ?

1741. Voilà mon doute. Pardon de cette confeſſion générale au temps de Pâques. Elle eſt trop longue ; mais ſi je voulais vous dire combien je vous aime et vous eſtime, je ſerais bien plus prolixe.

Adieu ; je ſuis de toute mon ame votre, &c.

LETTRE XLIX.

A M. DE MAIRAN, *à Paris.*

A Bruxelles, le premier d'avril.

ME voici, Monſieur, tout à travers du ſchiſme. Je ſuis toujours le confeſſeur de votre évangile, au milieu même des tentations. Je vous envoie mon petit grimoire ; vous verrez ſeulement, par la première partie, ſi je vous ai bien entendu ; et, en cas que vous trouviez quelques réflexions un peu neuves dans la ſeconde, vous pourrez montrer mes queſtions à votre aréopage.

Je ſerai curieux de ſavoir ſi on croit que je ſuis dans le bon chemin. Voilà tout ce que je prétends. Je ne veux point une approbation, mais une déciſion. Ai-je tort ? ai-je raiſon ? ai-je bien ou mal pris vos idées ?

Vous recevrez peut-être la réponſe de

madame la marquiſe *du Châtelet*, imprimée, en recevant mon manuſcrit. Puiſque vous avez eu la patience de lire mon Eſſai ſur la métaphyſique de *Leibnitz*, vous avez déjà vu que l'amitié ne me donne, ni ne m'ôte mes opinions. Ce petit traité, mal imprimé en Hollande, fait partie d'une introduction aux Elémens de *Newton* qu'on réimprime; et c'eſt à madame *du Châtelet* elle-même que j'adreſſe et que je dédie cet ouvrage dans lequel je prends la liberté de la combattre. Il me ſemble que c'eſt-là, pour les gens de lettres, un bel exemple qu'on peut être tendrement et reſpectueuſement attaché à ceux que l'on contredit.

1741.

Je me flatte donc que votre petite guerre avec madame *du Châtelet* ne ſervira qu'à augmenter l'eſtime et l'amitié que vous avez l'un pour l'autre. Elle eſt un peu piquée que vous lui ayez reproché qu'elle n'a pas lu aſſez votre Mémoire. Je voudrais qu'elle fût perſuadée des choſes que vous y dites autant qu'elle les a lues; mais ſongeons, mon cher et aimable philoſophe, combien il eſt difficile à l'eſprit humain de renoncer à ſes opinions. Il n'y a que l'auteur du Télémaque à qui cela ſoit arrivé. C'eſt qu'il aima mieux ſacrifier le quiétiſme que ſon archevêché; et madame *du Châtelet* ne veut point ſacrifier les forces vives, même à vous.

1741. Elle ne peut point convenir qu'il ſoit poſſible d'épuiſer la force à former des reſſorts, et de la reprendre enſuite. Elle trouve là une contradiction qui la frappe. J'ai beau faire ; nous diſputons tout le jour, et nous n'avançons point. Voilà pourquoi je veux ſavoir ſi ſon opiniâtreté ne vient pas en partie de ſes lumières, et en partie de ce que je ſoutiens mal votre cauſe.

Je ne ſais par quelle fatalité les dames ſe ſont déclarées pour *Leibnitz*. Madame la princeſſe de *Columbrano* a écrit auſſi en faveur des forces vives. Je ne m'étonne plus que ce parti ſoit ſi conſidérable. Nous ne ſommes guère galans ni vous ni moi. Mais vous êtes comme *Hercule* qui combattait contre les Amazones ſans ménagement, et moi je ne ſuis dans votre armée qu'un volontaire peu dangereux.

Si nous étions à Paris, la paix ferait bientôt faite ; et je me flatte bien que nous dînerions enſemble un jour dans cette belle maiſon (*) conſacrée aux arts, peinte par *le Sueur* et par *le Brun*, et digne de recevoir M. de *Mairan*.

Adieu, cher ennemi de mes amis ; adieu, mon maître, digne d'être celui de votre illuſtre et aimable adverſaire.

P. S. Depuis cette lettre écrite, je reçois

(*) L'hôtel Lambert.

votre

votre billet à l'abbé *Mouſſinot.* Ne me répondez point, mon cher philoſophe ; le temps eſt à ménager, quoi qu'en diſent les *forceviviers ;* mais ſi vous croyez que vous me ferez plaiſir en montrant à l'académie de quelle façon je penſe ; ſi on peut voir, par mon Mémoire, que je ne ſuis pas abſolument étranger dans Jéruſalem, ayez la bonté de le communiquer : ſinon, *pereat.* 1741.

Je me tiens pour répondu ; je ne veux pas un mot. Je vous embraſſe, je vous eſtime, je vous aime autant que vous le méritez.

LETTRE L.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, 3 d'avril.

J'AI reçu aujourd'hui, mon cher ami, votre diamant, qui n'eſt pas encore parfaitement taillé, mais qui ſera très-brillant.

Croyez-moi, commencez par achever la première épître ; elle touche à la perfection, et il manque beaucoup à la ſeconde.

Votre première épître, je vous le répète, ſera un morceau admirable ; ſacrifiez tout pour la rendre digne de vous ; donnez-moi la joie de voir quelque choſe de complet ſorti de

1741. vos mains. Envoyez-la-moi dans un paquet un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'eſt plus beſoin de page blanche. D'ailleurs, quand vous en gardez un double, je puis aiſément vous faire entendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie, que votre maîtreſſe en a de vous voir arriver au rendez-vous. Vous ne ſavez pas combien cette première épître ſera belle, et moi je vous dis que les plus belles de *Deſpréaux* ſeront au-deſſous; mais il faut travailler, il faut ſavoir ſacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance; vous avez trop de ſang, trop de ſubſtance; il faut vous ſaigner et jeûner. Donnez de votre ſuperflu aux petits eſprits compaſſés, qui ſont ſi méthodiques et ſi pauvres, et qui vont ſi droit dans un petit chemin ſec et uni qui ne mène à rien. Vous devriez venir nous voir ce mois-ci; je vous donne rendez-vous à Lille, nous y ferons jouer Mahomet; *la Noue* le jouera, et vous en jugerez. Vous feriez bien aimable de vous arranger pour cette partie.

J'ai peur que nous n'ayons pas raiſon contre *Mairan* dans le fond; mais *Mairan* a un peu tort dans la forme, et madame *du Châtelet* méritait mieux. Bonſoir, mon cher poëte philoſophe; bonſoir, aimable *Apollon*.

LETTRE LI.

1741.

A M. PITOT DE LAUNAY.

A Bruxelles, 5 d'avril.

MONSIEUR, je vous fais mon compliment ſur ce que vous allez changer de vilaine eau en une terre fertile. Cela eſt moins brillant que de meſurer la terre et de déterminer ſa figure, mais cela eſt plus utile; et il vaut mieux donner aux hommes quelques arpens de terre, que de ſavoir ſi elle eſt plate aux pôles. Vous n'aurez beſoin de perſonne auprès de votre confrère M. de *Richelieu*, mais je me vanterai à lui d'être votre ami; et c'eſt moi qui vous prie de lui bien faire ma cour, et à un très-aimable ſyndic avec qui j'ai fait la moitié du voyage juſqu'à Langres. Je vous prie, avant de partir, de me mander ce qu'on penſe, ou plutôt ce que vous penſez ſur le quatrième tome de la Phyſique de l'abbé de *Molières*.

Entre autres opinions qui m'ont ſurpris dans ce livre, j'ai trouvé une preuve ſurabondante de l'exiſtence de DIEU, qui, me ſemble, ferait des athées ſi on pouvait l'être. Me trompé-je? M. de *Molières* me paraît étrangement anti-mécanique.

1741. Je suis fâché que l'auteur des Institutions physiques abandonne quelquefois *Newton* pour *Leibnitz*, mais il faut aimer ses amis de quelque parti qu'ils soient. Adieu ; je vous prie de vous souvenir de moi avec tous vos amis. Vous savez que je vous aime et que je vous estime trop pour vous faire des complimens ordinaires. Ne m'oubliez pas auprès de madame *Pitot*. L'illustre *Newto-leibnitzienne* va vous écrire.

LETTRE LII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 4 de mai.

MADAME *du Châtelet*, Monsieur, m'a dérobé une marche; elle a envoyé sa lettre avant la mienne ; mais je n'ai été ni moins touché ni moins inquiet, et je n'ai pas été moins satisfait qu'elle quand j'ai appris votre heureuse arrivée à Vienne, après tant de fatigues et de dangers. Vous êtes fait pour plaire par-tout où vous êtes, mais vous ne plairez jamais tant à personne qu'à vos compatriotes quand vous les reverrez. Ils sont plus dignes que les Islandais de jouir de votre commerce.

Si vous prenez le parti de repasser en France, et que vous preniez votre chemin par Bruxelles,

vous porterez la consolation et la joie dans notre solitude. Vous savez, sans doute, combien tout le monde s'est intéressé à votre destinée. Croyez que ce n'est pas à Bruxelles qu'on vous aime le moins. Il y a deux personnes ici qui ne sont point du tout du même avis sur les imaginations de *Leibnitz*, mais qui se réunissent à vous estimer et à vous aimer de tout leur cœur. 1741.

Conservez-moi, je vous en prie, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, et surtout conservez-vous.

LETTRE LIII.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, le 5 de mai.

J'AI reçu, Monsieur, votre certificat; mais je vois que l'académie est neutre, et n'ose pas juger un procès qui me paraît pourtant assez éclairci par vous.

Je crois que la société royale serait plus hardie, et ne balancerait pas à prononcer qu'en temps égal deux font deux, et quatre font quatre; car, en vérité, tout bien pesé, voilà à quoi se réduit la question.

Franchement, *Leibnitz* n'est venu que pour

1741. embrouiller les ſciences. Sa raiſon inſuffiſante, ſa continuité, ſon plein, ſes monades, &c., ſont des germes de confuſion dont M. *Volf* a fait éclore méthodiquement quinze volumes in-4°., qui mettront plus que jamais les têtes allemandes dans le goût de lire beaucoup et d'entendre peu. Je trouve plus à profiter dans un de vos Mémoires que dans tout ce verbiage qu'on nous donne *more geometrico*. Vous parlez *more geometrico et humano*.

Ce *Koënig*, élève de *Bernoulli*, qui nous apporta à Cirey la religion des monades, me fit trembler, il y a quelques années, avec ſa longue démonſtration qu'une force double communique en un ſeul temps une force quadruple. Ce tour de paſſe-paſſe eſt un de ceux de *Bernoulli*, et ſe réſout très-facilement.

Je ſuis fâché que mes amis ſe ſoient laiſſé prendre à ce piége, et encore plus de la querelle qui s'eſt élevée. Mais il ne faut pas gêner ſes amis dans leur profeſſion de foi; et moi qui ne prêche que la tolérance, je ne peux pas damner les hérétiques. J'ai beau regarder les monades avec leur perception et leur aperception comme une abſurdité, je m'y accoutume, comme je laiſſerais ma femme aller au prêche, ſi elle était proteſtante.

La paix vaut encore mieux que la vérité. Je n'ai guère connu ni l'une ni l'autre en ce

monde ; mais ce que je connais très-bien, c'eſt l'eſtime et l'amitié avec laquelle je ſerai toute ma vie, mon très-cher philoſophe, votre, &c. 1741.

La première fois qu'on diſſéquera un corps calleux, mes reſpects à l'ame qui y loge.

LETTRE LIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 de mai.

Mes ſaints anges ſauront que j'obéis de tout mon cœur à leurs ordres de ne point imprimer notre Prophète ; mes idées avaient prévenu ſur cela leur volonté. J'attendrai qu'ils mettent Mahomet ſur les treteaux de Paris.

Le roi de Pruſſe m'a fait l'honneur de me mander, deux jours après la bataille : *On dit les Autrichiens battus, et je crois la choſe vraie.* Pour moi, je vous dois un peu plus de détail de la journée de Lille ; car c'eſt à mes ſouverains que j'écris, et il faut leur rendre compte des opérations de la campagne. On n'a pas pu refuſer quatre repréſentations aux empreſſemens de la ville; et, de ces quatre, il y en a eu une chez l'intendant, en faveur du clergé qui a voulu abſolument voir un fondateur de

1741. religion. Vous croirez peut-être que je blaſphème quand je dis que *la Noue*, avec ſa phyſionomie de ſinge, a joué le rôle de *Mahomet*, bien mieux que n'eût fait *Dufreſne*. Cela n'eſt pas vraiſemblable, mais cela eſt très-vrai. Le petit *Baron* s'eſt tellement perfectionné depuis la première repréſentation, a eu un jeu ſi naturel, des mouvemens ſi paſſionnés, ſi vrais et ſi tendres, qu'il feſait pleurer tout le monde, comme on ſaigne du nez. C'eſt une choſe bien ſingulière qu'une pièce nouvelle ſoit jouée en province, de façon à me faire déſeſpérer qu'elle puiſſe avoir le même ſuccès à Paris. Mon ſort, d'ailleurs, a toujours été d'être perſécuté dans cette capitale, et de trouver ailleurs plus de juſtice. On dit que le goût des mauvaiſes pointes et des quolibets eſt la ſeule choſe qui ſoit aujourd'hui de mode, et que ſans la voix de la *le Maure*, et le canard de *Vaucanſon*, vous n'auriez rien qui fît reſſouvenir de la gloire de la France.

Je devrais dire : *Frange*, *miſer*, *calamos*, *vigilataque prœlia dele*. Cependant j'aime toujours les lettres, comme ſi elles étaient honorées et récompenſées ; vous ſeuls me les rendez toujours chères, et vous faites ma patrie.

Madame *du Châtelet* a encore gagné aujourd'hui un incident conſidérable ; et la juſtice eſt abſolument bannie de ce monde, ſi elle ne

gagne pas un jour le fond du procès ; mais ce jour eſt loin, et le peu qui reſte de belles années ſe conſume à Bruxelles. Nous n'en ſerons pas quittes avant trois ans. N'importe, mon courage ne s'épuiſera pas, et je ne regretterai ni Paris ni Berlin. Je ſouhaite ſeulement que nous puiſſions venir faire un tour, quand vous nous direz de venir. 1741.

Adieu, nos anges; je ſuis toujours *ſub umbra alarum veſtrarum.*

P. S. Vous ſavez M. de *Maupertuis* à Vienne chez le prince *Lictenſtein*, après avoir été dépouillé par des payſans en raiſon directe de tout ce qu'il avait.

LETTRE LV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, 17 de mai.

Eh bien ! mon cher ami, vous avez donc employé les cent vieux louis. Soit. Tout ce que vous faites eſt bien, et *vidit quod eſſet bonum*, et *eſt bonum* d'avoir mille écus de rente de plus. Il faudra un peu pâtir cette année ; mais ſi DIEU permet que je vive, je vivrai à mon aiſe.

1741. Faites-moi le plaisir, mon cher ami, d'expédier promptement à Lille, à M. *Denis*, et franc de port, un joli paravent à feuilles, pour mettre devant une cheminée, haut d'environ trois pieds et demi, plus ou moins, les feuilles se levant et se baissant à volonté.

C'est de Lille, où j'ai passé quelques jours, que je vous envoyai ma signature en parchemin, dans laquelle j'oubliai le nom d'*Arouet*, que j'oublie assez volontiers. Je vous renvoie d'autres parchemins où se trouve ce nom, malgré le peu de cas que j'en fais. Dans peu, vous aurez mon certificat de vie, puisque, malgré ma maigreur et ma langueur, on dit que je vis encore. Dites-le vous-même, écrivez-le à nos débiteurs.

LETTRE LVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 27 de mai.

Je n'apprends qu'aujourd'hui, mon cher ami, que ce manuscrit de Mahomet, dont je vous destinais l'hommage depuis si long-temps, est enfin arrivé à Paris, malgré les saints inquisiteurs. Ce bon musulman est entre les mains d'un docteur de sorbonne, nommé l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, et cet abbé

n'attend que vos ordres pour vous l'envoyer par la voie que vous voudrez. 1741.

Je vous prie inſtamment de le lire avec des yeux de critique, et non pas avec ceux d'un ami. J'ai eſſayé, comme vous ſavez, la pièce à Lille. *La Noue* ne s'en eſt pas mal trouvé ; mais je ne regarde les jugemens de Lille que comme une ſentence de juges inférieurs qui pourrait bien être caſſée à votre tribunal. Vous conſulter de loin, mon cher *Cideville*, c'eſt une conſolation d'une ſi longue abſence ; ſi je vivais avec vous, je vous conſulterais tous les jours.

Pourquoi ne pouvez-vous pas faire comme le jeune *Helvétius*, qui eſt venu paſſer ici quelques jours ? Nous avons parlé de belles-lettres, nous avons rempli toutes nos heures ; ce ſerait avec vous ſurtout qu'un pareil commerce ſerait délicieux, *ſed nos fata premunt*. Où êtes-vous à préſent, et que faites-vous ? cueillez-vous les fleurs du Parnaſſe, ou arrachez-vous les chardons de la chicane ? Il me ſemble que vous m'aviez écrit que quelquefois la malheureuſe néceſſité de plaider vous arrachait à l'étude et au plaiſir ; c'eſt le cas où eſt madame *du Châtelet*.

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;
Nos patriam fugimus.

1741. Et pourquoi? pour plaider ſix ou ſept ans en Brabant. Perſonne ne mène la vie qu'il devrait mener. Voilà-t-il pas le roi de Pruſſe,

L'enragé qu'il était, né roi d'une province,
Qu'il pouvait gouverner en bon et ſage prince,

qui s'en va haſarder ſa vie en Siléſie contre des houſards! *Maupertuis*, qui pouvait vivre heureux en France, cherche à Berlin le bonheur qui n'y eſt pas, et ſe fait prendre par des payſans de Moravie, qui le mettent tout nu, et lui prennent plus de cinquante théorèmes qu'il avait dans ſes poches. J'ai été plus ſage; j'ai revolé bien vîte vers *Emilie*. Le roi de Pruſſe m'en a un peu boudé. Depuis les incivilités qu'il a faites à la reine d'Hongrie, il ſouffre impatiemment qu'on lui préfère une femme. Il m'a fait des coquetteries immédiatement après la bataille de Molvitz, et actuellement que je vous écris, je lui dois deux lettres.

Mais il faut que je vous préfère;
Car, dût-il être mon appui,
Vous faites des vers mieux que lui,
Et votre amitié m'eſt plus chère.

Il ne doit aller qu'après vous et madame *du Châtelet*; chacun doit être à ſa place. Il

n'eſt que roi au bout du compte, et vous
êtes le plus aimable des hommes. Adieu, je 1741.
vous embraſſe.

LETTRE LVII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 28 de mai.

VOUS n'avez pas, ſans doute, reçu les lettres que madame *du Châtelet* et moi nous vous avons écrites à Vienne. Si vous aviez pu ſavoir la douleur dont nous fûmes pénétrés ſur le faux bruit de votre mort, vous m'écririez avec un peu plus d'amitié, et vous ne vous borneriez point à me parler au nom de la reine-mère. Eſt-il poſſible que ce ſoit vous qui ayez des inégalités! Je ne vous cacherai point qu'on m'a mandé que vous vous étiez plaint à Berlin d'expreſſions dont je m'étais ſervi en parlant de vous. Je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais employé d'autres que celles de *digne appui de Newton*, de *mon maître dans l'art de penſer*.

Je l'ai dit en vers et en proſe, et vous n'avez jamais eu de partiſan plus attaché que moi. Si ce ſont ces expreſſions qui vous ont choqué, je vous avertis que je ne me corrigerai pas; et que ſi vous avez de l'inégalité dans

1741. l'humeur, et de l'injuſtice dans le cœur, je ne vous en regarderai pas moins comme un homme qui fait honneur à ſon ſiècle. Mais il m'en coûterait infiniment d'être réduit à n'avoir pour vous que les froids ſentimens de l'eſtime.

Je vous ai toujours aimé, et ne vous ai jamais manqué. Je ſuis en droit, par mon amitié, de vous gronder vivement, de vous reprocher votre humeur avec moi. J'uſe de mes droits, et je vous conjure de ne jamais croire que je puiſſe ni penſer ni parler de vous d'une manière qui vous déplaiſe. C'eſt une vérité auſſi inconteſtable que celle de l'aplatiſſement des pôles.

Si vous écrivez au roi, je vous prie de lui dire qu'il y a près d'un mois que je ſuis malade; c'eſt ce qui m'empêche de répondre à la lettre charmante dont il m'a honoré. Vous pourrez aiſément m'excuſer envers ſa Majeſté de la manière dont vous ſavez tout dire.

Vous ſavez qu'on n'a pas été trop content dans le monde de la lettre de M. de *Mairan* (*), et qu'on l'a été beaucoup de celle de madame *du Châtelet*. L'académie eſt toujours partagée ſur les forces vives. J'ai pris la liberté d'entrer dans la querelle et d'envoyer un mémoire à

(*) Diſpute ſur les forces vives entre madame *du Châtelet* et M. de *Mairan*.

l'académie. Je voulais un jugement, mais MM. *Camus* et *Pitot*, nommés commiſſaires, 1741. ſe ſont contentés de dire que je n'entendais pas mal la matière ; et M. *Pitot* prétend que le fond de la choſe *eſt auſſi difficile que la quadrature du cercle.* Je ne croyais pas que cette queſtion fût ſi profonde.

Savez-vous que M. de *la Trimouille* eſt mort de la petite vérole ? Ce n'était pas un grand géomètre, mais c'était un homme infiniment aimable, à ce qu'on dit.

Si vous faites un tour à Paris, prenez votre chemin par Bruxelles ; vous y verrez une dame plus digne que jamais de vous voir, et un homme qui mérite votre amitié, parce qu'il vous aime autant qu'il vous eſtime.

Je reçois dans ce moment une lettre du roi, dans laquelle il me conte votre aventure de Molvitz, avec tout l'eſprit que vous lui connaiſſez. Je ſuis ſi malade que je ne peux répondre à ſes jolis vers. Je vous prie, plus que jamais, de faire mes excuſes en cas que vous lui écriviez. S'il penſe comme moi, il doit préférer votre proſe à mes vers.

Adieu, mon cher Monſieur ; aimez-moi un peu, je vous en prie, et ne me tenez pas rigueur.

Du très-humble et très-obéiſſant, vous n'en aurez pas de *Voltaire.*

1741.

LETTRE LVIII.

A M. DE WARMHOLTZ.

A Bruxelles, mai.

MONSIEUR,

Vous m'auriez fait un vrai plaiſir ſi vous aviez pu remplir les promeſſes que vous aviez eu la bonté de me faire ; mais puiſque vous ne le pouvez pas, j'attendrai que votre grande et belle édition ait paru pour corriger mon petit abrégé de l'hiſtoire de *Charles XII*, que je compte ſeulement faire imprimer à la ſuite de mes œuvres. Je ne manquerai pas alors de rendre la juſtice qui eſt due à la ſource où j'aurai puiſé. Il eſt très-naturel que M. *Norberg*, ſuédois et témoin oculaire, ait été mieux inſtruit que moi étranger, et il eſt juſte que ſa grande hiſtoire ſerve d'inſtruction pour mon petit abrégé. J'aurais renoncé entièrement à cette faible partie de mes ouvrages, ſi cette hiſtoire que j'ai donnée n'avait eu quelque ſuccès, au moins par le ſtyle, et ſi le public n'avait paru ſouhaiter que ce morceau aſſez intéreſſant fût appuyé de faits authentiques.

Au reſte, il eſt très-faux que je me ſois

adreſſé

adreſſé à aucun libraire, ni indirectement ni directement, pour faire imprimer cet abrégé nouveau, qui n'eſt pas même commencé. 1741.

Vous me ferez plaiſir, Monſieur, et vous me rendrez juſtice, ſi vous voulez bien avertir, dans la préface ou dans les notes de votre ouvrage, que je ne prétends point combattre M. *Norberg*, mais me réformer ſur ſes mémoires. Je crois même que ce ſerait la ſeule note qui conviendrait, car il me paraît fort inutile de citer les endroits où j'aurai été trompé dans mes premières éditions, puiſque tous ces endroits ſeront corrigés dans la nouvelle. C'eſt ſur quoi je m'abandonne à votre diſcrétion, étant de tout mon cœur (*), Monſieur, &c.

(*) M. de *Voltaire* ſe trompait; il trouva dans le chapelain plus d'injures et d'erreurs que de faits intéreſſans, ou de remarques utiles.

1741.

LETTRE LIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 de juin.

COMMENT mes anges, qui fondent les cœurs, peuvent-ils s'imaginer que je faffe imprimer leur Mahomet ? Je ne fuis pas affez impie pour tranfgreffer leurs ordres : on ne l'imprimera, on ne le jouera à Paris que quand ils le voudront.

Vous avez cru, je ne fais fur quel billet moitié vers et moitié profe, écrit à *la Noue* il y a quelques mois, que je lui envoyais ce Mahomet imprimé ; mais mes anges fauront qu'il y a deux points dans cette affaire. Le premier eft que j'envoyais à ce *la Noue* la pièce manufcrite avec les rôles, et qu'il m'a rendu le tout fidellement, car ce *la Noue* eft un honnête garçon.

Le fecond point eft que ledit *la Noue* a été auffi indifcret qu'honnête homme, pour le moins ; qu'il a montré mes lettres, et que ces petits vers, dont vous me parlez, très-peu faits pour être montrés, ont couru Paris. C'eft ce fecond point qui me fâche beaucoup. Il eft défendu dans la fainte Ecriture de révéler la turpitude, et la plus grande des turpitudes

c'eſt une lettre écrite d'abondance de cœur à un ami, et qui devient publique. J'ai appris même qu'on a défiguré et fort envenimé ces petits vers dont, en vérité, il ne me ſouvient plus. Enfin, j'ai tout lieu de croire que cette bagatelle eſt allée juſqu'aux oreilles de monſieur le cardinal. Ce qui me le perſuade, c'eſt que dans ce temps-là même, M. *du Châtelet* étant à Paris, et ayant retiré d'office mes ordonnances du tréſor royal, monſieur le cardinal donna ordre qu'on ne les payât point.

1741.

Madame *du Châtelet*, ſans m'en rien dire, m'a joué le tour d'écrire à ſon éminence, qui a répondu qu'on me payerait, mais qui n'a pas mis dans ſa lettre le même air de bonté pour moi que celui dont il m'honorait quand j'étais en Hollande et en Pruſſe.

Je vais avoir l'honneur de lui écrire pour le remercier; mais je ne ſais ſi je dois prendre la liberté de lui propoſer de lire Mahomet; je ne ferai rien ſans les ordres de mes anges gardiens.

Je fais mon compliment à M. de *la Chauſſée*. Je voudrais bien que quelque jour il pût me le rendre, mais je doute fort qu'on trouve à la comédie françaiſe quatre acteurs tels que ceux qui ont joué Mahomet à Lille.

Je ſais que *la Noue* a l'air d'un fils rabougri de *Baubourg*, mais auſſi il joue à mon ſens d'une manière plus forte, plus vraie et plus

1741. tragique que *Dufresne.* Il y a un petit *Baron* qui n'a qu'un filet de voix, mais qui a fait verser des ruisseaux de larmes. J'en verserais moi de n'être pas auprès de vous, si je n'étais pas ici. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

LETTRE LX.

A M. PITOT DE LAUNAY.

Bruxelles, le 19 de juin.

Je suis un paresseux, mon cher philosophe; je crois que c'est une mauvaise qualité attachée au peu de santé que j'ai. Je passe des six mois entiers sans écrire à mes amis. Il est vrai qu'il faut m'excuser un peu. J'ai fait des voyages au Nord quand vous alliez au Midi; mais ne jugez point, je vous prie, de mon amitié par mon silence; personne ne s'intéresse plus vivement que moi à tout ce qui vous arrive; il suffit d'ailleurs d'être bon citoyen pour être charmé que vous soyez employé en Languedoc. J'aimerais mieux encore que vous fussiez occupé à ouvrir de nouveaux canaux en France qu'à rajuster les anciens. Il me semble qu'il manque à l'industrie des Français et à la splendeur de l'Etat, d'embellir le royaume, et de faciliter le commerce par ces rivières artificielles

dont on a déjà de ſi beaux exemples. De tels ouvrages valent bien l'aire d'une courbe, et la 1741.
meſure lèibnitzienne des forces vives. Vous faites de la géométrie l'uſage le plus honorable, puiſque c'eſt le plus utile ; car je m'imagine qu'il en eſt de la phyſique comme de la politique des princes : où eſt le profit, là eſt l'honneur.

J'ai un peu abandonné cette phyſique pour d'autres occupations ; il ne faut faire qu'une choſe à la fois pour la bien faire. Madame *du Châtelet* eſt aſſez heureuſe pour n'avoir rien à préſent qui la détourne de cette étude ; ſa lettre à M. de *Mairan* a été fort bien reçue, mais j'aurais mieux aimé que cette diſpute n'eût pas été publique. Le fond de la queſtion n'a pas été entamé dans les lettres de M. de *Mairan* et de madame *du Châtelet*, et le fond de la queſtion conſiſtant à ſavoir ſi le temps doit entrer dans la meſure des forces, il me ſemble que tout le monde devrait être d'accord. M. de *Bernoulli* lui-même ne nie plus qu'on doive admettre le temps. Ainſi, ſi on peut diſputer encore, ce ne peut plus être que ſur les termes dont on ſe ſert. Il eſt triſte pour des géomètres qu'on ſe ſoit ſi long-temps battu ſans s'entendre. On les aurait preſque pris pour des théologiens.

Je crois que vous êtes bien content du

1741. séjour du Languedoc. Est-il vrai qu'on s'y porte toujours bien ? Il n'en est pas de même en Flandre ; ma santé continue d'y être bien mauvaise. Les études en souffrent, l'ame est toujours malade avec le corps, quoique ces deux choses soient, dit-on, de nature si *hétérogène*. Avez-vous auprès de vous madame votre femme ? ou l'avez-vous laissée à Paris ? et vivez-vous avec elle comme *Cérès* avec *Proserpine*, six mois d'absence et six mois de séjour.

M. de *Maupertuis* doit être arrivé à Paris. On le dit mécontent; il n'a point fondé d'académie à Berlin, comme il l'espérait, a mangé beaucoup d'argent, a perdu son petit bagage à la bataille de Molvitz, et n'est pas récompensé comme on s'en flattait. Il n'a point passé à son retour par Bruxelles, et il y a très-long-temps que je n'ai reçu de ses nouvelles. On nous dit, dans le moment, qu'il y a une suspension d'armes en Silésie ; mais cette nouvelle mérite confirmation.

Toute l'Europe se prépare à la guerre ; Dieu veuille que ce soit pour avoir la paix !

Adieu, mon cher Monsieur ; je vous aime tout comme si je vous écrivais tous les jours. Mon cœur n'est pas paresseux.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je vous embrasse sans cérémonie.

LETTRE LXI.

1741.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, ce 20 de juin.

Je me gronde bien de ma pareſſe, mon cher et aimable ami ; mais j'ai été ſi indignement occupé de proſe depuis un mois, que j'oſais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appeſantit dans des études qui ſont à la poëſie ce que des garde-meubles ſombres et poudreux ſont à une ſalle de bal bien éclairée. Il faut ſecouer la pouſſière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point *Boileau* aſſez fort, il n'a rien de ſublime, ſon imagination n'eſt point brillante, j'en conviens avec vous ; auſſi il me ſemble qu'il ne paſſe point pour un poëte ſublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raiſon en vers harmonieux ; il eſt clair, conſéquent, facile, heureux dans ſes tranſitions ; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses ſujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez ſont ſuſceptibles. Vous avez ſenti votre talent, comme il a ſenti le ſien. Vous êtes philoſophe, vous voyez tout en grand ; votre pinceau eſt

1741. fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande ſincérité, fort au-deſſus de *Deſpréaux*; mais ces talens-là, quelque grands qu'ils ſoient, ne feront rien ſans les ſiens. Vous avez d'autant plus beſoin de ſon exactitude, que la grandeur de vos idées ſouffre moins la gêne et l'eſclavage. Il ne vous coûte point de penſer, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que *Deſpréaux* a ſi bien connu et ſi bien enſeigné, ce reſpect pour la langue, cette liaiſon, cette ſuite d'idées, cet air aiſé avec lequel il conduit ſon lecteur, ce naturel qui eſt le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de ſa place gâte la plus belle penſée. Les idées de *Boileau*, je l'avoue encore, ne ſont jamais grandes, mais elles ne ſont jamais défigurées : enfin, pour être au-deſſus de lui, il faut commencer par écrire auſſi nettement et auſſi correctement que lui.

Votre danſe haute ne doit pas ſe permettre un faux pas; il n'en fait point dans ſes petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries; ſon habit eſt ſimple, mais bien fait. Il faut que vos diamans ſoient bien mis en ordre, ſans quoi vous auriez un air gêné avec le diadême en tête. Envoyez-moi donc, mon

cher

cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame *du Châtelet*, qui vous a écrit, vous fait mille complimens. Adieu; je vous aimerai toute ma vie. 1741.

LETTRE LXII.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 21 de juin.

Je vous avoue que je suis étonné et embarrassé de l'affaire de votre pension. Je ne peux douter que vous ne la touchiez tôt ou tard. Si vous n'entendez parler d'ici à un mois que des affaires de Hongrie et point des vôtres, et si vous jugez à propos de m'employer, je prendrai la liberté de faire souvenir sa Majesté prussienne de ses promesses; si même vous croyez que je doive écrire à présent, je ne balancerai pas. Mon crédit, à la vérité,

1741. est aussi médiocre que les bontés continuelles dont le roi m'honore sont flatteuses. Il pourrait très-bien souffrir mes vers et ma prose, et faire très-peu de cas de mes recommandations. Mais enfin, j'ai quelque droit de lui écrire d'une chose dont j'ai osé lui parler, et sur laquelle j'ai sa parole. La dernière lettre que j'ai reçue est du 3 juin. Je pourrais, dans ma réponse, glisser une commémoration très-convenable de vos services et de vos besoins.

Vous me ferez plaisir de m'apprendre à quel point M. de *Maupertuis* est satisfait, et ce que sa Majesté prussienne a ajouté à la manière distinguée dont elle l'a toujours traité. Vous pouvez me parler avec une liberté entière, et compter sur ma discrétion comme sur mon zèle.

Les vers qui regardent le roi de Prusse, et qui sont en manuscrit à quelques exemplaires de la Henriade, ne sont plus convenables. Ils n'étaient faits que pour un prince philosophe et pacifique, et non pour un roi philosophe et conquérant. Il ne me siérait plus de blâmer la guerre en m'adressant à un jeune monarque qui la fait avec tant de gloire.

Vous savez d'ailleurs qu'il avait fait commencer une édition gravée de la Henriade. Je ne sais si les affaires importantes qui l'occupent, lui permettront de continuer à me

faire cet honneur; mais, ſoit qu'on la réim-
prime à Berlin, ſoit qu'on la grave en Angle- 1741.
terre, je ne pourrai me diſpenſer de changer cette dédicace d'une manière convenable au ſujet et au temps.

A l'égard de ces additions et de ces corrections en vers et en proſe que je vous ai envoyées, vous ſentez bien qu'il ne faut jamais que cela paſſe en des mains profanes. Ce qui eſt bon pour deux ou trois perſonnes ſenſées, ne l'eſt point pour le grand nombre. Je vous prie donc de ne vous en point déſaiſir. Ce n'eſt pas que je penſe qu'il y ait rien de dangereux dans ces petites additions; mais, quelque circonſpection que j'apporte dans ce que j'écris, on en peut toujours abuſer. Je paſſerais pour coupable des mauvaiſes interprétations que la malignité fait trop aiſément; enfin, je ne dois donner aucune priſe. Je me crois d'autant plus obligé à une extrême retenue, que les obligations que j'ai à monſieur le cardinal, m'impoſent un nouveau devoir de les juſtifier par la conduite la plus meſurée. Je dois particulièrement ſes bontés à madame *du Châtelet* dont il a ſenti tout le mérite dans les entretiens qu'il eut avec elle à Fontainebleau, et pour laquelle il a conſervé la plus grande eſtime et les attentions les plus flatteuſes. Tout cela redouble en moi l'envie de

1741. lui plaire, et je vous avoue que quand on voit dans les pays étrangers comment on penſe de lui, et avec quel reſpect on le regarde, cette envie-là ne diminue pas.

M. d'*Argenſon* m'a prévenu. Je voulais faire relier proprement ce recueil pour vous prier de lui en faire préſent de ma part; il s'eſt ſaiſi d'un bien qui était à lui, et que j'aurais voulu lui offrir. Je vous prie de l'aſſurer de mes plus tendres reſpects. Je vous embraſſe et vous ſouhaite tranquillité, ſanté et fortune.

LETTRE LXIII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le premier de juillet.

Je ſuis très-mortifié, Monſieur, que vous ſoyez aſſez leibnitzien pour imaginer que vous avez une raiſon ſuffiſante d'être en colère contre moi. Je crois, pour moi, que votre fâcherie eſt un de ces effets de la liberté de l'homme, dont il n'y a point de raiſon à rendre.

En vérité, ſi on vous avait fait quelque rapport, n'était-ce pas à moi-même qu'il fallait vous adreſſer? Ne connaiſſez-vous pas mes

sentimens et ma franchise? puis-je avoir quelque sujet et quelque envie de vous nuire? prétends-je être meilleur géomètre que vous? ai-je pris parti pour ceux qui n'ont pas été de votre sentiment? ai-je manqué une occasion de vous rendre justice? n'ai-je pas parlé de vous au roi de Prusse, comme j'en ai parlé à toute la terre? 1741.

Je vous avoue qu'il est bien dur d'avoir fait tant d'avances pour n'en recueillir qu'une tracasserie. Si vous aviez passé par Bruxelles, vous auriez bien connu votre injustice. Voilà, ce me semble, de ces cas où il est doux d'avouer qu'on a tort.

J'ai été occupé, et ensuite j'ai été malade; cela m'ôtait la liberté d'esprit nécessaire pour écrire ces lettres moitié prose et moitié vers, qui me coûtent beaucoup plus qu'au roi. Je n'ai point d'imagination quand je suis malade, et il faut que je demande quartier. Ce commerce épistolaire est plus vif que jamais. Je ne reviens point de mon étonnement de recevoir des lettres pleines de plaisanteries du camp de Molvitz et d'Ottmachau. Vous pensez bien que votre prise n'a pas été oubliée dans les lettres du roi, mais il n'y a rien qui doive vous déplaire; et s'il parle de votre aventure, comme aurait fait l'abbé de *Chaulieu*, je me flatte qu'il en a usé ou en usera avec vous,

1741. comme eût fait *Louis XIV;* mais, encore une fois, il fallait paſſer par Bruxelles pour ſe dire ſur cela tout ce qu'on peut ſe dire.

Madame *du Châtelet* n'a point reçu une lettre qu'il me ſemble que vous dites lui avoir écrite de Francfort. Mandez-lui, elle vous en prie, ſi c'eſt de Francfort que vous lui avez écrit cette lettre qui n'eſt point parvenue juſqu'à elle, et ſi vous avez été inſtruit qu'on imprimât dans cette ville les Inſtitutions de phyſique.

M. de *Crouzas*, le philoſophe le moins philoſophe, et le bavard le plus bavard des Allemands, a écrit une énorme lettre à madame *du Châtelet*, dont le réſultat eſt qu'il n'eſt pas du ſentiment de *Leibnitz*, parce qu'il eſt bon chrétien.

Je vous prie d'embraſſer pour moi monſieur *Clairaut*. Je pourrais lui écrire une lettre à la *Crouzas* ſur les forces vives; je l'avais déjà commencée, mais je la lui épargne. Il me ſemble que tout eſt dit ſur cela, que ce n'eſt plus qu'une queſtion de nom.

Il n'en eſt pas ainſi de mes ſentimens pour vous; c'eſt la choſe la plus décidée. Ne ſoyez jamais injuſte avec moi, et ſoyez sûr que je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE LXIV. 1741.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce lundi 11 de juillet.

HUMBLES REMONTRANCES.

1°. Je ne peux goûter le perſonnage qu'on veut que je faſſe jouer à *Hercide*. Si *Séide* s'échappe du camp de *Mahomet* pour ſe rendre à la Mecque, et ſi *Hercide* en fait autant, ces deux évaſions, pour faire rendre dans un même lieu deux hommes dont on a beſoin, feront alors un artifice du poëte, peu vraiſemblable, peu délié, et par là peu intéreſſant.

De plus, il ne me paraît pas raiſonnable que *Mahomet* eût fait mettre en priſon *Hercide* ſur cette raiſon ſeule qu'*Hercide* a de l'amitié pour des enfans qu'il a élevés, et dont l'une eſt l'objet même de l'amour de *Mahomet*. Une troiſième raiſon qui me détourne encore de faire ainſi revenir *Hercide*, c'eſt la néceſſité où je ſerais d'interrompre le fil de l'action pour conter à pluſieurs repriſes l'empriſonnement et l'évaſion d'*Hercide*. Je ne ſuis déjà chargé que de trop de récits préliminaires.

1741. Enfin, il me paraît plus court et plus tragique qu'*Hercide* demeure comme il était.

2°. Pour les changemens qu'on peut faire dans le détail des ſcènes de *Mahomet* et de *Palmire*, je m'y livrerai ſans aucune répugnance.

3°. J'eſſayerai le cinquième acte tel qu'on le propoſe, et je le dégroſſirai pour voir s'il n'y a point là une action double; ſi, le père étant mort, le ſpectateur attend encore quelque choſe, et ſurtout, ſi *Mahomet* ne porte pas le crime à un excès révoltant. Une lettre empoiſonnée me paraît une choſe aſſez délicate; mais ce qui me fera le plus de peine, c'eſt *Palmire* qui doit être déſarmée, et qui cependant doit ſe donner la mort. Je pourrais remédier à cet inconvénient, en la feſant tuer avec le poignard qui a frappé *Zopire*, et que ſon frère apporterait à la tête des habitans; mais il faut là de la promptitude. Il ſera bien difficile que la douleur et le déſeſpoir aient lieu dans l'ame de *Mahomet*, ſurtout dans un moment où il s'agit de ſa vie et de ſa gloire. Il ne ſera guère vraiſemblable qu'il déplore la perte de ſa maîtreſſe dans une criſe ſi violente. C'eſt un homme qui a fait l'amour en ſouverain et en politique, comment lui donner les regrets d'un amant déſeſpéré? Cependant le moment où *Mahomet* ſe

justifie aux yeux du peuple par ce faux miracle de la mort de *Séide*, et cet art étonnant de conserver sa réputation par un crime, est à mon gré une si belle horreur, que je vais tout sacrifier pour peindre ce sujet de *Rembrant* de ses couleurs véritables. 1741.

Ce 12 juillet, mardi. Je viens d'esquisser ce cinquième acte à peu-près tel qu'on l'a voulu. C'est aux anges qui m'inspirent à voir si je dois continuer. J'attends leur ordre et la grâce d'en haut que je ne dois qu'à eux.

LETTRE LXV.

A M. LOC-MARIA.

Bruxelles, 17 de juillet.

J'AI reçu, Monsieur, le mémoire des vexations juridiques que vous avez essuyées. Je suis très-sensible à votre souvenir et à vos peines. Du temps d'*Anne de Bretagne*, vous auriez gagné votre procès tout d'une voix. La jurisprudence a changé. Il est plaisant qu'on ait raison par-delà la Loire, et tort en-deçà ; mais les hommes ne savent pas mieux, et il faut que leur justice se ressente de leur misérable nature.

Recevez aussi mes remercîmens sur l'estampe

1741. de M. de *Maupertuis.* Il eſt beau à vous de ſonger, entre les griffes de la chicane, à la gloire de votre ami et de votre compatriote. L'eſtampe eſt digne de lui, et je me ſens bien indigne de joindre mes crayons à ce burin-là. Une inſcription latine me déplaît, parce que je ſuis bon français. Je trouve ridicule que nos jetons, nos médailles et nos loüis ſoient latins. En Allemagne, en Angleterre la plupart des deviſes ſont françaiſes ; il n'y a que nous qui n'oſions pas parler notre langue dans les occaſions où les étrangers la parlent. Je ſens très-bien qu'il faudrait faire toutes les inſcriptions en français, mais auſſi cela eſt trop difficile. La marche de notre langue eſt trop gênée ; notre rime délaye, en quatre vers, ce qu'un vers latin pourrait facilement exprimer. Ni vous ni moi ne ſerions contens du chétif quatrain que voici :

Ce globe mal connu, qu'il a ſu meſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde ;
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer. (*)

Si vous voulez mieux, comme de raiſon, faites les vers vous-même, ou, à votre refus,

(*) Ce quatrain fut gravé au bas d'un portrait de M. de *Maupertuis.*

qu'il les faſſe. *Deſpréaux* a bien eu le courage de faire ſon inſcription. Il diſait modeſtement de lui-même : 1741.

Je raſſemble en moi, Perſe, Horace et Juvénal ;

mais c'eſt que *Boileau* n'était pas philoſophe. J'oſe vous prier d'ajouter à vos bontés celle de vouloir bien faire ma cour à madame la ducheſſe d'*Aiguillon*. Quand vous la ferez graver, tout le monde ſe battra à qui fera l'inſcription.

LETTRE LXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Bruxelles, ce 19 de juillet.

Mon cher ami, celui qui a fait un examen ſi approfondi et ſi juſte de Mahomet, eſt ſeul capable de faire la pièce. Vous avez développé et éclairci beaucoup de doutes obſcurs que j'avais ; vous m'avez déterminé tout d'un coup ſur deux points très-importans de cet ouvrage.

Le premier, c'eſt la réſolution que prenait ou ſemblait prendre *Mahomet*, dès le ſecond acte, de faire aſſaſſiner *Zopire* par ſon propre fils, ſans être forcé à ce crime. C'était ſans

1741. doute un raffinement d'horreur qui devait révolter, puifqu'il n'était pas néceffaire. Il y avait là deux grands défauts, celui d'être inutile, et celui de n'être pas affez expliqué.

Le fecond point effentiel, c'eft la difparate de *Mahomet* au cinquième acte, qui envoie chercher des filles dans fon boudoir, quand le feu eft à la maifon. Je crois qu'il ne fera pas mal que *Palmire* vienne elle-même fe préfenter à lui pour lui demander la grâce de fon frère; alors les bienféances font obfervées, et cette action même de *Palmire* produit un coup de théâtre.

J'aurais voulu pouvoir retrancher l'amour; mais l'exécution de ce projet a toujours été impraticable, et je me fuis heureufement aperçu à la repréfentation que toutes les fcènes de *Palmire* ont été très-bien reçues, et que la naïveté tendre de fon caractère fefait un contrafte très-intéreffant avec l'horreur du fond du fujet.

La fcène, au quatrième acte, avec *Séide* qui la confulte, et leur innocence mutuelle concourant au plus cruel des crimes, la mort de leur père devenue le prix de leur amour, tout cela fefait au théâtre un effet que je ne peux vous exprimer; et il me femble que cette fcène eft auffi neuve qu'elle eft touchante et terrible. Je dis plus, cette fcène eft

néceſſaire, et ſans elle l'acte ſerait manqué. ——
Je n'ai vu perſonne qui n'ait penſé ainſi à la 1741.
lecture et à la repréſentation.

Il y a bien d'autres détails dont je vous remercie; mais, au lieu de les diſcuter, je vais les corriger. Je ne trouve point le mot de *ciment* de l'amitié bas, et j'avoue que j'aime fort *haine invétérée ; crie encore à ſon père* me paraît auſſi, je vous l'avoue, bien ſupérieur à *invoquer encore ſon père*. L'un peint et donne une idée préciſe, l'autre eſt vague.

La métaphore *des flambeaux de la haine conſumés des mains du temps*, me paraît encore très-exacte. Le temps conſume un flambeau préciſément et phyſiquement, comme il conſume du marbre, en enlevant les parties *inſenſibles*. L'inſecte *inſenſible* n'eſt pas l'inſecte qui ne ſent pas, mais qui n'eſt pas ſenti. L'*indigne partage* me paraît auſſi mauvais qu'à vous; *des trônes renverſés en ſont la récompenſe;* ils ſont alors, dites-vous, de peu de valeur; non, non, les morceaux en ſont bons.

Mais je me laiſſe preſque entraîner à un petit air de diſpute, lorſqu'il ne faut que travailler. Il faut que je vous diſe encore pourtant que tout le monde a exigé abſolument quelques petits remords à la fin de la pièce, pour l'édification publique. Au reſte, mon cher ami, je ſuis bien loin de croire la

1741. pièce finie ; je ne l'ai fait jouer, et je ne vous l'ai envoyée, que pour savoir si je la finirais.

Si le sujet était tout neuf, il était aussi bien épineux. C'est un nouveau monde à défricher. Je vais renoncer pour un temps à mes anciennes occupations, pour reprendre Mahomet en sous œuvre. La peine que vous avez bien voulu prendre, m'encourage à en prendre beaucoup. J'aurai sans cesse votre excellente critique devant les yeux.

Adieu, cher ami, aussi utile qu'aimable ; renvoyez cette faible esquisse à l'abbé *Moussinot*, et prions, chacun de notre côté, les Dieux qui président aux lettres et à la douceur de la vie, qu'ils nous réunissent un jour.

LETTRE LXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 9 d'auguste.

MADAME *du Châtelet*, Monsieur, vous mande que je suis assez heureux pour soumettre à vos lumières un certain prophète, dont j'avais déjà eu l'honneur de vous réciter quelques scènes. Je voudrais pousser ce bonheur-là jusqu'à vous le présenter moi-même

à Paris, mais nous ſommes encore loin d'une félicité ſi complète. 1741.

J'ai de plus à vous prévenir que vous n'en verrez qu'une copie très-informe. Depuis que la perſonne qui doit vous prêter le manuſcrit en eſt poſſeſſeur, j'y ai changé plus de deux cents vers, et dans ces deux cents vers, il y a beaucoup de choſes eſſentielles. Il n'y a pas moyen de vous envoyer la véritable leçon. Pardonnez-moi donc ſi vous n'avez qu'une ébauche informe. Je vous fais ma cour comme je peux, et certainement je voudrais mieux faire. Je voudrais pouvoir me vanter à moi-même de vous avoir amuſé une heure ou deux, duſſent ces deux heures m'avoir coûté deux ans de travail. Si vous aviez été juſqu'à Lille, je n'aurais pas manqué d'y retourner. Je vous aurais couru, comme les autres courent les princes.

On dit que vous avez un fils digne d'un autre ſiècle, mais non d'un autre père. Il fait de jolis vers : *Macte animo, generoſe puer.* Je croyais qu'on ne feſait plus de vers français qu'en Pruſſe et en Siléſie. Je reçois toujours quelques vers de Breſlau et de Berlin : voilà tout le commerce que j'ai avec le Parnaſſe.

Toute votre nation, à ce qu'on dit, veut paſſer le Rhin et la Meuſe, ſans trop ſavoir ce qu'ils y vont faire; mais ils partent, ils

1741. font des équipages, ils vont à la guerre, et cela leur ſuffit. Ils chantent et danſent, la première campagne; la ſeconde, ils bâillent; et la troiſième, ils enragent. Il n'y a pas d'apparence qu'ils faſſent la troiſième. Les choſes ſemblent tournées de façon qu'on pourra faire bientôt frapper une nouvelle médaille de *regna aſſignata.* Il ſemble que la France, depuis *Charlemagne*, n'a jamais été dans une ſi belle ſituation; mais de quoi tout cela ſervira-t-il aux particuliers? Ils payeront le dixième de leurs biens, et n'auront rien à gagner.

Je reviens à Mahomet; l'abbé *Mouſſinot* aura l'honneur de vous l'envoyer cacheté. Je vous prie inſtamment de le renvoyer de même, ſans permettre qu'il en ſoit tiré copie.

Adieu, Monſieur; aimez toujours beaucoup les belles-lettres, et daignez auſſi aimer un peu l'homme du monde qui vous eſt attaché avec le reſpect le plus tendre.

LETTRE

LETTRE LXVIII.

1741.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, 10 d'auguſte.

Je ne mettrai pas, mon cher aplatiſſeur de mondes et de *Caſſinis*, de tels quatrains (*) au bas du portrait de *Chriſtianus Wolfius*. Il y avait long-temps que j'avais vu, avec une ſtupeur de monade, quelle taille ce bavard germanique aſſigne aux habitans de *Jupiter*. Il en jugeait par la grandeur de nos yeux, et par l'éloignement de la terre au ſoleil; mais il n'a pas l'honneur d'être l'inventeur de cette ſottiſe, car un *Wolfius* met en trente volumes les inventions des autres, et n'a pas le temps d'inventer. Cet homme-là ramène en Allemagne toutes les horreurs de la ſcolaſtique ſurchargée de *raiſons ſuffiſantes*, de *monades*, d'*indiſcernables*, et de toutes les abſurdités ſcientifiques que *Leibnitz* a miſes au monde par vanité, et que les Allemands étudient, parce qu'ils ſont Allemands.

C'eſt une choſe déplorable qu'une françaiſe, telle que madame *du Châtelet*, ait fait ſervir

(*) Les vers pour le portrait de M. de *Maupertuis* étaient joints à cette lettre; on les a vus dans celle à M de *Loc-Maria*, du 17 juillet.

1741. ſon eſprit à broder ces toiles d'araignées. Vous en êtes coupable, vous qui lui avez fourni cet enthouſiaſte de *Koënig*, chez qui elle puiſa ces héréſies qu'elle rend ſi ſéduiſantes.

Si vous étiez aſſez généreux pour m'envoyer votre coſmologie, je vous jurerais bien, par *Newton* et par vous, de n'en pas tirer de copie, et de vous la renvoyer après l'avoir lue. Il ne faut pas que vous mettiez *la chandelle ſous le boiſſeau* . . . ; et, en vérité, un homme qui a le malheur d'avoir lu la coſmologie de *Chriſtian Wolf*, a beſoin de la vôtre pour ſe dépiquer.

Eſt-il vrai qu'*Euler* eſt à Berlin? vient-il faire une académie au rabais? Le comte *Algarotti* vous a-t-il écrit? Je m'imagine que la même ame charitable qui m'avait fait une tracaſſerie avec votre très-vive philoſophie, m'en a fait une avec ſa politique.

Le roi m'écrit toujours comme à l'ordinaire et dans le même ſtyle. *Keyſerling* eſt toujours malade à Berlin où je crois qu'il s'ennuie, et où probablement vous ne vous ennuyerez plus. On dit que vous allez dans un lieu beaucoup plus agréable, et chez une dame (*) qui vaut mieux que tous les rois que vous avez vus.

(*) Madame la ducheſſe d'*Aiguillon*, douairière.

Il n'y a pas d'apparence que celle-là devienne wolfienne. 1741.

Plus on lit, plus on trouve que ces métaphyficiens-là ne favent ce qu'ils difent ; et tous leurs ouvrages me font eftimer *Locke* davantage. Il n'y a pas un mot de vérité, par exemple, dans tout ce que *Mallebranche* a imaginé ; il n'y a pas jufqu'à fon fyftême fur l'apparente grandeur des aftres à l'horizon, qui ne foit un roman. M. *Smith* a fait voir, en dernier lieu, que c'eft un effet très-naturel des règles de l'optique (4). Votre vieille académie fera encore bien fâchée de cette nouvelle vérité découverte en Angleterre. Cependant, *Privat de Molières* (qui ne vaut pas *Poquelin de Molière*) *approfondit toujours le tourbillon*, et les profeffeurs de l'univerfité enfeignent ces chimères ; tant les profeffeurs de toute efpèce font faits pour tromper les hommes.

Bonfoir ; madame *du Châtelet* qui, dans le fond de fon cœur, fent bien que vous valez mieux que *Wolf*, vous fait des complimens, dans lefquels il y a plus de fincérité que dans fes idées leibnitziennes. Je fuis à vous pour jamais.

(4) La folution de *Smith*, bien examinée, fe trouve être la même que celle de *Mallebranche*. Voyez la note 27, du tome I de Phyfique, page 283.

1741.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 10 d'auguste.

Mon cher ami, il me ſemble que, ſi je vivais entre vous et notre aimable *Cideville*, j'en aimerais mieux les vers, et je les ferais meilleurs. Je ſuis charmé que vous ayez lu avec lui mon fripon de prophète, et que vous ſoyez de même avis. Il ne faudrait jamais rien donner au public qu'après avoir conſulté gens comme vous. Je ne regarde la tragédie que vous avez lue, que comme une ébauche. Je ſentais qu'il y avait dans cet embryon, le germe de quelque choſe d'aſſez neuf et d'aſſez tragique; et, en vérité, ſi vous l'aviez vu jouer à Lille, vous auriez été ému. Vous avez grande raiſon de vouloir que mon illuſtre coquin ne ſe ſerve de la main du petit *Séide* pour tuer ſon bon homme de père, que faute d'autre; car les crimes au théâtre, comme en politique, ne ſont paſſables, à ce qu'on dit, qu'autant qu'ils ſont néceſſaires. Il ne ferait pas mal, par exemple, que le grand-vicaire *Omar* dît au prélat *Mahomet* :

Pour ce grand attentat je réponds de Séide :
C'eſt le ſeul inſtrument d'un pareil homicide. 1741.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'approcher à toute heure, et te venger de lui.
Tes autres favoris, pour remplir la vengeance,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience ;
La jeuneſſe imprudente a plus d'illuſions ;
Séide eſt enivré de ſuperſtitions,
Jeune, ardent, dévoré du zèle qui l'inſpire.

Voilà à peu-près comme je voudrais fonder cette action, en ajoutant à ces idées quelques autres préparations dont j'envoyai un cahier preſque verſifié à M. de *Cideville*, il y a quelques jours. Enfin, j'y rêverai un peu à loiſir ; et ſi vous penſez l'un et l'autre qu'on puiſſe faire quelque choſe de cet ouvrage, je m'y mettrai tout de bon.

C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

J'ai lu cette juſtification de *Thomas Corneille* dont vous me parlez. L'eſprit fin et délicat de *Fontenelle* ne pourra jamais faire que ſon oncle minor ait eu l'imagination d'un poëte ; et *Boileau* avait raiſon de dire que *Thomas* avait été partagé en cadet de Normandie. Il eſt plaiſant de venir nous citer *Camma* et le baron d'*Albicrac ;* cela prouve ſeulement que

1741. M. de *Fontenelle* eſt un bon parent. C'eſt une grande erreur, ce me ſemble, de croire les pièces de ce *Thomas* bien conduites, parce qu'elles ſont fort intriguées. Ce n'eſt pas aſſez d'une intrigue, il la faut intéreſſante, il la faut tragique, il ne la faut pas compliquée ; ſans quoi il n'y a plus de place pour les beaux vers, pour les portraits, pour les ſentimens, pour les paſſions ; auſſi ne peut-on retenir par cœur vingt vers de ce cadet, qui eſt par-tout un homme médiocre en poëſie, auſſi-bien que ſon cher neveu, d'ailleurs homme d'un mérite très-étendu.

Il me tarde bien, mon cher confrère en *Apollon*, de raiſonner avec vous de notre art dont tout le monde parle, que ſi peu de gens aiment, et que moins d'adeptes encore ſavent connaître. Nous ſommes le petit nombre des élus, encore ſommes-nous diſperſés. Il y a un jeune *Helvétius* qui a bien du génie ; il fait de temps en temps des vers admirables. En parlant de *Locke*, par exemple, il dit :

D'un bras il abaiſſa l'orgueil du platoniſme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhoniſme.

Je le prêche continuellement d'écarter les torrens de fumée dont il offuſque le beau feu qui l'anime. Il peut, s'il veut, devenir un

grand-homme. Il eſt déjà quelque choſe de mieux ; bon enfant, vertueux et ſimple. 1741.
Embraſſez pour moi mon cher *Cideville* à qui j'écrirai bientôt. Adieu ; aimez-moi et encouragez-moi à n'abandonner les vers pour rien au monde. Adieu, mon très-aimable ami.

LETTRE LXX.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, ce 14 d'auguſte.

Mon cher confrère en *Apollon*, j'ai reçu de vous une lettre charmante, qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de *Plutus* nous ſéparent, quand les Muſes devraient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages, vous prenez donc la lime de *Boileau* pour polir des penſees à la *Corneille*. Voilà l'unique façon d'être un grand-homme. Il eſt vrai que vous pourriez vous paſſer de cette ambition. Votre commerce eſt ſi aimable que vous n'avez pas beſoin de talens ; celui de plaire vaut bien celui d'être admiré. Quelque beaux ouvrages que vous faſſiez, vous ſerez toujours au-deſſus d'eux par votre caractère. C'eſt, pour le dire en paſſant, un mérite que n'avait pas ce *Boileau* dont je vous ai

1741. tant vanté le ſtyle correct et exact. Il avait beſoin d'être un grand artiſte pour être quelque choſe. Il n'avait que ſes vers, et vous avez tous les charmes de la ſociété. Je ſuis très-aiſe qu'après avoir bien raboté en poëſie, vous vous jetiez dans les profondeurs de la métaphyſique. On ſe délaſſe d'un travail par un autre. Je ſais bien que de tels délaſſemens fatigueraient un peu bien des gens que je connais, mais vous ne ſerez jamais comme bien des gens en aucun genre.

Permettez-moi d'embraſſer votre aimable ami, qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maiſon eſt le temple des Muſes. Je n'avais pas beſoin du jugement de l'académie françaiſe ou *françoiſe*, pour ſentir le mérite de votre ami. Je l'avais vu, je l'avais entendu, et mon cœur partageait les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéreſſe à ſes ſuccès.

M. *du Châtelet* eſt arrivé ici. Il ſe pourrait bien faire que, dans un mois, madame *du Châtelet* fût obligée d'aller à Cirey, où le théâtre de la guerre qu'elle ſoutient ſera probablement tranſporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une commiſſion des juges de France, pour conſtater la validité du teſtament de M. de *Trichâteau*. Jugez quelle joie ce ſera pour nous, ſi nous pouvons vous enlever ſur

la

la route. Je me fais une idée délicieuſe de revoir Cirey avec vous. M. de *Montmirel* ne pourrait-il pas être de la partie? Adieu; je vous embraſſe de tout mon cœur; il ne manque que vous à la douceur de ma vie.

1741.

LETTRE LXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 22 d'auguſte.

Je ne vous écris guère, mon cher et reſpectable ami, mais c'eſt que j'en ſuis fort indigne. J'ai eu le temps de mettre toute l'hiſtoire des muſulmans en tragédie; cependant, j'ai à peine mis un peu de réforme dans mon ſcélérat de prophète. Toute l'Europe joue à préſent une pièce plus intriguée que la mienne. Je ſuis honteux de faire ſi peu pour les héros du temps paſſé, dans le temps que tous ceux d'aujourd'hui s'efforcent de jouer un rôle. Je compte en jouer un bien agréable, ſi je peux vous voir. Madame *du Châtelet* vous a mandé que le théâtre de ſa petite guerre va être bientôt tranſporté à Cirey. Nous ne paſſerons à Paris que pour vous y voir. Sans vous, que faire à Paris? Les arts que j'aime y ſont mépriſés. Je ne ſuis pas deſtiné à ranimer leur

1741. langueur. La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpé sur les belles-lettres, commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands-hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique, tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poësie ; à présent qu'elle écrase tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure, et s'entendre. On peut parler poësie, musique, histoire, littérature tout le long du jour. En parler souvent avec vous, serait le comble de mes plaisirs. Je vous apporterai une nouvelle leçon de Mahomet dans laquelle vous ne trouverez pas assez de changemens; vous m'en ferez faire de nouveaux, je serai plus inspiré auprès de vous. Tout ce que je crains, c'est que vous ne soyez à la campagne quand nous arriverons. Je connais ma destinée, elle est toute propre à m'envoyer à Paris pour ne vous y point trouver; en ce cas, c'est être exilé à Paris.

On dit que vous n'avez pas un comédien.

On ne trouve plus ni qui récite des vers, ni qui les faſſe, ni qui les écoute. Je ſerais venu au monde mal à propos, ſi je n'étais venu de votre temps et de celui de mes autres anges gardiens, madame d'*Argental* et M. de *Pont-de-Veſle*. Je leur baiſe très-humblement le bout des ailes, et me recommande à vos ſaintes inſpirations. 1741.

LETTRE LXXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 6 d'octobre.

Vous devez, mon cher aplatiſſeur de ce globe, avoir reçu une invitation de vous rendre à Berlin. On compte que nous pourrons arriver enſemble; mais pour moi je n'irai, je penſe, qu'à Cirey. Je pourrai bien paſſer par Paris avec madame *du Châtelet*; j'eſpère, au moins, que je vous y verrai.

Si vous n'êtes pas aſſez philoſophe pour préférer le ſéjour de l'amitié à la cour des rois, vous le ſerez peut-être aſſez pour ne vous pas déterminer ſitôt à retourner en Pruſſe. C'eſt un aſſez beau ſiècle que celui où les gens de lettres balancent à ſe rendre à la

1741. cour des rois ; mais s'ils ne balancent point, le ſiècle ſera bien plus beau.

Je ſuis toujours au rang de vos plus tendres et de vos plus fidelles ſerviteurs.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, ce 25 de décembre.

Je ne rends pas à mes chers anges gardiens un compte bien exact de ma conduite; je leur écris peu, et en cela je péche grièvement ; mais ne liſent-ils pas dans mon cœur ? ne ſavent-ils pas qu'on eſt occupé d'eux à Cirey, et qu'on les regrette par-tout ? On a encore donné quelques coups de lime à leur Mahomet ; mais voici une triſte nouvelle pour la comédie et pour l'opéra. Le roi de Pruſſe n'eſt pas content d'avoir pris la Siléſie. Il me mande qu'il prend *Dupré* et *la Noue*. Le héros tragique n'eſt pas ſi bien fait que le héros danſant, et c'eſt faire venir un ſinge de loin; mais ce ſinge-là joue très-bien, et je ne connais guère que lui qui pût mettre dans notre Mahomet et la force et la terreur convenables. Ce qui me raſſure un peu, c'eſt que *la Noue* aime fort

mademoiselle *Gautier*, et que ſurement on ne peut quitter ce qu'on aime pour le roi de Pruſſe. La place de premier acteur à Paris vaut bien d'ailleurs une penſion à Berlin, et notre parterre vaut un peu mieux qu'un parterre de Pruſſiens. Mandez-moi, je vous en prie, combien de temps l'ambaſſadeur turc ſera à Paris, et ce qu'on fait à la comédie. Madame *du Châtelet* va paſſer un jour à Commerci; nous irons enſuite à Gray, et de là nous reviendrons vous voir, mes très-chers anges, à qui je ſouhaite la ſanté et tous les plaiſirs de ce monde.

1741.

Me mettant toujours à l'ombre de vos ailes.

LETTRE LXXIV.

A M. SEGUI,

EDITEUR DES OEUVRES DE J. B. ROUSSEAU.

J'AI reçu, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de ſouſcription pour les œuvres du célèbre poëte dont vous étiez l'ami. Je me mets très-volontiers au rang des ſouſcripteurs, quoique j'aye été malheureuſement au rang de ſes ennemis les plus déclarés. Je vous

1741. avouerai même que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les persécute-t-on pas assez? faut-il qu'ils se persécutent encore eux-mêmes les uns les autres? Plût à Dieu qu'ils pussent s'aider, se soutenir, se consoler mutuellement! Il semblait que la destinée, en me conduisant à la ville où l'illustre et malheureux *Rousseau* a fini ses jours, me ménageait une réconciliation avec lui. L'espèce de maladie dont il était accablé, m'a privé de cette consolation que nous aurions tous deux également souhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avait semés entre nous. Ses talens, ses malheurs et ce que j'ai ouï dire ici de son caractère, ont banni de mon cœur tout ressentiment, et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à son mérite. Votre amitié pour lui contribue surtout à me réconcilier avec sa mémoire. J'attends avec impatience une édition que votre goût rendra digne du public à qui vous la présentez. J'en retiens deux exemplaires, et je suis charmé que cette occasion me procure le plaisir de vous dire à quel point je vous estime, et combien j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXV.

1742.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris*.

A Cirey, 10 de janvier.

Frère *Macaire* et frère *François* ſe recommandent, Monſieur, à vos bontés. Frère *Macaire* eſt un petit hermite qui ne ſait pas ſon catéchiſme, mais qui eſt bon, doux, ſimple, qui gagne ſa vie à nettoyer de vieux tableaux, à recoller de vieux chaſſis, à barbouiller des fenêtres et des portes. Il demeure dans les bois de Doulevent, l'un de vos domaines, voiſins de Cirey. Il paſſe dans le canton pour un bon religieux, attendu qu'il ne fait point de mal, et qu'il rend ſervice. Son hermitage eſt une petite chapelle appartenante à M. le duc d'*Orléans* ; il voudrait bien une petite permiſſion d'y demeurer et d'y être fixé.

Il y a, je crois, à Toul une eſpèce de général des hermites, qui les fait voyager comme le diable de Papefiguère, et frère *Macaire* ne veut point voyager. Madame *du Châtelet*, qui trouve cet hermite un bon diable, ferait fort aiſe qu'il reſtât dans ſa chapelle, d'où il viendrait quelquefois travailler de ſon métier à Cirey. Si donc, Monſieur, vous pouvez donner à frère *Macaire* une patente

1742. d'hermite de Doulevent, ou une permiſſion telle quelle de reſter là comme il pourra, madame *du Châtelet* vous remerciera, et DIEU et St *Antoine* vous béniront.

Quant à frère *François*, c'eſt moi, Monſieur, qui ſuis encore plus hermite que frère *Macaire*, et qui ne voudrais ſortir de mon hermitage que pour vous faire ma cour. J'y vis entre l'étude et l'amitié, plus heureux encore que frère *Macaire ;* et ſi j'avais de la ſanté, je n'envierais aucune deſtinée; mais la ſanté me manque, et m'ôte juſqu'au plaiſir de vous écrire auſſi ſouvent que je le voudrais. Au lieu d'aller à Paris, nous allons, ſœur *Emilie* et frère *François*, en Franche-Comté, au milieu des neiges et des glaces. On pourrait choiſir un plus beau temps, mais madame d'*Autrai* eſt malade; on a logé chez elle à Paris. L'amitié et les bons procédés ne connaiſſent point les ſaiſons.

Je me flatte qu'après ce voyage vous voudrez bien, Monſieur, me permettre de profiter quelquefois de vos momens de loiſir, et que j'aurai encore l'honneur de vous voir dans cette ancienne maiſon de la baronne où l'on feſait ſi gaiement de ſi mauvais ſoupers.

Voulez-vous bien que je préſente mes reſpects à monſieur votre fils et à celui d'*Apollon*, qui va faire au châtelet ſon apprentiſſage de

maître des requêtes, d'intendant, de confeiller d'Etat et de miniſtre. 1742.

Frère *François* priera toujours DIEU pour vous avec un très-grand zèle et très-efficace.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 de janvier.

NOUS avons paſſé par la Franche-Comté, mon cher et reſpectable ami, pour venir plutôt vous revoir. Puiſque l'amitié et la reconnaiſſance ont conduit madame *du Châtelet* à Gray, elles nous ramèneront bien vîte auprès de vous. Je ne vous mandai point le ſuccès entier de ſon affaire, parce que je croyais qu'elle vous écrirait le même jour que moi. Je me contentai de vous parler des bagatelles intéreſſantes du théâtre. Je n'ai point écrit à *la Noue*. Entre les rois et les comédiens, il ne faut point mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre et l'écorce. Je ne veux me brouiller ni avec le roi de Pruſſe, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paiſiblement que *la Noue* ſoit reçu à Paris, et je ne compte pas plus me mêler de cette élection que de celle de l'empereur. Je ne me mêle

1742. que de reprendre de temps en temps mon Mahomet en ſous œuvre: J'y ai fait ce que j'ai pu ; je le crois plus intéreſſant que lorſqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce eſt très-difficile à jouer, mais cette difficulté même peut cauſer ſon ſuccès ; car cela ſuppoſe que tout y eſt dans un goût nouveau, et cette nouveauté ſuppléera du moins à ma faibleſſe.

Je ne regrette point *Dufreſne* ; il eſt trop formé pour *Séide*, et trop faible pour *Mahomet*. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité et de force ; je l'ai vu guindé dans Athalie quand il feſait le grand-prêtre. *La Noue* eſt très-ſupérieur à lui dans les rôles de ce caractère ; c'eſt dommage qu'il ait l'air d'un ſinge.

J'ai lu enfin les Confeſſions du comte de *** (*) ; car il faut toujours être comte ou donner les Mémoires d'un homme de qualité. J'aime mieux ces Confeſſions que celles de St *Auguſtin ;* mais, franchement, ce n'eſt pas là un bon livre, un livre à aller à la poſtérité ; ce n'eſt qu'un journal de bonnes fortunes, une hiſtoire ſans ſuite, un roman ſans intrigue, un ouvrage qui ne laiſſe rien dans l'eſprit, et qu'on oublie comme le héros oublie ſes anciennes maîtreſſes. Cependant, je conçois

(*) Par M. *Duclos.*

que le naturel et la vivacité du ſtyle, et ſurtout le fond du ſujet, aura réjoui les vieilles et les jeunes, et que ces portraits, qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire auſſi à tout le monde. 1742.

Bonſoir, homme charmant, à qui je voudrais plaire. Mille tendres reſpects à l'autre ange.

LETTRE LXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 de janvier.

Le plus ambulant de vos amis, le plus écrivain et le moins écrivant, ſe jette aux pieds de l'autel de l'amitié, et avoue d'un cœur contrit ſa miſérable pareſſe. J'aurais dû vous écrire de Paris et de Cirey, mon aimable *Cideville;* fallait-il attendre que je fuſſe en Franche-Comté? Nous en partons d'aujourd'hui en huit; nous retournons à Cirey paſſer quelques jours, et de là nous feſons un petit tour à Paris. Nous y logerons dans la maiſon de madame la comteſſe d'*Autrai*, près du Palais royal, qui appartient à la dame de la ville de Gray où nous ſommes actuellement. Je ne ſais ſi madame *du Châtelet* vous a fait tout ce détail dans ſa lettre, mais je vous dois

1742. cette ample inſtruction de mes marches, pour avoir ſurement quelques lettres de vous à mon arrivée à Paris.

Ne ſerez-vous point homme à paſſer, dans cette grande capitale des bagatelles, une partie du ſaint temps de carême? N'ai-je pas entendu dire que le philoſophe *Formont* y doit venir? Il ſerait très-doux, mon cher ami, de nous raſſembler un petit nombre d'élus, ſerviteurs d'*Apollon* et du plaiſir. Je ne ſais pas trop comment vont les ſpectacles. Voilà ce qui m'intéreſſe; car, pour le ſpectacle de l'Europe, les armées d'Allemagne et la comédie de Francfort, je n'y jette qu'un coup d'œil. Je paye mon dixième pour être un moment debout au parterre, et je n'y penſe plus; mais nous manquons d'acteurs à la comédie françaiſe; c'eſt-là l'objet intéreſſant. J'ai plus beſoin de voir *Dufreſne* remplacé, que de voir *Maximilien de Bavière* ſur le trône de *Charles VI*.

Un grand comédien d'Allemagne, nommé le roi de Pruſſe, m'a mandé qu'il aurait *la Noue;* d'un autre côté, on ſe flattait de l'avoir à Paris, et je voudrais bien que *la Noue* fît comme moi, qu'il quittât les rois pour ſes amis. Je ferai jouer Mahomet, s'il vient dans la troupe, ſuppoſé, s'entend, que vous ſoyez content de cet illuſtre fripon que j'ai retaillé,

recoupé, relimé, raboté, rebrodé, le tout pour vous plaire; car il faut commencer par vous, et je ferai sûr du public. 1742.

J'aurai encore le temps d'attendre que l'ambaſſadeur turc ſoit parti; car, en vérité, il ne ſerait pas honnête de dénigrer le prophète pendant que l'on nourrit l'ambaſſadeur, et de ſe moquer de ſa chapelle ſur notre théâtre. Nous autres Français, nous reſpectons le droit des gens, ſurtout avec les Turcs.

Mon Dieu, mon cher ami, que je voudrais vous retrouver à Paris pendant notre ramazan! Que je faſſe jouer ou non mon fripon, je n'y reſterai pas long-temps. Il faut encore aller boire à Bruxelles la lie du calice de la chicane, et végéter deux ans dans le pays de l'inſipidité. Quelques étincelles de votre imagination, et quelques jours de votre préſence, me ſerviraient d'antidote. Je cours grand riſque de reſter encore deux ans au moins chez les barbares. Ne pourrai-je avoir la conſolation de vous voir deux jours?

Adieu, mon cher ami, à qui mon cœur eſt uni pour toute ma vie. Je vous embraſſe bien tendrement.

1742.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 2 de février.

C'EST moi qui me donne aujourd'hui à tous les diables, pour y avoir presque envoyé hier mes bons anges. Vous mandez par votre lettre à madame *du Châtelet*, que vous avez une mauvaise santé. Vous ne pouviez mander une nouvelle plus affligeante pour nous. Je consens que mes ouvrages meurent, mais je veux que vous viviez.

Ce qui est plus de votre goût, sera plus du mien. Je ferai de Pandore ce qu'il vous plaira.

Une scène de Mahomet vaut certainement mieux que tout Zulime; je vous enverrai l'un et l'autre en deux paquets, sous le couvert de M. de *Pont-de-Vesle*, ou sous celui de M. de *Maurepas*, selon les ordres que vous me donnerez. Vous exercerez votre empire absolu sur les deux pièces; mais si j'ose avoir mon avis, Mahomet, malgré son faible cinquième acte qui sera toujours faible, est un morceau très-singulier, et Zulime un peu *in communi martyrum*.

Vous ne voulez donc pas qu'une femme ———
ſoit auſſi friponne que *Tartuſe*. Il ne faut donc 1742.
les repréſenter que faibles et point méchantes. Dites-moi donc pourquoi on ſouffre *Cléopâtre* dans Rodogune ? et dites-moi pourquoi on ne peut peindre une femme friponne ? S'il ne tenait qu'à adoucir les teintes, et à ne donner à M. *Scrupulin* d'autre crime que d'avoir épouſé la maîtreſſe de ſon ami, ce ſerait l'affaire d'une heure. Il me paraît que le perſonnage d'*Adine* eſt bien intéreſſant, et je vous défie de nier que madame *Burlet* ne ſoit une bonne diableſſe. Je crois qu'avec des corrections cette pièce ſerait aſſez ſuivie ; mais la phyſique ne s'accommode pas de tout cela, et j'y retourne. Je vous ſupplie de faire ma cour à M. de *Solar*, et de vouloir bien lui préſenter mes très-humbles remercîmens.

Je vous envoie le gros vin de Mahomet, et la crême fouettée de Zulime. Vous choiſirez. Je baiſe les ailes de mes anges. La maiſon d'*Uſſé* ſe ſouvient-elle de moi ?

Un petit mot ; c'eſt ſur Pandore. Vous ne goûtez pas la ſcène de la friponnerie de *Mercure*, qui lui perſuade d'ouvrir la caſſette ; mais *Mercure* fait là l'office du ſerpent qui perſuada *Eve*. Si *Eve* eût mangé par pure gourmandiſe, cela eût été bien froid ; mais le diſcours avec le ſerpent réchauffe l'hiſtoire.

1742. Je ſais fort bien que l'aventure de *Pandore* n'eſt pas à l'honneur des Dieux. Je n'ai pas prétendu juſtifier leur providence, ſurtout depuis que vous êtes malade.

LETTRE LXXIX.

A M. DE LA ROQUE.

Mars.

PERMETTEZ, Monſieur, que je m'adreſſe à vous pour détromper le public au ſujet de pluſieurs éditions de mes ouvrages, que j'ai vues répandues dans les pays étrangers et dans les provinces de France. Depuis l'édition d'Amſterdam, faite par *Ledet*, qui m'a paru très-belle pour le papier, les caractères et les gravures, on en a fait pluſieurs dans leſquelles non-ſeulement on a copié toutes les fautes de cette édition des *Ledet*, mais qu'on a défigurées par des négligences intolérables.

Si on veut, par exemple, ſe donner la peine d'ouvrir la tragédie d'Oedipe, on trouve, dès la ſeconde page, trois vers entiers oubliés, et preſque par-tout des contre-ſens inintelligibles. Si on veut conſulter, dans le tome que les éditeurs ont intitulé Mélanges de philoſophie et de littérature, le chapitre qui

regarde

regarde le gouvernement d'Angleterre, on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puiſſe commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles : „ Ce qu'on reproche le plus aux „ Anglais, et avec raiſon, c'eſt le ſupplice de „ *Charles I*, monarque digne d'un meilleur „ ſort, qui fut traité par ſes vainqueurs, &c. „ 1742.

Au lieu de ces paroles, on trouve celles-ci, qui ſont également abſurdes et odieuſes : „ Ce qu'on reproche le plus aux Anglais, „ c'eſt le ſupplice de *Charles I*, qui fut traité, „ *avec raiſon*, par ſes vainqueurs, &c. „

Et pour comble d'inattention, les éditeurs ont mis en marge, *monarque digne d'un meilleur ſort*, comme ſi ces mots étaient ou une anecdote, ou quelque titre diſtinctif. Quand ces éditeurs ont trouvé le terme italien, *il coſtume*, conſacré à la peinture, ils n'ont pas manqué de prendre ce mot pour une faute, et de mettre à la place *la coutume*. On y voit les arts *engagés* par *Louis XIV*, au lieu d'*encouragés*; *la mère de la Bruyère*, au lieu de *l'amer la Bruyère*; *les toiles ſolaires*, pour *l'étoile polaire*, &c.

Je ne veux pas faire ici une énumération fatigante de tous les contre-ſens dont toutes ces éditions fourmillent, mais je dois me plaindre ſurtout d'une édition de Rouen, en cinq volumes, ſous le nom de la compagnie

1742. d'Amſterdam, qui eſt l'opprobre de la librairie; c'eſt peu qu'il n'y ait pas une page correcte. On a mis ſous mon nom des pièces qu'aſſurément perſonne ne mettra jamais ſous le ſien; une apothéoſe infame de la demoiſelle *le Couvreur;* un fragment de roman qu'on dit impudemment avoir trouvé écrit de ma main, dans mes papiers; je ne ſais quelles chanſons faites pour la canaille, et pluſieurs ouvrages dans ce goût. Attribuer ainſi à un auteur ce qui n'eſt point de lui, c'eſt tout à la fois outrager un citoyen et abuſer le public, c'eſt en quelque façon un acte de fauſſaire.

Les libraires, qui ont voulu imprimer mes ouvrages, devaient au moins s'adreſſer à moi, je ne leur aurais pas refuſé mon ſecours; ils n'auraient pas à ſe reprocher ces éditions indignes, qui ne doivent leur apporter aucun profit, et qui font dire aux étrangers que l'imprimerie tombe en France, avec la littérature.

J'avertis donc tous les particuliers qui auront ces éditions, qu'ils n'ont qu'à voir ſi, dans le cinquième tome, ils trouveront les pièces dont je parle; en ce cas, je leur conſeille de ne point ſe charger d'un livre ſi peu fait pour la bibliothéque des honnêtes gens.

LETTRE LXXX.

1742.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, mars.

Les ſaints anges ſont adorables ; que ne puis-je communier avec eux aujourd'hui ? Cette cène ſerait charmante pour moi. Madame *du Châtelet* eſt priée pour aujourd'hui et demain, et a donné ſa parole. Je viendrai faire ma cour à mes chers anges à l'iſſue de leur dîner. Madame *du Châtelet* eſt réellement affligée de ne pouvoir ſouper avec eux. Si elle pouvait ſe dégager, elle le ferait. Ah, chevreuil ! ah, perdrix ! ce n'eſt que dans cette compagnie-là que je pourrais vous digérer.

LETTRE LXXXI.

AU MEME.

A Paris, le 22 d'auguſte, *en partant.*

Tandis que vous êtes à Lyon, mon cher et reſpectable ami, avec mon autre ange gardien, le diable, qui diſpoſe de ma vie, m'envoie à Bruxelles ; et ſongez, s'il vous plaît,

1742. qu'à Bruxelles il n'y a que des Flamands qui ne fauront pas même fi dans la tragédie de Mahomet il fera queftion de mahométifme. Madame *du Châtelet* va, toute armée de compulfoires, de requêtes et de contredits, perdre fon argent et fon temps à gagner des incidens inutiles d'un procès qui fera jugé à la quatrième ou cinquième génération. *O vanas hominum mentes! ô pectora cæca!* Pour moi, je dirai: *O noctes cœnæque Deûm!* quand je vous reverrai à Paris. Je ne prétends pas vous regretter précifément autant que fait madame d'*Argental*; mais, après elle, je crois que je peux très-hardiment le difputer à tout le monde.

Je vois que M. *Pallu*, et M. *Perichon*, et tous ceux qui font les honneurs de Lyon, vont donner des indigeftions à mes deux anges. M. de *la Marche* n'eft-il pas avec vous? n'avez-vous pas un opéra, et par-deffus tout cela, un cardinal? Voilà affurément de quoi paffer fon temps. Que dit M. de *la Marche* de fes confrères de Paris, qui ont inftrumenté fi pédantefquement contre mon prophète? que dira M. le cardinal de *Tençin*? que dira madame fa fœur de nos convulfionnaires en robe longue, qui ne veulent pas qu'on joue le Fanatifme, comme on dit qu'un premier préfident ne voulait pas qu'on jouât Tartufe? Puifque me voilà la victime des janféniftes, je dédierai

Mahomet au pape, et je compte être évêque 1742.
in partibus infidelium, attendu que c'est là mon véritable diocèse. Bonjour, mes saints anges; je me mets toujours à l'ombre de vos ailes. Voulez-vous des nouvelles? on joue jeudi ma comédie nouvelle; mademoiselle *Gaussin* a été saignée hier; M. le cardinal de *Fleuri* a eu une petite faiblesse; on répète Hippolyte et Aricie.

A propos, vous avez mon Mahomet; madame de *Tençin* le lira, monsieur le cardinal le lira, qu'en auront-ils dit? et M. *Pallu*, on ne peut pas se dispenser de lui en accorder une lecture.

Je vous prie de présenter mes respects à madame votre tante; et si je n'étais pas aussi profane, aussi irrévocablement damné que j'ai l'honneur de l'être, je demanderais la bénédiction de son éminence.

1742.

LETTRE LXXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le premier de ſeptembre.

Allah, illah, allah, Mahommed rezoul, allah.

Ce *Mahomet*, mon très-aimable ami, m'a fait bien coupable envers vous; il m'a rendu pareſſeux.

Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, et je profite de ce petit moment de loiſir pour m'entretenir avec vous. Je pars demain pour aller trouver, à Aix-la-chapelle, le roi de Pruſſe, qui a changé deux fois le ſyſtême de l'Europe, et qui pourtant n'eſt pas puni de DIEU; car il eſt aux eaux ſans avoir beſoin de les prendre, et les médecins ſont au nombre des puiſſances dont il ſe moque. Si notre Mahomet, mon cher ami, eût été repréſenté devant lui, il n'en eût pas été effarouché, comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer Zaïre, parce qu'il y a trop de chriſtianiſme, à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle de *Polyeucte* n'eſt pas de ſon goût, et que celui de *Mahomet* lui plaît davantage.

Nos janſéniſtes de Paris, et ſurtout nos janſéniſtes convulſionnaires, ne penſent point

ainſi. Les bonnes gens ont cru que l'on attaquait St *Médard* et monſieur ſaint *Pâris*. Il y a eu même de vos graves confrères, conſeillers au parlement de Paris, qui ont repréſenté à leur chambre que cette pièce était toute propre à faire des *Jacques Clément* et des *Ravaillac*. Ne trouvez-vous pas que ce ſont-là de bonnes têtes ? Ils croient ſans doute qu'*Harpagon* fait des avares, et enſeigne à prêter ſur gages. Il y a une choſe qui me fait de la peine, mon cher ami, et je vous la dirai; c'eſt que le gros de notre nation n'a point d'eſprit. Le petit nombre d'illuſtres précepteurs que les Français ont eu dans le ſiècle paſſé, n'a pu encore rendre la raiſon univerſelle. *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *la Bruyère*, *Boſſuet*, *Fénélon*, &c. &c. ont eu beau faire, le faux, le petit, le léger ſont le caractère dominant. Cependant, il y a toujours le petit nombre des élus à la tête deſquels je vous place. Ceux-là conduiſent à la longue le troupeau : *Dux regit agmen;* mais ce n'eſt qu'à la longue, et il faut des années avant que les gens d'eſprit aient repétri les ſots.

1742.

Le Tartufe eſſuya autrefois de plus violentes contradictions; il fut enfin vengé des hypocrites. J'eſpère l'être des fanatiques; car enfin, *Mahomet* eſt *Tartufe le grand*.

Nous en raiſonnerons à Paris, c'eſt-là ma

1742. plus chère eſpérance ; car vous y viendrez à ce Paris, et moi, j'y ſerai dans deux ou trois mois.

Tout ce griffonnage, mon cher ami, avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Pruſſe avant de finir ma lettre. J'ai courageuſement réſiſté aux belles propoſitions qu'il m'a faites. Il m'offre une belle maiſon à Berlin, et une jolie terre; mais je préfère mon ſecond étage dans la maiſon de madame *du Châtelet*. Il m'aſſure de ſa faveur et de la conſervation de ma liberté, et je cours à Paris à mon eſclavage et à la perſécution. Je me crois un petit athénien qui refuſe les bontés du roi de Perſe. Il y a pourtant une petite différence : on était libre à Athènes, et je ſuis sûr qu'il y avait beaucoup de *Cideville ;* ſans cela comment aurait-on pu aimer ſa patrie ? C'eſt beaucoup qu'il y en ait un en France, et que je puiſſe me flatter d'avoir bientôt la conſolation de l'embraſſer.

Madame *du Châtelet* fait toujours ici ſa malheureuſe guerre de chicane ; et on craint à tout moment d'en voir une véritable et univerſelle. Quel acharnement ! ne faudra-t-il pas faire la paix après la guerre ? Eh, morbleu, que ne fait-on la paix tout d'un coup !

Adieu ; je vous regrette, je vous aime, je voudrais paſſer avec vous ma vie.

LETTRE

LETTRE LXXXIII.

1742.

A MADAME

DE SOLAR, *à Paris.*

A Bruxelles, 2 de ſeptembre.

Ce fut, Madame, le 23 du dernier mois, que les troupes enfermées dans Prague firent la plus vigoureuſe ſortie. Ils comblèrent une partie de la tranchée, ils renversèrent des batteries, ils enclouèrent du canon. Le combat dura une heure; on ſe battit de part et d'autre en déſeſpérés. On dit le prince des *Deux-Ponts* bleſſé à mort, le duc de *Biron* priſonnier, un nombre à peu-près égal de morts des deux côtés, mais beaucoup plus d'officiers français que d'autrichiens, par la raiſon qu'il y a toujours plus d'officiers dans nos troupes que chez les étrangers, et qu'ainſi nous jouons des piſtoles contre de la monnaie.

Après cette ſanglante action, il y eut une heure d'armiſtice pendant laquelle on agit et on ſe parla comme ſi tout le monde avait été du même parti. Les officiers français avouèrent aux autrichiens qu'ils eſpéraient que l'armée de ſecours arriverait le 28 auguſte.

1742. Leurs généraux leur avaient donné cette eſpérance. Les aſſiégeans les détrompèrent, et leur firent voir que cette armée ne pouvait arriver qu'à la fin de ſeptembre ; mais nos troupes, loin d'en être découragées, proteſtent qu'elles périront plutôt que de ſe rendre. Jamais on n'a vu tant de zèle et tant d'intrépidité : chaque ſoldat ſemble être reſponſable de la gloire de la nation ; c'eſt une juſtice que leur rend le prince *Charles*.

J'ai mandé cette nouvelle à M. le préſident de *Meynières*, pour en orner le grand livre de madame *Doublet ;* mais j'ai oublié de lui dire que nous avons pris *Monti*, ingénieur en chef de l'armée autrichienne. Puiſſe tant de courage être ſuivi d'une paix auſſi prompte qu'honorable ! Il paraît que les Hollandais temporiſent. Il y a ici dix-huit mille anglais avec du canon, ving-deux mille nationaux, et on attendait, il y a cinq jours, M. de *Neiperg* avec la déclaration de leurs hautes et lentes Puiſſances. Seize mille hanovriens devaient ſe joindre à toutes ſes troupes, et commencer les opérations vers Thionville. Tous ces projets paraiſſent ſuſpendus.

Le roi de Pruſſe eſt à Aix-la-chapelle où il fait ſemblant de conſulter des charlatans, et de boire des eaux. Il traite les médecins comme les autres puiſſances. Je pars dans

l'inſtant, avec la permiſſion du roi, pour aller faire un moment ma cour à ce prince. J'aimerais bien mieux partir pour venir manger la poule au riz. Permettez-moi, Madame, de préſenter mes reſpects à M. de *Solar*. Madame *du Châtelet* va vous écrire. J'ai écrit aux anges. *Le baccio i piedi.*

1742.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 10 de ſeptembre.

JE vous en fais mon compliment, Monſieur, et je le ferais encore avec plus de plaiſir s'il s'adreſſait à vous directement. J'ai vu, ces jours-ci, le roi de Pruſſe, et je l'ai vu comme on ne voit guère les rois, fort à mon aiſe, dans ma chambre, au coin de mon feu où ce même homme, qui a gagné deux batailles, venait cauſer familièrement comme *Scipion* avec *Térence*. Vous me direz que je ne ſuis pas *Térence*, mais il n'eſt pas non plus tout-à-fait *Scipion*.

J'ai appris des choſes bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite ſourdement, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire : On dit le ſiége de Prague levé, mais Bruxelles eſt le pays des mauvaiſes nouvelles. M. de

1742. *Neiperg* eſt arrivé de Hollande ici, mais il n'amène point de troupes hollandaiſes, comme on s'en flattait ; et nous pourrions bien avoir inceſſamment une paix utile et glorieuſe, malgré milord *Stairs* et malgré M. *Van-Haren* qui eſt le poëte *Tirtée* des Etats généraux. L'un préſente des mémoires, l'autre fait des odes ; et avec tant de proſe et tant de vers, leurs groſſes et lentes Puiſſances pourraient bien reſter tranquilles. Dieu le veuille, et nous préſerve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien à gagner, mais beaucoup à perdre !

Les Anglais veulent nous attaquer chez nous, et nous ne pouvons leur en faire autant : la partie en ce ſens ne ferait pas égale. Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer, et nous ne gagnons pas un château ſur la terre ; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bien mieux n'avoir de querelles que ſur *Locke* et ſur *Newton*. Celle que j'ai ſur Mahomet, n'eſt heureuſement que ridicule. On croit ici les Français gais et légers : qui croirait qu'il y en ait de ſi triſtes et de ſi pédans !

Vous qui êtes ſi loin d'être l'un et l'autre, conſervez-moi, Monſieur, des bontés qui me feront toujours bien précieuſes, et protégez-moi un peu auprès de monſieur votre fils. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE LXXXV.

1742.

AU CARDINAL DE FLEURI.

10 de ſeptembre.

MONSEIGNEUR,

Je commence par envoyer à votre Eminence la première lettre que le roi de Pruſſe m'écrivit le 26 d'auguſte, qu'il date par mégarde du 26 de ſeptembre. Votre Eminence verra au moins, par cette lettre, que je n'ai point écrit celle qui courut ſi malheureuſement il y a un mois, et qui fut fabriquée à Paris par le ſecrétaire d'un ambaſſadeur, auſſi-bien qu'une prétendue réponſe de ſa Majeſté pruſſienne.

J'ai donc quelque droit d'eſpérer que je ſerai juſtifié dans l'eſprit du roi, comme dans celui de votre Eminence, ſur cette petite affaire.

Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-chapelle.

Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courier du roi de Pruſſe qui venait me réitérer ſes ordres. Le roi voulut que je logeaſſe près de ſon appartement, et paſſa, deux jours conſécutifs, quatre heures de ſuite dans ma chambre avec cette

1742. bonté et cette familiarité qui entre, comme vous ſavez, dans ſon caractère, et qui n'abaiſſe point un roi, parce qu'on n'en abuſe jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, ſur ce que votre Eminence m'avait preſcrit, et le roi me parla avec une égale franchiſe.

D'abord, il me demanda s'il était vrai que la nation fût ſi piquée contre lui, ſi le roi l'était, ſi vous l'étiez. Je répondis qu'en effet tous les Français avaient reſſenti vivement une défection ſi ineſpérée; qu'il ne m'appartenait pas de ſavoir comment penſait le roi, que je connaiſſais la modération de votre Eminence, &c. Il daigna me parler beaucoup des raiſons qui l'ont engagé à précipiter ſa paix. Elles ne roulent point ſur les prétendues négociations ſecrètes à la cour de Vienne, et deſquelles votre Eminence a bien voulu ſe juſtifier. Elles ſont ſi ſingulières que j'oſe douter qu'on en ſoit inſtruit en France. Cependant je n'oſe les confier à cette lettre, ſentant combien il me ſied peu de toucher à des affaires ſi délicates.

Tout ce que j'oſe dire, c'eſt qu'il m'a ſemblé très-aiſé de ramener l'eſprit de ce monarque, que la ſituation de ſes Etats, ſon intérêt et ſon goût ſemblent rendre l'allié naturel de la France.

Il m'a paru très-affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français ; il m'a dit qu'il avait commencé un manifeste, mais qu'il le supprimerait. Il ajouta qu'il souhaitait passionnément de voir la Bohème aux mains de l'empereur ; qu'il renonçait de la meilleure foi du monde à Berg et à Juliers ; que malgré les propositions avantageuses que lui fesait le comte de *Stairs*, il ne songeait qu'à garder la Silésie ; qu'il savait bien qu'un jour la maison d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province, mais qu'il se flattait qu'il garderait sa conquête ; qu'il avait actuellement cent trente mille hommes de troupes ; qu'il allait faire de Neisse, de Glogaw et de Brieg des places aussi fortes que Vésel ; que d'ailleurs il était très-bien informé que la reine d'Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne, qui font environ trois cents millions de France ; que ses provinces épuisées et séparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts, et que de long-temps les Autrichiens ne seront redoutables par eux-mêmes.

1742.

Il est indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées aussi fausses sur la France qu'il en a de justes sur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût

1742. épuifée d'hommes et d'argent, et entièrement découragée : je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cents millions d'efpèces circulant dans le royaume, que les recrues ne fe font jamais faites fi aifément, et qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté.

Milord *Hindfort* lui avait parlé bien autrement, et milord *Stairs* dans fes lettres lui repréfentait, il y a un mois, la France comme prête à fuccomber. Il n'a ceffé de le preffer encore pendant le voyage d'Aix.

Malgré la déclaration que M. de *Podewils* avait faite à la Haie, il y avait même encore le 30 d'augufte à Aix un anglais, de la part de milord *Stairs*, qui vint parler au roi de Pruffe dans un petit village nommé Bofchet, à un quart de lieue d'Aix. On m'a affuré que l'anglais s'en eft retourné très-mécontent. Cependant le général *Shmettau*, qui était avec le roi, envoya dans ce temps-là même acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Mofelle et des Trois-Evêchés.

Voilà les principales chofes dont j'ai cru devoir rendre un compte fuccinct à votre Eminence, fans me hafarder à faire aucune réflexion, croyant avoir rempli mon devoir de français, fans manquer à la reconnaiffance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Pruffe m'honore.

Votre Eminence verra d'un coup d'œil le fond des chofes dont je n'ai vu et dont je ne peux rendre que la fuperficie. 1742.

Si ma lettre eft jugée digne de votre attention, je vous fupplie, Monfeigneur, de ne la regarder que comme le fimple témoignage de mon zèle pour le roi et pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi de Pruffe daigne me parler, me mettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, et je croirais ne pouvoir jamais mieux répondre à fes bontés qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France.

Je fuis, &c.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A la Haie, 2 d'octobre.

MON cher ami, dont l'imagination et la probité font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu; j'allais vous écrire et vous dire combien j'ai été fâché de ne point vous trouver ici. On m'avait affuré que vous logiez chez celui que vous avez enrichi (*). J'y ai volé,

(*) Son libraire.

1742. on vous a dit à Stutgard. Que ne puis-je y aller ! Je ſuis ici accablé d'affaires, je ne pourrai y être que quatre ou cinq jours encore ; il faudra que je retourne d'ailleurs inceſſamment à Bruxelles ; mais vous, pourquoi aller en Suiſſe ? Quoi, il y a un roi de Pruſſe dans le monde ! quoi, le plus aimable des hommes eſt ſur le trône ! les *Algarotti*, les *Wolf*, les *Maupertuis*, tous les arts y courent en foule, et vous iriez en Suiſſe ! Non, non, croyez-moi, établiſſez-vous à Berlin ; la raiſon, l'eſprit, la vertu y vont renaître. C'eſt la patrie de quiconque penſe ; c'eſt une belle ville, un climat ſain ; il y a une bibliothéque publique que le plus ſage des rois va rendre digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs les mêmes ſecours en tout genre ? Savez-vous bien que tout le monde s'empreſſe à aller vivre ſous le *Marc-Aurèle* du Nord. J'ai vu aujourd'hui un gentilhomme de cinquante mille livres de rentes, qui m'a dit : Je n'aurai point d'autre patrie que Berlin, je renonce à la mienne, je vais m'établir là, il n'y aura pas d'autre roi pour moi. Je connais un très-grand ſeigneur de l'Empire qui veut quitter ſa ſacrée Majeſté pour l'humanité du roi de Pruſſe. Mon cher ami, allez dans ce temple qu'il élève aux arts. Hélas ! je ne pourrai vous y ſuivre, un devoir ſacré m'entraîne ailleurs.

Je ne peux quitter madame *du Châtelet*, à qui j'ai voué ma vie, pour aucun prince, pas même pour celui-là ; mais je ferai consolé si vous vous faites une vie douce dans le seul pays où je voudrais être si je n'étais pas auprès d'elle. *Paupie* m'a appris vos arrangemens. Je vous en fais les plus tendres complimens ; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embrasser ! Adieu, mon cher *Isaac ;* vis content et heureux. 1742.

Si vous avez quelque chose à m'apprendre de votre destinée, écrivez à Bruxelles.

Adieu, mon aimable et charmant ami.

LETTRE LXXXVII.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 9 d'octobre.

J'ai reçu votre lettre du 2 d'octobre, mais pour celle du 12 de septembre, il était fort difficile qu'elle me parvînt, attendu que j'étais parti le 10 d'Aix-la-chapelle où elle était adressée. Je n'avais pas besoin assurément d'être excité à prendre vos intérêts auprès d'un prince à qui je les ai toujours osé, et osé seul représenter : car, quoi que vous en puissiez dire, soyez très-persuadé qu'il n'y a

1742. jamais eu que moi ſeul qui lui aye parlé de votre penſion. On ne paye actuellement aucun marchand. Vous ſavez que les tableaux de *Lancret* ne ſont point payés. Il faudra bien pourtant qu'on s'arrange à lá fin, et qu'on acquitte des dettes ſi preſſantes ; alors j'ai tout lieu de croire que vous ne ſerez point oublié. J'avoue qu'il eſt très-dur d'attendre. Cet homme-là s'empare d'une province plus vîte qu'il ne paye un créancier ; mais comme il ne perd de vue aucun objet, chaque choſe aura ſon temps. Il fait bâtir une ſalle de ſpectacle dont l'architecture ſera ce qu'il y aura de plus beau dans l'Europe en ce genre. Il aura une comédie l'année prochaine. Il fonde une académie pour l'éducation des jeunes gens d'une manière bien plus utile que ce qu'il s'était propoſé d'abord. Vous voyez que ce ſerait bien dommage ſi un prince qui fait de ſi grandes choſes oubliait les petites qui ſont néceſſaires ; je dis les petites par rapport à lui, car votre penſion eſt pour moi une très-grande affaire.

Je ne doute pas qu'avant qu'il ſoit un an, je ne réuſſiſſe à lui faire agréer M. de *la Bruère*, qui pourra avoir un emploi très-agréable pour un homme de lettres. Ce ſera une très-bonne acquiſition pour Berlin, mais c'eſt à mon gré une perte pour Paris. Je ne connais guère d'eſprit plus juſte et plus délicat. Il eſt bien

trifte qu'avec fes talens il ait befoin de fortir de France. 1742.

Vous me dites qu'il eft venu d'étranges récits fur le compte du roi de Pruffe d'Aix-la-chapelle, mais que madame *du Châtelet* ni moi nous n'y fommes point mêlés. Cette reftriction femble fuppofer que madame *du Châtelet* était à Aix-la-chapelle : c'eft un voyage auquel elle n'a pas penfé. Si elle avait eu à le faire, ce n'eft pas ce temps-là qu'elle eût pris. Je fais à peu-près d'où partent ces difcours ; mais il faut favoir que les fefeurs de tragédies, c'eft-à-dire, les rois et moi, nous fommes fifflés quelquefois par un parterre qui n'eft pas trop bon juge ; les auteurs en font fâchés, de ces fifflets, mais les rois s'en moquent et vont leur train.

Songez à votre fanté, et puiffiez-vous avoir inceffamment une bonne penfion affignée fur la Siléfie, laquelle vaut par an à fon vainqueur quatre millions fept cents mille écus d'Allemagne, toutes charges faites. Je vous embraffe de tout mon cœur.

1742.

LETTRE LXXXVIII.

A M. L'ABBÉ ONILLON. (*)

Octobre.

Allah, illah, allah, Mehemet rezoul, allah.

Je baiſe les barbes de la plume du ſage *Onillon*, fils d'*Onillon*, reſplendiſſant entre tous les imans de la loi du Chriſt.

Votre lettre a été pour moi ce que la roſée eſt pour les fleurs, et les rayons du ſoleil pour le tourneſol. Que DIEU vous couronne de proſpérité comme vous l'êtes de ſageſſe, et qu'il augmente la rondeur de votre face ! Mon cœur ſera dilaté de joie, et la reconnaiſſance ſera dans lui comme ſur mes lèvres, quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faibleſſe de mon drame par la force de ſon éloquence. J'attends avec impatience ſa docte diſſertation. Mais comme la poſte des infidelles eſt très-chère, et que le plus petit paquet coûte un ſultanin,

(*) Il avait écrit à l'auteur une lettre en ſtyle oriental, ſur la tragédie de Mahomet. M. de *Voltaire* lui répondit ſur le même ton.

je vous ſupplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté, ſelon les uſages de la peu ſublime poſte de Bruxelles. Ce paquet arrivera en ſix ou ſept jours, attendu qu'il n'y a que dix-ſept cents vingt-huit ſtades de la ville impériale de Paris à celle où la divine Providence nous retient actuellement. Que DIEU vous accorde toutes les églantines de Toulouſe, et toutes les médailles des quarante ! que le bordereau de la fortune tombe de ſes mains entre les vôtres !

1742.

Ecrit dans mon bouge, ſur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122.

Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfans des hommes, d'*Argental*, fils de *Fériol*, dont DIEU croiſſe la chevance, nous vous prions de l'aſſurer que nous ſoupirons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne ſoupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il ſera toujours, ainſi que ſa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendreſſes de notre cœur.

1742.

LETTRE LXXXIX.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Bruxelles, le 3 de novembre.

Je vous avoue que je ſuis auſſi fâché que vous du retard que vous éprouvez. Nous en raiſonnerons à loiſir à Paris où j'eſpère vous voir avant la fin du mois,

Satisfait ſans fortune, et ſage en vos plaiſirs.

Je voudrais bien voir cette ſageſſe un peu plus à ſon aiſe. On ne m'écrira que lorſque je ſerai à Paris. Ainſi juſque-là je n'ai rien de nouveau à vous dire. J'attends pour cet hiver la paix et votre penſion.

J'ai vu les meurtriers anglais et les meurtriers heſſois et hanovriens : ce ſont de très-belles troupes à renvoyer dans leurs pays. Dieu les y conduiſe, et moi à Paris, par le plus court ! Les maudits houſſards ont pris tout le petit équipage de mon pauvre neveu *Denis*, qui ſe tue le corps et l'ame en Bohème, et qui eſt malade à force de bien ſervir. Pour ſurcroît de diſgrâce, on lui a ſaiſi ici deux beaux chevaux qu'il envoyait à ſa femme, et je n'ai jamais pu les retirer des mains des

commis,

commis, gens maudits de DIEU dans l'Evangile, et plus dangereux que les houſſards. 1742.
Vous voyez que dans ce monde vous n'êtes pas le ſeul à plaindre.

Madame *du Châtelet* eſſuie tous les tours de la chicane, et moi tous ceux des imprimeurs.

Durum : ſed levius fit patientiâ,
Quidquid corrigere eſt nefas.

Quiconque eſt au coin de ſon feu, et qui ſonge en ſoupant qu'en Bohème on manque ſouvent de pain, doit ſe trouver heureux.

Je vous embraſſe ; comptez toujours ſur mon amitié.

LETTRE XC.

A M. D'ARNAUD, *à Paris.*

A Bruxelles, 20 de novembre.

MON cher enfant en *Apollon*, vous vous aviſez donc enfin d'écrire d'une écriture liſible, ſur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant. Il faut qu'il ſe ſoit fait en vous une bien belle métamorphoſe ; mais apparemment votre converſion ne durera pas, et vous

1742. allez retomber dans votre péché de paresse. N'y retombez pas au moins quand il s'agira de travailler à votre Mauvais riche, car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'espère beaucoup de votre plan, et surtout du temps que vous mettez à composer, car depuis trois mois vous ne m'avez pas fait voir un vers. *Sat citò si sat benè.*

Plusieurs personnes m'ont écrit que monsieur *Thiriot* répandait le bruit que j'avais part à votre comédie ; je ne crois pas que monsieur *Thiriot* puisse ni veuille vous ravir un honneur qui est uniquement à vous. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que celle d'en avoir reçu de vous les prémices, et d'avoir été le premier à vous encourager à traiter un sujet susceptible d'intérêt, de comique et de morale, et où vous pourrez peindre les vertus d'après nature, en les prenant dans votre cœur. A l'égard des vices, il faudra que vous sortiez un peu de chez vous ; mais les modèles ne seront pas difficiles à rencontrer.

Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles, si vous pouvez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XCI.

1742.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, novembre.

VOTRE gardiennerie m'a donc inſpiré, mon cher et reſpectable ami ; car j'ai renoué bien des fils à Mahomet et à Zulime avant que votre ordre angélique eût été ſignifié. Je ne pouvais pas me diſpenſer de faire imprimer Mahomet après les malheureuſes éditions qu'on en avait faites à Paris, et qu'on allait faire encore à Londres et en Hollande. J'ai été obligé d'envoyer à ces deux endroits le véritable manuſcrit, après l'avoir encore retouché ſelon mes petites forces. Il n'y a point d'épître dédicatoire au roi de Pruſſe, mais on imprime une lettre que je lui avais écrite, il y a deux ans, en lui envoyant un exemplaire manuſcrit de la pièce. Je crois que vous ne ſerez pas mécontent de la lettre : vous y trouverez les objections que le fanatiſme a pu faire, détruites ſans que je prenne la peine d'y répondre. Je me contente de faire ſentir qu'il y a eu plus d'un *Séide* ſous d'autres noms, et que la pièce n'eſt au fond qu'un ſermon contre les maximes infernales qui ont mis le couteau à la main des *Poltrot*, des

1742. *Ravaillac* et des *Châtel*. D'ailleurs, quoique je parle à un roi, la lettre eſt purement philoſophique : elle n'eſt ſouillée d'aucune flatterie ; je ſuis auſſi loin de flatter les rois que je le ſuis d'écrire au cardinal de *Fleuri* que je ſoupçonne *Prault* de l'édition clandeſtine de Mahomet.

Je ſupplie inſtamment mes anges d'étendre ici leurs ailes : leur Mahomet pour lequel ils ont eu tant de bontés, et qui m'a coûté tant de ſoins, ne m'a donc produit que des peines ! Mon ſort ſerait bien malheureux, ſi je n'avais pour ma conſolation *Emilie* et mes anges.

Je compte que nous partirons dans cinq ou ſix jours, et que nous ſerons à Paris vers le 20 du mois. Tous les lieux me ſeraient égaux ſans vous. Nous avons mené à Bruxelles une vie retirée qui eſt bien de mon goût ; j'y ai trouvé peu d'hommes, mais beaucoup de livres ; je n'ai pas laiſſé de travailler, mais ma mauvaiſe ſanté me fait perdre bien du temps ; elle ſe dérange plus que jamais. Vous rendrez heureuſe cette vie que la nature s'obſtine à tourmenter. Je retrouverai dans votre commerce et dans celui de madame d'*Argental* de quoi braver tous les maux.

Adieu ; les Autrichiens diſent qu'ils inonderont la France avec cent mille hommes l'année qui vient. Je n'en crois rien du tout.

LETTRE XCII.

1743.

A M. DE MONCRIF.

Premier de février.

J'AI été enchanté, Monſieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître en examinant les ouvrages d'un homme qui était l'ennemi du genre-humain (5). Si tous les gens de lettres penſaient comme vous, le métier ſerait bien agréable. Ce ſerait alors qu'on aurait raiſon de les appeler *humaniores litteræ*. J'ai oublié d'écrire à M. d'*Argenſon* que je le ſuppliais de me recommander à M. de *Maboul*; mais avec vous, Monſieur, on a beau avoir oublié ce qu'on voulait, vous vous en ſouviendrez. Je vous prie donc de vouloir bien ſuppléer mes péchés d'omiſſion, et de dire à M. d'*Argenſon* qu'il ait la bonté de me recommander fortement et généralement : ces deux adverbes joints font admirablement.

Le roi m'a donné ſon agrément pour être

(5) M. de *Moncrif* devait donner une édition des œuvres de *J. B. Rouſſeau*.

de l'académie, en cas qu'on veuille de moi.
1743. Reste à savoir si vous en voulez. Vous savez que, pour l'honneur des lettres, je veux qu'on fasse succéder un pauvre diable à un premier ministre (*) ; je me présente pour être ce pauvre diable-là.

J'écris à la plus aimable sainte qui soit sur la terre (**). Elle nous convertira tous. Elle était faite pour mener au ciel ou en enfer qui elle aurait voulu. Je compte sur sa protection dans cette vie et dans l'autre. Je me flatte aussi, mon cher Monsieur, que vous ne m'abandonnerez pas, et que quand vous aurez fini la grande affaire du frère d'*Athalie* et de *Phèdre*, vous donnerez des marques de votre amitié à votre ancien serviteur qui vous sera tendrement obligé, et qui vous aimera toute sa vie.

(*) Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 de janvier.

(**) Madame de *Villars*.

LETTRE XCIII.

1743.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce jeudi 15 de mai.

MON cher ami, qui me faites plus d'honneur que je n'en mérite, et qui me donnez autant de plaisir que j'en peux ressentir, la difficile *Emilie* a été très-contente de votre épître, à quelques bagatelles près. Jugez si j'en dois être enchanté. Je passai hier au soir à votre porte pour vous remercier. Je ne pus d'abord vous écrire parce que je souffrais beaucoup, mais votre épître m'a été un baume souverain.

Si vous voyez *Marivaux*, appliquez votre baume consolant sur son esprit très-injustement aigri. Vous savez s'il y a dans la bagatelle en question le moindre mot qui puisse le regarder; et s'il y avait la moindre apparence à la plus légère application, je ne l'y laisserais pas un moment. Il y a des gens bien méchans qui sèment toujours des poisons, tandis que vous faites naître des fleurs. Guérissez *Marivaux*, je vous en prie, des soupçons très-injustes que lui donnent des gens qui veulent nous tourmenter tous deux. *Vale, et me ama.*

1743.

LETTRE XCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

MON adorable ami, vous n'aurez pas aujourd'hui la moindre bouteille de ce vin que vous daignez aimer. En vous remerciant de celui de M. de *Mairan*. Je vais aujourd'hui à Verſailles, je ne reviendrai que ſamedi.

Mais, mon Dieu, je ſuis accuſé bien injuſtement. Ce n'eſt qu'à *la Noue* même que j'ai parlé, et c'eſt avec la plus tendre amitié que je lui ai fait mes repréſentations ; il les a reçues avec un peu d'aigreur. Mais, mon cher et reſpectable ami, je ne m'oppoſais à voir le viſage de *la Noue* couvert à Verſailles du turban d'*Oroſmane* que parce que je croyais qu'après avoir joué le rôle dans cette petite ville, il aurait le droit et la volonté de le jouer à Paris. Vous m'apprenez qu'il veut bien le céder à *Grandval*, après l'avoir joué à Verſailles, en province : c'eſt une nouvelle en tout ſens très-agréable pour moi. Il s'en faut beaucoup que mon goût pour la perſonne et les talens de *la Noue* ſoit diminué. Je ſerais fâché que *Grandval* jouât le rôle de *Titus* dans Brutus. Chacun a ſon talent et doit s'y renfermer. En vérité, vous devez avouer que

la

la Noue n'eſt pas fait pour *Oroſmane*. Vous aimiez Zaïre avant d'aimer *la Noue*. C'eſt les trahir tous deux que de donner *Oroſmane* à *la Noue*. Je vous conjure de lui faire entendre raiſon. N'appelez point acharnement ma juſte fermeté. *La Noue* devrait me remercier, je lui rends ſervice en le ſuppliant inſtamment de ne point paraître ſous une forme qui le dégrade. Joignez-vous à moi, faites-lui connaître ſes véritables intérêts; dites-lui qu'ils me ſont chers. Il ne faut pas que je lui déplaiſe en lui rendant ſervice. 1743.

J'ai reçu hier une lettre de l'archevêque de Narbonne par laquelle il me fait entendre qu'on l'a preſſé de ſuccéder à M. le cardinal de *Fleuri*, et qu'il accepte la place.

Perſécuté de tous côtés, que j'aye au moins le public pour moi. Il eſt de mon intérêt et de mon honneur de me préſenter ſous des faces différentes, et d'élever en ma faveur la voix publique qui, jointe à la vôtre, me conſole de tout. Mille tendres reſpects à mes deux anges que j'adore.

1743.

LETTRE XCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Verſailles, vendredi.

VOICI, mon très-cher ange, un fait comique. Je fais à M. le duc de *Richelieu* mes très-humbles plaintes de ce qu'il m'a forcé à laiſſer jouer *Rouſſelois* dans mes pièces, et de ce que tout Verſailles dit que c'eſt moi qui l'ai fait venir, que c'eſt moi qui lui ai écrit de la part de monſieur le premier gentilhomme de la chambre. Je m'épuiſe en doux reproches, je me lamente. M. de *Richelieu* me répond en pouffant de rire; eh bien, dit-il, après avoir bien ricané, voulez-vous que je vous avoue celui qui a écrit à *Rouſſelois*, ſans me conſulter? c'eſt *Roi*. Quoi *Roi*? Oui *Roi*, *Roi* le chevalier de Saint-Michel, *Roi* le cheval, *Roi* l'ennuyeux, *Roi* l'inſupportable, *Roi* qui fait aſſez bien des ballets. Il a gagné un homme à moi qui m'a recommandé *Rouſſelois* comme un *Baron*. Je l'ai fait jouer dans vos tragédies, croyant vous ſervir. Je vous avoue ma faute, et vous pouvez dire par-tout que c'eſt moi qui ai tort.

Mes chers anges, cela déſarme; mais mademoiſelle *Duménil* et ce pauvre *Paulin* ſont au

défefpoir, et M. le duc d'*Aumont* va me croire le plus inepte des mortels ; mais enfin la vérité triomphe, et M. le duc de *Richelieu* confeffe fon erreur. Il ne refte que *Roi* à punir ; mais il n'y a pas moyen de punir un fi fot homme. Juftifiez-moi bien, mes chers anges ; permettez que je vous dife que je fuis enchanté des bontés de fa Majefté. Le miniftère n'a pas mis à cela la dernière main ; mais il le fera. Je vous confie ce petit fecret comme à mes chers protecteurs que j'adorerai toute ma vie.

1743.

LETTRE XCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

QUAND les autres en ont gros comme un moucheron, j'en ai gros comme un chameau. Quoique j'aye commencé long-temps avant mes anges, je ne crois pas que j'aye la force de fortir aujourd'hui de mon lit. Si je fortais, ce ne ferait pas pour Mérope. Je fuis trop heureux que ces cahiers vous amufent. En voilà fix autres. J'aurai foin du quatrième acte d'Adélaïde, mais c'eft fur Zulime que je compte le plus. Si j'étais plus jeune et moins perfécuté, je travaillerais encore. Je fuis venu dans le temps de barbarie. Je ne fais rien de

cette académie ; tout ce que je ſais, c'eſt qu'il
1743. eſt bien cruel que deux hommes puiſſans ſe ſoient réunis pour m'arracher un agrément frivole, la ſeule récompenſe que je demandais, après trente années de travail. Bonjour ; vous êtes ma plus grande conſolation ; mais portez-vous bien l'un et l'autre.

LETTRE XCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

Vous avez bien raiſon, ange tutélaire ; je vous ai cherché tous ces jours-ci pour vous demander vos conſeils angéliques. Il eſt très-vrai que je dois avoir peur que *Satan* déguiſé en ange de lumière, eſcorté de *Marie Alacoque*, ſe déchaîne contre moi.

Oui, l'auteur de Marie Alacoque perſécute, et doit perſécuter l'auteur de la Henriade ; mais je ferai tout ce qu'il faudra pour apaiſer, pour déſarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné ſon agrément ; je tâcherai de le mériter. Je me conduirai par vos avis. La place, comme vous ſavez, eſt peu ou rien, mais elle eſt beaucoup par les circonſtances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en

dépend; mais le vrai bonheur, qui confifte à fentir vivement, fe goûte chez vous. 1743.

Adieu, mes adorables anges gardiens; ma vie eft ambulante, mais mon cœur eft fixe. Je vous recommande madame *du Châtelet* et *Céfar* : ce font deux grands-hommes.

LETTRE XCVIII.

A M. * * *,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Mars.

J'ai l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une feconde édition des Elémens de *Newton*, dans lefquelles j'ai donné un extrait de fa métaphyfique. Je vous adreffe cet hommage comme à un juge de la vérité. Vous verrez que *Newton* était de tous les philofophes le plus perfuadé de l'exiftence d'un Dieu; et que j'ai eu raifon de dire qu'un catéchifte annonce DIEU aux enfans, et qu'un *Newton* le démontre aux fages.

Je compte dans quelque temps avoir l'honneur de vous préfenter l'édition complète qu'on commence du peu d'ouvrages qui font

1743. véritablement de moi. Vous verrez par-tout, Monſieur, le caractère d'un bon citoyen. C'eſt par-là ſeulement que je mérite votre ſuffrage, et je ſoumets le reſte à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande conſolation, que j'avais oſé peindre, dans la Henriade, la religion avec ſes propres couleurs, et que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction que j'avais fait avec ſenſibilité l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'oſaſſe, après nos grands maîtres, tranſporter ſur la ſcène profane l'héroïſme chrétien. Enfin, Monſieur, vous verrez ſi, dans cette édition, il y a rien dont un homme, qui fait comme vous tant d'honneur au monde et à l'Egliſe, puiſſe n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui ſont tous la peinture de mon cœur, ſeront mes apologiſtes.

J'ai écrit contre le fanatiſme qui dans la ſociété répand tant d'amertumes, et qui dans l'état politique a excité tant de troubles. Mais plus je ſuis ennemi de cet eſprit de faction, d'enthouſiaſme, de rebellion, plus je ſuis l'adorateur d'une religion dont la morale fait du genre-humain une famille, et dont la pratique eſt établie ſur l'indulgence et ſur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi

qui l'ai toujours célébrée? Vous dans qui elle eſt ſi aimable, vous ſuffiriez à me la rendre chère. 1743.
Le ſtoïciſme ne nous a donné qu'un *Epictete*, et la philoſophie chrétienne forme des milliers d'*Epictete* qui ne ſavent pas qu'ils le ſont, et dont la vertu eſt pouſſée juſqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous ſoutient ſurtout dans le malheur, dans l'oppreſſion et dans l'abandonnement qui la ſuit, et c'eſt peut-être la ſeule conſolation que je doive implorer après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'eſt pas ce reſpect véritable pour la religion chrétienne qui m'inſpira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur. Il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu dès mon enfance pour ces ſottiſes faciles, pour ces indécences ornées de rimes, qui plaiſent par le ſujet à une jeuneſſe effrénée. Je fis à dix-neuf ans une tragédie d'après *Sophocle*, dans laquelle il n'y a pas même d'amour. Je commençai à vingt ans un poëme épique dont le ſujet eſt la vertu qui triomphe des hommes et qui ſe ſoumet à DIEU. J'ai paſſé mon temps dans l'obſcurité à étudier un peu de phyſique, à raſſembler des mémoires pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, pour celle d'un ſiècle dans lequel l'eſprit humain s'eſt perfectionné. J'y travaille tous les jours, ſinon avec

1743. ſuccès, au moins avec une aſſiduité que m'inſpire l'amour de ma patrie.

Voilà peut-être, Monſieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques-uns de vos confrères, des politeſſes qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même ſiècle dont j'écris l'hiſtoire. On m'a flatté que l'académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un ſimple citoyen qui n'a pour lui que ſes études et ſon zèle.

Mes ſentimens véritables ſur ce qui peut regarder l'Etat et la religion, tout inutiles qu'ils ſont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de *Fleuri*. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de ſa vie, vingt lettres qui prouvent aſſez que le fond de mon cœur ne lui déplaiſait pas. Il a daigné faire paſſer juſqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raiſons feraient mon excuſe, ſi j'oſais demander dans la république des lettres la place de ce ſage miniſtre.

Le déſir de donner de juſtes louanges au père de la religion et de l'Etat, m'aurait peut-être fermé les yeux ſur mon incapacité; j'aurais fait voir au moins combien j'aime cette religion qu'il a ſoutenue, et quel eſt mon zèle

pour le roi qu'il a élevé. Ce ferait ma réponfe aux accufations cruelles que j'ai effuyées; ce ferait une barrière contre elles, un hommage folennel rendu à des vérités que j'adore, et un gage de ma foumiffion aux fentimens de ceux qui nous préparent dans le dauphin un prince digne de fon père. (6)

1743.

LETTRE XCIX.

A M. * * *.

A Paris, 4 d'avril.

J'AI été bien malade, mon cher ami; j'ai fait parler à M. de *la Houffaye*, comme vous me l'avez ordonné; il me femble que c'eft une chofe affez aifée de faire retarder les affaires; voilà de toutes les grâces la plus facile à obtenir. Je n'ai point vu M. l'abbé *Berth*, qui devait m'expliquer tant de chofes; je ne fais où le déterrer. Si vous me mandez fa demeure, j'irai chez lui. Vous favez fi j'ai de l'empreffement à vous obéir. Notre Mérope n'eft pas encore imprimée; je doute qu'elle réuffiffe à

(6) On verra fans peine que cette lettre qui renferme une efpèce d'apologie, était deftinée à être répandue et à fervir de réponfe aux clameurs de la canaille littéraire, qui ne voulait pas que M. de *Voltaire* fût de l'académie françaife.

1743. la lecture autant qu'à la repréſentation ; ce n'eſt point moi qui ai fait la pièce, c'eſt mademoiſelle *Duménil.* Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant deux actes de ſuite ? Le public a pris un peu le change ; il a mis ſur mon compte une partie du plaiſir extrême que lui ont fait les acteurs, et la ſéduction a été au point que je n'ai pu paraître à la comédie qu'on ne m'ait battu des mains ; cette faveur populaire m'a un peu conſolé de la petite perſécution que j'ai eſſuyée de monſieur l'évêque de Mirepoix. L'académie, le roi et le public m'avaient déſigné pour avoir l'honneur de ſuccéder à M. le cardinal de *Fleuri* parmi les quarante ; mais M. de *Mirepoix* n'a pas voulu, et il a enfin trouvé, après deux mois et demi, un évêque pour remplir la place qu'on me deſtinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'académie, et de m'en tenir aux bontés du public ; mais il y a encore quelque choſe de plus précieux que cette bienveillance, peut-être paſſagère, c'eſt l'amitié conſtante d'un cœur comme le vôtre.

Les lettres ſont ici plus perſécutées que favoriſées. On vient de mettre à la baſtille l'abbé *Langlet*, pour avoir publié des Mémoires déjà connus, qui ſervent de ſupplément à l'hiſtoire de M. de *Thou ;* il a rendu un

très-grand ſervice aux bons citoyens et aux amateurs des recherches ſur l'hiſtoire ; il méritait des récompenſes, et on l'empriſonne à l'âge de ſoixante et huit ans. 1743.

Inſere nunc, Melibœe, piros, pone ordine viles.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens ; elle marie ſa fille, comme je crois vous l'avoir mandé, à M. le duc de *Montenero*, napolitain, au grand nez, au viſage maigre, à la poitrine enfoncée ; il eſt ici, et va vous enlever une françaiſe aux joues rebondies. *Vale, et me ama.*

LETTRE C.

A M. THIRIOT.

A Paris, le 11 de juin.

LA perſécution et le ridicule ſont un peu outrés. J'ai une récompenſe bien ſingulière et bien triſte, de trente années de travail. Ce n'eſt pas tant Jules-Céſar que moi qu'on proſcrit. Mais je ſonge encore plus à votre penſion qu'aux tribulations que j'éprouve, et le plus grand de mes chagrins eſt de voir ſouffrir mon ami ; car enfin la penſion du roi de Pruſſe vous eſt plus néceſſaire que ne me l'était la juſtice que me refuſe ma patrie.

1743.

LETTRE CI.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

Juin.

Il eſt bien dur de partir ſans avoir la conſolation d'embraſſer M. de *Pont-de-Veſle*. Je ne mettrais point de bornes à ma douleur, ſi, dans ma boîte de *Pandore*, il ne reſtait l'eſpérance de vous revoir un jour, et d'entendre avec vous Jules-Céſar. Les *brutes* qui me chicanent ſont auſſi ſots que ceux qui aſſaſſinèrent mon héros furent cruels.

LETTRE CII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, 5 de juillet.

Eh bien, mes adorables anges, ce petit hémiſphère eſt plus fou et plus malheureux que jamais; et moi ne ſuis-je pas un des plus infortunés de la bande? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis, vers le Danube, les autres ſur le Mein, et moi où vais-je? où ſuis-je? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous.

Eſt-on devenu aſſez déterminément oſtro-gots pour ne pas jouer Jules-Céſar? Si on avait dit, il y a quelques années, qu'on parviendrait à cet excès d'impertinence, on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous diſant qu'il y a ici une comédie aſſez paſſable, *Prin* et *Fierville* en ſont les principaux acteurs. Il y a une *Bercaville* qui vaut mieux ſans comparaiſon que toutes les ſoubrettes qu'on a eſſayées, et qui eſt plus effrontée elle ſeule que toutes les autres enſemble. Les Anglais ſont encore plus effrontés pourtant, et prennent un terrible aſcendant ſur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement; et les Hollandais, celui d'aſſiſtans derrière leurs maîtres. Peut-on ſe réjouir à Paris dans ce malheur général! hélas! il le faut bien; et on tuerait cent mille hommes en Allemagne, que l'opéra ſerait plein les vendredis. Mais pourquoi la comédie ne le ſera-t-elle pas?

1743.

Le roi de Pruſſe eſt réellement indigné des perſécutions que j'eſſuie; il veut abſolument m'établir à Berlin; j'ai ſacrifié ſa lettre à madame *du Châtelet* et à mes anges. Tout ce que je vous dis là, je le dis à M. de *Pont-de-Veſle*, baiſant toujours vos ailes avec un pur amour.

1743.

LETTRE CIII.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES.

A la Haie, 2 d'augufte.

MONSEIGNEUR,

Je dépêchai, le 21 du mois paffé, un courier jufqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame *Denis* ma nièce, femme du commiffaire des guerres : dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de *Maurepas;* et, fous l'enveloppe de M. de *Maurepas*, une lettre d'environ fix pages que j'avais l'honneur de vous adreffer, fans fignature. Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite, que le roi de Pruffe fait négocier fecrétement un emprunt de quatre cents mille florins à Amfterdam à trois et demi pour cent. Je concluais de là, ou que fes tréfors ne font pas auffi confidérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourfer des fommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permiffion de me fervir de cette connaiffance pour tâcher de démêler

s'il voudrait recevoir des ſubſides, et j'oſais propoſer une manière d'affamer les armées ennemies, laquelle ce prince pouvait mettre en uſage avec adreſſe. 1743.

Le même jour, 21 du mois paſſé, je fis propoſer, par une voie très-ſecrète, à ce monarque de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies touchant le paſſage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin ſur ſon territoire. Il a approuvé le projet; et ſi les choſes ne changent pas, ſon miniſtre aura ordre de retarder le paſſage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Pruſſe a ordre de ne point communiquer avec l'ambaſſadeur de France, parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale, dans la chaleur des conjonctures préſentes. On ne veut point du tout paraître lié avec vous; et on veut vous ſervir ſous main, en ménageant la république.

Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous aſſurer que le fond des ſentimens du roi de Pruſſe eſt tel qu'il était en 1741, quand il écrivit la lettre ci-jointe, dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

Je compte toujours lui faire ma cour à Aix-la-chapelle, vers le 18 de ce mois.

1743.

LETTRE CIV.

AU MEME.

Ce 3 d'augufte.

MONSEIGNEUR,

HIER, après le départ de ma lettre, j'en reçus une du roi de Pruffe, datée du camp de Husfelt en Siléfie, place dans laquelle il va bâtir une ville tandis qu'il fortifie fes frontières. Il fera le 14 à Berlin, et le 18 ou le 20 à Spa, et non plus à Aix-la-chapelle.

Je fuis toujours dans la même efpérance touchant le petit fervice que le roi de Pruffe doit rendre; mais je crains que cette démarche n'ait pas d'affez grandes fuites, fi ce prince refte dans les idées qu'il me témoigne. Tous fes correfpondans lui ont perfuadé que la France eft trop affaiblie pour mettre actuellement un grand poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime, que j'ai ici, de lui écrire des chofes qui doivent le dégoûter de votre alliance. Cet ami eft cependant entièrement dans vos intérêts; et le roi de Pruffe fent parfaitement qu'au fond votre caufe et la fienne font communes. Mais

cet

cet ami ne peut écrire autrement, de peur d'être démenti par les autres correſpondans ; et le roi de Pruſſe ne peut à préſent concevoir que des idées déſavantageuſes ſur tant de rapports. 1743.

Je ſuis obligé de vous dire que, dans ſa dernière lettre, il s'exprime dans les termes les plus durs ſur la conduite paſſée ; mais il paraît en ſentir autant d'affliction qu'il en parle avec violence.

Soyez très-perſuadé que, dès l'année 1741, il a prévu tout ce qui eſt arrivé. Il penſe à préſent que ſi ſa Majeſté envoyait ou feſait croire qu'elle envoie un corps conſidérable vers la Meuſe, cette démarche bien ménagée opérerait une très-grande déſunion entre le parti anglais, qui prédomine en Hollande, et le parti pacifique qu'on ne doit pourtant pas appeler le parti français. Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion ſur ces matières, j'en laiſſe le jugement ici à monſieur l'ambaſſadeur et à M. de *Laville*, dont les lumières et l'expérience ſont trop ſupérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différens et les miniſtres étrangers à portée de me parler librement. Je me borne et me bornerai toujours à vous rendre un compte ſimple et fidelle.

1743. Mais, comme il paraît néceſſaire que le roi de Pruſſe ait une opinion très-avantageuſe des forces et des réſolutions vigoureuſes de la France, j'oſe vous ſupplier de m'envoyer quelques couleurs avec leſquelles je puiſſe faire un tableau qui le frappe quand je lui ferai ma cour à Spa; et je vous en prie d'autant plus, que je ſuis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France eſt une maîtreſſe qu'il a quittée, mais qu'il aime et qu'il ſouhaite paſſionnément de voir embellie. M. *Trévor* m'a demandé aujourd'hui en confidence ſi je croyais que la maiſon de Lorraine eût un grand parti en Lorraine.

LETTRE CV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris*.

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, le 8 d'auguſte.

SOYEZ chancelier de France, Monſieur, ſi vous voulez que j'y revienne; rendez-nous la gloire des lettres, quand nous perdons celle des armes. Les hommes ſont faits originairement, ce me ſemble, pour penſer, pour s'inſtruire, et non pour ſe tuer. Faut-il que la guerre ne ſoit pas encore la ſeule perſécution que les arts eſſuient? Je gémis de voir

ce pauvre abbé *Langlet* enfermé, à ſoixante-dix ans, dans la baſtille, après nous avoir donné une bonne méthode pour étudier l'hiſtoire, et d'excellentes tables chronologiques. Qui ſont donc les vandales qui ſe ſont imaginés que l'impreſſion du ſixième volume des additions à l'hiſtoire de ce bon citoyen le préſident de *Thou*, était un crime d'Etat? Quel comble de barbarie, et quel excès de petiteſſe de ne pas permettre qu'on imprime des livres où l'on explique *Newton*, et où l'on dit que les rêveries de *Deſcartes* ſont des rêveries! 1743.

J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ſes penſées, que cet eſclavage dans lequel on veut chez vous mettre l'eſprit humain. Si l'on y va de ce train, que nous reſtera-t-il, que le ſouvenir de la gloire du beau ſiècle de *Louis XIV*?

Cette décadence me ferait ſouhaiter de m'établir dans le pays où je ſuis à préſent. N'ayant rien à y prétendre, je n'aurais point de plaintes à former. Je vivrais tranquille, et j'y ſouhaiterais à la France des temps plus brillans.

Il y a ici des hommes très-eſtimables; la Haie eſt un ſéjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'Etat ſimples citoyens. Il y a

1743. des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands-hommes opposés à de grands-hommes.

Je suis bien aise, pour l'honneur de la poësie, que ce soit un poëte qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine d'Hongrie, et que la trompette de la guerre ait été la très-humble servante de la lyre d'*Apollon*. Je vois, d'un autre côté, avec non moins d'admiration, un des principaux membres de l'Etat, dont le systême est tout pacifique, marcher à pied sans domestiques, habiter une maison faite pour ces consuls romains qui fesaient cuire leurs légumes, dépenser à peine deux mille florins par an pour sa personne, et en donner plus de vingt mille à des familles indigentes.

Ces grands exemples échappent à la plupart des voyageurs; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome, les récolets au capitole, et le miracle de S[t] *Janvier?* Des hommes de bien, des hommes de génie : voilà mes miracles.

Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment, même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal, et voilà ce que vous aimez. La Haie d'ailleurs est le pays des nouvelles et des livres; c'est

proprement la ville des ambaſſadeurs; leur ſociété eſt toujours très-utile à qui veut s'inſtruire. On les voit tous en un jour. On ſort, on rentre chez ſoi; chaque rue eſt une promenade; on peut ſe montrer, ſe retirer tant qu'on veut. C'eſt Fontainebleau, et point de cour à faire. 1743.

Adieu, Monſieur; plût à Dieu que je puſſe vous faire la mienne! Vous ſavez ſi je vous ſuis attaché pour jamais.

LETTRE CVI.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A la Haie, ce 8 d'auguſte.

J'AI reçu, monſieur le Duc, la lettre dont vous m'avez honoré par la voie de Francfort; mais il n'y a plus moyen de vous écrire par l'Allemagne, à moins que je ne veuille apprendre aux houſſards autrichiens combien je vous aime. Daignez donc me donner vos ordres dans les paquets que vous adreſſerez à madame *du Châtelet*.

Les troupes hollandaiſes ne pourront certainement joindre les alliés que le 15 ou le 16 de ſeptembre. Il paraît cependant que le

gouvernement anglais commence à faire
1743. réflexion que tout le fardeau de la guerre retombera ſur lui, et qu'il ſe ruine dans l'idée chimérique de faire avoir à la reine d'Hongrie un dédommagement aux dépens de la France. La moitié des Provinces-Unies a toujours des ſentimens de paix, et je ne voudrais pas parier que les troupes de la république n'euſſent bientôt des ordres de ne point agir, pour peu que la France témoigne de vigueur et de bonne conduite. Il y a grande apparence qu'on tirera de grands avantages de nos fautes paſſées. Dunkerque peut être rétabli pour n'être plus jamais détruit, et la France en deux ou trois mois de temps peut devenir plus reſpectable que jamais. Il paraît que nous ne ſommes pas extrêmement bien voulus dans les pays étrangers; quand je dis nous, je dis notre puiſſance, car on aime les particuliers en haïſſant la France. On nous traite comme nous traitons les jéſuites; on dit du mal du corps, et on eſt fort aiſe de vivre avec les membres; on nous prie à ſouper, et on chante pouille à notre miniſtère: on joue publiquement, par permiſſion du magiſtrat, une comédie intitulée la Préſomption punie, dans laquelle la reine d'Hongrie eſt repréſentée ſous le nom de *Mimi*; le cardinal de *Fleuri*, ſous celui d'un vieux bailli impuiſſant, qui,

ne pouvant coucher avec *Mimi*, veut lui ôter toute la fucceffion de fon père; le prince *Charles*, fous le nom de *Charlot*, chaffe le bailli et fes conforts; et voilà la Préfomption punie: on va voir de dix lieues cette mauvaife bouffonnerie qui fe joue à Amfterdam. J'aime encore mieux cette farce que la tragédie de *Dettingen*, cela ne caffe ni bras ni tête. Confervez la vôtre, monfieur le Duc, et permettez que je faffe auffi des fouhaits pour un individu fort aimable, qui a grande obligation au vôtre. Souffrez que je vous prie de daigner faire fouvenir de moi M. le duc de *Duras*, *in quo bene complacuifti*. Si vous pouvez m'apprendre de bonnes nouvelles, fi vous avez la bonté de me faire un tableau bien brillant de votre pofition, comptez que vous me ferez bien du plaifir. Vous favez avec quel tendre refpect je vous fuis attaché pour toute ma vie.

1743.

1743.

LETTRE CVII.

A M. AMELOT, *à Verſailles.*

A la Haie, ce 16 d'auguſte.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu les ordres et les ſages inſtructions dont vous m'honorez, en date du 11 du mois; permettez qu'avant d'y répondre, j'aye l'honneur de vous parler de quelques affaires préſentes.

Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réuſſir à mettre quelque obſtacle au paſſage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaiſes. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation à Berlin, l'a conduite heureuſement par le moyen du miniſtère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre pruſſienne de ne pas laiſſer paſſer les effets des Hollandais. M. de *Podewils* prépare exprès un mémoire très-long, et de la diſcuſſion la plus ample, qu'il ne préſentera que lundi 20 du mois. Il ſe paſſera bien du temps avant qu'on y ait répondu, et que cette affaire ſoit arrangée.

Cet événement du moins fera voir que le roi de Pruſſe eſt bien loin d'entrer dans les

meſures

mesures de la république et des Anglais, et qu'il est capable de les braver. 1743.

Le moment serait bien favorable pour agir auprès de sa Majesté prussienne ; mais j'apprends, par cet ordinaire de Berlin, que le roi n'ira point à Spa. On ne me mande point cette nouvelle comme absolument certaine. Dans le doute, je me tiens prêt à partir ; et si le roi de Prusse, contre toute attente, était encore en Silésie, j'irais lui faire ma cour à Breslaw.

Le premier usage que j'ai fait de vos instructions, a été de dire en confidence à l'envoyé de Prusse que je savais, à n'en point douter, que la reine d'Hongrie avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regarderait toujours le roi de Prusse comme son plus cruel ennemi. Il l'a mandé à sa cour dans le moment, sans me nommer, et il a accompagné ce discours de tout ce qui peut exciter le plus le roi son maître à se lier aux intérêts de la France. Il a pris l'occasion du départ de M. le marquis de *Fénélon*, pour faire valoir adroitement la vigueur du ministère français, les ressources de l'Etat, le courage de la nation. Je suis même convenu avec lui des termes.

Il m'a assuré encore que le premier dessein du roi son maître avait été d'assembler à Magdebourg une armée de neutralité ; mais

1743. qu'il en avait été détourné par nos disgrâces arrivées coup sur coup en Bavière, et aussi par la politique circonspecte et même timide du comte de *Podewils*, oncle du ministre de la Haie, qui a d'autant plus d'influence sur l'esprit de sa Majesté prussienne qu'il ne veut jamais en avoir.

C'est bien dommage que ce jeune homme plein d'esprit, qui plaît beaucoup au roi et au ministre son oncle, ne voye point le roi de Prusse à Spa, comme je l'espérais. J'ose vous assurer, Monseigneur, qu'il n'y a personne qui ait à présent le cœur plus français, et qui pût mieux vous seconder dans vos vues.

Cependant, je suis très-loin de perdre l'espérance; je vois même que de jour en jour le roi de Prusse se met dans la nécessité de n'avoir d'autre allié que sa Majesté. J'apprends, par les lettres du ministre hollandais à Pétersbourg, que ce prince refuse toujours, sous différens prétextes, d'accéder au traité défensif de la Russie et de l'Angleterre.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous rappeler, à cette occasion, ce que vous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 11, touchant la cour de Russie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre et la Hongrie; cependant vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre du résident *Swart*,

que le miniſtère ruſſe paraît entièrement autrichien. 1743.

Voilà, Monſeigneur, tout ce qui eſt venu à ma connaiſſance. Les démarches récentes du roi de Pruſſe auprès des Etats généraux pour la paix de l'Empire, la hardieſſe qu'il a de les mécontenter et de les braver, ſa froideur avec les Anglais, ſes longueurs avec les Ruſſes, et plus que tout cela ſon intérêt viſible, font eſpérer qu'on pourra le porter à quelque réſolution éclatante et digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidelle de tout ce que j'aurai aperçu à ſa cour, ſans oſer vous promettre qu'on puiſſe jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle.

J'aurai des lettres de recommandation de M. *Trévor* pour milord *Hindfort*, qui vous a tant fait de mal : je tâcherai de me lier avec lui, et de tourner à votre avantage l'heureuſe obſcurité à l'abri de laquelle je peux être reçu par-tout avec aſſez de familiarité.

Comme il a été néceſſaire que j'écriviſſe quelquefois ici en chiffres, et que je conſultaſſe M. le marquis de *Fénélon* et M. de *Laville*, il pourra arriver que je ſois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de *Valori*, qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réſerve convenable aux intérêts préſens.

1743. Encore une fois, je ne réponds d'aucun succès, mais soyez sûr du zèle le plus ardent.

La manière dont sa Majesté prussienne me parlera, réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai conseil de l'occasion et de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un esprit tel que le vôtre, et la protection d'un ministre tel que vous.

A l'égard de M. *Van-Haren*, il faut le regarder comme un homme incorruptible, mais il paraît aimer la gloire et les ambassades. Il voulait aller en Turquie; c'est de là que j'ai pris occasion de lui représenter qu'il trouverait plus d'amis et d'approbateurs à Paris qu'à Constantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire usage en cas que les yeux des Hollandais commençassent à s'ouvrir sur la ridicule injustice d'attaquer la France, sous prétexte d'un secours qu'ils ont refusé à la reine d'Hongrie quand elle en avait besoin, et qu'ils lui donnent quand elle peut s'en passer. En ce cas, *Van-Haren* pouvant avec honneur employer à la conciliation les talens qu'il a consacrés à la discorde, l'espérance d'être nommé ambassadeur en France, malgré l'usage qui l'en exclut comme frison, pourrait le flatter et le déterminer à servir la cause de la justice et de la raison.

LETTRE CVIII.

1743.

AU MEME.

A la Haie, ce 17 d'augufte.

MONSEIGNEUR,

HEUREUSEMENT, le courier n'eft pas encore parti. Je profite de cet inftant pour avoir l'honneur de vous informer qu'il vient d'arriver un courier du roi de Pruffe à fon miniftre, avec une lettre portant en fubftance qu'il regarde comme une violation du droit des fouverains, et *comme une marque de mépris pour fa perfonne*, le paffage des troupes hollandaifes par fon territoire, fans lui en avoir demandé, à lui expreffément, la permiffion. Il ordonne à fon miniftre, le jeune comte de *Podewils*, de prendre cette affaire avec hauteur, et d'exiger une fatisfaction authentique. De plus, il ordonne à fon miniftre de partir, et de venir recevoir fes ordres à Berlin, après avoir fait fes plaintes et demandé réparation. Il lui ordonne en même temps de ne partir qu'après avoir laiffé à la Haie un fecrétaire, et l'avoir inftruit du courant des affaires. La lettre eft datée de Glatz. Le voyage du miniftre à Berlin fera différé jufqu'au retour de ce

1743. secrétaire qui est actuellement à Spa, et auquel on dépêche un courier dans le moment.

J'observe que le roi de Prusse n'a été instruit du passage des troupes que par les dépêches datées de la Haie du 30 juillet, et que la personne que j'avais engagée à demander l'arrêt des munitions de guerre, l'avait obtenu dès le commencement de juillet, et cela même malgré la permission que les Etats devaient demander pour ces munitions.

Ces effets sont assez considérables, et j'aurai l'honneur de vous en adresser le mémoire par le premier ordinaire, après que je l'aurai traduit du hollandais en français.

La mésintelligence que j'avais trouvé l'heureuse occasion de préparer, touchant ces effets, est fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes, vient du juste maintien de la dignité de sa couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir à déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l'amener. J'ai peur que son ministre à la Haie, qui a plus d'une raison d'aimer ce séjour, ne ménage, autant qu'il pourra, une conciliation. Je n'attends pas une rupture ouverte, mais je tâcherai de faire en sorte que le ministre de sa Majesté prussienne attende encore quelques jours pour faire sa déclaration aux Etats généraux. Plus il aura tardé à

éclater, et plus tard la réconciliation ſe fera, et plus long-temps auſſi les munitions de guerre ſeront arrêtées. 1743.

Au reſte, je partirai pour Berlin avec ce miniſtre, et vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour le faire ſervir à vos intentions.

LETTRE CIX.

AU MEME.

MONSEIGNEUR,

Ce que vous mande M. de *Valori*, touchant la conduite du roi de Pruſſe à mon égard, n'eſt que trop vrai. Vous ſavez de quel nom et de quel prétexte je m'étais ſervi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit pluſieurs lettres ſur l'homme (*) qui ſervait de prétexte, et je lui en ai adreſſé quelques-unes qui ſont écrites avec la même liberté. Il y a dans ſes billets et dans les miens quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi, et qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que ſi j'étais brouillé ſans reſſource avec l'homme qui eſt le ſujet de ces plaiſanteries, je ſerais forcé alors d'accepter les offres

(*) *Boyer*, ancien évêque de Mirepoix.

1743. que j'ai toujours refusées, de vivre à la cour de Prusse. Ne pouvant me gagner autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France; mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village suisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point du palais d'*Alcine* où l'on est esclave, parce qu'on a été aimé, et je préfère surtout vos bontés vertueuses à une faveur si funeste.

Daignez me conserver ces bontés, et ne parler de cette aventure curieuse qu'à M. de *Maurepas*. Je lui ai écrit de Bareith, mais j'ai peur que le colonel *Mentzel* n'ait ma lettre.

LETTRE CX.

A M. THIRIOT.

A la Haie, ce 16 d'auguste.

Je mène ici une vie délicieuse dont les agrémens ne sont combattus que par le regret que m'inspirent mes amis, et surtout par le chagrin que j'ai de voir que vous ne vivez encore que de promesses. Je n'ai jamais douté de la pension, vous le savez; mais je suis

auſſi ſurpris qu'affligé de ces prodigieux retardemens. Le roi de Pruſſe vous fera-t-il donc vieillir dans l'eſpérance? et l'inſcription de votre tombeau ſera-t-elle un jour : Ci gît qui attendit ſon payement? En vérité, cela perce le cœur. J'eſpère en parler bientôt fortement à ſa Majeſté pruſſienne, ſoit aux eaux de Spa, ſoit à Berlin. Vous ſavez que je ne ſuis pas 1743.

Diſſimulator opis propriæ mihi commodus uni.

Je n'ai heureuſement rien à demander à ce monarque pour moi-même. On eſt bien honteux quand on demande pour ſoi, mais on eſt bien hardi quand on demande pour un ami. Le roi de Pruſſe m'a fait l'honneur, en dernier lieu, de m'écrire pluſieurs lettres dans leſquelles il daigne m'offrir un établiſſement sûr et avantageux. Je lui ai répondu que le plus bel établiſſement pour moi, était le bonheur de le voir et de l'entendre, que je n'en voulais point d'autre, et que ſi je pouvais renoncer à ma patrie et à mes amis à qui je dois tout, je paſſerais le reſte de ma vie dans ſa cour. Voilà où j'en ſuis, et voilà quels ſeront toujours mes ſentimens. Je ſuis même aſſez heureux pour que le roi de Pruſſe les approuve. Tout roi qu'il eſt, il ne trouve pas mauvais que les grands devoirs de l'amitié aillent les premiers.

1743. Ne vous méprenez plus ſur le nom d'un homme qui ſera immortel dans ce pays-ci. Ce n'eſt point *Van-Hyden*, c'eſt *Van-Haren* qu'il s'appelle. Il lui eſt arrivé la même choſe qu'à *Homère*. On gagnait ſa vie à réciter ſes vers aux portes des temples et des villes. La multitude court après lui quand il va à Amſterdam. On l'a gravé avec cette belle inſcription :

Quæ canit ipſe fecit.

Vous ne ſauriez croire combien cette fadaiſe, par laquelle j'ai répondu à ſes politeſſes et à ſes amitiés, m'a concilié ici les eſprits. On en a imprimé plus de vingt traductions. Il n'eſt rien tel que l'apropos.

Bonſoir ; croyez qu'en tout temps et en tout lieu, je ſongerai à vos intérêts. Je vous embraſſe.

LETTRE CXI.

1743.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Sur l'eau, près d'Utrecht, ce 23 d'augufte.

LA Haie en Touraine eft donc une ville bien célèbre ! Savez-vous, mon cher et refpectable ami, que votre lettre adreffée à la Haie, n'eft pas venue d'abord en Hollande. Je l'ai reçue avec ces belles paroles : *Inconnu à la Haie en Touraine; renvoyée à la Haie en Hollande.* Oh bien, il n'y aura plûs de *quiproquo;* me voici fur le chemin de Berlin. Le roi de Pruffe devait aller à Spa, il devait aller à Aix-la-chapelle, il m'ordonne d'aller lui faire ma cour dans fa capitale, et peut-être apprendrai-je, en courant la pofte, qu'il a changé d'avis, et il faudra courir en Franconie ou dans le haut Palatinat. Heureufement, je ne crains point les houffards en voyageant, comme je fais, avec des allemands ; et d'ailleurs je leur réciterai des vers pour la reine d'Hongrie. Le fameux colonel *Mentzel* a commencé par être comédien. Je lui ferai jouer Jules-Céfar, puifqu'on ne le joue point à Paris. Ah ! plût à Dieu que les dévots ne fuffent pas plus à craindre que les houffards ! Ayez pitié de moi, *faltem vos amici mei.* Ecrivez-moi un petit mot à Berlin. On dit que

vous n'avez pas trop bien vendu votre charge.
1743. On n'achète chèrement dans ce temps-ci que des malheurs. Daignez me mander ce que devient ce pays fait pour être ſi aimable ; y eſt-on bien fou ? y a-t-on de la crainte, de l'eſpérance ? ou plutôt Paris ne s'occupe-t-il pas plus d'une danſeuſe que de ce qui ſe paſſe ſur le Rhin ? Cela n'eſt peut-être pas ſi fou. Les véritables fous, en vérité, ſont ceux qui font tuer les hommes, et je mets encore de ce nombre ceux qui voyagent en Pruſſe, pouvant être à Paris ; mais puiſque ces fous-là ſont les plus malheureux, dites-leur des choſes bien conſolantes ; daignez les égayer par des nouvelles. Ayez la bonté de préſenter leurs reſpects à vos parens et amis. Bonſoir, mes anges ; j'enrage du meilleur de mon cœur. Adieu, les plus aimables perſonnes du monde.

LETTRE CXII.

1743.

A M. AMELOT.

Ce 3 d'octobre.

MONSEIGNEUR,

En revenant de la Franconie, où j'ai resté quelques jours après le départ de sa Majesté prussienne, je reprends le fil de mon journal.

Le roi de Prusse me dit à Bareith, environ le 13 ou le 14 du mois passé, qu'il était bien content que le roi eût envoyé de l'argent à l'empereur, et qu'il était satisfait des explications données par M. le maréchal de *Noailles*, au sujet de l'électeur de Mayence; mais, ajouta-t-il, il résulte de toutes vos démarches secrètes, que vous demandez la paix à tout le monde, et il se pourrait très-bien faire que votre cour eût fait des propositions contre moi à l'électeur de Mayence, seulement pour entamer une négociation, et pour sonder le terrain.

C'est donc ainsi, lui dis-je en riant, que vous en usez, vous autres rois; et c'est ainsi, probablement, que vous fîtes, au mois de mai, des propositions à la reine d'Hongrie contre la France. Etes-vous toujours dans cette

1743. idée, me répondit-il; je vous jure ſur mon honneur que je n'ai jamais penſé à faire cette démarche. Il me répéta deux fois ces paroles, en me frappant ſur l'épaule; et vous ſentez bien que, quand un roi jure deux fois ſur ſon honneur, il n'y a rien à répliquer. Il m'ajouta : Si j'avais fait la moindre offre à la reine d'Hongrie, on l'eût acceptée à genoux; et il n'y a pas long-temps que les Anglais m'ont offert la carte blanche, ſi je voulais envoyer ſeulement dix mille hommes à l'armée autrichienne.

Enſuite il me dit qu'il allait voir à Anſpach ce qu'on pourrait faire pour la cauſe commune, qu'il y attendait l'évêque de Wurtzbourg, et qu'il tâcherait de réunir les cercles de Suabe et de Franconie. Il promit, en partant, au margrave de Bareith, ſon beau-frère, qu'il reviendrait chez lui avec de grands deſſeins et même de grands ſuccès.

Ces ſuccès ſe bornèrent à des promeſſes vagues du margrave d'Anſpach, de s'unir aux autres princes en faveur de l'empereur, quand ſa Majeſté pruſſienne donnerait l'exemple. L'évêque de Wurtzbourg ne ſe trouva point à Anſpach, et même n'envoya pas s'excuſer. Le roi de Pruſſe alla voir l'armée de l'empereur, et n'entama rien d'eſſentiel avec le général *Sékendorff*.

Tandis qu'il fesait cette tournée, le margrave me parla beaucoup des affaires présentes. 1743.
Il venait d'être déclaré feld-maréchal du cercle de Franconie. C'est un jeune prince plein de bonté et de courage, qui aime les Français, et qui hait la maison d'Autriche. Il voyait assez que le roi de Prusse n'était point du tout dans l'intention de rien risquer et d'envoyer une armée de neutralité vers la Bavière. Je pris la liberté de dire au margrave en substance, que s'il pouvait disposer de quelques troupes en Franconie, les joindre aux débris de l'armée impériale, obtenir du roi, son beau-frère, seulement dix mille hommes, je prévoyais en ce cas que la France pourrait lui donner en subside de quoi en lever encore dix mille cet hiver en Franconie, et que toute cette armée, sous le nom d'armée des cercles, pourrait arborer l'étendard de la liberté germanique, auquel d'autres princes auraient alors le courage de se rallier; et que le roi de Prusse engagé, pourrait encore aller plus loin.

Le margrave et son ministre approuvèrent ce projet et l'embrassèrent avec chaleur, d'autant plus qu'il pouvait mettre ce prince en état de faire valoir plus d'une prétention dans l'Empire; mais il fallait gagner l'évêque de Wurtzbourg et de Bemberg, de qui la tête est, dit-on, très-affaiblie; et le ministre du

1743. margrave me dit que, moyennant trente à quarante mille écus, on pourrait déterminer les miniſtres de cet évêque.

Le roi de Pruſſe, à ſon retour à Bareith, ne parla pas de la moindre affaire à ſon beau-frère, et l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraiſſant vouloir retenir de force à Berlin le duc de *Virtemberg*, ſous prétexte que madame la ducheſſe de *Virtemberg*, ſa mère, voulait faire élever ſon fils à Vienne.

Irriter ainſi le duc de *Virtemberg*, et déſeſpérer ſa mère, n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Suabe, et de réunir tant de princes. La ducheſſe de *Virtemberg*, qui était à Bareith pour s'aboucher avec le roi de Pruſſe, m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah! me dit-elle, le roi de Pruſſe veut-il être un tyran? veut-il, pour prix de lui avoir confié mes enfans, et donné deux régimens, me forcer à demander juſtice contre lui à toute la terre? Je veux avoir mon fils. Je ne veux point qu'il aille à Vienne; c'eſt dans ſes Etats que je veux qu'il ſoit élevé auprès de moi. Le roi de Pruſſe me calomnie quand il dit que je veux mettre mon fils entre les mains des Autrichiens. Vous ſavez ſi j'aime la France, et ſi mon deſſein n'eſt pas d'y aller paſſer le reſte de mes jours, quand mon fils ſera majeur.

Enfin,

Enfin, la querelle fut apaisée. Le roi de Prusse me dit qu'il ménagerait plus la mère, qu'il rendrait le fils si on le voulait absolument; mais qu'il se flattait que de lui-même le jeune prince aimerait à rester auprès de lui. 1743.

Sa Majesté prussienne partit ensuite pour Leipsick et pour Gotha, où il n'a rien déterminé.

Aujourd'hui vous savez quelles propositions il vous fait; mais toutes ses conversations et celles d'un de ses ministres, qui me parle assez librement, me font voir évidemment qu'il ne se mettra jamais à découvert que quand il verra l'armée autrichienne et anglaise presque détruite.

Il faudrait du temps, de l'adresse et beaucoup plus de vigueur que le margrave de Bareith n'en a pour faire réussir, cet hiver, le projet d'assembler une armée de neutralité.

Le roi de Prusse veut beaucoup de mal au roi d'Angleterre; mais il ne lui en fera que quand il y trouvera sécurité et profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère; mais il me parle toujours du roi de France avec une estime respectueuse; et j'ai de sa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de sa Majesté lui a fait beaucoup d'impression.

Je pars vers le 12; j'aurai l'honneur de

1743. vous rendre un compte beaucoup plus ample. Je me flatte que vous et monſieur le contrôleur général permettrez que je prenne ici trois cents ducats, pour acheter un carroſſe et m'en retourner, ayant dépenſé tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyages.

LETTRE CXIII.

AU MEME.

A Berlin, 8 d'octobre.

MONSEIGNEUR,

DANS le dernier entretien particulier que j'eus avec ſa Majeſté pruſſienne, je lui parlai d'un imprimé qui courut, il y a ſix ſemaines, en Hollande, dans lequel on propoſait des moyens de pacifier l'Empire, en ſéculariſant des principautés eccléſiaſtiques en faveur de l'empereur et de la reine d'Hongrie, ſuivant l'exemple qu'on en donna, le ſiècle paſſé, à la paix de Veſtphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le ſuccès d'un tel projet; que c'était rendre à *Céſar* ce qui appartient à *Céſar*; que l'Egliſe ne devait que prier DIEU pour les princes; que les bénédictins n'avaient pas été inſtitués pour être ſouverains; et que cette opinion, dans laquelle j'avais toujours

été, m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'avoua que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne ferait pas fâché d'être compris dans ces reſtitutions que les prêtres doivent, dit-il, en conſcience aux rois, et qu'il embellirait volontiers Berlin du bien de l'Egliſe. Il eſt certain qu'il veut parvenir à ce but, et ne procurer la paix que quand il y verra de tels avantages.

1743.

C'eſt à votre prudence à profiter de ce deſſein ſecret qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être ſi l'empereur lui feſait, dans un temps convenable, des ouvertures conformes à cette idée, et preſſait une aſſociation de princes de l'Empire, le roi de Pruſſe ſe déterminerait à ſe déclarer; mais je ne crois pas qu'il voulût que la France ſe mêlât de cette ſécularifation, ni qu'il faſſe aucune démarche éclatante, à moins qu'il n'y voye très-peu de péril et beaucoup d'utilité.

Il me dit que, dans quelque temps, on verrait éclore des événemens agréables à la France. J'ai peur que ce ne ſoit une énigme qui n'a point de mot. Il veut toujours me retenir. Il m'a fait encore parler aujourd'hui par la reine-mère; mais je crois que je dois plutôt venir vous rendre compte, que de jouir ici de ſa faveur.

1743.

LETTRE CXIV.

A M. THIRIOT.

A Berlin, le 8 d'octobre.

J'AI reçu vos deux lettres en revenant de la Franconie à la ſuite d'un roi qui eſt la terreur des poſtillons, comme de l'Autriche, et qui fait tout en poſte. Il traîne ma momie après lui. Je n'ai que le temps de vous dire un mot. *Jodelet*, prince, eſt entouré de rois, de reines, de muſique, de bals. Le roi de Pruſſe daigne, en quatre jours de temps, faire ajuſter ſa magnifique ſalle des machines, et faire mettre au théâtre le plus bel opéra de *Metaſtaſio* et de *Haſſ;* le tout parce que je ſuis curieux. *Jodelet*, prince, s'en retourne, après ce rêve, être à Paris *Jodelet* tout court, être berné et écraſé comme de coutume; mais il ne s'en retournera pas ſans s'être jeté aux pieds du roi, en faveur de ſon ami *Thiriot*, et ſans avoir obtenu quelque choſe. Ce ne ſera pas aſſurément le fruit le moins flatteur du plus agréable voyage qu'on ait jamais fait. L'amitié qui me ramène à Paris, eſt toujours à Berlin la première divinité à qui je ſacrifie.

LETTRE CXV.

1743.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Brunſvick, le 16 d'octobre.

J'ai reçu, dans mes courſes, la lettre où mon cher aplatiſſeur de ce globe daigne ſe ſouvenir de moi avec tant d'amitié. Eſt-il poſſible que je ne vous aye jamais vu que comme un météore toujours brillant et toujours fuyant de moi ? n'aurai-je pas la conſolation de vous embraſſer à Paris ?

J'ai fait vos complimens à vos amis de Berlin, c'eſt-à-dire, à toute la cour, et particulièrement à M. de *Valori*. Vous êtes là, comme ailleurs, aimé et regretté. On m'a mené à l'académie de Berlin, où le médecin *Eller* a fait des expériences par leſquelles il croit faire croire qu'il change l'eau en air élaſtique; mais j'ai été encore plus frappé de l'opéra de Titus, qui eſt un chef-d'œuvre de muſique. C'eſt, ſans vanité, une galanterie que le roi m'a faite, ou plutôt à lui ; il a voulu que je l'admiraſſe dans ſa gloire.

Sa ſalle d'opéra eſt la plus belle de l'Europe. Charlotembourg eſt un ſéjour délicieux : *Fédéric* en fait les honneurs, et le roi n'en fait rien. Le roi n'a pas encore fait tout ce qu'il voulait,

1743. mais ſa cour, quand il veut bien avoir une cour, reſpire la magnificence et le plaiſir.

On vit à Potſdam comme dans le château d'un ſeigneur français qui a de l'eſprit, en dépit du grand bataillon des gardes, qui me paraît le plus terrible bataillon de ce monde.

Jordan reſſemble toujours à *Ragotin*; mais c'eſt *Ragotin* bon garçon et diſcret, avec ſeize cents écus d'Allemagne de penſion. D'*Argens* eſt chambellan, avec une clef d'or à ſa poche et cent louis dedans, payés par mois. *Chazot*, ce *Chazot* que vous avez vu maudiſſant la deſtinée, doit la bénir; il eſt major, et a un gros eſcadron qui lui vaut environ ſeize mille livres, au moins, par an. Il l'a bien mérité, ayant ſauvé le bagage du roi à la dernière bataille.

Je pourrais, dans ma ſphère pacifique, jouir auſſi des bontés du roi de Pruſſe, mais vous ſavez qu'une plus grande ſouveraine, nommée madame *du Châtelet*, me rappelle à Paris. Je ſuis comme ces Grecs qui renonçaient à la cour du grand roi, pour venir être honnis par le peuple d'Athènes.

J'ai paſſé quelques jours à Bareith. Son Alteſſe royale m'a bien parlé de vous. Bareith eſt une retraite délicieuſe où l'on jouit de tout ce qu'une cour a d'agréable ſans les incommodités de la grandeur. Brunſvick, où je ſuis,

a une autre eſpèce de charme : c'eſt un voyage céleſte où je paſſe de planète en planète, pour revoir enfin ce tumultueux Paris où je ſerai très-malheureux ſi je ne vois pas l'unique *Maupertuis* que j'admire et que j'aime pour toute ma vie. 1743.

LETTRE CXVI.

A M. AMELOT.

27 de novembre.

MONSEIGNEUR,

En arrivant à la Haie, je commence par vous rendre compte de pluſieurs particularités dont je n'ai pu encore avoir l'honneur de vous informer.

Pour aller par ordre, je dirai d'abord que le roi de Pruſſe m'écrivit quelquefois de Potſdam à Berlin, et même de petits billets de ſon appartement à ma chambre, dans leſquels il paraiſſait évidemment qu'on lui avait donné de très-ſiniſtres impreſſions qui s'effaçaient tous les jours peu à peu. J'en ai entre autres une du 7 de ſeptembre, qui commence ainſi: „ Vous me dites tant de bien de la France et „ de ſon roi, qu'il ſerait à ſouhaiter, &c. et

1743. „ qu'un roi digne de cette nation, qui la gou„ verne ſagement, peut lui rendre aiſément „ ſon ancienne ſplendeur. Perſonne de tous „ les ſouverains de l'Europe ne ſera jamais „ moins jaloux que moi de ſes ſuccès „.

J'ai conſervé cette lettre, et lui en ai rendu pluſieurs autres qui étaient écrites à deux marges, l'une de ſa main, l'autre de la mienne. Il me parut toujours juſque-là revenir de ſes préjugés; mais lorſqu'il fut prêt à partir pour la Franconie, on lui manda, de plus d'un endroit, que j'étais envoyé pour épier ſa conduite. Il me parut alors altéré, et peut-être écrivit-il à M. *Chambrier* quelque choſe de ſes ſoupçons. D'autres perſonnes charitables écrivirent à M. de *Valori* que j'étais chargé, à ſon préjudice, d'une négociation ſecrète, et je me vis expoſé tout d'un coup de tous les côtés. Je fus aſſez heureux pour diſſiper tous ces nuages. Je dis au roi qu'à mon départ de Paris, vous aviez bien voulu ſeulement me recommander en général de cultiver par mes diſcours, autant qu'il ſerait en moi, les ſentimens de l'eſtime réciproque et l'intelligence qui ſubſiſte entre les deux monarques. Je dis à M. de *Valori* que je ne ſerais que ſon ſecrétaire, et que je ne profiterais des bontés dont le roi de Pruſſe m'honore, que pour faire valoir ce miniſtre; c'eſt en effet à quoi je travaillai. L'un

et

et l'autre me parurent ſatisfaits ; et ſa Majeſté pruſſienne me mena en Franconie avec des diſtinctions flatteuſes. 1743.

Immédiatement avant ce voyage, le miniſtre de l'empereur à Berlin m'avait parlé de la triſte ſituation de ſon maître. Je lui conſeillai d'engager ſa Majeſté impériale à écrire de ſa main une lettre touchante au roi de Pruſſe. Ce miniſtre détermina l'empereur à cette démarche, et l'empereur envoya la lettre par M. de *Sékendorff.* Vous ſavez que le roi de Pruſſe m'a dit depuis, qu'il y avait fait une réponſe dont l'empereur doit être très-ſatisfait. Vous ſavez qu'à ſon retour de Franconie à Berlin, il fit propoſer, par M. de *Podewils*, à M. de *Valori*, de vous envoyer un courier, pour ſavoir quelles meſures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur; mais ce que le roi me diſait de ces meſures, me paraiſſait ſi vague, il paraiſſait ſi peu déterminé, que j'oſai prier M. de *Valori* de ne pas envoyer un courier extraordinaire, pour apprendre que le roi de Pruſſe ne propoſait rien.

Je peux vous aſſurer que la réponſe que fit M. de *Valori* au ſecrétaire d'Etat, étonna beaucoup le roi, et lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors, à pluſieurs repriſes, qu'il aurait ſouhaité que j'euſſe eu une lettre de créance. Je lui dis

1743. que je n'avais aucune commiſſion particulière, et que tout ce que je lui diſais, était dicté par mon attachement pour lui. Il daigna m'embraſſer à mon départ, me fit quelques petits préſens, à ſon ordinaire, et exigea que je revinſſe bientôt. Il ſe juſtifia beaucoup ſur la petite trahiſon dont M. de *Valori* et moi nous vous avons donné avis. Il me dit qu'il ferait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant, je ne ſerais point ſurpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de *Chambrier*, tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'être ſon eſpion.

J'arrivai le 14 à Brunſvick, où le duc voulut abſolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il refuſait conſtamment deux régimens que les Hollandais voulaient négocier dans ſes Etats. Il m'aſſura que lui et beaucoup de princes n'attendaient que le ſignal du roi de Pruſſe, et que le ſort de l'Empire était entre les mains de ce monarque : il m'ajouta que le collége des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût, ſans les conſulter, admis à la dictature le mémoire préſenté, il y a un mois, contre l'empereur, par la reine d'Hongrie; qu'il ſouhaitait que le collége des princes pût s'adreſſer à ſa Majeſté pruſſienne (comme roi de Pruſſe), pour l'engager à ſoutenir leurs droits, et que cette union en amènerait

bientôt une autre en faveur de sa Majesté impériale. 1743.

Plusieurs personnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs, que si l'empereur signifiait au roi de Prusse qu'il va être réduit à se jeter entre les bras de la cour de Vienne, et à concourir à faire le grand-duc roi des Romains, cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Prusse, et mettrait fin à cette politique qui lui a fait envisager son bien dans le mal d'autrui.

On m'a encore assuré qu'on commence à redouter en Allemagne le caractère inflexible de la reine d'Hongrie, et la hauteur du grand-duc, et que vous pourrez profiter de cette disposition des esprits.

Oserais-je, Monseigneur, vous soumettre une idée qu'un zèle, peut-être fort mal éclairé, me suggère ? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Virtemberg, à Anspach, à Brunsvick, à Bareith, à Berlin. S'il se pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres pressantes pour les princes de l'Empire dont il espère le plus, si je pouvais porter au roi de Prusse les copies des réponses faites à l'empereur, ne pourrait-on pas pousser alors le roi de Prusse dans cette association tant désirée, qui se trouverait déjà signée en effet par tous ces princes ? on saurait du moins alors certai-

1743. nement à quoi s'en tenir ſur le roi de Pruſſe; et s'il abandonnait la cauſe commune, ne pourriez-vous pas, à ſes dépens, faire la paix avec la reine d'Hongrie? vous ne manquerez de reſſources ni pour négocier ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves qui ſont les très-humbles ſerviteurs de votre raiſon ſupérieure.

LETTRE CXVII.

A M. DE LA MARTINIERE,

AUTEUR DU DICTIONNAIRE GEOGRAPHIQUE.

A Paris, ce 3 de janvier.

1744. J'AI attendu le temps des étrennes, Monſieur, pour avoir l'honneur de vous répondre. J'ai cru que les uſages du jour de l'an juſtifieraient l'inſolence que j'ai de vous donner mon carroſſe. Votre hiſtoire de *Puffendorf*, dans laquelle vous avez corrigé une partie de ſes fautes, eſt un préſent plus conſidérable que celui que j'oſe vous faire. Si j'avais l'honneur de porter quelque couronne électorale, j'enverrais le carroſſe chez vous, traîné par ſix chevaux gris-pommelés, avec un beau

brevet de penſion dans les bourſes de la portière ; mais je n'ai qu'une ſtérile couronne de laurier ; et ſi je penſe en prince, mes étrennes ne ſont que d'un homme de lettres : ayez la bonté de les accepter, Monſieur, comme celles d'un ami qui ne peut vous témoigner combien il vous eſtime. 1744.

Voulez-vous bien vous charger de préſenter mes profonds reſpects à monſieur l'ambaſſadeur et à madame l'ambaſſadrice d'Eſpagne, à M. et madame de *Fogliani*, et à tous ceux qui daignent ſe ſouvenir de moi ?

J'aurai l'honneur de vous envoyer le tome qui vous manque de ce mauvais recueil qu'on a fait de mes œuvres. Il eſt vrai que je donnai, il y a quelques années, à monſieur l'envoyé d'Angleterre, un exemplaire d'une autre édition, non moins mauvaiſe, que je trouvai à Amſterdam. Je ne manquerai pas d'obéir aux ordres de madame la marquiſe de *Saint-Gilles*, à la première occaſion ; mais il faut qu'elle ſache que je préfère un quart d'heure de ſa vue et de ſa converſation à tous les vers, à toute la proſe de ce monde. Adieu, Monſieur ; je ſuis pour toute ma vie avec la plus tendre eſtime,

votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur, &c.

1744. LETTRE CXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Bruxelles, 2 de février.

Il me prend envie de mander des nouvelles à mes anges. M. de *Stairs*, au nez haut, arrive ici dans ce moment; on lui tire le canon. Je ne crois pas qu'il s'expose au nôtre. Les Hollandais ne se déclarent point. Le roi d'Angleterre portera tout le fardeau, qui est un peu pesant. Ses Hanovriens, qui campent aux portes de Bruxelles, disent publiquement qu'on les mène à la boucherie, et sont assez fâchés du voyage. J'ai vu les troupes flamandes, troupes déguenillées et mal payées. On doit actuellement onze mois aux officiers. Allons, Français, réjouissez-vous.

Voici une lettre du sieur *Rutan*. Vous me direz : Pourquoi madame *du Châtelet* ne me l'envoie-t-elle pas elle-même? Vraiment elle avait grande envie d'accompagner la lettre de ce *Ruian* d'une longue épître; mais elle est si fatiguée d'avoir conversé toute la journée avec *Christianus Wolfius* et gens semblables, qu'elle n'a pas la force d'écrire. Vous n'aurez donc que ce billet de moi; mais les tendres

complimens qu'elle vous fait, valent mieux que cent de mes lettres. Mille refpects à mes anges. 1744.

LETTRE CXIX.

A M. PALLU,

Intendant de Lyon, en faveur d'un juif.

Le 20 de février.

BÉNI foit, Monfieur, l'ancien Teftament, qui me fournit l'occafion de vous dire que de tous ceux qui adorent le nouveau, il n'y a perfonne qui vous foit plus attaché que moi. L'un des defcendans de *Jacob*, honnête fripier, comme tous ces meffieurs, en attendant le meffie très-fermement, attend auffi votre protection, dont il a dans ce moment plus de befoin.

Les gens du premier métier de St *Matthieu*, qui fouillent les juifs et les chrétiens aux portes de votre ville, ont faifi je ne fais quoi, dans la culotte d'un page ifraélite, appartenant au circoncis qui aura l'honneur de vous remettre ce billet en toute humilité.

Permettez-moi de joindre mes *amen* aux fiens. Je n'ai fait que vous entrevoir à Paris,

1744. comme *Moïse* vit DIEU ; il me ferait bien doux de vous voir face à face, si le mot de face est fait pour moi. Conservez, s'il vous plaît, vos bontés à votre ancien et éternel serviteur, qui vous aime de cette affection tendre, mais chaste, qu'avait le religieux *Salomon* pour les trois cents sunamites.

LETTRE CXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, en félicité, ce 28 d'avril.

Je vous envoie, mes anges tutélaires, un énorme paquet par la voie de M. de *la Reinière*. Dans ce paquet vous trouverez le premier acte et le premier divertissement qui doit faire bâiller monsieur le dauphin et madame la dauphine, mais qui pourra vous amuser, car il plaît à madame *du Châtelet*, et vous êtes dignes de penser comme elle. Quand vous aurez tant fait que de lire ce premier acte, je vous prie de le cacheter, avec la lettre ci-jointe, pour M. le duc de *Richelieu*, et de faire mettre le tout à la poste; mais la prière la plus essentielle que je vous fais, c'est de me faire des critiques. Vous pensez bien que j'en garde un exemplaire par-devers moi,

ainſi vous n'aurez ſeulement qu'à marquer ſur un petit papier ce que vous déſapprouverez. 1744.
Il ſe pourra bien faire que vous receviez auſſi, par la même poſte, le divertiſſement du ſecond acte; on le copie actuellement, et il y a apparence que vous aurez encore ce petit fardeau.

J'ai mis auſſi dans le paquet un cinquième acte de Pandore, avec une lettre pour l'abbé de *Voiſenon*, qui demeure rue Culture ou Couture-Sainte-Catherine; et je vous demande les mêmes bontés pour ce paquet que pour celui qui eſt deſtiné à M. le duc de *Richelieu*. A l'égard de la paſtorale qui ſert de divertiſſement au ſecond acte de la fête-dauphine, vous pouvez la garder; M. de *Richelieu* en a déjà un exemplaire. Vous verrez, mes chers anges, que, ſi j'ai perdu mon temps à Cirey, ce n'eſt pas à ne rien faire; auſſi j'ai fait graver ſur la porte de ma galerie :

Aſile des beaux arts, ſolitude où mon cœur
Eſt toujours occupé dans une paix profonde,
C'eſt vous qui donnez le bonheur
Que promettait en vain le monde.

Cela veut dire que votre amie eſt preſque toujours dans la galerie.

Ne vous laſſez point de moi, mes anges;

1744. armez-vous de courage; car, dès que j'aurai fini l'ambigu du dauphin, je vous fers d'une Fauffe Prude, revue et corrigée, qu'il faudra bien que vous aimiez. Quoi ! faudra-t-il que l'opéra foit toujours fade, et la comédie toujours larmoyante ? et l'hiftoire un chaos de faits mal digérés, une gazette de marches et de contre-marches ? je veux mettre ordre à tout cela avant de mourir. Les récompenfes feront pour les autres, et le travail pour moi.

Mais Cirey et votre amitié confolent de tout. Ce Cirey eft un bijou, et n'a pas befoin de l'être ; il n'a befoin que de vous poffféder.

Je me mets toujours à l'ombre de vos ailes, et vous fuis tendrement attaché, à vous, mes deux anges, et à M. de *Pont-de-Vefle*, quoiqu'il me mette moins fous fes ailes que vous. *Valete.*

LETTRE CXXI.

1744.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 de mai.

MON cher ami, vous m'avez envoyé le plus joli journal qu'on ait jamais fait. Pardonnez ſi je réponds en proſe à des vers ſi aimables ; je ne pourrais pas même vous payer en vers ; je ſuis d'ailleurs preſque glacé par mon ouvrage pour la cour. Je me repréſente un dauphin et une dauphine ayant tout autre choſe à faire qu'à écouter ma rapſodie. Comment les amuſer ? comment les faire rire ? moi travailler pour la cour ! j'ai peur de ne faire que des ſottiſes. On ne réuſſit bien que dans des ſujets qu'on a choiſis avec complaiſance.

Cui lecta potenter erit res ,
Nec facundia deſeret hunc , nec lucidus ordo.

Molière et tous ceux qui ont travaillé de commande, y ont échoué. J'eſpérerais plus de l'opéra de Prométhée, parce que je l'ai fait pour moi. M. de *Richelieu* l'a donné à mettre en muſique à *Royer*, et le deſtine pour une des ſecondes fêtes qu'il veut donner. Or je veux ſur cela, mon cher ami, vous ſupplier

1744. de faire une petite négociation. J'avais, il y a quelques mois, confié ce Prométhée à madame *Dupin*, qui voulait s'en amuser et l'orner de quelques croches, avec M. de *Franqueville* et *Jéliotte*. Je crois qu'elle ne me saura pas mauvais gré si M. de *Richelieu* y fait travailler *Royer*; c'est un arrangement que je n'ai ni pu ni dû empêcher.

Je vous supplie d'en dire un petit mot à la déesse de la beauté et de la musique, avec votre sagesse ordinaire.

Mais, s'il vous plaît, que faites-vous à Paris cet été? seriez-vous assez philosophe et assez ami pour passer quelques jours à Cirey? vous y trouveriez deux personnes qui vous feraient peut-être supporter la solitude. Quand vous aurez vu et revu Dardanus et l'Ecole des mères, venez ici dans l'école de l'amitié.

Cette duchesse de *Luxembourg*, dont le nom de baptême est *belle et bonne*, avait quelque velléité de venir voir comment on vit entre deux montagnes, dans une petite maison ornée de porcelaines et de magots. Affermissez-la dans ses louables intentions, et soyez le digne écuyer de votre adorable gouvernante.

Je vous embrasse tendrement, mon cher et ancien ami, *operum nostrorum candide judex.*

LETTRE CXXII.

1744.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 8 de mai.

JE bénis DIEU et le roi de Pruſſe de ce qu'enfin vous allez être du nombre des élus de ce monde, et qu'on ſonge à vous payer; mais permettez-moi de réſerver mon *Te Deum* pour le jour où vous aurez touché votre argent. Cette petite ſomme payée à la fois vous mettrait fort à l'aiſe, et votre philoſophie s'en trouvera très-bien. Je vous aſſure que c'eſt un des plus grands plaiſirs que le roi de Pruſſe pût me faire. Il m'écrit toujours des lettres charmantes; mais la lettre de change qu'il doit vous envoyer me paraîtra un chef-d'œuvre.

J'ai lu les Extraits de *Cicéron* (*) que j'ai trouvé très-élégamment traduits. Je ne ſais ſi ces penſées détachées feront une grande fortune; ce ſont des choſes ſages, mais elles ſont devenues lieux communs, et elles n'ont pas cette préciſion et ce brillant qui ſont néceſſaires pour faire retenir les maximes. *Cicéron* était diffus et il devait l'être, parce

(*) Par l'abbé d'*Olivet*.

1744. qu'il parlait à la multitude. On ne peut pas d'un orateur, avocat de Rome, faire un *la Rochefoucauld*. Il faut dans les penſées détachées plus de ſel, plus de figures, plus de laconiſme. Il me paraît que *Cicéron* n'eſt pas là à ſa place.

On m'a mandé que l'Ecole des mères (*) eſt tombée à la ſeconde et à la troiſième repréſentation. Il n'y a guère d'ouvrage dont on m'ait dit plus de mal; mais je me défie toujours des jugemens précipités. Une pièce de théâtre n'eſt jamais bien jugée qu'avec le temps.

Je n'ai point lu et je ne veux point lire l'ouvrage contre M. de *Maupertuis* : c'eſt un grand mathématicien et un grand génie. Qu'a-t-on à lui reprocher? Laiſſons là toutes ces brochures ridicules; je n'ai le temps que de lire de bons livres; je lirai ſurement celui de l'abbé *Prévoſt*. Je n'ai pu lire qu'à Cirey ſa traduction libre et très-libre de la vie de *Cicéron*; elle m'a fait un très-grand plaiſir. Je fais venir les lettres à *Brutus*, et ſurtout celles de *Brutus*, qui me paraiſſent bien plus nerveuſes que celles de *Marc-Tulle*. Bonſoir; écrivez à votre ancien ami qui vous aime toujours.

(*) Par M. de *la Chauſſée*.

LETTRE CXXIII.

1744.

AU MEME, *à Paris.*

A Cirey, le 30 de mai.

Je vous ſuis très-obligé de la ſenſibilité que vous me marquez à la perte que je viens de faire de ce pauvre *Denis*. Sa veuve eſt très à plaindre ; elle a fait une perte unique ; elle était adorée d'un mari honnête homme et aimable ; elle perd des jours et des nuits, et de la fortune qu'elle ne retrouvera plus.

Je vous avais prié, par la réponſe que je fis à votre première lettre, de dire à M. l'abbé de *Rothelin* combien je m'intéreſſais à ſa ſanté. Vous avez prévenu mes prières, mais vous m'annoncez de fort triſtes nouvelles. Il faudrait que des ames comme la ſienne vécuſſent dans de meilleurs corps et dans un meilleur ſiècle, et que la vertu ne fût point obligée de rendre hommage au fanatiſme et à l'hypocriſie.

J'attends avec impatience la nouvelle du payement qui s'eſt fait attendre ſi long-temps. Il faut bien qu'enfin vous jouiſſiez de cette petite aiſance qui ne dérangera pas votre philoſophie, mais qui la rendra plus heureuſe.

1744. Le bonheur que je goûte dans une retraite délicieuse, et dans un loisir toujours occupé des arts et de l'amitié, augmentera par les accroissemens de votre fortune, si on peut appeler fortune ce nécessaire qu'on vous a promis.

Je vous embrasse.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 5 de juin.

Vous m'avez écrit, adorable ange, des choses pleines d'esprit, de goût et de bon sens, auxquelles je n'ai pas répondu parce que j'ai toujours travaillé. Figurez-vous que, pendant ce temps-là, M. de *Richelieu* envoie au président *Hénault* et à M. d'*Argenson* le ministre, l'informe esquisse de cet ouvrage. J'en suis très-fâché; car les hommes jugent rarement si l'or est bon quand ils le voient dans la mine, tout chargé de terre et de marcassites. J'écris au président pour le prévenir. J'espère qu'avec du temps et vos conseils, je pourrai venir à bout de faire quelque chose de cet essai; mais je vous demande en grâce de jeter dans le feu le manuscrit que vous avez.

Pourquoi

Pourquoi voulez-vous garder des titres contre moi ? pourquoi conſerver les langes de mon enfant quand je lui donne une robe neuve ? 1744.

Je conviens avec vous que le plaiſant et le tendre ſont difficiles à allier. Cette amalgame eſt le grand œuvre ; mais enfin cela n'eſt pas impoſſible, ſurtout dans une fête. *Molière* l'a tenté dans la Princeſſe d'Elide, dans les Amans magnifiques ; *Thomas Corneille* dans l'Inconnu : enfin, cela eſt dans la nature. L'art peut donc le repréſenter, et l'art y a réuſſi admirablement dans Amphytrion. Je vous avertis d'ailleurs qu'on a voulu une *Sanchette* ou *Sancette*, et que je la fais un enfant ſimple, naïve et ayant autant de coquetterie que d'ignorance ; c'eſt du fond de ce caractère que je prétends tirer des ſituations agréables.

Si quid noviſti rectius iſtis
Candidus, imperti, ſi non, his utere meçum.

1744.

LETTRE CXXV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 11 de juin.

Souvenez-vous que j'avais dit à celui qui vous fait tant attendre :

Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

Je n'ai point dit vous n'en *perdez* pas, puiſque voilà neuf années perdues juſqu'à préſent pour vous. Cependant, je ne puis croire que, tout *Veſpaſien* qu'il eſt, par ſon goût que vous lui reprochez pour l'argent, il ne vous paye à la fin en *Titus*. Il ne vous a pas demandé votre mémoire pour ne vous rien donner; il exerce votre patience, mais il ne la confondra point. Je vous réponds qu'on paye exactement toutes les penſions qu'il donne; on les paye même tous ſes mois; il ne s'agit que d'être mis ſur l'état, et je vous aſſure qu'enfin vous y ſerez. Je vous plains beaucoup, l'épreuve eſt trop longue; mais je ſerais bien trompé ſi, dans peu de temps, vous ne recevez une ſomme honnête. Malheureuſement les nouvelles affaires que la ſucceſſion d'Oſtfriſe va ſuſciter, pourraient être un prétexte d'un nouveau délai; mais une affaire auſſi petite que la vôtre ne doit pas être comptée

pour une dépenſe : enfin, j'eſpère encore qu'il ne fera pas une injuſtice ſi criante. 1744.

Je vous prie de dire à M. l'abbé de *Rothelin* qu'il doit me compter parmi ceux qui s'intéreſſent le plus à ſon état ; je lui ſuis ſincèrement dévoué comme citoyen et comme homme de lettres.

J'avoue qu'il eſt triſte qu'il ait été forcé de ſacrifier ſa philoſophie et ſa manière de penſer à des hypocrites et à des imbécilles. *Fari quæ ſentiat* eſt le plus beau privilége de l'humanité ; mais il faut être anglais pour jouir de cette prérogative. Si on avait le malheur de le perdre, il quitterait un monde bien peu regrettable. Je ſuis plus détaché que jamais des tourbillons des ſots dans la douce ſolitude qui fait ma conſolation ; et ſi la fête de monſieur le dauphin ne me rappelait pas à Paris, je ne crois pas que j'y revinſſe jamais. *Le paradis terreſtre eſt où je ſuis.* Si vous aviez vu mon appartement, vous me croiriez plus mondain que philoſophe. Je me crois pourtant plus philoſophe que mondain. Comptez que dans ma philoſophie l'amitié tient toujours un grand chapitre ; je la regarde comme le baume qui guérit toutes les bleſſures que la fortune et la nature font continuellement aux hommes.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

1744.

LETTRE CXXVI.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 18 de juin.

J'ai reçu, monſieur le Duc, les opinions de mes juges qui, à peu de choſe près, juſtifient ma manière de penſer. Vous m'avez donné une terrible beſogne. J'aurais mieux aimé faire une tragédie qu'un ouvrage dans le goût de celui-ci (*). La difficulté eſt preſque inſurmontable, mais je me flatte qu'à la fin mon zèle me ſauvera. Voici un prologue que la priſe de Menin m'a inſpiré. Il me paraît qu'il embraſſe aſſez naturellement le ſujet de vos victoires et celui du mariage. Peut-être l'envie de vous ſervir m'aveugle ; mais il me paraît que *Mars* et *Vénus* viennent aſſez à propos, et que l'arbre chargé de trophées, dont les rameaux ſe réuniſſent, fournit un des heureux corps de deviſe qu'on ait jamais vus.

Je n'ai qu'une certaine portion de talent, et je vous avoue que j'ai mis dans ce prologue tout ce que la nature du ſujet fournit à ma très-faible capacité; j'en envoie un double

(*) La Princeſſe de Navarre. On n'a pas trouvé le prologue dont l'auteur parle ici

à mes juges. Qu'ils prennent bien garde que ſouvent *il meglio el nemico del bene.* 1744.

Les divertiſſemens du premier acte ne peuvent devenir que plus mauvais ſous ma main ; et ſi le ſpectacle de ce premier acte, tel qu'il eſt, ne fait pas un grand effet, je ſuis l'homme du monde le plus trompé.

Voyez donc, monſieur le Duc, ſi vous voulez que j'envoye à *Rameau* ce prologue et ces fêtes du premier acte, tandis que je travaillerai au reſte.

Ce reſte eſt extrêmement difficile, encore une fois, parce que vous avez ordonné l'alliage des métaux. J'y travaille comme un homme qui veut vous plaire ; mais croyez-moi ſur le prologue et ſur les fêtes du premier acte : ce ne ſont pas des morceaux qui flattent aſſez mon amour propre pour m'aveugler. Il n'y a ici d'autre gloire pour moi que celle de vous obéir. Le grand point eſt que je vous fourniſſe un ſpectacle brillant et plein d'agrément, qui faſſe honneur à votre magnificence et à votre goût ; et je vous réponds que tout cela ſe trouve dans le prologue et dans le premier acte. Je ne parle que du tableau ; il eſt aiſé de ſe le repréſenter. Y a-t-il rien de plus contraſté et de plus magnifique, j'oſe dire de plus neuf ? Où trouvera-t-on une femme perſécutée, arrêtée par des fêtes à toutes les portes par où

elle veut fortir ? Songez bien que je ne prends
1744. le parti que de ce tableau que je foutiens devoir faire un effet charmant; croyez-en l'expérience que j'ai du théâtre. J'abandonne tout, mon ftyle, mes fcènes, mes caractères; j'infifte fur ces deux divertiffemens dont je peux parler fans faire l'auteur. Enfin, je crois voir cela très-clair, et enfin il faut prendre un parti : *Rameau* preffe. Je travaillerai nuit et jour pour vous, mais encouragez-moi un peu, et fiez-vous un peu à qui vous aime et vous refpecte fi tendrement.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 11 de juillet.

LE convalefcent fait partir aujourd'hui, fous l'enveloppe de M. de *la Reinière*, le plus énorme paquet dont jamais vous ayez été excédé; c'eft, mes anges, toute la pièce avec les divertiffemens, telle à peu-près que je fuis capable de la faire. Je ne vous demande pas d'en être auffi contens que madame *du Châtelet* et M. le préfident *Hénault*, mais je vous demande de l'envoyer à M. le duc de *Richelieu*, et d'en paraître contens.

Je fouhaiterais, pour le bien de votre ame,

que vous voulussiez faire grâce à *Sanchette*, dont vous m'avez paru d'abord si mécontens. 1744.
Tenez-moi quelque compte d'avoir mis au théâtre un personnage neuf dans l'année 1744, et d'avoir, dans ce personnage comique, mis de l'intérêt et de la sensibilité. Comment avez-vous pu jamais imaginer que le *bas* pût se glisser dans ce rôle? comment est-ce que la naïveté d'une jeune personne ignorante, et à qui le nom seul de la cour tourne la tête, peut tomber dans le bas? ne voulez-vous pas distinguer le bas du familier, et le naïf de l'un et de l'autre?

Il n'y a de bas que les expressions populaires et les idées du peuple grossier. Un *Jodelet* est bas, parce que c'est un valet ou un vil bouffon à gages.

Morillo est d'une nécessité absolue; il est le père de sa fille, une fois, et on ne peut se passer de lui. Or, s'il faut qu'il paraisse, je ne vois pas qu'il puisse se montrer sous un autre caractère, à moins de faire une pièce nouvelle.

Je pourrai ajouter quelques airs aux divertissemens, et surtout à la fin; mais dans le cours de la pièce, je me vois perdu si on souffre des divertissemens trop longs. Je maintiens que la pièce est intéressante; et ces divertissemens n'étant point des intermèdes, mais

1744. étant incorporés au ſujet, et feſant partie des ſcènes, ne doivent être que d'une longueur qui ne refroidiſſe pas l'intérêt.

Enfin, vous pouvez, je crois, envoyer le tout à M. de *Richelieu*, et préparer ſon eſprit à être content. S'il l'eſt, ne pourrait-on pas alors lui faire entendre que cette muſique, continuellement entrelacée avec la déclamation des comédiens, eſt un nouveau genre pour lequel les grands échafaudages de ſymphonie ne ſont point du tout propres? ne pourrait-on pas lui faire entendre qu'on peut réſerver *Rameau* pour un ouvrage tout en muſique? Vous me direz ce que vous en penſez, et je me conformerai à vos idées.

Que de peines vous avez avec moi! et que d'importunités de ma part! En voici bien d'un autre. Vous ſouvenez-vous avec quels ſermens réitérés ce fripon de *Prault* vous promit de ne pas débiter l'infame édition qu'il a fait faire à Trévoux? M. *Pallu* me mande qu'elle eſt publique à Lyon. Je le ſupplie de la faire ſéqueſtrer; mais je vous demande en grâce d'envoyer chercher ce miſérable, et de lui dire que ma famille eſt très-réſolue à lui faire un procès criminel, s'il ne prend pas le parti de faire lui-même ſes diligences, pour ſupprimer cette œuvre d'iniquité. Il a aſſurément grand tort, et on ne

peut

peut ſe conduire avec plus d'imprudence et de mauvaiſe foi. Je travaillais à lui procurer une édition complète et purgée de toutes les ſottiſes qu'il a miſes ſur mon compte dans ſon indigne recueil ; et c'eſt pendant que je travaille pour lui qu'il me joue un ſi vilain tour. Il ne ſent pas qu'il y perd, que ſon édition ſe vendrait mieux, et ne ſerait point étouffée par d'autres, ſi elle était bonne.

1744.

Mais preſque tous les libraires ſont ignorans et fripons ; ils entendent leurs intérêts auſſi mal qu'ils les aiment avec fureur. La mauvaiſe foi de *Prault* me fait d'autant plus de peine, que je me flattais que cette même édition, corrigée ſelon mes vues, ferait celle dont je ſerais le plus content. Vous allez trouver ma douleur trop forte ; mais vous n'êtes pas père : pardonnez aux entrailles paternelles, vous qui êtes le parrain et le protecteur de preſque tous mes enfans. Adieu, mon cher et reſpectable ami ; madame *du Châtelet* vous dit toujours des choſes bien tendres ; car comment ne vous pas aimer tendrement. Mille reſpects à tous les anges.

P. S. Permettez que le bavard diſe encore un petit mot de la Princeſſe de Navarre et du Duc de Foix. Il m'eſt devenu important que cette drogue ſoit jouée bonne ou mauvaiſe. Elle n'eſt pas faite pour l'impreſſion ;

1744. elle produira un ſpectacle très-brillant et très-varié ; elle vaut bien la Princeſſe d'Elide, et c'eſt tout ce qu'il faut pour le courtiſan; mais c'eſt auſſi ce qu'il me faut. Cette bagatelle eſt la ſeule reſſource qui me reſte, ne vous déplaiſe, après la démiſſion de M. *Amelot*, pour obtenir quelque marque de bonté qu'on me doit pour des bagatelles d'une autre eſpèce dans leſquelles je n'ai pas laiſſé de rendre ſervice. Entrez donc un peu, mon cher ange, dans ma ſituation, et ſongez plutôt ici à votre ami qu'à l'auteur, et au ſolide qu'à la réputation. Je ferai pourtant de mon mieux pour ne pas perdre celle-ci.

VOLTAIRE.

Autre bavarderie. Je ſuis pourtant toujours pour cet arbre chargé de trophées, dont les rameaux ſe réuniſſent. Eſt-ce encore ce coquin de M. le chevalier *Roi* qui m'a volé cette idée ? Je viens de lire Nérée. Je ne ſais ſi je ne me trompe ; mais cela ne me paraît écrit ni naturellement ni correctement.

Ces deux choſes manquant, font déteſtablement.

J'en demande pardon à monſieur le chevalier.

LETTRE CXXVIII.

1744.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 23 de juillet.

J'AVAIS déjà fait le divertiſſement du ſecond acte, ſelon le projet que j'avais envoyé à M. de *Richelieu*. M. le préſident *Hénault* doit avoir à préſent entre les mains ce nouveau divertiſſement. Le comité peut comparer mes Maures avec mon berger qui tue les monſtres tout ſeul pendant que l'évêque bénit les drapeaux. Il peut choiſir ou rejeter tout.

Je vous avertis, mon cher ange gardien, que la comédie eſt à peu-près faite ſelon les deux manières, c'eſt-à-dire, qu'avec le divertiſſement de la Princeſſe *Eſone*, tiré d'*Higin*, madame de *Navarre* n'eſt reconnue qu'au troiſième acte, et qu'avec mes Maures, mes amours, mon baſſin, mon groupe, tirés de ma tête, madame de *Navarre* eſt reconnue au ſecond acte. Vous devinez tout le reſte. J'ai reçu votre projet du troiſième acte, et je vous remercie d'aider la faibleſſe de mon imagination; mais je vous ſupplie de ne pas imiter les comédiens italiens, quand vous craignez d'imiter *Roi*. Or, ce ſerait les imiter bien

1744. pauvrement que de donner un feu d'artifice, fans autre raifon que l'envie de le donner; mais que ce feu d'artifice ferve à expliquer un fecret, à dénouer une intrigue, alors il me femble que c'eft une invention très-agréable. J'ai imaginé qu'on avait prédit à la princeffe qu'elle aimerait un jour fon ennemi; et l'accompliffement de cette prédiction fe trouvera renfermé dans les lettres de feu qui paraîtront fur un ciel étoilé, comme un ordre des Dieux écrit dans le ciel. Laiffez-moi donc conferver mon divertiffement du premier acte; il ne reffemble point tant, ce me femble. Ce font les trois déeffes elles-mêmes qui font une galanterie de leur pomme à la princeffe. Les guerriers font néceffaires, parce qu'ils la jettent dans l'embarras. Enfin, il me femble que c'eft n'imiter perfonne que de faire arrêter les gens à chaque porte par des fêtes. C'eft principalement dans cette invention que confifte toute la galanterie; et pour peu que la mufique foit bonne, il me paraît que ce premier acte doit beaucoup réuffir.

A l'égard des autres, vous fentez bien qu'il y a deux tons qui dominent, celui de la tendreffe et celui du comique; je ne dis pas celui du bouffon. J'appelle comique le rôle de *Sanchette*, qui eft tout neuf au théâtre, et qui doit partager au moins l'attention.

J'entends par comique la ſcène de *Léonore* avec ſa maîtreſſe, où elle dit : 1744.

> Mais, ſi j'étais fille d'un empereur,
> Si j'étais reine de la France, &c.

Je ne ſais ce que vous aviez contre moi quand vous m'avez mandé que cette *Léonore* parlait en ſuivante de comédie. Je ſoutiens que quand madame de *Villars* n'avait pas le malheur d'être dévote, elle ne s'exprimait pas autrement. Je vous demande bien pardon; mais cette ſcène de la princeſſe et de ſa confidente eſt, avec ce que j'y ai ajouté, une des moins mauvaiſes de l'ouvrage ; prenez garde que le reſte ne retombe dans tous les combats ordinaires *de la gloire et du devoir.* Enfin, il faut ſe réſoudre à quelque choſe dans cette beſogne où il y a peu d'honneur à acquérir, mais qui eſt très-importante pour moi. Je crois que le tout formera un très-beau ſpectacle ; mais, en conſcience, il faut donner à *Rameau* le prologue, le premier divertiſſement, et celui des deux ſeconds qui vous déplaira le moins ; il aura bientôt le troiſième. Je voudrais bien épargner à vos bontés ces volumes d'écriture, et vous conſulter de vive voix ; mais le moyen que vous veniez à Cirey ou que j'aille à Paris ! Vous

1744. aurez donc d'énormes paquets au lieu de fréquentes viſites. Je baiſe mille fois le bout des ailes de mes anges gardiens, quoique je diſpute contre eux. Je lutte comme *Jacob*, mais il adora l'ange après avoir lutté; auſſi fais-je.

LETTRE CXXIX.

AU MEME.

9 d'auguſte.

ADORABLE ami, je reçois votre lettre. Vous corrigez la Princeſſe de Navarre et *Prault*. Il faut que je vienne vous remercier de tous vos bienfaits. Madame *du Châtelet* et DIEU me ſont témoins que je rapetaſſais la ſcène manquée quand votre lettre eſt venue. Songez qu'il n'y a pas encore trois mois que j'ai entrepris un ouvrage extrêmement difficile, qui demanderait plus de ſix mois d'un travail aſſidu pour être tolérable. Je n'ai jamais travaillé aux divertiſſemens qu'à regret et à la hâte, ne pouvant les bien faire que quand la pièce achevée me laiſſera de la liberté dans l'eſprit.

Tout malade que je ſuis, je n'en ai pas moins d'envie de vous plaire. Une fille d'*Eole*, nommée *Armé*, avec qui *Neptune* eut une

paſſade, viendra très-bien à la place de *Caliſto*. Il n'y a qu'à ſubſtituer aux quatre vers de *Caliſto*, ces quatre-ci : 1744.

De l'empire inconſtant des airs,
La fille d'Eole
Deſcend et revole
Près du dieu des mers.

Je ſens bien que M. de *Richelieu* voudrait une répétition des divertiſſemens avant ſon départ pour l'Eſpagne ; mais, s'il veut tout précipiter, il gâtera tout. Il a déjà fait aſſez de tort à la pièce, en me forçant d'en faire le plan chez lui à Verſailles, et d'y mettre une eſpèce de *Jodelet* dont vous l'avez dégoûté trop tard. Vous voyez, mon cher ange gardien, que votre empire eſt aſſez difficile à conduire, et qu'il faut donner le temps à vos ſujets de ſemer et de cultiver leurs terres qui ne peuvent pas produire en trois mois.

Je crois enfin avoir, à peu de choſe près, dégroſſi la comédie. Je vais me mettre aux divertiſſemens. Au nom de Dieu, ne m'en demandez pas trois dans le premier acte ; *ter repetita nocent* : cela ferait inſupportable. Il faut bien prendre garde que les ballets dans la pièce n'étouffent l'intérêt.

M. de *Richelieu* veut deſpotiquement que nous revenions à Paris, et je ſens que mon cœur dit oui, puiſque je vous reverrai.

1744.

LETTRE CXXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Cirey, ce 9 ou 8 d'auguste. Dieu merci, je ne sais pas comme je vis.

A propos, je suis un infame paresseux. Ah, que j'ai tort ! que je vous demande pardon, Monsieur ! Vous mariez un fils que j'aime presque autant que son père. Vous écrivez sans cesse aux fermiers généraux, et moi je ne vous écris point. Je disais toujours : j'écrirai demain ; et demain je fesais une plate comédie-ballet pour l'infante dauphine, et je me grondais, et puis j'étais honteux. Je le suis bien encore, mais je passe par-dessus tout cela. Pour Dieu, faites-en autant, et aimez-moi toujours. Mais y a-t-il tant de complimens à vous faire de ce que vous êtes du conseil des finances ? Je vous en ferai, ou plutôt à la France, quand vous serez chancelier ; car je veux que vous le soyez pour me dépiquer. N'y manquez pas, je vous en conjure ; et le plutôt sera le mieux.

Je vous avertis que je viendrai chercher bientôt la réponse à mon chiffon ; et quand vous serez soûl des fermes et gabelles, et dixièmes, et autres grosses besognes, je vous

lirai ma petite drôlerie pour l'infante, en préfence du nouveau marié. Nous partons 1744. vers le 20 de ce mois.

Savez-vous bien, Monfieur, que mon plus grand chagrin n'eft pas de ne vous avoir point écrit, mais de paffer ma vie fans vous faire ma cour. Je vous la ferai, je vous jure; mais quand? Vous ne foupez point, je ne dîne point; vous allez entendre au confeil des chofes affommantes, et j'en fais de frivoles. N'importe; il faut abfolument que je reprenne mon habitude de vous foumettre mes rêveries:

Dùm validus, dùm lætus eris, dùm denique poffes.

Mes refpects, fi vous le permettez, à monfieur votre fils tout comme à vous; mais, malgré mon long et coupable filence, je vous fuis dévoué avec l'attachement le plus tendre et le plus vieux. Il y a, ne vous déplaife, plus de quarante ans. Cela fait frémir.

Adieu, Monfieur; aimez-moi un peu, je vous en fupplie; que j'aye cette confolation dans cette courte vie. Il y a quarante ans, ô ciel! que je vous aime, et je n'ai pas eu l'honneur de vivre avec vous la valeur de quarante jours! Ah! ah!

1744.

LETTRE CXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 25 d'auguſte.

DEUX nouveaux divertiſſemens, qui peut-être ne vous divertiront guère, mes anges gardiens, partent dans le moment ſous le couvert de M. le préſident *Hénault*. Eh bien, je vous ai ſacrifié *Vénus*, et la pomme, et *Pâris*, et les galanteries que tout cela produiſait. Voyez, jugez, écrivez-moi. Vous êtes d'étranges anges de ne pouvoir venir à Cirey où on fait des drames, et où l'on voit *Jupiter* et ſes ſatellites tous les ſoirs. Vous paſſeriez tout le jour dans votre chambre, et le ſoir on vous lirait la beſogne du jour; mais vous êtes des mondains, mes anges, vous ne connaiſſez pas les charmes de la retraite.

Je baiſe vos ailes.

LETTRE CXXXII.

1744.

AU MEME.

A Cirey, auguſte.

Eh bien, mes chers anges, tandis que vous y êtes, crayonnez encore cette guenille, et ne me laiſſez faire rien de médiocre. Quand vous en ſerez contens, ne la liſez et ne l'envoyez qu'à vos amis. Je crois que M. de *Chauvelin* ne ſera pas mécontent de la manière dont j'y traite meſſieurs des Alpes; mais je voudrais qu'on fût auſſi un peu ſatisfait à Metz.

S'il eſt bien vrai que le roi ait dit de lui-même que l'ode de madame *Bienvenu* était trop mauvaiſe pour être de moi, nous ſommes trop heureux. Nous avons un roi qui a du goût. Il faut donc que ceci lui plaiſe, mais j'ai peur d'avoir raiſon de lui dire :

Que vous êtes heureux de ne nous jamais lire !

J'attends ma Princeſſe, et je me recommande à vos bontés.

1744.

LETTRE CXXXIII.

AU MEME.

A Cirey, auguſte.

Je vous ſupplie, mes ſaints anges, de conſidérer que M. de *Richelieu* aurait voulu que l'ouvrage eût été fait avant ſon départ, et qu'en moins de quinze jours j'ai fait deux actes et ces deux divertiſſemens. Il ne faut donc regarder tout ce que j'ai broché que comme une eſquiſſe deſſinée avec du charbon ſur le mur d'une hôtellerie où on couche une nuit. Je n'ai jamais prétendu que la comédie reſtât comme elle eſt, je prétends ſeulement que les divertiſſemens du premier acte demeurent. Ils me paraiſſent devoir faire un ſpectacle charmant. J'ai déjà fait tenir à M. le duc de *Richelieu* le ſecond acte, mais je lui mande bien poſitivement que tout cela n'eſt qu'une ébauche. Il veut abſolument du burleſque; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'il n'y eût point d'*Arlequin*. A l'égard de *Sanchette*, elle n'eſt qu'une pierre d'attente. Il y faut mettre madame *Morillo*, parce qu'il faut une perſonne ridicule, qui occaſionne des mépriſes et des jeux de théâtre; mais, je vous en prie, prêtez-vous un peu plus au

comique. Il eſt vrai qu'il eſt hors de mode, mais ce n'eſt pas parce que le public n'en veut point, c'eſt qu'on ne peut lui en donner. Comptez que le comique qui fait rire, dépend du jeu des acteurs, et ne ſe ſent point quand on examine un ouvrage, et qu'on le diſcute ſérieuſement. Je vais retoucher ce premier acte dont l'idée paraît toujours charmante à madame *du Châtelet*, et qui peut fournir un des plus agréables ſpectacles du monde, avec des danſes et de la muſique. A l'égard de ce qui était deſtiné à M. de *Richelieu*, il n'y a qu'à le brûler. Je vais le refondre. Je ne me rebuterai point, je travaillerai juſqu'à ce que vous ſoyez contens.

1744.

LETTRE CXXXIV.

AU MEME.

Septembre.

MON cher et reſpectable ami, voilà ma petite drôlerie : ſi vous voulez avoir la bonté de ſouffrir qu'elle paſſe par vos aimables mains pour aller ennuyer ou amuſer un moment votre éminentiſſime oncle, cela ſera mieux reçu; et je vous ſupplie de vouloir bien ménager cette négociation. Il y a je ne ſais quoi de bien inſolent à envoyer ſes vers

1744. ſoi-même; c'eſt dire à un miniſtre : quittez vos affaires pour me lire, admirez-moi et donnez-vous la peine de me l'écrire. Il faut, en vérité, que les vers ſe faſſent lire eux-mêmes, qu'ils courent d'eux-mêmes s'ils ſont bons, qu'ils tombent d'eux-mêmes s'ils ne valent rien, et que le pauvre auteur ſe cache tant qu'il peut. On doit être ſoûl de vers ſur le roi. Hier je vis encore trois odes; c'eſt bien le cas de dire, et *ſi peu de bons vers.* Il faudrait être fou pour ſe fâcher quand on nous dit que, de trente mille vers faits par nous, il y en a peu de bons.

Si on avait l'eſprit mal fait, on ſe fâcherait plutôt du début :

Quoi ! verrai-je toujours des ſottiſes en France !

On ſe fâcherait de ce qu'on dit qu'il y a des railleurs : voilà qui eſt plus perſonnel; mais j'eſpère qu'on ne ſe fâchera point, parce qu'on ne me lira point. Peut-être quatre vers de l'endroit de *Germanicus*, qui ſont touchans, et que M. le cardinal de *Tençin* pourrait faire valoir dans un moment favorable, et puis c'eſt tout. En un mot, que le roi ſache que j'ai mis mes trois chandelles à ma fenêtre. Pardon, ſi je ſuis un bavard en vers et en proſe. Mille tendres reſpects à madame l'ange.

LETTRE CXXXV.

1744.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Verſailles.*

A Champs, ce 14 de ſeptembre.

Le roi, pour chaſſer ſon ennui,
Vous lit et voit votre perſonne ;
La gloire a des charmes pour lui,
Puiſqu'il voit celui qui la donne.

En qualité de bon citoyen et de votre ſerviteur, je dois être charmé que le roi vous liſe, et je le ſerais plus encore s'il vous écoutait. Vous ſavez bien, très-adorable préſident, que vous avez tiré madame *du Châtelet* du plus grand embarras du monde ; car cet embarras commençait à la Croix des petits champs, et finiſſait à l'hôtel de Charoſt ; c'était des reculades de deux mille carroſſes en trois files, des cris de deux ou trois cents mille hommes ſemés auprès des carroſſes, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de ſuif qui coulaient ſur le monde, le guet à cheval qui augmentait l'embroglio ; et, pour comble d'agrémens, *ſon Alteſſe royale* revenant paiſiblement au palais royal avec ſes grands carroſſes, ſes

1744. gardes, ſes pages, et tout cela ne pouvant ni reculer ni avancer, juſqu'à trois heures du matin. J'étais avec madame *du Châtelet;* un cocher, qui n'était jamais venu à Paris, l'allait faire rouer intrépidement. Elle était couverte de diamans, elle met pied à terre, criant à l'aide, traverſe la foule ſans être ni volée, ni bourrée, entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le rôtiſſeur du coin, et nous buvons à votre ſanté tout doucement dans cette maiſon où tout le monde voudrait vous voir revenir.

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius ſpectare laborem.

J'ai laiſſé la Princeſſe de Navarre entre les mains de M. d'*Argental*, et le divertiſſement entre les mains de *Rameau*. Ce *Rameau* eſt auſſi grand original que grand muſicien. Il me mande *que j'aye à mettre en quatre vers tout ce qui eſt en huit, et en huit tout ce qui eſt en quatre.* Il eſt fou; mais je tiens toujours qu'il faut avoir pitié des talens. Permis d'être fou à celui qui a fait l'acte des Incas. Cependant, ſi M. de *Richelieu* ne lui fait pas parler ſérieuſement, je commence à craindre pour la fête.

Je ſuis le plus trompé du monde ſi *Royer* n'a pas fait de belles choſes dans Prométhée; mais *Royer* n'a pas eu la plus grande part de

ce

ce monde au larcin du feu céleste. Le génie est médiocre ; on en peut cependant tirer parti. 1744. Je voudrais bien, Monsieur, qu'à votre retour nous fissions exécuter quelque chose devant vous. Il est juste qu'on amuse celui qui passe sa vie à joindre *utile dulci*.

Adieu, Monsieur ; vous êtes aimé où je suis comme par-tout ailleurs, et je crois toujours me distinguer un peu dans la foule ; car, en vérité, je sens bien vivement tout ce que vous valez. Je le dis de même, et je vous suis attaché de même.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Champs, septembre.

Je partis pour Champs, mon adorable ange, au lieu de dîner. Je me mis dans le trémoussoir de l'abbé de *Saint-Pierre*, et me voilà un peu mieux. Ayez donc la bonté de me renvoyer notre Princesse crayonnée de votre main ; ajoutez à toutes les peines que vous daignez prendre, celle de me pardonner mon impuissance. Vous ordonnez que cette première scène, entre le duc de *Foix* et sa dame, soit des plus touchantes. Je ne l'ai regardée

1744. que comme une fcène de préparation, qui excite la curiofité, qui laiffe échapper des fentimens, mais qui ne les développe point; qui irrite le défir, et qui n'entame pas la paffion. Si cette fcène avait le malheur d'être paffionnée, la fcène fuivante, qui me paraît bien plus piquante, deviendrait très-infipide. Je facrifierai pourtant, autant que je pourrai, mes idées à vos ordres, je tâcherai d'échauffer encore un peu cette fcène des deux amans; mais permettez-moi de ménager les teintes, et de ne pas prodiguer des fentimens qui doivent être ménagés et filés jufqu'à la fin. J'ôterai, fi vous voulez, le mot d'*outrageufe*, quoiqu'il foit dans *Boileau* et dans *Corneille*.

Vous vous intéreffez tant aux arts, que vous ne fouffrirez pas que mademoifelle *Clairon* joue d'une manière raifonnée et froide ce troifième acte, où elle doit faire éclater le pathétique et le défefpoir le plus douloureux; ce ferait un contre-fens du cœur, et ceux-là font les plus impardonnables.

Je fais bien que ces deux vers du Difcours (*)

Ennuyer fon héros eft une trifte chofe;
Nous l'accablons de vers, nous l'endormons en profe.

(*) Sur les événemens de l'année 1744. Voyez volume de poëmes.

ſont trop faibles et ne répondent pas aſſez à l'idée que vous avez qu'il ne faut pas avoir l'air de ſe mettre au-deſſus de ſon prochain. N'aimeriez-vous pas mieux ? 1744.

O ma proſe, mes vers, gardez-vous de paraître ;
Il eſt dur d'ennuyer ſon héros et ſon maître.

La pièce avec ces deux vers devient honnêtement modeſte.

Je vous prie de vouloir bien obſerver que ce petit ouvrage ne s'adreſſe point au roi, que ce n'eſt que par occaſion qu'on oſe y parler de lui, qu'il commence ſur le ton familier, et qu'ainſi les vers héroïques gâteraient cet ouvrage s'ils donnaient l'excluſion aux autres. Le grand art, ce me ſemble, eſt de paſſer du familier à l'héroïque, et de deſcendre avec des nuances délicates. Malheur à tout ouvrage de ce genre qui ſera toujours ſérieux, toujours grand ; il ennuiera : ce ne ſera qu'une déclamation. Il faut des peintures naïves ; il faut de la variété ; il faut du ſimple, de l'élevé, de l'agréable. Je ne dis pas que j'aye tout cela, mais je voudrais bien l'avoir ; et celui qui y parviendra, ſera mon ami et mon maître. Dites-moi ſeulement pourquoi madame *du Châtelet* et M. de *la Vrillière* ſavent par cœur ma petite drôlerie ?

Adieu, mes adorables anges.

1744. LETTRE CXXXVII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Champs, 18 de ſeptembre.

VRAIMENT, Madame, votre idée eſt très-bonne; en vous remerciant de vos belles inſpirations; je tâcherai d'en faire uſage. Ne croyez pourtant point qu'au temps de *Pierre le cruel* il n'y eut point de barons. Toute l'Europe en était pleine; et il y a toujours eu des barons ridicules.

Si la platitude des vers du janſéniſte *Racine* a réuſſi à la cour, il eſt clair que des vers d'un ton agréable doivent y être mal reçus.

En vain *Boileau* a recommandé de paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère; c'eſt, à la vérité, la ſeule manière de ſe faire lire dans des ouvrages détachés, dans des épîtres, dans des diſcours en vers. Ce genre de poëſie a beſoin de ſel pour n'être pas fade; c'eſt pourquoi je ne reviens pas d'étonnement que M. d'*Argental* condamne ces vers :

Et le vieux nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au Palais royal Ypres, Furne et Menin.

Si vous n'aimez pas ces peintures, vous ne pouvez aimer la poëſie. Il n'y a que ces images qui la ſoutiennent. *Boileau* n'eſt lu que parce que ſes ouvrages ſont pleins de ces portraits vrais, plaiſans, familiers, qui égaient le ton ſérieux, et en varient l'inſupportable monotonie. Prenez garde qu'un peu trop de goût pour l'uniformité du ſentiment, ne vous écarte des idées qui firent fleurir les lettres, il y a quatre-vingts ans. Vous ne voulez point de comique dans les comédies, vous ne voulez point d'images gaies dans les épîtres : gare l'ennui, gare le néant. 1744.

Il faut jeter le *Paſtor-Fido* dans le feu ſi ces vers-ci ne valent rien.

J'en crois aſſez votre rougeur,
C'eſt de vos ſentimens le premier témoignage. —
C'eſt l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur,
S'en indigne ſur mon viſage.

A l'égard des autres détails, il y en a une grande partie ſur leſquels je paſſe condamnation ; mais, ſoit que je me ſoumette, ſoit que j'aye la témérité de demander une réviſion, je ſuis également plein de reconnaiſſance et de la plus reſpectueuſe tendreſſe pour tous mes anges.

1744. LETTRE CXXXVIII.

A M. BERGER.

A Paris, le 7 d'octobre.

J'AI bien peur, Monſieur, de perdre l'imagination comme la mémoire. J'ai été ſi lutiné depuis mon retour à Paris, et par mes maladies et par les fêtes que je prépare à notre dauphine ; il a fallu tant faire de vers, tant en refaire, parler à tant de muſiciens, de comédiens, de décorateurs ; tant courir, tant m'épuiſer en bagatelles, que j'avoue que je ne ſais plus ſi j'ai répondu à une lettre que vous m'adreſsâtes, il y a quelque temps, au Champbonin. Vous me mandâtes que tout le foin de la cavalerie du roi très-chrétien était ſoumis à votre juridiction. Je ſouhaite que vous en mettiez dans vos bottes, et que vous veniez à Paris, enrichi de nos triomphes. Il me ſemble que votre général a fait une campagne à la *Turenne*, toujours ſupérieur, par la conduite, à un ennemi ſupérieur en force. Si tous les fourrages qu'on a pris aux Autrichiens vous appartenaient, vous ſeriez un *Bernard;* mais quand vous ne ſeriez qu'un homme très-aimable un peu à ſon aiſe, ce ſera

toujours un rôle fort agréable. Je ferai très-charmé de vous embraffer à Paris. Je compte toujours fur votre amitié ; la mienne eft, comme vous favez, ennemie des cérémonies. 1744.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,

MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES.

19 de novembre.

De quoi diable m'avifai-je, moi, d'écrire à M. le duc de *Richelieu* qu'il fallait fur le champ envoyer un courier pour cette terre que vous deviez acheter ? Il m'appartient bien de bourdonner, à moi, mouche du coche !

Or, vous voilà cocher, Monfeigneur ; menez-nous à la paix tout droit par le chemin de la gloire : et quand vous verrez, en paffant, votre ancien attaché dans les brouffailles, donnez-lui un coup d'œil.

Vous allez embraffer, être embraffé, remercier, promettre, vous inftaller, travailler comme un chien ; mais furtout portez-vous bien, et aimez toujours *Voltaire*.

1744.

LETTRE CXL.

A M. NERICAULT DESTOUCHES.

3 de décembre.

J'AI toujours été, Monſieur, au rang de vos amis ; mais, en vérité, je ne me croyais pas dans celui de vos créanciers. Le premier titre m'eſt ſi cher que je ne penſe point du tout à l'autre. Il y a eu une étrange fatalité ſur ces ſouſcriptions de la Henriade. Les quinze qui avaient échappé à votre mémoire, ſont en ſureté, et je ſais, il y a long-temps, que vous conduiſez une affaire auſſi-bien qu'une pièce de théâtre ; mais il n'en alla pas de même de cent ſouſcriptions dont mon pauvre *Thiriot* me perdit l'argent ſans aucune reſſource. Il m'a offert depuis fort ſouvent de me rembourſer, mais il ſerait ruiné ; et moi je ſerais bien indigne d'être homme de lettres, ſi je n'aimais pas mieux perdre cent louis que de gêner mon ami. Jugez, Monſieur, ſi, ayant remis à *Thiriot* cent louis qu'il me devait, j'aurai la mauvaiſe grâce de vous preſſer ſur quinze louis que j'avais oubliés. J'aime mieux vos vers que votre argent, et j'attends avec bien plus d'impatience le recueil de vos

ouvrages

ouvrages que les guinées dont vous me parlez. Je voudrais que le tourbillon de Paris pût me laisser assez de liberté pour aller philosopher avec vous dans votre retraite, et y jouir des charmes de votre amitié et de ceux de votre conversation; mais, quand vous viendrez à Paris, n'oubliez pas de faire avertir votre ancien ami, et comptez que vous le trouverez toujours comme vous l'avez laissé, attaché à votre gloire et à votre personne. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, &c.

1744.

LETTRE CXLI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 7 de décembre.

M. de *Smettau* vient de me montrer un petit imprimé intitulé : Lettre d'un ami à votre ennemi *Bartenstein*. Il a grande raison de vouloir que cet écrit soit rendu public. Je soupçonne M. *Spon*, ministre de l'empereur auprès du roi de Prusse, d'en être l'auteur; mais, de quelque main qu'il parte, je vais le faire imprimer sur la parole que M. de *Smettau* m'a donnée que vous le trouverez bon, et sur la

1744. confiance que j'ai, en le lifant, qu'il fera un très-bon effet.

Si vous pouviez me faire envoyer la *déduction en faveur des droits de l'empereur à la fucceffion des Etats héréditaires*, je ferais plus en état de travailler aux chofes auxquelles vous permettez que je m'employe.

Adieu, Monfeigneur; tôt ou tard on aura la paix, et votre miniftère fera probablement bien glorieux. Vous favez fi je m'y intéreffe.

LETTRE CXLII.

AU MEME.

Samedi au foir, 18 ou 19 de décembre.

J'AI l'honneur de vous renvoyer, Monfeigneur, les armes que vous m'avez mifes en main, et qui ne valent pas celles de vos trois cents mille hommes. J'y joins mon thême que je vous fupplie de corriger à votre loifir.

Vous me faites un petit abbé de *Saint-Pierre*. J'en ai les bonnes intentions; c'eft tout ce que vous trouverez, dans cette ébauche, qui puiffe mériter votre fuffrage. Pardonnez-moi fi vous ne me trouvez que bon citoyen, et foyez sûr qu'il n'y en a point qui attende

de vous de plus grandes chofes quand je vous en donne de fi petites. Je fuis pétri pour vous d'attachement, de refpect et de reconnaiffance. 1744.

Madame *du Châtelet* vous aime de tout fon cœur.

LETTRE CXLIII.

AU MEME.

Ce famedi, 26 de décembre.

Vous avez trop de bonté pour ce pauvre avocat, et vous empêcherez bien, Monfeigneur, qu'il ne foit l'avocat des caufes perdues. Je vous remercie bien tendrement de ce que vous avez daigné dire un mot de mon griffonnage.

Je m'occupe à préfent à tâcher d'amufer par des fêtes celui que je voudrais fervir par mes plaidoyers, mais j'ai bien peur de n'être ni amufant ni utile.

Il eft bien ridicule que je ne vous aye pas encore contemplé depuis votre nouvelle grandeur. Je fuis toujours bien aife de vous dire que les miniftres étrangers font enchantés de vous. Il me paraît qu'ils aiment vos mœurs, et qu'ils refpectent votre efprit. Ce que je vous dis là eft à la lettre.

1744. Comptez ſur la vérité de votre ancien et très-ancien ſerviteur. Je me flatte d'accompagner votre amie dans votre château à quatre lieues de Paris, et de vous y faire ma cour.

LETTRE CXLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce jeudi.

L'UN et l'autre de mes anges, je vous prie de battre de vos ailes un très-aimable homme nommé l'abbé de *Bernis*. Il faut abſolument que vous lui faſſiez changer un endroit de ſon diſcours. Il le faut, il le faut; vous en allez convenir et lui auſſi, ou tout eſt perdu.

Les plus cruels ennemis de l'académie, et puis *tous les talens de l'eſprit* de *ces plus cruels ennemis*. Ah, les lâches, les ridicules ennemis, paſſe! et du mérite, du mérite! les grands talens! *Roi?* de grands talens! quatre ou cinq ſcènes de ballet; des vers médiocres dans un genre très-médiocre; voilà de plaiſans talens! Y a-t-il là de quoi racheter les horreurs de ſa vie? Puiſqu'il daigne déſigner *Roi*, eſt-ce ainſi qu'on le doit déſigner, lui, le plus cruel ennemi de l'académie? C'eſt ainſi qu'on eût parlé d'*Antoine* dans le ſénat; c'eſt mettre *Roi*

dans la balance avec l'académie, c'eſt l'égaler à elle, c'eſt la rabaiſſer à lui. Ah, divins anges! c'eſt trop d'honneur pour ce faquin; ne le ſouffrez pas, élevez-vous de toute votre force; qu'il ne ſoit pas dit qu'un homme auſſi aimable que l'abbé de *Bernis* ait paru ſe plaindre tendrement de *Roi* au nom de l'académie. Il n'en faut parler qu'avec mépris, avec horreur, ou s'en taire. C'eſt mon avis à jamais. Bonſoir, mes deux anges. 1744.

LETTRE CXLV.

A M. DE LA CONDAMINE, *à la Haie.*

Verſailles, 7 de janvier.

VOTRE ſtyle, Monſieur, n'eſt point d'un homme de l'autre monde: votre cœur pourrait bien en être; vous vous ſouvenez de vos amis, et ce n'eſt pas la mode de cet hémiſphère. Il eſt vrai que vous êtes fait pour être excepté. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'abſence: on parlait toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez ſur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaiſir d'occuper de vous les deux moitiés du globe. Revenez donc vîte à Paris, et faites-vous peindre comme M. de 1745.

1745. *Maupertuis*, aplatiſſant la terre d'un côté, tandis qu'il la preſſe de l'autre ; on ne dira plus que la *figure du monde paſſe :* vous l'aurez fixée pour jamais. Il eſt queſtion de vous fixer auſſi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et ſurtout qu'on ne puiſſe pas dire du ſuccès de votre voyage, *tout leur bien du Pérou n'eſt que du caquet.* Je vous ai écrit pluſieurs fois, et ſurtout quand M. *du Fai*, votre ancien ami et le mien, vivait encore. Que vous trouverez ici d'honnêtes gens de moins et de ſottiſes de plus ! que vous trouverez de choſes changées ! Je me ſuis fait tant ſoit peu phyſicien, pour être plus digne de vous revoir : mais c'eſt madame *du Châtelet* qui mérite toute votre attention, en qualité de ſublime géomètre. Elle s'eſt miſe à éclaircir *Leibnitz*, ce qui était très-difficile; et moi, à embrouiller *Newton*, ce qui était très-aiſé ; mais elle a été mieux imprimée que moi, et l'édition des Elémens de *Newton*, faite en Hollande, eſt entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot; j'aurai l'honneur de vous en préſenter à Paris une moins mauvaiſe.

Je conçois que vous devez être retenu à la Haie par les agrémens de la ſociété : vous devez être ſurtout bien content de notre miniſtre M. de *Laville.* Vous aurez fait de grands dîners chez M. le général *Debroſſes ;*

vous aurez dit des galanteries eſpagnoles à madame de *Saint-Gilles*. Avez-vous vu mon cher et reſpectable ami, M. de *Podewils*, l'envoyé de Pruſſe? Il était bien malade quand il eſt arrivé à la Haie, et j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaiſir de vous entretenir. La Haie eſt un des endroits de la terre où j'aurais le mieux aimé à vivre; mais je donne encore la préférence à Paris, où je vous attends avec l'impatience de l'amitié, très-indépendante de celle de la curioſité.

1745.

Vous me trouverez auſſi maigre et auſſi malade que vous m'avez laiſſé, et auſſi rempli d'attachement pour vous; je ne vous traite point comme un ami de l'autre monde. Point de compliment. Je reprends avec vous mes anciens erremens. Il n'y a point eu de mille lieues entre nous. Je vous embraſſe de tout mon cœur, comme vous me le permettiez autrefois.

1745.

LETTRE CXLVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

8 de février.

Je vous renvoie, Monſeigneur, le manuſcrit que vous avez bien voulu me confier. L'auteur n'a pas la courte haleine s'il prononce, ſans reſpirer, ſes périodes. C'eſt un peu ſe moquer du monde que de dire que ce duc co-régent (*) n'aurait pas où repoſer ſon chef, s'il devenait veuf; il aurait l'adminiſtration des pays héréditaires de la maiſon d'Autriche, juſqu'à la majorité de l'archiduc, qui ſerait bientôt roi des Romains. Je ſuis sûr que vous direz de meilleures raiſons aux électeurs.

Je ſuis bien fâché contre la Princeſſe de Navarre, qui m'empêche de vous faire ma cour. M. *Racine* fut moins protégé par meſſieurs *Colbert* et *Seignelay* que je ne le ſuis par vous. Si j'avais autant de mérite que de ſenſibilité, je ſerais en belle paſſe.

La charge de gentilhomme ordinaire ne vaquant preſque jamais, et cet agrément n'étant qu'un agrément, on y peut ajouter

(*) Le grand duc de Toſcane, depuis empereur ſous le nom de *François I*, père de *Joſeph II*.

la petite place d'hiſtoriographe ; et au lieu de la penſion attachée à cette hiſtoriographerie, je ne demande qu'un rétabliſſement de quatre cents livres. Tout cela me paraît modeſte, et M. *Orri* en juge de même. Il conſent à toutes ces guenilles.

1745.

Daignez achever votre ouvrage, Monſeigneur, et vous aboucher avec M. de *Maurepas*. Je compte avoir l'honneur de vous remercier inceſſamment, et de vous renouveler mes très-tendres reſpects et ma vive reconnaiſſance.

LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Verſailles, 25 de février.

La cour de France reſſemble à une ruche d'abeilles ; on y bourdonne autour du roi. Il y avait plus de bruit à la première repréſentation qu'au parterre de la comédie ; cependant le roi a été très-content. Je ne me ſuis mêlé que de lui plaire. Sa protection et l'amitié de M. et de madame d'*Argental*, voilà l'objet de mes déſirs et de mes ſoins ; le reſte m'eſt très-indifférent, et on peut faire à l'opéra toutes les ſottiſes qu'on voudra, ſans que je m'en mêle. Mon ouvrage eſt

1745. décent, il a plu ſans être flatteur. Le roi m'en fait gré. Les *Mirepoix* ne peuvent me nuire. Que me faut-il de plus ? Il y aurait cent tracaſſeries à eſſuyer ſi je voulais empêcher qu'on rejouât l'opéra de *Rameau* (*). Je n'en veux aucune, je ne veux que revenir vous faire ma cour ; mais je vous avertis que madame *du Châtelet* veut être du voyage. Je ſuis comme les jéſuites, je ne marche point ſeul. Vous ſentez bien que n'étant qu'un *accident*, et madame *du Châtelet* étant *ens per ſe*, je ne peux me ſéparer d'elle ſans être anéanti.

(*) Dardanus.

LETTRE CXLVIII.

1745.

A M. DE CIDEVILLE.

A Verſailles, 7 de mars.

Je compte, mon cher ami, vous apporter ces ſottiſes de commande dès que je ſerai à Paris. Je me ferais à préſent une groſſe affaire avec vingt meſſieurs en charge, ſi je donnais le moindre ordre au ſieur *Ballard*, imprimeur des ballets du roi très-chrétien. Chacun a ici ſon droit ; il n'y a que les arts et les talens qui n'en ont point ; mais j'ai des droits qui valent mieux que tous ceux des premières charges de la couronne ; ce ſont ceux que j'ai ſur votre cœur. Vous ne ſauriez croire l'impatience que j'ai de vous embraſſer.

1745.

LETTRE CXLIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

Je cours à Châlons avec madame *du Châtelet* pour aſſiſter à la petite vérole de ſon fils, car c'eſt tout ce qu'on y peut faire : on n'eſt que ſpectateur de la tyrannie ignorante des médecins. Guériſſez la maladie épidémique de l'Europe; empêchez les araignées de ſe manger, et conſervez-moi vos bontés.

J'eſpère revenir avant que vous partiez pour aller faire la paix à la tête des armées.

Adieu, Monſeigneur ; perſonne ne s'intéreſſera jamais à votre gloire et à votre bonheur autant que votre très-ancien ſerviteur.

LETTRE CL.

1745.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Avril.

Vous devez avoir reçu, Monſieur, les prémices de l'édition du louvre (*), telles que vous les voulez, ſimples et ſans reliûre ; voilà comme il vous les faut pour Plombières ; mais le roi vous en a fait relier un exemplaire pour votre bibliothéque de Paris, que je compte bien avoir l'honneur de vous préſenter à votre retour.

Je vous ai fait une infidélité en fait de livres. Je parlais, il y a quelques jours, à madame de *Pompadour* de votre charmant, de votre immortel Abrégé de l'hiſtoire de France ; elle a plus lu à ſon âge qu'aucune vieille dame du pays où elle va régner, et où il eſt bien à déſirer qu'elle règne ; elle avait lu preſque tous les bons livres, hors le vôtre ; elle craignait d'être obligée de l'apprendre par cœur. Je lui dis qu'elle en retiendrait bien des choſes ſans efforts, et ſurtout les caractères des rois, des miniſtres et des ſiècles ; qu'un coup d'œil lui rappellerait tout ce qu'elle ſait de notre hiſtoire, et

(*) De la Princeſſe de Navarre.

1745. lui apprendrait ce qu'elle ne fait point; elle m'ordonna de lui apporter, à mon premier voyage, ce livre auffi aimable que fon auteur. Je ne marche jamais fans cet ouvrage. Je fis femblant d'envoyer à Paris, et après fouper on lui apporte votre livre en beau maroquin, et à la première page était écrit,

Le voici ce livre vanté ;
Les Grâces daignèrent l'écrire
Sous les yeux de la Vérité,
Et c'eft aux Grâces de le lire.

&c. &c. &c. Il y en a davantage, mais je ne m'en fouviens pas; je ne me fouviens que de vos vers aimables où *Corneille déshabille Pfyché*. Nous ne déshabillons perfonne dans notre fête. *Cahufac* pourrait bien n'être point joué, mais on donnera un magnifique ouvrage compofé par M. *Bonneval* des Menus, et mis en mufique par *Collin*. Vous favez que le fylphe réuffit (*). Cela fait, ce me femble, un très-joli fpectacle; venez donc le voir. Peut-on prendre toujours des eaux? Revenez dans ces belles demeures, où je ne fouperai plus, mais où je vous ferai ma cour, fi vous et moi fommes affez fages pour dîner.

(*) Zélindor, paroles de *Moncrif*, mufique de *Rebel* et *Francœur*.

Tortone eſt pris, le château non; mais tout le Canada eſt perdu pour nous; plus de morue, plus de caſtors. La paix, la paix. Je ſuis las de chanter les horreurs de la deſtruction. Oh! que les hommes ſont fous, et que vous êtes charmant! Savez-vous que je vous idolâtre?

1745.

LETTRE CLI.

A M. DUCLOS.

Avril.

. . . .

. . . .

J'EN ai déjà lu cent cinquante pages (*), mais il faut ſortir pour ſouper : je m'arrête à ces mots :

Ce brave Huniade Corvin, ſurnommé la terreur des Turcs, avait été le défenſeur de la Hongrie, dont Ladiſlas n'avait été que le roi.

Courage, il n'appartient qu'aux philoſophes d'écrire l'hiſtoire. En vous remerciant bien tendrement, Monſieur, d'un préſent qui m'eſt bien cher, et qui me le ferait quand même vous ne me le feriez pas. Je paſſe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous eſtime, et à quel point je

(*) Hiſtoire de *Louis XI.*

1745. vous ſuis obligé ; et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. Bonſoir, *Salluſte.*

LETTRE CLII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 29 d'avril.

JE tremble que nos triſtes aventures de Bavière ne déterminent le roi de Pruſſe à faire une ſeconde paix. Vous êtes, Monſeigneur, dans des circonſtances bien critiques, et nous auſſi. Si cela continue, le bel emploi que celui d'hiſtoriographe !

Je ſuis bien affligé de ne pouvoir vous faire ma cour parce que le fils de madame *du Châtelet* a quelques boutons au viſage, à quarante lieues d'ici. J'ai toujours eu plus à ſouffrir qu'un autre des préjugés de ce monde.

Mon tendre attachement pour vous fait ma conſolation.

P. S. J'apprends que tous ces écrits, qui, par parenthèſe, ſont de faibles armes quand on eſt battu, pour donner l'excluſion au grand duc, ne font point un bon effet en Allemagne. On y ſent trop que ce ſont des français qui parlent :

parlent : il me ſemble qu'un air plus impartial réuſſirait mieux, et qu'un bon allemand qui déplorerait de tout ſon cœur les calamités de ſa peſante patrie, ferait une impreſſion tout autre ſur les eſprits. Pardon ; je ſoumets mon petit doute à vos lumières, et je vous rends compte ſimplement de ce qu'on m'écrit. 1745.

Il ne m'eſt rien revenu de mon correſpondant qu'une prière du roi de Pruſſe à la reine d'Hongrie de ne point prendre ſes vaiſſeaux ſur l'Elbe. Ses vaiſſeaux ſont des bateaux ; mais gare que le roi de Pruſſe ne faſſe d'autres prières.

LETTRE CLIII.

AU MEME, *à Verſailles.*

A Paris, ce 3 de mai.

Eh bien, il faudra donc vous laiſſer partir ſans avoir la conſolation de vous voir. Partez donc ; mais revenez avec le rameau d'olivier, et que le roi vous donne le rameau d'or ; car, en vérité, vous n'êtes pas payé pour la peine que vous prenez.

Vous avez eu trop de ſcrupule en craignant d'écrire un petit mot à M. l'abbé de *Canillac*. Je vous avertis que je ſuis très-bien avec le

1745. pape, et que M. l'abbé de *Canillac* fera ſa cour en diſant au ſaint-père que je lis ſes ouvrages, et que je ſuis au rang de ſes admirateurs comme de ſes brebis.

Chargez-vous, je vous en ſupplie, de cette importante négociation. Je vous réponds que je ſerai un petit favori de Rome, ſans que nos cardinaux y aient contribué.

Que dites-vous, Monſeigneur, de la princeſſe royale de Suède, qui me prie de faire un petit voyage à Stockholm, comme on prie à ſouper à la campagne ? Il faut être *Maupertuis* pour aller ainſi courir dans le Nord. Je reſte en France où je me trouverais encore mieux ſi madame *du Châtelet* ſe mettait à dîner avec vous.

J'ai une grâce à vous demander pour ce pays du Nord ; c'eſt de permettre que je vous adreſſe en Flandres un paquet pour M. d'*Allion*. Ce ſont des livres que j'envoie à l'académie de Pétersbourg, et des flagorneries pour la czarine.

Adieu, Monſeigneur ; je vous ſouhaite de la ſanté et la paix ; et je vous ſuis attaché, comme vous ſavez, pour la vie.

Lettre du roi à la Czarine, pour le projet de paix. 1745.

(Minutée par M. de Voltaire.)

Le deſſein magnanime que votre Majeſté a conçu d'être la médiatrice des puiſſances qui ſont en guerre, eſt digne de votre grand cœur, et touche ſenſiblement le mien. C'eſt un nouveau ſujet de vous admirer; tous les princes vous en doivent des remercîmens, et j'en dois d'autant plus à votre Majeſté que je vois mes déſirs les plus chers ſecondés par les vôtres.

Je peux vous jurer, Madame, que je n'ai jamais eu les armes à la main que dans des vues de paix, et mes ſuccès n'ont ſervi qu'à fortifier ces ſentimens que les revers ſeuls auraient pu rendre moins vifs, peut-être.

Je vois avec joie que la ſouveraine à qui je devais le plus d'eſtime, veut être la bienfaitrice des nations. Les rois ne peuvent aſpirer chez eux qu'à la gloire de faire la félicité de leurs ſujets, vous ferez celle des rois et de leurs peuples. Les vôtres, Madame, en voyant que vous travaillez au bonheur des autres, ſentiront augmenter, s'il ſe peut, leur vénération pour leur ſouveraine, et votre règne en ſera plus heureux quand les acclamations de l'Europe redoubleront les bénédictions qu'on vous donne dans vos Etats.

Non-ſeulement, Madame, j'accepte, avec une

1745. vive reconnaiſſance, cette médiation glorieuſe, mais plus la guerre eſt heureuſe pour moi, plus je vous conjure d'employer tous vos bons offices pour la terminer. Mes peuples que j'aime, et dont je me flatte d'être aimé, vous devront la conſervation du ſang qu'ils ſont toujours prêts à répandre pour ma cauſe.

Commencez et achevez ce grand ouvrage qui vous couvrira d'une gloire immortelle. Ne vous bornez point, Madame, aux ſimples propoſitions dictées par votre ame généreuſe; aplaniſſez tous les obſtacles, et ſoyez sûre de n'en trouver aucun dans moi.

Tous les autres princes doivent concourir, ſans doute, à ce noble projet. L'humanité, les malheurs de tant de provinces, le reſpect qu'ils ont pour vos vertus, les engagera à vous déférer avec empreſſement ce titre de médiatrice de l'Europe, le plus beau qu'une tête couronnée puiſſe obtenir, et le ſeul qui pouvait manquer à votre gloire.

Mais aucun d'eux ne ſentira mieux que moi le prix que votre perſonne y ajoute, ni quel eſt le bonheur de vous devoir ce que tous les ſouverains doivent déſirer le plus.

LETTRE CLIV. 1745.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Ce 9 de mai.

QUE DIEU récompenſe la reine ou l'impératrice de toutes les Ruſſies, et vous, ange de la paix ! Je n'oſe écrire ſans être ſous vos yeux ; je crains de dire trop ou trop peu, et de ne pas m'ajuſter. Je compte venir demain à Verſailles me mettre au rang de vos ſecrétaires.

En vous remerciant, Monſeigneur, de la bonté que vous avez pour le plus pacifique des humains, et celui qui vous eſt dévoué avec le plus de tendreſſe.

LETTRE CLV.

AU MEME.

A la première nouvelle de la victoire de Fontenoi.

Jeudi 13*, à onze heures du ſoir.

AH, le bel emploi pour votre hiſtorien ! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de ſi glorieux. Je ſuis fou de joie !

Bonſoir, Monſeigneur.

1745. ## LETTRE CLVI.

AU MEME.

20 de mai, au ſoir.

Vous m'avez écrit, Monſeigneur, une lettre telle que madame de *Sévigné* l'eût faite, ſi elle s'était trouvée au milieu d'une bataille (*). Je viens de donner bataille auſſi, et j'ai eu plus de peine à chanter la victoire (**) que le roi à la remporter. M. *Bayard de Richelieu* vous dira le reſte. Vous verrez que le nom de d'*Argenſon* n'eſt pas oublié. En vérité, vous me rendez ce nom bien cher; les deux frères le rendront bien glorieux.

Adieu, Monſeigneur; j'ai la fièvre à force d'avoir embouché la trompette. Je vous adore.

(*) On trouve cette lettre dans le Commentaire ſur la vie et les ouvrages de l'auteur de la Henriade.

(**) Le Poëme de Fontenoi.

LETTRE CLVII. 1745.

AU MEME.

Ce 26 de mai.

TENEZ, Monſeigneur, je n'en peux plus ; voilà tout ce que j'ai pu tirer de mon cerveau, en paſſant la journée à chercher des anecdotes, et la nuit à rimailler.

On en fera demain une quatrième édition. J'ai rendu juſtice ; et on a pour moi, cette fois-ci, quelque indulgence.

Je vous remercie des faveurs du ſaint-père ; je me flatte qu'il n'y aura pas là-bas conflit de miniſtère ; s'il y en avait, je demeurerais entre deux médailles le cu à terre. Le fait eſt qu'à Rome, comme ailleurs, on eſt jaloux de ſa beſace.

Je me recommande à DIEU et à vous, et j'attendrai les bénédictions paternelles ſans me remuer.

Le roi eſt-il content de ma petite drôlerie ?

Je ſuis à vos ordres à jamais.

P. S. Autre paquet de batailles de Fontenoi. Permettez, Monſeigneur, que tout cela ſoit

1745. ſous vos auſpices, et que j'aye encore l'honneur d'en envoyer beaucoup, par votre protection, dans les pays étrangers : ce ſont des réponſes aux gazetiers et aux journaliſtes de Hollande.

LETTRE CLVIII.

AU MEME.

A Paris, le 29 de mai.

MALGRÉ l'envie, ceci a du débit. Seriez-vous mal reçu, Monſeigneur, à dire au roi qu'en dix jours de temps, il y a eu cinq éditions de ſa gloire? N'oubliez pas, je vous en prie, cette petite manœuvre de cour.

Je croyais monſieur votre fils à Paris; point du tout, il inſtrumente avec vous. A-t-il vu la bataille ? il ſe ſerait mis avec ſon couſin à la tête des moutons de Berri. Je le ſupplie de lire cette cinquième édition, la plus correcte de toutes, la plus ample et la plus honnête. J'en envoie de cette fournée à je ne ſais combien de têtes couronnées. Vous permettez bien, ſuivant votre bénignité ordinaire, que j'en mette quelques-unes ſous votre couvert, aux *Valori*, aux *Onillon*, aux *Laville*, à tous ceux qui

qui auraient été honnis en pays étranger ſi
nous avions été battus. 1745.

J'en envoie à M. l'abbé de *Canillac*, et je le remercie de ſes bontés que je vous dois. Mais j'ai bien peur que M. l'abbé de *Tolignan* et le cardinal *Aquaviva* ne ſoient fâchés qu'on leur ſouffle une négociation ; je veux avoir mes médailles papales, et je vous ſupplie que M. l'abbé de *Canillac* traite cette grande affaire avec ſa très-grande prudence.

Adieu, Monſeigneur ; triomphez et revenez avec le rameau d'olivier.

LETTRE CLIX.

AU MEME.

Le 30 de mai.

Au milieu des énormes paquets, dont je vous accable, pour la gloire du roi mon maître ou pour ſon ennui, il faut, s'il vous plaît, Monſeigneur, que j'éclairciſſe ma petite affaire avec le pape. La voici :

Vous ſavez que les bontés de mademoiſelle du *Thil* m'ont valu les bons offices de l'abbé de *Tolignan*, et que M. l'abbé de *Tolignan* m'a valu un petit compliment de la part de ſa ſainteté, ſans que cette ſainte négociation paſsât par d'autres mains.

1745. Vous vous ſouvenez, peut-être, qu'il y a près de deux mois que l'envie me prit d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût me faire honneur en ce monde-ci et dans l'autre. J'eus l'honneur de vous communiquer cette grande idée; mais vous me dites qu'il n'était guère poſſible de mêler ainſi les choſes céleſtes aux politiques. Sur le champ j'allai trouver mademoiſelle du *Thil*, qui a été pour moi *turris eburnea*, *fœderis arca*, &c, et elle me dit qu'elle eſſaierait ſi l'abbé de *Tolignan* aurait aſſez de crédit encore pour obtenir de ſa ſainteté deux médailles qui vaudraient pour moi deux évêchés.

Nouvelles coquetteries de ma part avec le pape; je lis ſes livres, j'en fais un petit extrait; je verſifie, et le pape devient mon protecteur *in petto*.

Je vous mande tout cela, il y a trois ſemaines, et je vous écris que M. l'abbé de *Canillac* ferait très-bien ſa cour en parlant de moi à ſa ſainteté; mais je ne parle point de médailles. Alors il vous revient en mémoire que j'avais eu grande envie du portrait du ſaint-père, et vous en écrivez à M. l'abbé de *Canillac*. Pendant ce temps-là qu'arrive-t-il? Le pape, le très-ſaint, le très-aimable, donne deux groſſes médailles pour moi à M. l'abbé de *Tolignan*; et le maître de la chambre m'écrit de

la part de ſa ſainteté : L'abbé de *Tolignan* a en poche médailles et lettres, et les enverra quand et comme il pourra. 1745.

A peine M. de *Tolignan* eſt-il muni de ces divins portraits que M. de *Canillac* va en demander pour moi au ſaint-père. Il me paraît que ſa ſainteté a l'eſprit préſent et plaiſant ; elle ne veut pas dire au miniſtre de France : *Monſù, un altro a le medaglie;* mais elle lui dit qu'à la Saint-Pierre il y en aura de plus groſſes.

Vous recevrez, Monſeigneur, la lettre de l'abbé de *Canillac* qui vous mande cette pantalonnade du pape tout ſérieuſement; et mademoiſelle du *Thil* reçoit la lettre de M. l'abbé de *Tolignan*, qui lui mande la choſe comme elle eſt.

Eſt-ce aſſez parler de deux médailles ? Non vraiment, Monſeigneur; il faut que je réuſſiſſe dans ma négociation, car elle va plus loin que vous ne penſez, et vous n'êtes pas au bout.

Le grand point eſt donc que M. l'abbé de *Canillac* ne ſouffle pas la négociation à l'abbé de *Tolignan*, parce qu'alors il ſe pourrait faire que tout échouât. Je vous ſupplie donc d'écrire tout ſimplement à votre miniſtre romain que le poids de marc ne fait rien à ces médailles, qu'il vous ſera plaiſir de me protéger dans l'occaſion, que l'abbé de *Tolignan*

1745. étant mon ami depuis long-temps, il n'eſt pas étonnant qu'il m'ait ſervi, et que vous le priez d'aider l'abbé de *Tolignan* dans cette affaire, &c. &c. &c.

Moyennant ce tour très-ſimple et très-vrai, il n'y aura point de tracaſſerie; j'aurai mes médailles; tout le monde ſera content, et je vous aurai la plus grande obligation du monde.

Pardonnez-moi. Comment peut-on écrire quatre pages ſur ces balivernes! Cela eſt honteux.

P. S. A force de bontés, vous devenez mon bureau d'adreſſe. Pardon, Monſeigneur, mais la princeſſe de Suède eſt plus jolie que le pape; elle m'a envoyé ſon portrait, et je n'ai pas encore celui du ſaint-père; ainſi, permettez que je mette ſous votre protection cet énorme paquet, en attendant que j'aye l'honneur de vous en dépêcher d'autres pour la famille.

Prenez la citadelle, prenez-en cent, et revenez l'arbitre de la paix.

LETTRE CLX.

1745.

A M. DE CIDEVILLE.

30 de mai.

Mon cher ami, j'apprends en arrivant que votre amitié vous a conduit ici pour avertir madame *du Châtelet* des belles critiques que l'on fait. Quant au maréchal de *Saxe*, voici ce qu'il a écrit à madame *du Châtelet* : *Le roi en a été très-content, et même il m'a dit que l'ouvrage n'était pas ſuſceptible de critique.*

Vous ſentez bien qu'après cela je dois penſer que le roi eſt le meilleur et le plus grand connaiſſeur de ſon royaume.

Quant au maréchal de *Noailles*, il a été très-ſatisfait, et c'eſt lui qui a fait au roi la lecture de l'ouvrage. Il n'y a perſonne à l'armée qui n'ait ſenti combien il était délicat de parler de M. le maréchal de *Noailles*, l'ancien du maréchal de *Saxe*, et n'ayant pas le commandement. Les deux vers qui expriment qu'il n'eſt point jaloux, et qu'il ne regarde que l'intérêt de la France, ſont un petit trait de politique, ſi ce n'en eſt pas un de poëſie ; et ce ſont préciſément ces vérités qui donnent à penſer à un lecteur judicieux. Ces traits ſi éloignés des

1745. lieux communs, et ces allufions aux faits qu'on ne doit pas dire hautement, mais qu'on doit faire entendre ; ce font-là, dis-je, ces petites fineffes qui plaifent aux hommes comme vous, et qui échappent à ceux qui ne font que gens de lettres.

Vos vers font charmans; c'eft à eux et non aux miens que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. Permettez-moi donc la vanité de les faire imprimer. Les encouragemens que vous me donnez me font plus de plaifir que vos beaux vers n'humilient les miens. Bonjour; la tête me tourne; je ne fais comment faire avec les dames, qui veulent que je loue leurs coufins et leurs greluchons. On me traite comme un miniftre; je fais des mécontens.

Je vous embraffe tendrement.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI, *à Berlin.*

Parigi, 4 giugno.

Mi lufingavo, caro mio ed illuftriffimo amico, d'aver ricuperata la mia fanità, e già ero tutto apparecchiato a feguire il mio rè in Fiandra; forfe avrei avuto, ò almen creduto

avere la forza di fare un più gran viaggio, e di vedervi ancorà una volta nella corte dell' *Augusto* moderno, ed avrei detto : 1745.

Quivì il famoso Egon di lauro adorno
Vidi pòi d'ostro, e di virtù pur sempre
Sicché Febo sembrava, onde io devoto
Al suo nome sacrai la cedra e'l core.

Mà sono ricaduto, e còsi trapasso la mia misera vita trà alcuni raggj di sanità, e più notte di dolori e di svogliatezza. Vivete pur felice, voi a cui la natura diède ciò, che aveva concesso a *Tibullo :*

Gratia, fama, valetudo contingit abundè.

Vivete trà il gran *Federigo*, ed il filosofo *Maupertuis ;* non farete mai per dire comè *Marino :*

Tutto fei, nulla fui; per cangiar foco,
Stato, vita, pensier, costumi e loco
Mài non cangio fortunà.

La vostra fortuna è degna di voi, e la mia sarebbe moltò innalzata soprà il mio merito, e mi sarebbe troppò felice, se questa madrigna di natura non avesse mescolato il suo veleno con tante dolcezze.

1745. Farewel good ſir. La marcheſa *Newton* vous fait les plus ſincères complimens ; permettez-moi de vous ſupplier de faire les miens à ceux qui daignent ſe ſouvenir un peu de moi à Berlin.

LETTRE CLXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 9 de juin.

APRÈS avoir travaillé toute la nuit, mon cher ami, à mériter vos éloges et votre amitié par les efforts que je fais, après avoir pouſſé notre bataille juſqu'à près de trois cents vers, y avoir jeté un peu de poëſie, fait un diſcours préliminaire, et ayant ſurtout profité de vos avis, il faut prendre du café; et c'eſt en le prenant que je vous rends compte de tout ce que je fais.

Je viens de recevoir du roi la permiſſion de faire imprimer l'épître dédicatoire dont je lui avais envoyé le modèle. Il faut courir chez l'imprimeur ; j'y ſerai juſqu'à une heure préciſe. Si vous étiez aſſez aimable pour vous y rendre, vous m'y donneriez de nouveaux conſeils, et je vous aurais de nouvelles obligations. Je partirai enſuite pour Champs. Eſt-ce

que je n'aurai jamais le plaisir de passer quelques jours tranquillement avec vous à la campagne ? 1745.

Venez chez *Prault*, je vous en prie ; j'ai beaucoup à vous parler.

Je ne crois pas que la petite satire du *chevalier de Saint-Michel*, qui, en style d'huissier priseur, prétend que j'*adjuge* les lauriers selon mon caprice, plaise beaucoup à M. de *Richelieu*, à MM. de *Luxembourg*, de *Soubise*, d'*Ayen*, &c. &c., et à tous ceux que j'ai mis dans mes caquets. Ils m'ont fait tous l'honneur de me remercier, mais je ne pense pas qu'ils le remercient.

Sa Majesté a entre les mains tout mon ouvrage ; elle daigne être contente. Je souhaite que vous le soyez. Je vous embrasse tendrement, et j'attends vos vers avec plus d'impatience que l'édition des miens.

Votre éternel ami, &c.

1745.

LETTRE CLXIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le 15 de juin.

Je n'ofe vous fupplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques ; cependant il ferait bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument, vous qui en élevez de fi beaux. On va faire une feptième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au louvre ; elle eft dédiée au roi, et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage, met le fceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrais en faire un ouvrage qui pafsât à la poftérité, et dans lequel ceux qui feront nommés puffent dès à préfent trouver quelque petit avant-goût d'immortalité. Je voudrais des notes plus inftructives, pour les vivans et pour les morts.

Ne pourrais-je point citer quelques fervices de M. de *Luttaux* dans mon *De profundis* ? N'y a-t-il rien à dire fur le pofte d'Antoin ? ne s'eft-il pas fait de belles et inconnues proueffes qui font perdues, *carent quia vate facro ?* Que *Bellone ;* s'il vous plaît, inftruife un peu les Mufes. Je vous ferais tendrement obligé.

Adieu, *Pollion* et *Tibulle ;* je baiſe votre myrte et vos lauriers. 1745.

Et quorum pars magna fuiſti : Vous avez vaincu, et vous chantez la victoire. M. de *Pollion*, vous ne laiſſez rien faire à ceux qui ne ſont que vos trompettes. Madame *du Châtelet* eſt enchantée de vos vers aimables, et de votre ſouvenir. Je fais plus que d'être enchanté ; vous m'avez donné de l'enthouſiaſme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme. Je fais ce que je peux pour qu'il ſoit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille avec un diſcours préliminaire ; j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers, car c'eſt à vous que je veux plaire. Seriez-vous aſſez bon pour dire à M. le maréchal de *Noailles* qu'il m'a écrit une lettre charmante dont je ſens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d'*Ayen* qui doit m'aimer; car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ſes bienfaits.

Adieu, aimable *Horace ;* aimez et protégez *Varius* et ſifflez les *Vadius*.

1745.

LETTRE CLXIV.

A M. DE MONCRIF, *à Verſailles.*

A Paris, 16 de juin.

Je n'avais, mon cher ſylphe, ſupplié madame de *Luines* de préſenter ma rapſodie à la reine que parce qu'il paraiſſait fort brutal d'en laiſſer paraître tant d'éditions ſans lui en faire un petit hommage; mais je vous prie de lui dire très-ſérieuſement que je lui demande pardon d'avoir mis à ſes pieds une pauvre eſquiſſe que je n'avais jamais oſé donner au roi.

Enfin, ſa Majeſté ayant bien voulu que je lui dédiaſſe ſa bataille, j'ai mis mon grain d'encens dans un encenſoir un peu plus propre, et le voici que je vous préſente. C'eſt à préſent que vous pouvez dire hardiment à la reine que cela vaut mieux que la mauſſaderie de notre ami le poëte *Roi*. Je ne vois pas qu'aucun de ceux que j'ai ſi juſtement célébrés ſoit fort content que cet honnête homme ait dit, en ſtyle d'huiſſier priſeur, que j'ai *adjugé* les lauriers ſelon mon caprice; mais c'eſt une des moindres peccadilles de monſieur le chevalier de Saint-Michel. Mon aimable ſylphe, cet animal-là eſt un vilain gnome.

Il a fait une petite fatire dans laquelle il dit de moi : 1745.

Il a loué depuis Noailles
Jufqu'au moindre petit morveux
Portant talon rouge à Verfailles.

On débite cette infamie avec les noms de MM. d'*Argenfon*, *Caftelmoron* et d'*Aubeterre* en notes. Vous êtes engagé d'honneur à faire connaître à la reine ce miférable. Si je n'étais pas malade, j'irais me jeter à fes pieds. Je vous fupplie inftamment de lui faire ma cour.

Comptez que je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE CLXV.

AU MEME, *à Verfailles.*

A Champs, 22 de juin.

Je fens, mon très-aimable *Zélindor*, tout le prix de vos bontés. Quoi ! au milieu de vos fuccès vous fongez à réparer mes fautes ! J'avais déjà prévenu vos attentions charmantes. Je ne préfentai point mon poëme fur les horreurs de la guerre à la vertu pacifique de la fainte ducheffe (*), parce que je fus dévalifé par tout ce qui me

(*) Madame de *Villars.*

1745. rencontra chez la reine. Je vous remercie tendrement de faire valoir mes batailles auprès d'une princesse dont les vertus devraient inspirer la paix à tout l'univers.

Il est vrai qu'on a pensé à donner une fête au héros de Fontenoi. Je ne sais pas encore bien précisément ce que ce sera ; mais je sais très-certainement qu'il la faut dans le genre le plus noble. Je n'ai qu'une ambition , c'est de mêler ma voix à la vôtre , et de faire voir aux ennemis des gens de lettres et des honnêtes gens , par exemple, à M. *Roi*, *chevalier de Saint-Michel*, et à l'abbé de bicêtre , que les cœurs et les talens se réunissent pour louer notre monarque, sans connaître la jalousie.

Je serais enchanté que votre prologue pût nous convenir ; je tâcherais d'y conformer mon sujet. Mandez-moi , mon aimable génie , quand vous serez à Paris , afin que je puisse en raisonner avec vous.

Conservez-moi votre amitié ; comptez que je vous suis dévoué pour ma vie avec la tendresse que votre caractère m'inspire, et avec l'estime que vos talens aimables doivent arracher au dragon de *Saint-Michel* et au gibier de bicêtre.

LETTRE CLXVI.

1745.

A M. DE CIDEVILLE.

A Champs, ce 25 de juin.

Mon charmant ami, celui des Muſes, celui de la vertu, vous que je ne vois pas aſſez et avec qui je voudrais toujours vivre, vous me donnez là un laurier dont je fais beaucoup plus de cas que de tout ce que *Maupertuis* va chercher à Berlin, et de tout ce qu'on cherche à Verſailles. Le roi ſaura qu'il y a dans ſon royaume des ames aſſez belles pour joindre hardiment à ſon nom celui d'un ami ; il ſaura que mon cher *Cideville* atteſte à la poſtérité que les bontés dont ſa Majeſté m'honore ne ſont pas un reproche à ſa gloire.

J'envoie à M. le duc de *Richelieu* ce beau monument que vous érigez au roi, à la nation et à l'amitié. C'eſt un bel exemple que vous donnez à la littérature. Madame *du Châtelet*, qui vous eſt tendrement obligée, donnera ſon exemplaire à madame la ducheſſe de *la Vallière*, et il reſtera dans la bibliothéque de Champs. Nous en prendrons d'autres lundi à Paris, où nous comptons arriver ſur les trois heures. C'eſt là que j'embraſſerai celui qui m'immortaliſe.

1745.

LETTRE CLXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Champs, le 25 de juin.

Je ſuis, comme l'*Arétin*, en commerce avec toutes les têtes couronnées ; mais il s'en feſait payer pour les mordre, et je ne leur demande rien pour les amadouer. Recevez donc, Monſeigneur, cet énorme paquet que vous pourriez faire partir par la première flotte que vous enverrez à la pêche de la baleine. Que direz-vous de mon inſolence ? vous ai-je aſſez importuné de mes batailles ? Tantôt c'eſt pour la princeſſe de Suède, tantôt c'eſt pour la czarine. Vous êtes bien heureux que je vous ſauve le roi de Pruſſe cette fois-ci ; et ſi vous étiez à Paris, vous auriez vraiment un paquet pour le pape. Eh bien ! il pleut donc des victoires ! Le roi de Pruſſe bat nos ennemis, et fait des épigrammes contre eux. Oh ! la belle et glorieuſe paix que vous ferez ! Je vous prépare une fête pour votre retour ; j'y couronnerai le roi de lauriers. En attendant, vous recevrez une ſeptième édition de Lille, de ce petit monument que j'ai élevé à la gloire de notre monarque. Dites-lui-en un peu de

bien

bien, et empêchez, ſi vous pouvez, les araignées de ſe manger. 1745.

Voici une mauvaiſe plaiſanterie que j'écris au roi de Pruſſe. Vous verrez, Monſeigneur, que je ne le traite pas ſi pompeuſement que le vainqueur de Fontenoi.

Lorſque deux rois s'entendent bien, (*)

Cela n'eſt pas bon à courir, mais peut-être en peut-on amuſer le roi preneur de villes et gagneur de batailles; car, encore faut-il amuſer ſon héros.

Où eſt monſieur votre fils? négocie-t-il avec le gros M. *Bentin?* Je n'ai pas vu votre belle-fille à qui je voulais rendre mes reſpects. Je ſuis tantôt à Champs, tantôt à Etiole. Préparez pour la fête les oliviers que je voudrais qui ornaſſent le théâtre.

(*) Volume d'Epîtres, page 999.

1745. *Lettre critique d'une belle Dame à un beau Monſieur de Paris, ſur le Poëme de la bataille de Fontenoi, à M. ***.*

Juin.

Je ne ſais pas, Monſieur, pourquoi j'ai pu lire juſqu'au bout ce poëme de la bataille de Fontenoi ; c'eſt un ouvrage qui roule tout entier ſur des faits vrais et récens. Y a-t-il rien de plus inſipide pour des eſprits comme les nôtres, ſi ſolidement nourris de la lecture du prince *Titi* et de *Zerbinette?*

Vous vous ſouvenez que nous étions à l'opéra, le jour qu'on donna cette vilaine bataille, et que nous fîmes un ſouper délicieux qui dura quatre heures, après quoi nous gagnâmes cent louis au cavagnol, en nous plaignant *furieuſement* et *infiniment* de la misère du temps.

L'auteur du poëme prétend que nous avons beaucoup d'obligation au roi de gagner des batailles en perſonne, et de prendre des villes, afin que nous jouiſſions tranquillement à Paris du fruit de ſes travaux et des dangers où il s'expoſe. Quelle ſottiſe ! Je voudrais bien ſavoir ſi les dames de Londres ſe réjouiſſent moins, parce que le duc de *Cumberland* a été bien battu ? Je ne ſais qui a fait cette rapſodie, mais il connaît bien mal le monde.

Que m'importe à moi que quatre ou cinq officiers de l'état-major aient été bleſſés ? j'ai bien affaire qu'on me les nomme. Ils ont verſé, dit-on, leur

ſang pour nous, ſous les yeux de leur roi; et les louanges qu'on leur donne, ſont une juſte récompenſe et un aiguillon de la gloire; mais, ſi cela était, il aurait dû nous donner une liſte des morts et des bleſſés. J'ai un parent, lieutenant de milice, qui a reçu un coup de fuſil dans la manche. Pourquoi parle-t-il plutôt des autres que de mon parent? J'aurais été fort aiſe de trouver là ſon nom; mais toutes les choſes qui ne m'intéreſſent pas perſonnellement, ou qui ne ſont pas des romans nouveaux, m'ennuient *épouvantablement*, *horriblement*. 1745.

On dit que M. le maréchal de *Saxe* eſt fort content de l'endroit qui le regarde; je le trouve bien indulgent.

Maurice qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour ſon roi ſon ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour et de mourir vainqueur.

M. l'abbé de ** nous a fait remarquer judicieuſement le ridicule de nommer un homme par ſon nom de baptême, et de le faire enſuite prier le dieu *Mars*. J'ai bien ſenti l'impertinence de dire qu'un maréchal de France eſt prêt à *deſcendre ſur l'infernale rive*, quand il eſt dangereuſement malade. Je trouve fort mauvais, moi, lorſque j'ai la migraine, après avoir joué toute la nuit, qu'on vienne me dire que j'ai mauvais viſage. On prétend qu'en effet M. le maréchal de *Saxe*, après la victoire, dit au roi qu'il n'avait demandé au ciel que ce jour de vie pour

1745. voir triompher ſa Majeſté : permis à lui de penſer de cette façon ; mais, en vérité, cela eſt bien déplacé dans un poëme qui ne doit donner que des idées douces et riantes.

Pourquoi dit-il que le duc de *Grammont*

Dans l'Elyſée emporte la douleur
D'ignorer, en tombant, ſi ſon maître eſt vainqueur.

Voilà un ſentiment que je n'ai vu dans aucun des petits romans que je lis. Je voudrais bien ſavoir ſi on a de ces idées-là quand on a la cuiſſe emportée d'un boulet de canon ; on me répond à cela que le duc de *Grammont* aimait véritablement le roi, et qu'il pouvait très-bien avoir eu de pareils ſentimens à ſa mort. Faible réponſe, miſérable évaſion dont vous ſentez la petiteſſe !

Je me ſoucie fort peu qu'il me nomme tous les lieutenans généraux qui étaient chacun à leur poſte. Ne voilà-t-il pas une choſe bien extraordinaire d'être à ſon poſte? Un franc pédant, qui eſt tout plein de ſon *Homère*, nous a voulu perſuader que c'eſt ainſi que ce vieux grec s'y prenait dans ſon roman amoureux de l'Iliade, et que *Virgile* l'avait imité. Vous ſavez comme nous l'avons reçu avec ſon *Homère* et ſon *Virgile*. Je ne crois pas qu'on s'aviſe de les citer dorénavant devant vous ni devant moi. J'entends dire à de fort habiles gens que ces rêveurs-là ſont tout-à-fait paſſés de mode, et qu'un homme qui écrirait dans leur goût, ne ſerait pas toléré aujourd'hui. On dit qu'ils pouſſaient le ridicule

jufqu'à faire une defcription détaillée des bleffures d'anciens héros imaginaires. Si cela eft, il eft bien clair que rien n'eft plus impertinent que de parler des bleffures que nos officiers ont reçues réellement depuis peu, puifque *Virgile* ne parlait que de gens qui avaient été bleffés deux mille ans auparavant. 1745.

On m'a affuré qu'*Homère* employait un livre tout entier à faire l'énumération de toutes les troupes de la Gréce : pourquoi donc ne peindre qu'en peu de vers, les grenadiers, les carabiniers, la maifon du roi, les dragons? S'il y avait eu davantage de ces peintures, il eft vrai que je n'aurais jamais lu cet ouvrage; et c'eft précifément ce que je voulais : car, en vérité, je l'ai lu malgré moi, et je ne fais pas pourquoi quelques perfonnes, à l'article de M. du *Brocard*, de M. de *Craon* et du duc de *Grammont*, ont verfé des larmes. On ne peut s'attendrir ainfi que par efprit de cabale; mais je vous réponds que nous en ferons une bien violente contre l'auteur et fes adhérens.

Premièrement, nous dirons qu'il eft anglais; et on le voit affez par l'épithète de brave qu'il donne au duc de *Cumberland* qui eft venu attaquer fa Majefté. Nous déchaînerons contre lui tout Paris qu'il a fi indignement attaqué par ces déteftables vers :

Ils tombent ces héros, ils tombent ces vainqueurs,
Ils meurent, et nos jours font heureux et tranquilles :
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours fereins, ces jours que nous devons
Au fang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.

1745. C'eſt moi, ſans doute, et toute ma ſociété qu'il a eue en vue, mais nous le perdrons à la cour d'Hanovre. Nous ferons voir à toute la terre que ſon ouvrage eſt plein de menſonges.

Il y a un jeune officier dont il dit, dans ſes notes, que le cheval a été tué ſous lui, et nous ſavons, de ſcience certaine, par le gazetier de Cologne, que ce cheval n'a eu que trois balles dans le corps, et qu'un maréchal a promis, foi d'homme d'honneur, de le guérir. Il y a bien d'autres impoſtures pareilles qu'on relèvera, auſſi-bien que l'inſolence de faire cinq ou ſix éditions de cette pièce ridicule, pour faire plaiſir à ſon libraire. Encore je lui pardonnerais s'il avait dit quelque petit mot de moi, et s'il avait parlé de ma beauté à propos de la bataille de Fontenoi. Il pouvait très-bien dire qu'un de ces jeunes officiers dont il vante les grâces, a été amoureux deux jours d'une de mes couſines, et qu'il voulut même lui faire une infidélité pour moi, le premier jour; et aſſurément on peut dire que ma couſine ne me valait pas. Elle a trois ans et demi plus que moi, et elle eſt tout engoncée; c'eſt de quoi je veux vous entretenir ce ſoir à fond; car, en vérité, je ſuis très-fâchée contre ma couſine.

Adieu, Monſieur; le cavagnol m'attend.

LETTRE CLXVIII.

1745.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 10 d'auguſte.

Je viens, Monſeigneur, de recevoir le portrait du plus joufflu ſaint-père que nous ayons eu depuis long-temps. Il a l'air d'un bon diable et d'un homme qui ſait à peu-près ce que tout cela vaut. Je vous remercie de ces deux faces de pontife, du meilleur de mon cœur ; je crois que ſans vous, ces deux viſages-là qu'on m'envoyait, ſe feraient en allés en brouet d'andouille. L'abbé de *Tolignan*, le cardinal *Aquaviva*, l'abbé de *Canillac*, ne ſe feraient point entendus pour me faire avoir les bénédictions papales, ſi vous n'aviez eu la bonté d'écrire. Vous devriez bien dire au roi très-chrétien combien je ſuis un ſujet très-chrétien.

Quand aurez-vous pris Oſtende ? quand aurez-vous fait un empereur ? quand aurez-vous la paix ? Je n'en ſais rien, mais j'eſpère vous faire ma cour en octobre, pénétré de vos bontés.

1745.

LETTRE CLXIX.

AU MEME.

Le 17 d'auguſte.

J'AI envie de ne point jouir du bénéfice d'hiſtoriographe ſans le deſſervir. Voici une belle occaſion. Les deux campagnes du roi méritent d'être chantées, mais encore plus d'être écrites. Il y a d'ailleurs en Hollande tant de mauvais français qui inondent l'Allemagne d'écrits ſcandaleux, qui déguiſent les faits avec tant d'impudence, qui, par leurs ſatires continuelles, aigriſſent tellement les eſprits, qu'il eſt néceſſaire d'oppoſer à tous ces menſonges la vérité repréſentée avec cette ſimplicité et cette force qui triomphe tôt ou tard de l'impoſture. Mon idée ne ſerait pas que vous demandaſſiez pour moi la permiſſion d'écrire les campagnes du roi; peut-être ſa modeſtie en ſerait alarmée; et d'ailleurs je préſume que cette permiſſion eſt attachée à mon brevet; mais j'imagine que ſi vous diſiez au roi que les impoſtures qu'on débite en Hollande doivent être réfutées, que je travaille à écrire ſes campagnes, et qu'en cela je remplis mon devoir, que mon ouvrage ſera achevé ſous vos yeux et ſous votre protection;

enfin,

enfin, ſi vous lui repréſentez ce que j'ai l'honneur de vous dire, avec la perſuaſion que je vous connais, le roi m'en ſaura quelque gré, et je me procurerai une occupation qui me plaira et qui vous amuſera. Je remets le tout à votre bonté. Mes fêtes pour le roi ſont faites; il ne tient qu'à vous d'employer mon loiſir.

1745.

Je n'entends point parler de la Ruſſie. Oſerai-je vous ſupplier de me vouloir bien recommander à M. d'*Allion*. Vous me protégez au Midi, daignez me protéger au Nord; et puiſſe la paix habiter les quatre points cardinaux du monde et le milieu!

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE CLXX.

AU CARDINAL QUIRINI,

EVEQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN.

Parigi, 17 agoſto.

La perfetta conoſcenza che voſtra Eminenza a di tutte le ſcienze, la protezione che compartiſce alle ſcienze ſono i motivi che mi danno l'animo d'importunare voſtra Eminenza,

1745. benchè il ſuo guſto e la ſua capacità ſiano per tormelo. Porgo dunque ai piedi di voſtra Eminenza un piccolo tributo del mio riſpetto, e della ſtima nella quale è tenuta à Parigi comà in Italia. Ho ſempre detto che i Franceſi, e gli altri popoli ſono obbligati all' Italia di tutte le arti, e ſcienze. Tutti i fiori adornarono i voſtri giardini più di un ſecolo avanti che il noſtro terreno foſſe diſſodato e colto. Eccò i miei titoli per ambire d'eſſere ſottò la ſua protezzione. Le porgo l'omaggio d'una piccola opera, la quale il rè criſtianiſſimo a fatto ſtampare nel ſuo palazzo.

O celebrato vittorie, e tutti i miei voti ſono per la pace; un tal ſentimento non diſpiacerà à un ſavio, che frà tanti furori e diſagj del mondo compatiſce ai vinti, ed ancorà ai vincitori.

Si compiaccia d'accogliere benignamente le riſpettoſiſſime atteſtazioni del mio oſſequio; le baccio la ſacra porpora, e ſono con ogni maggiore riſpetto, &c.

LETTRE CLXXI.

1745.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Etiole, le 19 d'augufte.

JE ne crains pas, Monfeigneur, malgré votre belle modeftie, que vous me brouilliez avec madame de *Pompadour* pour tout le mal que je lui dis de vous ; car, après tout, il faut être indulgent pour les petits emportemens où le cœur entraîne d'anciens ferviteurs.

J'ai écrit à *noftro fignore* le faint-père pour le remercier de fes portraits, et je me flatte bientôt d'un petit bref. Si je dois au cardinal *Aquaviva* deux médailles, je vous dois les deux autres, et cependant je fens que je fuis plus reconnaiffant pour vous que pour l'*Aquaviva*.

J'ai envoyé des Fontenoi au roi d'Efpagne, à madame fa très-honorée et très-belligérante époufe, au féréniffime prince des Afturies, au féréniffime infant cardinal, le tout adreffé à monfieur l'évêque de Rennes, à qui j'ai dit que je prenais cette liberté grande, parce que vous daignez m'aimer un peu depuis quarante-deux ou quarante-trois ans. Pardon de l'époque, mais ne me démentez pas fur le fond.

1745. Il ſerait fort doux que je duſſe encore à votre protection, quelque petite marque des bontés de leurs Majeſtés catholiques. Je mets les princes à contribution, comme l'*Arétin*, mais c'eſt avec des éloges. Cette façon-là eſt plus décente.

En vérité, je vous aurais bien de l'obligation ſi vous voulez bien, dans votre première lettre à M. de *Rennes*, lui toucher adroitement quelque petit mot des ſervices qu'il peut me rendre. Les médailles papales, l'impreſſion du louvre, et quelque marque de magnificence eſpagnole, feront une belle réponſe aux *Desfontaines*.

Mais il faut que je vous parle de la Lettre à un archevêque de Cantorbéri, écrite par un mauvais prêtre nommé *Langlet*. Vous ſavez qu'il y dit tout net que M. de *Chauvelin* reçut cent mille guinées des Anglais pour le traité de Séville. Cent mille guinées! L'abbé *Langlet* ne ſait pas que cela fait plus de deux millions cinq cents mille livres. Si cela n'était que ridicule, paſſe; mais une calomnie atroce fait toujours plus de bien que de mal au calomnié. M. de *Chauvelin* a une grande famille. On trouve affreux qu'on ait imprimé une injure ſi indécente. Les indifférens diſent qu'il n'eſt pas permis d'attaquer ainſi des miniſtres, que l'exemple eſt dangereux, et

l'on ſe plaint du lieutenant de police. Celui-ci dit que c'eſt l'affaire de *Gros de Boſe ;* et *Gros de Boſe* dit que c'eſt la vôtre, que vous avez jugé la pièce imprimable ; et moi je dis que non ; qu'on vous a envoyé l'ouvrage comme étant fait en pays étranger, et que vous avez répondu ſimplement que l'auteur prenait le parti de la France contre la maiſon d'Autriche ; que vous n'aviez répondu que ſur cet article, et que d'ailleurs vous êtes loin d'approuver une pièce mal écrite, mal conçue, pleine de ſottiſes et de calculs faux. Fais-je bien, fais-je mal ? Preſcrivez-moi ce qu'il faut dire et taire.

1745.

Je vous ſuis attaché pour ma vie avec la tendreſſe la plus reſpectueuſe et la plus ardente.

Nous gagnons donc la Flandre pour r'avoir un jour le Canada. En attendant, les caſtors ſeront chers ; j'ai envie de propoſer les bonnets. Trouvez donc ſous votre bonnet quelque façon de nous donner la paix. Le beau moment pour vous !

1745.

LETTRE CLXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

28 de ſeptembre.

Je reçois, Monſeigneur, votre lettre à dix heures du ſoir, après avoir travaillé toute la journée à certain plan de l'Europe, pour en venir aux campagnes du roi. Le tout pourra vous amuſer à Fontainebleau.

Je vais quitter les traités d'Hanovre et de Séville pour la capitulation de Tournai. Les Hollandais deviennent des Carthaginois, *fides punica*. Je tâcherai de remplir vos intentions, en ſuivant votre eſprit, et en tranſcrivant vos paroles qu'il faut appuyer des belles figures de rhétorique appelées *ratio ultima regum*. C'eſt à M. le maréchal de *Saxe* à donner du poids à l'abbé de *Laville*.

Vous aurez, Monſeigneur, votre amplification au moment que vous la voudrez. Mille tendres reſpects.

P. S. Madame de *Colorini* (c'eſt, je crois, ſon nom), la gouvernante des pauvres princeſſes de Bavière, attend de vous certaine ordonnance. Je crois qu'elle m'a dit que vous deviez la remettre à madame *du Châtelet*. Elle

eſt venue au chevet de mon lit pour cela, et ſe mettrait, je crois, dans le vôtre, ſi elle oſait. 1745.

Adieu, Monſeigneur; heureux les gens qui vous voient!

LETTRE CLXXIII.

AU MEME.

Du 29, *mardi matin.*

VOICI, Monſeigneur, ce que je viens de jeter ſur le papier : je me ſuis preſſé, parce que j'aime à vous ſervir, et que j'ai voulu vous donner le temps de corriger le mémoire.

Je crois avoir ſuivi vos vues : il ne faut point trop de menaces. M. de *Louvois* irritait par ſes paroles : il faut adoucir les eſprits par la douceur, et les ſoumettre par les armes.

Vous n'avez qu'à m'envoyer chercher quand vous ſerez à Paris, et vous corrigerez mon thême, mais vous ne trouverez rien à refaire dans les ſentimens qui m'attachent à vous.

1745. *Repréſentations aux Etats généraux de Hollande.*
(Minutées par M. de Voltaire.)

Septembre.

HAUTS et puiſſans Seigneurs, je ſuis chargé expreſſément, de la part du roi mon maître, de vous faire ces nouvelles repréſentations que je ſoumets encore, s'il en eſt temps, à votre ſageſſe et à votre équité. (*)

J'oſerai d'abord vous faire ſouvenir d'une ancienne république puiſſante et généreuſe, ainſi que la vôtre, à laquelle quelques-uns de ſes citoyens préſentèrent un projet qui pouvait être utile. La nation demanda ſi le projet était juſte; on lui avoua qu'il n'était qu'avantageux; et le peuple répondit d'une commune voix, qu'il ne voulait pas même le connaître.

On eſt en droit d'attendre de votre aſſemblée une telle réponſe. La propoſition d'éluder la capitulation de Tournai, eſt préciſément dans ce cas; à cela près que cette infraction ne ſerait point utile pour vous, et ſerait dangereuſe pour tout le monde.

Que pourriez-vous gagner en effet en violant des droits ſacrés, qui ſeuls mettent un frein aux ſévérités

(*) Les Etats généraux avaient réſolu d'envoyer au roi d'Angleterre et contre le prétendant, les mêmes troupes qui, par la capitulation de Tournai et de Dendermonde, avaient fait le ſerment de ne ſervir de dix-huit mois, *même dans les places les plus éloignées*, &c. (Voyez le Siècle de Louis XV, chapitre XXIV, *malheurs du prince Edouard.*)

de la guerre ? Vous ôteriez aux victorieux l'heureuſe liberté de renvoyer déſormais des vaincus ſur leur parole. Qui voudra jamais laiſſer ſortir une garniſon ſous le ſerment de ne point porter les armes, ſi ces ſermens peuvent être violés ſous le moindre prétexte ? 1745.

Conſidérez, hauts et puiſſans Seigneurs, quels triſtes effets une telle conduite pourrait entraîner. Une république auſſi ſage et auſſi humaine les préviendra, ſans doute, et ne briſera point ces liens qui laiſſent encore aux hommes quelque ombre des douceurs de la paix, au milieu même de la guerre.

Vous n'avez enviſagé dans l'article de la capitulation de Tournai, que ces mots qui expriment la promeſſe *de ne pas ſervir, même dans les places les plus reculées.* Ces termes ſeuls, et dégagés de ce qui les précède, pourraient en effet laiſſer peut-être encore à la garniſon de Tournai la liberté de ſervir d'autres puiſſances, ſi on voulait oublier l'eſprit du traité pour le violer, en s'en tenant en quelque ſorte à la lettre.

Mais vous vous ſouvenez des expreſſions claires qui précèdent. Vous ſavez qu'il eſt dit que la garniſon *doit être dix-huit mois ſans porter les armes, ſans paſſer à aucun ſervice étranger, ſans faire, durant ce temps, aucun ſervice militaire, de quelque nature qu'il puiſſe être.*

Vous ſentez que nulle interprétation ne peut altérer un ſens ſi précis, et vous ſentez encore mieux que des conditions ſi manifeſtes ſont en effet l'expreſſion de la volonté déterminée du roi mon

1745. maître, à laquelle la garnifon de Tournai s'eft foumife fans aucune reftriction. Il a bien voulu, à ce prix feul, la laiffer fortir avec honneur, pour vous donner une marque de fa bienveillance et de fon eftime. Il fe flatte encore que vous n'altèrerez point de tels fentimens, en détruifant, par une interprétation forcée, les effets de fa générofité.

Il n'eft permis à la garnifon de Tournai de fervir de dix-huit mois, en aucun lieu de la terre, à compter depuis fa capitulation.

Le roi mon maître attefte toutes les nations défintéreffées ; et s'il y en a une feule qui puiffe admettre le moindre fubterfuge à ces mots, *aucun fervice militaire, de quelque nature qu'il puiffe être*, il eft prêt à oublier tous fes droits.

Mais une nation auffi éclairée et auffi équitable n'a befoin de confulter qu'elle-même. Vous manqueriez, fans doute, au droit des gens et au roi mon maître ; et il efpère encore que les féductions de fes ennemis ne vous détermineront point à violer, en leur faveur, des lois qu'il eft de l'intérêt de toutes les nations de refpecter.

Vous ne fouffrirez pas que ceux qui font jaloux de votre heureufe fituation, vous entraînent dans une guerre contraire à la fageffe de votre gouvernement, en exigeant de vous une démarche plus contraire encore à votre équité.

Ils voudraient rendre irréconciliables ceux qu'on a fi long-temps regardés comme capables de concilier l'Europe. Ils ne fe bornent pas à exiger de vous un fecours dont ils n'ont pas en effet befoin, et que

les lois ſacrées de la guerre défendent de leur donner, ils veulent (vous le ſavez trop bien) vous faire lever l'étendard contre un roi victorieux, dont les ménagemens pour vous ont excité leur envie. 1745.

Ils veulent fermer tous les chemins à la paix que tant de nations déſirent, et qu'elles ont attendue de votre prudence.

Mais le roi mon maître, qui, dans tous les temps, vous a témoigné une eſtime et une affection ſi conſtantes, ne peut croire encore que vos hautes puiſſances, ſi renommées pour leur juſtice, immolent la juſtice même pour retarder la tranquillité publique, l'objet de vos vœux et des ſiens.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Fontainebleau, ce 5 d'octobre.

VRAIMENT les grâces céleſtes ne peuvent trop ſe répandre, et la lettre du ſaint-père eſt faite pour être publique (*). Il eſt bon, mon reſpectable ami, que les perſécuteurs des gens de bien ſachent que je ſuis couvert contre eux de l'étole du vicaire de DIEU. Je me ſuis rencontré avec vous dans ma réponſe,

(*) Lettre de *Benoît XIV*, au ſujet de la tragédie de Mahomet.

1745. car je lui dis que n'ai jamais cru ſi fermement à ſon infaillibilité.

Je reſterai ici juſqu'à ce que j'aye recueilli toutes mes anecdotes ſur les campagnes du roi, et que j'aye dépouillé les fatras des bureaux. J'y travaille, comme j'ai toujours travaillé, avec paſſion. Je ne m'en porte pas mieux; je vous apporterai ce que j'aurai ébauché. M. et madame d'*Argental* ſeront toujours les juges de mes penſées et les maîtres de mon cœur.

Bonſoir, couple adorable; je vous donne ma bénédiction, je vous remets les peines du purgatoire, je vous accorde des indulgences. C'eſt ainſi que doit parler votre ſaint ſerviteur, en vous envoyant la lettre du pape; mais, charmantes créatures, il ſerait plus doux de vivre avec vous que d'avoir la colique en ce monde, et d'être ſauvé dans l'autre. Hélas! je ne vis point; je ſouffre toujours, et je ne vous vois pas aſſez. Quel état pour moi, qui vous aime tous deux, comme les ſaints, au nombre deſquels j'ai l'honneur d'être, aiment leur Dieu créateur!

LETTRE CLXXV.

1745.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 6 d'octobre.

LORSQUE tu fais un si riche tableau,
Du fier vainqueur de Lissus et d'Arbelles,
Tu veux encor que je sois un Apelles!
Il fallait donc me prêter ton pinceau.

O loisir qui me manquez, quand pourrai-je, entre vos bras, répondre tranquillement, et à mon aise, aux bontés de mon cher *Cideville!* O santé, quand écarterez-vous mes tourmens pour me laisser tout entier à lui !

Je suis accablé de mes maux d'entrailles, et il faut pourtant préparer des fêtes et écrire les campagnes du roi. Allons, courage; soutenez-moi, mon cher ami. Vous m'avez déjà encouragé dans le poëme de Fontenoi ; continuez.

Je vous fais part ici d'une petite lettre du saint-père, avec laquelle je vous donne ma bénédiction; mais j'aimerais mieux faire, pour votre académie, une inscription qui pût lui plaire, et n'être pas indigne d'elle. Elle réunit trois genres. Si elle prenait pour devise une *Diane*, avec cette légende : *Tria regna tenebat*,

1745. avec l'exergue : *Académie des ſciences, de littérature et d'hiſtoire*, *à Rouen*, 1745.

Bonſoir ; je vous embraſſe. Je n'ai pas un moment. Mes reſpects à votre académie. N'oubliez pas M. l'abbé du *Reſnel*, ſur l'amitié de qui je compte toujours.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, ce 20 d'octobre.

MONSEIGNEUR,

Il n'y a pas de ſoin que je ne prenne pour faire une hiſtoire complète des campagnes glorieuſes du roi, et des années qui les ont précédées. Je demande des mémoires à ſes ennemis même. Ceux qui ont ſenti le pouvoir de ſes armes, m'aident à publier ſa gloire.

Le ſecrétaire de M. le duc de *Cumberland* (qui eſt mon intime ami) m'a écrit une longue lettre, dans laquelle je découvre des ſentimens pacifiques que les ſuccès de ſa Majeſté peuvent inſpirer.

Si le roi jugeait que ce commerce pût être de quelque utilité, je pourrais aller en Flandre, ſous le prétexte naturel de voir par mes yeux

les chofes dont je dois parler. Je pourrais enfuite aller voir ce fecrétaire qui m'en a prié. M. le duc de *Cumberland* ne s'y oppoferait affurément pas. Je fuis connu de la plupart des anciens officiers qui l'entourent. Je parle l'anglais ; j'ai des amis à Bruxelles, et ces amis font attachés à la France. Je peux aifément, et en peu de temps, favoir bien des chofes.

1745.

Le fecrétaire de M. le duc de *Cumberland* a fait naître à fon maître l'envie de me voir : les éloges que j'ai donnés à ce prince, pour relever davantage la gloire de fon vainqueur, lui ont donné quelque goût pour moi. Voilà ma fituation.

Si fa Majefté croit que je puiffe rendre un petit fervice, je fuis prêt ; et vous connaiffez mon zèle pour fa gloire et pour fon fervice.

Je fuis avec refpect, &c.

Billet ajouté.

Voici, Monfeigneur, ce qui m'a paffé par la tête à la réception de la lettre anglaife du fecrétaire du duc de *Cumberland*. Il ne tient qu'à vous de me procurer un voyage agréable et peut-être utile. Vous pouvez difpofer les efprits du comité. Je crois que M. le maréchal de *Noailles* même me donnera fa voix. Vous

1745. liriez enſuite ma lettre en plein conſeil : chacun dirait oui, et le roi auſſi. Tout ceci eſt dans le ſecret. Madame * * * n'en fait rien. Faites ce que vous jugerez à propos ; mais j'ai plus d'envie encore de vous faire ma cour qu'au duc de *Cumberland.*

N. B. Ce ſecrétaire du duc de *Cumberland* eſt le chevalier *Fakener*, ci-devant ambaſſadeur à Conſtantinople, homme d'un très-grand crédit, informé de tout mieux que perſonne, et, encore une fois, mon intime ami. Ne ſerait-il pas mieux que cela fût entre le roi et vous ? Mais il y a encore un parti à prendre peut-être, c'eſt de vous moquer de moi. En tout cas, pardonnez au zèle, et brûlez mes rêveries.

LETTRE CLXXVII.

AU MEME.

A Champs, ce 23 d'octobre.

VRAIMENT, Monſeigneur, ce que je vous ai propoſé, n'eſt que dans la ſuppoſition que vous cruſſiez que je puſſe apprendre, par le chevalier *Fakener*, des circonſtances que vous euſſiez beſoin de ſavoir. Je vous ai dit que ce digne chevalier a des ſentimens *pacifiques*, mais

mais je n'en conclus rien. Je me bornais ſeulement à vous demander ſi vous penſiez qu'on pût tirer quelque fruit de ſes entretiens, et être plus au fait de ce qui ſe paſſe. Voilà tout. 1745.

Si vous ne penſez pas que ce voyage puiſſe être utile, n'en parlez point. J'ai cru ſeulement devoir vous rendre compte de ma liaiſon avec le ſecrétaire du duc de *Cumberland*. J'aimerai mieux d'ailleurs travailler paiſiblement ici à mon hiſtoire que de courir aux nouvelles.

Il ſe peut faire de plus que le roi trouve en moi trop d'empreſſement. Je lui ai pourtant rendu quelque ſervice en Pruſſe; mais croyez que je ne prétends point me faire de fête. Encore une fois, ce voyage propoſé n'eſt que dans l'idée que vous vouluſſiez avoir quelque notion par ce canal. Or, c'eſt une curioſité dont vous n'avez pas beſoin. Ce que me dirait le chevalier *Fakener*, n'empêchera pas le prétendant d'être battant, ni d'être battu : par conſéquent, voyage inutile; donc je crois qu'il n'en faut point effaroucher les oreilles du maître, ſauf votre meilleur avis. J'aurai mille fois plus de plaiſir à vous faire ma cour à Fontainebleau qu'à voir des anglais. Je compte y retourner quand M. de *Richelieu* aura diſpoſé de moi pour ſes fêtes.

Eſt-il poſſible que ce ſoit madame de

1745. *Pompadour* qui, à vingt-deux ans, déteſte le cavagnol, et que ce ſoit madame *du Châtelet-Newton* qui l'aime !

Madame *du Châtelet* a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de cauſer avec elle. Nous vous ſommes attachés ſolidairement.

Je vous fais mon compliment ſur le héros d'Ecoſſe.

LETTRE CLXXVIII.

AU CARDINAL QUIRINI.

A Paris, ce 25 d'octobre.

Il faudrait, Monſeigneur, vous écrire dans plus d'une langue, ſi on voulait mériter votre correſpondance ; je me ſers de la françaiſe que vous parlez ſi bien, pour remercier votre Eminence de ſa belle proſe et de ſes vers charmans. Je revenais de Fontainebleau, quand je reçus le paquet dont elle m'a honoré ; je m'en retournais à Paris avec madame la marquiſe *du Châtelet*, qui entend *Virgile* et vous, auſſi-bien que *Newton* ; nous lûmes enſemble votre excellente préface et la traduction que vous avez bien voulu faire du poëme de Fontenoi. Je m'écriai :

Sic veneranda ſuis plaudebat Roma Quirinis,
Laus antiqua redit, Romaque ſurgit adhuc,

Non jam Marte ferox, dirisque superba triumphis, 1745.
Plus mulcere orbem quam domuisse fuit.

La fièvre et les incommodités cruelles qui m'accablent, ne m'ont pas permis d'aller plus loin, et m'empêchent actuellement de dire à votre Eminence tout ce qu'elle m'inspire. Elle me cause bien du chagrin en me comblant de ses faveurs ; elle redouble la douleur que j'ai de n'avoir point vu l'Italie. Je ferais volontiers comme les *Platon* qui allaient voir leurs maîtres en Egypte; mais ces *Platon* avaient de la santé, et je n'en ai point.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous envoyer une dissertation que j'ai faite pour l'académie de Bologne, dont j'ai l'honneur d'être membre. Dès que je serai un peu rétabli, je lui ferai adresser cet hommage, sous l'enveloppe de M. le cardinal *Valenti*, si vous le trouvez bon; car les dissertations de Paris à Rome ruinent quand on ne prend pas ces précautions. Ce sera le troc de *Sarpedon*; vous me donnez de l'or, et je vous rendrai du cuivre. Il y a long-temps que tout homme qui cherche à enrichir son ame, trouve bien à gagner avec la vôtre. La mienne sent tout le prix d'un tel commerce.

Je suis avec un profond respect, &c.

1745.

LETTRE CLXXIX.

AU MEME.

Parigi, 7 di novembre.

Tutti i ſeguaci d'*Ippocrate*, i *Boeravi*, i *Leprotti* non avrebbero mai potuto ſomminiſtrare ai miei continui dolori un più dolce e più certo ſollievo di quello che o provato nel leggere le lettere, e le belle opere, delle quali voſtra Eminenza ſi è compacciuta d'onorarmi. Ella mi a deſtato dal languido torpore, nel quale le malatie mie mi avevano ſepolto.

Dica ella di grazia, qual' arte, qual incanto pone ella in uſo per condire cotanti vezzi tanta e così varia dottrina, e per adornarla di queſta finitura di compoſizione, in cui non appare l'arte, mà ſoprà tutto la facilità dello ſtile, e la vera e ſoda eloquenza.

Si raddopiò in cielo la felicità del cardinal *Polvi* dai nuovi pregj, che la penna di voſtra Eminenza gli ha conferiti. Ella da ad un tratto a queſto celebre ingleſe ed a ſe, ſteſſa l'immortalità del mondo letterato.

Credo bene io coll'erudito *Vulpio* che quel bel giovane ſcolpito in avorio ſia il genio del rè *Tolomeo* et di *Berenice ;* ma mi pare più certo che voſtra Eminenza ſia il mio;

e ſe gli antichi ſoleano porgere i loro voti ai genj de' grand' uomini, mi fa d'uopo d'invocare quello del cardinale *Quirini*. Gli rendo umiliſſime grazie, e mi proteſto con ogni oſſequio il ſuo zelante ammiratore. 1745.

LETTRE CLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Verſailles, et jamais à la cour, décembre.

Je vous envoie, mes adorables anges, une fête que j'ai voulu rendre raiſonnable, décente, et à qui j'ai retranché exprès les fadeurs et les fornettes de l'opéra, qui ne conviennent ni à mon âge, ni à mon goût, ni à mon ſujet. (*)

Vraiment, mes chers anges, je crois bien que la vérité ſe trouvera chez vous, et que j'y trouverai plus de ſecours qu'ailleurs; auſſi je compte bien venir profiter de vos bontés, dès que j'aurai débrouillé ici le chaos des bureaux. Il eſt abſolument néceſſaire que je commence par ce travail, pour avoir des notions qui ne ſoient point expoſées à des contradictions devant le miniſtre et devant

(*) Le Temple de la gloire.

1745. le roi (*). Ce travail, joint aux tracasseries du pays, me retient ici plus long-temps que je ne pensais. Il faut que mon ouvrage soit approuvé par M. d'*Argenson;* il est mon chancelier, et M. de *Crémille* mon examinateur. Vous jugez bien que c'est moi qui ai demandé M. de *Crémille*, et que je n'ai pas eu de peine de l'obtenir.

Je me trouvai hier chez M. d'*Argenson*, et je parlais du combat de Mêle. Je disais combien cette action fesait d'honneur aux Français. Il y a surtout, disais-je, un diable de M. d'*Azincourt*, un jeune homme de vingt ans, qui a fait des choses incroyables. Comme je bavardais, entre M. d'*Azincourt*, que je n'avais jamais vu; il ne fut pas fâché. Je crois que c'est un officier d'un très-grand mérite, car il écrit tout.

Adieu, le plus adorable ménage de Paris.

(*) Il s'agit de l'Histoire de la guerre de 1741.

LETTRE CLXXXI.

1745.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mon cher ange gardien, vous ne réuffiffez qu'à vous faire adorer et à me faire trembler; mais il fera bien difficile que vous puiffiez empêcher qu'on ne hafarde la petite pièce avec Jules-Céfar. On ne ferait jamais rien dans ce monde, dans aucun genre, fi on ne hafardait pas un peu. Pourvu que je ne rifque point de perdre votre eftime et votre amitié, et celle de madame d'*Argental*, je peux hafarder tout le refte; car qu'eft-ce que le refte?

Le roi m'a accordé verbalement la première charge vacante de gentilhomme ordinaire de fa chambre, et par brevet, la place d'hiftoriographe, avec deux mille francs d'appointemens. Me voilà engagé d'honneur à écrire des anecdotes; mais je n'écrirai rien, et je ne gagnerai pas mes gages.

Adieu, ange de paix; ne foyez pas un ange de mauvais augure; vous n'êtes fait que pour annoncer le bonheur.

Songez, je vous prie, à faire en forte que je ne fois pas brouillé avec M. le duc d'*Aumont*, parce que *la Noue* reffemble au petit finge de la cheminée de madame de *Tençin*.

Sub umbra alarum tuarum.

1745.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES,

CAPITAINE AU REGIMENT DU ROI.

Sur un Eloge funèbre d'un officier, composé à Prague.

L'ETAT où vous m'apprenez que ſont vos yeux, a tiré, Monſieur, des larmes des miens; et l'éloge funèbre que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'eſt que trop vrai en général. Vous en exceptez ſans doute l'amitié. C'eſt elle qui vous a inſpiré, et qui a rempli votre ame de ces ſentimens qui condamnent le genre-humain; plus les hommes ſont méchans, plus la vertu eſt précieuſe, et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle eſt la première de nos conſolations. Voilà la première oraiſon funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres ſont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il eſt bien difficile que ce genre d'écrire ſe garantiſſe de ce défaut; qui

qui parle long-temps parle trop ſans doute. 1745.
Je ne connais aucun diſcours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a ſon endroit faible; quelle tragédie eſt ſans rempliſſage, quelle ode ſans ſtrophes inutiles? Mais, quand le bon domine, il faut être ſatisfait; d'ailleurs, ce n'eſt pas pour le public que vous avez écrit, c'eſt pour vous, c'eſt pour le ſoulagement de votre cœur; le mien eſt pénétré de l'état où vous êtes. Puiſſent les belles-lettres vous conſoler! elles ſont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais quand on s'en ſert comme d'un organe de la renommée, elles ſe vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte aſſez pur; elles nous ſuſcitent des ennemis qui nous perſécutent juſqu'au tombeau. *Zoïle* eût été capable de faire tort à *Homère* vivant. Je ſais bien que les *Zoïles* ſont déteſtés, qu'ils ſont mépriſés de toute la terre, et c'eſt-là préciſément ce qui les rend dangereux. On ſe trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel *Zoïle* pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur et l'éloquence ont inſpiré à un jeune officier, et qui ne ferait étonné de voir le génie de M. *Boſſuet* à Prague? Adieu, Monſieur;

1745. ſoyez heureux, ſi les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir.

Je ſuis avec les ſentimens les plus tendres, &c.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 14 de janvier.

1746. Si le prince *Edouard* ne doit pas ſon rétabliſſement à M. le duc de *Richelieu*, on dit que nous devrons la paix à M. le marquis d'*Argenſon*. Les Italiens feront des ſonnets pour vous; les Eſpagnols, des rodondillas; les Français, des odes, et moi, un poëme épique pour le moins. Ah, le beau jour que celui-là, Monſeigneur! En attendant, dites donc au roi, dites à madame de *Pompadour* que vous êtes content de l'hiſtoriographe. Mettez cela, je vous en ſupplie, dans vos capitulaires. Que j'aurai de plaiſir de finir cette hiſtoire par la ſignature du traité de paix!

Je viens d'envoyer à M. le cardinal de *Tençin* la ſuite de ce que vous avez eu la bonté de lire; il lit plus vîte que vous; tant mieux, c'eſt une preuve que vous n'avez pas de temps, et que vous l'employez pour nous;

mais lifez, je vous en prie, l'article qui vous regarde (c'eſt à la fin de 1744). Le public ne me défavouera pas, et je vous défie de ne pas convenir de ce que je dis. 1746.

Le pape a envie que j'aille à Rome, et le roi de Pruſſe que j'aille à Berlin. Mais comme un de vos confrères me traite à Verſailles! On n'eſt point prophète chez ſoi.

On vient de m'envoyer un livre, fait par quelque politique allemand, où votre gouvernement eſt joliment traité. J'y ai trouvé la lettre du maréchal de *Smettau* où il dit que M. d'*Allion* eſt un ignorant et un pareſſeux; mais vraiment pour pareſſeux, je le crois; il y a un an que je lui ai envoyé un gros paquet que vous avez eu la bonté de lui recommander, et je n'en ai aucune nouvelle. Seriez-vous aſſez bon, Monſeigneur, pour daigner l'en faire reſſouvenir, la première fois que vous écrirez au bout du monde?

Il paraît tant de mauvais livres ſur la guerre précédente, qu'en vérité mon hiſtoire eſt néceſſaire. Je vous demande en grâce de dire au roi un mot de cet ouvrage auquel ſa gloire eſt intéreſſée. J'ai peur que vous ne ſoyez indifférent, parce qu'il s'agit auſſi de la vôtre; mais il faut boire ce calice. Je ne crois pas avoir dit un ſeul mot, dans cette hiſtoire, que les perſonnes ſages, inſtruites et juſtes

1746. ne ſignent. Vous me direz qu'il y aura peu de ſignatures ; mais c'eſt ce peu qui gouverne en tout le grand nombre, et qui dirige à la longue la manière de penſer de tout le monde.

Adieu, Monſeigneur, *ſermonum noſtrorum candide judex*. Votre hiſtoriographe n'a pu vous faire ſa cour dimanche paſſé, comme il s'en flattait; il paſſe ſon temps à ſouffrir et à hiſtoriographer; il vous aime, il vous reſpecte bien perſonnellement.

LETTRE CLXXXIV.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 3 febbrajo.

PORGO à lei un nuovo rendimento di grazie per gl'ultimi ſuoi favori. La lettera paſtorale di voſtra eminenza mi fa deſiderare d'eſſere uno dei ſuoi dioceſani. Non direì allorà come quelli d'Avranches : *Quand aurons-nous un évêque qui ait fait ſes études ?*

Il dono della ſua libraria al ſuo popolo ed ai ſuoi ſucceſſori ſarà un monumento eterno del ſuo grande e generoſo ſpirito. La marmorea mole che la contiene non durerà quantò la voſtra memoria. E le belle e ſavie opere di

voſtra eminenza in ogni genere ſaranno il più nobile ornamento di queſto teſoro di letteratura. Non mi ſtarebbe bene di voler porre in quel bel tempio alcuni de' miei imperfetti componimenti. Sono troppò profano. Non dimenò dimanderò à voſtra eminenza, frà pochi meſi, la licenza di preſentarle un ſaggio d'iſtoria dè preſenti movimenti, e delle guerre che ſcuotono d'ogni lato, e diſtruggono l'Europa. Tocca al mio rè di far tremarla, ai grandi perſonnaggj di voſtro carattere di pacificarla, à me di ſcrivere con verità e modeſtia quel ch'è paſſato. Ben sò io, che quandò doverò parlare degl'ingegni, che ſono il fregio e l'onore di noſtra età, incomminciero dal nome dell' illuſtriſſimo cardinale *Quirini*.

1746.

In tanto le baccio la ſacra porpora, e mi raſſegno con ogni maggiore oſſequio e venerazione, &c.

1746.

LETTRE CLXXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 17 de février.

Je vous fais mon compliment de la belle chofe que j'entends dire. Comptez que, quand vous ferez au comble de la gloire, je ferai à celui de la joie. Souvenez-vous, Monfeigneur, que vous ne penfiez pas à être miniftre quand je vous difais qu'il fallait que vous le fuffiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail; vous ferez de grandes et de bonnes chofes, et vous les ferez durables, parce que vous avez jufteffe dans l'efprit, et juftice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante, et fait fur moi la même impreffion que le fuccès d'Armide fur les amateurs de *Lulli*.

Il faut que j'aille paffer une quinzaine de jours à Verfailles; je ne ferai point furpris fi, au bout de la quinzaine, j'y entends chanter un petit bout de *Te Deum* pour la paix. En attendant, voulez-vous permettre que je faffe mettre un lit dans le grenier au-deffus de l'appartement que vous avez prêté à madame *du Châtelet* fur le chemin de Saint-Cloud? J'y

ſerai un peu loin de la cour, tant mieux; mais je me rapprocherai ſouvent de vous, car c'eſt à vous que mon cœur fait ſa cour depuis bien long-temps et pour toujours. 1746.

Mille tendres reſpects.

LETTRE CLXXXVI.

A MADAME

LA DUCHESSE DE... *à Naples.*

Verſaglia.

PERDONI, l'Eccellenza voſtra, ſe le ſcrivo còſi di radò. Non a dà rimproverarne la mia dimenticanza, mà dà compatire il cattivo ſtato di mia ſalute, che ſà di me un uomo mezzo morto, e mi toglie la conſolazione di più ſpeſſo preſtare à voſtra eccellenza il dovuto mio oſſequio; mà la pertinace e nojoſa mia infermità, ed i miei continui dolori, non anno puntò indeboliti i ſentimenti di riſpetto, di ſtima, et del più vivo affetto che nutrirò ſempre per lei. Ne il tempo, ne la lontananza potranno mài ſcancellare quel che il ſuo merito a impreſſo nel mio cuore. Il felice parto dell' eccellenza voſtra mi a recato un còſi ſenſibil piacere, che a fatto ſvanire tutti

1746. i miei affanni. Il mio animo non e orà capace di riffentire altro che la gioia di voftra eccellenza, quella del fignor duca fuo fpofo, e di tutta l'illuftriffima fua cafa.

Voftra eccellenza è fi cortefe versò di me, che nel tempo della fua gravidanza, sè degnata di penfare à mandarmi un bel regalo di cioccolata, che il fignor marchefe de l'*Hôpital*, già arrivato à Verfaglia, mi farà pervenire dà Marfiglia frà poche fettimane. Vorrei veramente prenderne alcune chichere nel cabinetto di voftra èccellenza in Napoli, e godere il giubilo di vederla collocata nel grado che a bramato.

Mi lufingo che quantò ella defidera, farà dall' eccellenza voftra confeguito fenzà fallo, imperòcchè il fignor principe d'*Ardore* effendo aggregato all' ordine del rè de Francia, è ben giufto che quello di Napoli conceda alcuni favori alla più ragguardevole di tutte le dame francefi che poffano fare l'ornamento d'una corte. Le auguro l'adempimento di tutte le fue brame; mà non mi confolerei mài di non vedere co' proprj occhj la fua felicità, di non poter bacciare il fuo bambino, ne profondamente inchinare la di lei cara madre.

Qùi fi fanno fefte ogni giorno. Le noftre communi vittorie in Italia ed in Fiandra anno portato la cafa di Borbone al cumulo

della ſua gloria. Il duca di *Richelieu* deve eſſer orà sbarcato in Inghilterra, ed avrà forſe ſcacciato vià il rè *Giorgio* quandò nelle mani dell' eccellenza voſtra capiterà la mia lettera. Eccellentiſſima mia ſignora che ella ſia ſempre altre tantò felice, quantò lo ſono i noſtri monarchi. 1746.

Le auguro un feliciſſimo avanzamento ed eſito dell' affare nel quale l'affezzionatiſſima madre dell' eccellenza voſtra, gli umiliſſimi ſuoi ſervidori ſervidamente s'impiegano; ed io reſterò ſempre colla viva ambizione d'ubbidirla, e con ogni maggiore riſpetto e venerazione.

Di voſtra eccellenza, &c.

LETTRE CLXXXVII.

AU CARDINAL PASSIONEI, *à Rome.*

Marte.

STENTO d'imparare la lingua italiana, mentrè ſi diletta l'eminenza voſtra nell' abellire la lingua franceſe. Aſpetto colla maggior premura, e co'i più vivi ſentimenti di gratitudine i libri coi quali ella ſi degna d'ammaeſtrarmi. Mà eſſendo privo dell' onore di venire ad

1746. inchinarla in Roma; voglio almenò intitularmi al ſuo padrocinio, e naturalizarmi romano in qualche maniera, nel ſottoporre al ſuo ſommo giudizio, ed alla ſua pregiatiſſima protezzione queſto ſaggio, che ho sbozzato in italiano. Prendo la libertà di pregarla di preſentarlo à quelle accademie delle quali è ella protettore (e credo che ſia il protettore di tutte) ricercò un nuovo vincolo che poſſa ſupplire la mia lontananza, e che mi renda uno de ſuoi clienti, comè ſe foſſi un habitante di Roma. Sarei ben fortunato di vedermi aggregato à quelli che godono l'onore d'eſſere iſtruiti dalla ſua dottrina, e di bevere à quel ſacro fonte, del quale ſi degna d'inviarmi alcune gocciole.

Non voglio interrompere più longamente ſuoi grandi negozj, e bacciando la ſua ſacra porpora mi confermo, &c.

LETTRE CLXXXVIII.

1746.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Mars.

Je ne vous fais point ma cour, Monſeigneur, mais je fais mille vœux pour le ſuccès de votre belle entrepriſe. On dit que vous avez beſoin de votre courage, et de réſiſter aux contradictions en feſant le bien des hommes. Voilà où l'on en eſt réduit. Vous avez de la philoſophie dans l'eſprit et de la morale dans le cœur; il y a peu de miniſtres dont on puiſſe en dire autant. Vous avez bien de la peine à rendre les hommes heureux, et ils ne le méritent guère. Oh, que vous allez conclure divinement mon hiſtoire, et que je me fais bon gré d'avoir barbouillé votre portrait! Il eſt vrai du moins.

M. le cardinal *Paſſionei* me mande qu'il envoie ſous votre couvert, par monſieur l'archevêque de Bourges, un paquet de livres dont il veut bien me gratifier.

Voici le ſaint temps de Pâques qui approche; la reine d'Hongrie et la reine d'Eſpagne dépouilleront toutes deux *la vieille femme*, et ſe réconcilieront en bonnes chrétiennes; cela eſt immanquable. Ah! maudites araignées,

1746. vous déchirerez-vous toujours au lieu de faire de la ſoie !

Grand et digne citoyen, ce monde-ci n'eſt pas digne de vous.

LETTRE CLXXXIX.

A M. DE MONCRIF,

LECTEUR DE LA REINE, &c.

Mars.

MON cher ſylphe, dont je n'oſe encore m'appeler le confrère, mais dont je ſerai toute ma vie l'ami le plus tendre, je vous cherche par-tout pour vous dire combien il me ſera doux d'être lié avec vous par un titre nouveau. Je ſuis pénétré de tout ce que vous avez fait pour moi; mais comment me conduirai-je au ſujet du libelle diffamatoire dans lequel l'académie eſt outragée, et moi ſi horriblement déchiré ! Il n'eſt que trop prouvé, aux yeux de tout Paris, que le ſieur *Roi* eſt l'auteur de ce libelle coupable. C'eſt la vingtième diffamation dont il eſt reconnu l'auteur; et il n'y a pas long-temps qu'il écrivit deux lettres anonymes à M. le duc de *Richelieu*. Il a comblé la meſure de ſes crimes; mais je dois reſpecter

la protection qu'il ſe vante d'avoir ſurpriſe
auprès de la reine. Il a pris les apparences de 1746.
la vertu pour être reçu chez la plus vertueuſe
princeſſe de la terre. C'eſt la ſeule manière de
la tromper ; mais cette même vertu, dont ſa
Majeſté donne tant d'exemples, permettra
ſans doute que je me ſerve des voies de la
juſtice pour faire connaître le crime. Je vous
ſupplie d'expoſer à la reine mes ſentimens, et
de lui demander pour moi la permiſſion de
ſuivre cette affaire. Je ne ferai rien ſans le
conſeil du directeur de l'académie, et ſurtout
ſans que vous m'ayez mandé que la reine
trouve bon que j'agiſſe. Vous pourriez même
peut-être lui lire ma lettre ; elle y découvri-
rait un cœur plus touché des ſentimens
d'admiration que ſes vertus inſpirent, qu'il
n'eſt pénétré du mal que le ſieur *Roi* m'a
voulu faire.

Adieu, homme aimable et digne de ſervir
celle que la France adore.

1746.

LETTRE CXC.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Le . . . . mars.

Je vous ai toujours cru ou parti ou partant, mon divin *Pollion*. Je vous ai cru portant la terreur et les grâces dans le pays des *Marlborough* et des *Newton*. Mais vous êtes comme les Grecs en Aulide, à cela près que dans cette affaire il y aura plus de pucelles . . . . que de pucelles immolées.

Je n'ai point écrit à M. le duc de *Richelieu ;* je l'ai cru trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette et ma lyre. Partez, ſoyez l'*Achille* et l'*Homère*, et conſervez vos bontés pour votre ancien, très-tendre et très- attaché ſerviteur.

LETTRE CXCI.

1746.

A M. DE MONCRIF.

MON céleste sylphe, mon ancien ami, je compte sur vos bontés. Je vous ai cherché à Versailles et à Paris. Je me mets entre vos mains, et aux pieds de Ste *Villars*. Je vous recommande M. *Hardion*. C'est peu de chose d'entrer dans une compagnie, il faut y être reçu comme on l'est chez ses amis. Voilà ce qui rend une telle place infiniment désirable. Un lien de plus qui m'unira à vous me sera bien cher et bien précieux ; et, pour entrer avec agrément, je veux être conduit par vous. J'attends tout de la bonté de votre cœur et de l'ancienne amitié dont vous m'avez toujours donné des marques.

Je vous prie de dire à la plus aimable sainte qui soit sur la terre que quoique la reconnaissance soit une vertu mondaine, cependant j'en suis pétri pour elle. J'ose croire que M. l'abbé de *Saint-Cyr* ira à l'académie le jour de l'élection, et qu'il ne me refusera pas ce beau titre d'élu.

Comptez sur le tendre et éternel attachement de *Voltaire*.

1746.

LETTRE CXCII.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 12 aprile.

Mi è ſtato detto che voſtra eminenza non aveva ricevuto le lettere dà me ſcritte. Se ſono ſmarrite, ſarò riputato appreſsò di voſtra eminenza il più ingrato di tutti gli uomini. Si è degnata di dare l'immortalità al poëma di Fontenoi; m'a favorito della ſua bella lettera paſtorale, della ſtampa di queſto manifico monumento eretto dà lei nel ſuo palazzo di Breſcia : in ſomma è divenuta il mio *Mecenate*, e non riceve dà me il menomo teſtimonio della mia gratitudine. Sono però più infelice che colpevole. O ſcritto à voſtra eminenza tre ò quatro volte; l'o ringraziato, le o ſpiegato il mio cuore; o penſato che il ſuo nome ſarebbe riverito anchè da' barbari che poſſono ſvaliggiare i corrieri : o mandato le mie lettere alla poſta ſenzà altra diligenza. Dopò queſto il ſignore ambaſciatore di Venezia m'a dato la licenza di mettere nel ſuo piego tutte le lettere che avrei dà oggi in avanti l'onore di ſcrivere à voſtra eminenza. Uſerò di queſta libertà, e mi luſingo che il ſignore *Tron*

eſſendo

essendo il suo nipote, sarà un nuovo vincolo dal quale verranno raddopiati quelli, che mi ritengono sottò il suo caro padrocinio, e che stringono la mia ossequiosa servitù. Mi perdoni se non o potuto scrivere di proprio pugno; sono gravemente ammalato. Mà benchè le mie forze siano moltò indebolite, non sono sminuiti i vivi sentimenti del mio riverente ossequio.

1746.

Baccio la sua sacra porpora, e mi confermo, &c.

LETTRE CXCIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

15 d'avril.

Je suis bien malade, mais vous me rendez la santé, et vous l'allez rendre à la patrie. Je viens de lire votre préambule, il n'y a que des points et des virgules à y mettre. Je vous le renverrai, ou vous le rapporterai. Je vous garderai le plus profond secret, et la France vous gardera long-temps, Monseigneur, la plus profonde reconnaissance. Je me flatte que votre petit préambule en fera faire bientôt un autre plus général, et que les Hollandais ne feront pas comme le roi de Sardaigne.

1746. Ah ! que la ſentence de *Comines*, qui eſt dans votre porte-feuille, vous ſied bien ! En vérité, vous êtes un homme adorable. Vous allez dormir avec des feuilles d'olive ſous votre chevet.

LETTRE CXCIV.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 8 maggio.

O ricevuto il cumulo de' ſuoi favori, la lettera ſtampata, e dedicata al ſuo degno nipote, nella quale mi fa conoſcere quel grand' uomo barbaro di nome, mà di coſtumi corteſe, e di operar grande; e nella quale o trovato i belli verſi italiani e latini, che fanno à me un tanto onore, ed un ſi gran ſtimolo alla virtù. E mi ſono pervenuti gli altri pieghi, che contengono la traduzione latina, ed italiana del principio della Henriade. Non fù mài il gran *Taſſo* così rimunerato, ed il trionfo che gli fu preparato nel campidoglio non era d'un tanto valore. Mi conceda d'indirizzare à voſtra eminenza le dovute grazie al ſuo eccellentiſſimo nipote.

Sarò domani pubblicamente aggregato all' accademia franceſe, nell'iſteſſo tempo che

l'accademia della Crufca fi procura il vantaggio d'acquirre l'eminenza voftra, mà quefta è la differenza frà noi, che l'accademia della Crufca riceve un' onore infigne dal voftro nome, làdove io ne ricevo un grande dà quella di Parigi. O l'incombenza di pronunciare un longo e tediofo difcorfo; mà per quanto tediofo poffa effere, non mancherò di mandarlo à voftra eminenza, effendo coftumato di mandarle tributi benchè indegni del fuo merito.

1746.

Non dubito che le fia à queft'ora capitato il piego, che contiene cinque ò fei efemplari del mio piccolo faggio italiano foprà una materia fifica, che io o fottopofto al fuo giudizio, e pe'l quale richiedo il fuo padrocinio. Sarò fempre col più profondo rifpetto, &c.

LETTRE CXCV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 16 de mai.

VOICI, Monfeigneur, ma bavarderie académique. Je fourre par-tout mes vœux pour la paix. On dit que je fuis bon citoyen : comment ne le ferais-je pas ? il y a quarante ans que je vous aime.

1746. Allez, ſi vous voulez, à Roterdam, mais revenez à Paris avec des branches d'olivier, et vous entendrez des *hoſanna in excelſis*. Permettez que je mette dans votre paquet un imprimé pour M. l'abbé de *Laville*, et un pour M. *Charlier* votre hôte, et hôte très-aimable.

Je ne ſais pas comment ſont les actions d'Angleterre; mais je garde les miennes. Fais-je bien, mon maître ? J'ai tant de confiance aux grandes actions du roi ! Mon Dieu, que je vous aimerai ſi vous faites tout ce que vous avez tant d'envie de faire !

Voilà monſieur l'évêque de Bazas mort : cette place conviendrait-elle à M. l'abbé de *Laville ?* On en a déjà parlé dans l'académie ; mais il faudrait écrire, et faire agir des amis. Gardez-moi le ſecret.

LETTRE CXCVI.

1746.

AU CARDINAL QUIRINI.

1 giugno.

EMINENZA,

SONO ſtrinto orà con un forte e dolce nodo à l'eminenza voſtra, mentrè che ella è aggregata all' accademia della Cruſca, ricevo il medeſimo onore, ed il diſcepolo viene introdotto ſottò il padrocinio del maeſtro; l'accademia a voluto in una volta acquirre un compagno paeſano, ed un ſervidore foreſtiero.

Il ſignore principe di *Craon* mi a fatto l'onore d'informarmi della ſingolare bontà dell' accademia versò di me; e ne o riſſentito tantò più di giubilo e di riconoſcenza, quantò più queſta pregiatiſſima grazia m'intitola ai voſtri nuovi favori.

Spero che voſtra eminenza avrà ricevuto le mie lettere del paſſato meſe, colla lettera di ringraziamento al ſuo degno nipote che miſi nel di lei piego.

Se ben mi ramento, preſi l'ardire nella mia ultima ſcritta, di richiederla d'un favore. La pregai, comè la prego ancorà umilmente e colle più vive premure di degnarſi darmi alcuni

1746. rischiarimenti soprà la difficolta mossa trà noi intornò ai nostri comedianti, chè rappresentano in presenza del rè e tutta la corte, tragedie e comedie scritte con la più severa decenza, adornate di tutti i principj della vera virtù e soda morale. Non pare ne giusto ne convenevole, che quelli che vengono pagati dal rè per rappresentare tali onorevoli componimenti, restino indegnamente confusi con quelli antichi istrioni barbari, che andavano sfacciatamente trattenendo la più infima plebe colle più vili brutture. Eglino meritavano la scommunica della chiesa, e la severa correzzione dei magistrati; mà essendo j tempi ed j costumi felicemente cambiati, sembra oggi convenevole ai più savj personnagj, che si faccia la giusta distinzione, trà quelli che meritano il nome d'infami, e questi che sono degni d'essere assunti nel numero de' più degni cittadini. Supplico vostra eminenza di degnarsi dirmi comè s'usi con loro in Roma, e qual sia il di lei parere soprà tal caso, aggiungero questo nuovo favore à tanti che s'è compiacuta di compartirmi.

LETTRE CXCVII.

1746.

A M. LE PRINCE DE CRAON.

Giugno.

Un citadino avanzato al titolo di conte dell' impero non fene tiene tantò honorato, quantò io lo fono dalla mia aggregazione all' accademia della Crufca. I verfi gentiliffimi co' quali voftra eccellenza fi è compiacciuta di accompagnare versò di me la polizza del favore conferitomi dà quefta celebratiffima accademia, producono in me un nuovo riconofcimento accrefciuto ancorà dal celebrato nome *Allamani*, di cui la gloria vien'ancorà avanzata da voi. Non m'è incognito il bel poëma della coltivazione di quel nobil fiorentino *Luigi Allamani*, emulo di *Virgilio*, e voftro antenato, maeftro di cafa della regina *Catarina di Medici*. Egli fù giuftamente protetto dal rè *Francefco primo*, quel gran principe che incomminciò ad ineftare i felvatichi allori delle mufe galliche ne i verdi ed eterni allori di Firenze. Fù quefto *Luigi Allamani* le delizie della corte di Francia; e mi pare oggì di ricevere dal più degno de' fuoi nipoti, un contrafegno di gratitudine versò la noftra nazione; mà menò o méritato le fue

1746. corteziſſime eſpreſſioni, più riſſento la ſua benignità; ed eſibiſco la mia prontezza à ringraziarne la.

Le porgo la ſupplica di preſentare all' accademia la lettera che o l'onore di remetterle, nella quale voſtra eccellenza vedrà quali ſiano i miei ardenti ſenſi di riconoſcimento e di venerazione.

Piaceſſe à dio che poteſſi ringraziare l'accademia di viva voce, mà ſe la prezenza di queſti valentiſſimi letterati foſſe per accreſcere in me la gratitudine e l'ammirazione, ſarebbe per minuire la ſtima della quale ſi ſono degnati d'onorarmi. Non voglio però perdere la ſperanza di riverire un giorno miei maeſtri e benefattori, e dirvi, ò mio ſignore, quantò io ſono deſideroſo di ricevere i voſtri commandi. Non ardirò intitolarmi il voſtro ſocio, mà mi chiamero ſempre,

Di voſtra eccellenza, &c.

LETTRE

LETTRE CXCVIII.

1746.

A M. BERGER,

DIRECTEUR DE L'OPERA.

Du 13 de juin.

Il me ferait bien peu féant, Monfieur, qu'ayant fait le Temple de la gloire pour un roi qui en a tant acquis, et non pour l'opéra auquel ce genre de fpectacle trop grave et trop peu voluptueux ne peut convenir, je prétendiffe à la moindre rétribution et à la moindre partie de ce qu'on donne d'ordinaire à ceux qui travaillent pour le théâtre de l'académie de mufique. Le roi a trop daigné me récompenfer, et ni fes bontés ni ma manière de penfer ne me permettent de recevoir d'autres avantages que ceux qu'il a bien voulu me faire. D'ailleurs la peine que demande la verfification d'un ballet eft fi au-deffous de la peine et du mérite du muficien, M. *Rameau* eft fi fupérieur en fon genre, et de plus, fa fortune eft fi inférieure à fes talens, qu'il eft jufte que la rétribution foit pour lui toute entière. Ainfi, Monfieur, j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne prétends aucun honoraire, que vous pouvez donner à M. *Rameau*

1746. tout ce dont vous êtes convenu, ſans que je forme la plus légère prétention. L'amitié d'un auſſi honnête homme que vous, Monſieur, et d'un amateur auſſi zélé des arts, m'eſt plus précieuſe que tout l'or du monde. J'ai toujours penſé ainſi, et quand je ne l'aurais pas fait, je devrais commencer par vous et par M. *Rameau*. C'eſt avec ces ſentimens, Monſieur, et avec le plus tendre attachement que j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXCIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 27 giugno.

SIGNOR MIO ILLUSTRISSIMO E PRINCIPE COLENDISSIMO,

O l'eſercito del duca de *Lobkovitz*, ò l'ammiraglio *Martin*, a intercettato le lettere, che o avuto l'onore di ſcrivere à voſtra eccellenza. Gli o ſcritto due volte, e gli o mandato un eſemplare del poëma che o compoſto ſoprà la vittoria di Fontenoi, o indirizzato il piego comè l'avevate preſcritto. Potete dubitare ch'io foſſi tardo nel ringraziarvi dell ſommo onore che m'avevate fatto? Me ne ricorderò

ſempre. E qual barbaro potrebbe mai dimenticarſi di tanti vezzi e del voſtro bell' ingegno? Avete guadagnato più d'un cuore in Francia, fra gli Allemani, e ſottò il polo. Oh! che fate bene adeſſo di paſſare i voſtri belli giorni à Venezia, quandò tutta l'Europa è matta dà catena, e che la guerra fà un campo d'orrore di tanti matti! Il voſtro rè di Pruſſia, che non è più il voſtro, a battuto atrocemente i voſtri Saſſoni. Il noſtro rè a rintuzzato l'intrepido furore dell' Ingleſi, e mentrè che la tromba aſſorda tutte le orrechie,

1746.

Tu, Tityre, lentus in umbrâ
Formoſam reſonare doces Amaryllida sylvas.

Aſpetto colla più viva impazienza la vita de *Giulio-Ceſare*, la quale o ſentito che avevate ſcritta; il ſoggetto è più grande, e più movente, che quello della vita di *Cicerone*, che a pigliato *Midleton*. Vi prego di dirmi quandò la voſtra bell' opera uſcirà in pubblico.

Emilia è ſempre interrata ne i profondi e ſacri orrori di *Newton*; io ſono coſtretto di fare corone di fiori per mio rè, e di vaggheggiare colle muſe.

Mi parlate della ſanità del gran conte di Saſſonia; i ſuoi allori ſono ſtati il più ſalutare rimedio, che poteſſe ſanarlo; va

1746. meglio dopò che a battuto i noſtri amici l'Ingleſi; la vittoria l'a invigorito.

Maupertuis cangia di patria, ſi fà pruſſiano, ed abbandona affatto Parigi per Berlino. Il rè di Pruſſia gli dà dodeci mille franchi ogni anno; accetta egli quel che io hò rifiutato; i miei amici ſono nel mio cuore avanti di tutti ì monarchi e governatori del mondo.

Addio, caro conte; le raſſegno intanto l'immutabilità della mia divozione nel bacciarle riverentemente le mani, e nel dirmi di voſtra eccellenza,

Umiliſſimo ed affabiliſſimo ſervidore.

LETTRE CC.

A M. DE MAUPERTUIS, *à Berlin.*

A Verſailles, le 3 de juillet.

MON cher philoſophe, je compte que vous avez reçu d'Utrecht un petit paquet contenant ma bavarderie académique. J'ai été privé du plaiſir que je me feſais de vous rendre publiquement la juſtice qui vous eſt due, et que je vous ai toujours rendue. Vous étiez dans le même cadre avec votre auguſte monarque. Je n'avais point ſéparé le ſouverain et le philoſophe; et vous étiez le *Platon* qui

avait quitté Athènes pour un roi ſupérieur
aſſurément à *Denys*. On m'a rayé ce petit 1746.
article dans lequel j'avais mis toutes mes
complaiſances.

Lorſque je lus mon diſcours à l'académie, devant les officiers et devant pluſieurs autres académiciens, avant de le prononcer, ils exigèrent abſolument que je me renfermaſſe dans les objets de littérature qui ſont du reſſort de l'académie, et retranchèrent tout ce qui paraiſſait s'en écarter. Croyez que j'en ai été plus fâché que vous.

Bonjour; ma ſanté eſt pire que jamais; je ſuis étonné de vivre; mais tant que je vivrai ce ſera pour vous admirer et pour vous aimer.

Avez-vous détruit les monades, les harmonies *préruinées*, et le grand art de dire des riens en trente-deux volumes in-4°.? (*)

(*) Oeuvres de *Wolf*.

1746.

LETTRE CCI.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 19 d'augufte.

Mon cher ami, pardonnerez-vous à un homme qui a été accablé de maladies et d'une tragédie ? Figurez-vous qu'on m'avait ordonné une grande pièce de théâtre pour les relevailles de madame la dauphine, que j'en étais au quatrième acte quand madame la dauphine mourut, et que moi chétif, j'ai été fur le point de mourir pour avoir voulu lui plaire. Voilà comme la deftinée fe joue des têtes couronnées, des premiers gentilshommes de la chambre, et de ceux qui font des vers pour la cour.

Le poëme de madame *du Bocage*, que vous m'avez envoyé, a eu une meilleure fortune. Je lui en ai fait, quoique très-tard, les remercîmens les plus fincères. C'eft une belle époque pour les lettres, et pour votre académie. J'ai trouvé fon poëme écrit facilement et avec naturel ; ce n'eft pas là un petit mérite, puifque c'eft avoir furmonté la plus grande des difficultés.

Nous avons ici un jeune homme du pays

de *Pourceaugnac* qui a remporté notre prix ; cela n'a pas l'air ſi galant que votre académie, mais, en vérité, ſa pièce eſt une des meilleures qui ſe ſoient faites depuis trente ans. La littérature languit d'ailleurs. La terre ſe repoſe. Il ne faut pas faire des moiſſons tous les jours ; la trop grande abondance dégoûterait. Il n'y a que la douceur de l'amitié, et de la ſociété qui ne laſſe point. Et cependant, mon ancien ami, ai-je vécu avec vous ? ai-je eu cette conſolation ? je n'ai fait que ſouffrir pendant tout le temps que vous avez été à Paris, et j'ai paſſé une vie douloureuſe à eſpérer inutilement de jouir des agrémens et du commerce charmant de mon cher *Cideville*. Il y a deux mois que je ne vois perſonne, et que je n'ai pu répondre à une lettre. Mon ame était à Babylone, mon corps dans mon lit, et de là je dictais à mon valet de chambre de grands diables de vers tragiques qu'il eſtropiait.

1746.

J'ai exécuté tous vos ordres ſur le poëme de la *Sapho* de Normandie. Adieu, vous qui en êtes l'*Anacréon*, aimez toujours ce pauvre malade. Je vous embraſſe tendrement. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

1746.

LETTRE CCII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Paris, ce 21 d'augufte.

Je dois paffer, Monfieur, dans votre efprit pour un ingrat et pour un pareffeux. Je ne fuis pourtant ni l'un ni l'autre ; je ne fuis qu'un malade dont l'efprit eft prompt et la chair très-infirme. J'ai été pendant un mois entier accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me fefait faire pour les relevailles de madame la dauphine, C'était à moi naturellement de mourir, et c'eft madame la dauphine qui eft morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on fe trompe dans tous fes calculs.

Vous ne vous êtes affurément pas trompé fur *Montagne*. Je vous remercie bien, Monfieur, d'avoir pris fa défenfe. Vous écrivez plus purement que lui, et vous penfez de même. Il femble que votre portrait, par lequel vous commencez, foit le fien. C'eft votre frère que vous défendez, c'eft vous-même. Quelle injuftice criante de dire que *Montagne* n'a fait que commenter les anciens ! Il les cite à propos, et c'eft ce que les commentateurs ne

font pas. Il penſe, et ces meſſieurs ne penſent point. Il appuie ſes penſées de celles des grands-hommes de l'antiquité ; il les juge, il les combat, il converſe avec eux, avec ſon lecteur, avec lui-même ; toujours original dans la manière dont il préſente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre, et ce que j'aime, toujours ſachant douter. Je voudrais bien ſavoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit ſur nos modes, ſur nos uſages, ſur le nouveau monde découvert preſque de ſon temps, ſur les guerres civiles dont il était le témoin, ſur le fanatiſme des deux ſectes qui déſolaient la France ? Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire. 1746.

Je ſuis bien édifié de ſavoir que celui qui veille ſur nos côtes eſt entre *Montagne* et *Epictète*. Il y a peu de nos officiers qui ſoient en pareille compagnie. Je m'imagine que vous avez auſſi celle de votre ange gardien que vous m'avez fait voir à Verſailles. Cette *Michelle*, et ce *Michel Montagne* ſont deux bonnes reſſources contre l'ennui. Je vous ſouhaite, Monſieur, autant de plaiſir que vous m'en avez fait.

Je ne ſais ſi la perſonne à qui vous avez

1746. envoyé votre differtation, également inftructive et polie, ofera imprimer fa condamnation. Pour moi, je conferverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en fupplie, d'avoir tant tardé à vous en faire mes tendres remercîmens. Je voudrais, en vérité, paffer une partie de ma vie à vous voir et à vous écrire ; mais qui fait dans ce monde ce qu'il voudrait ? Madame *du Châtelet* vous fait les plus fincères complimens ; elle a un efprit trop jufte pour n'être pas entièrement de votre avis ; elle eft contente de votre petit ouvrage, à proportion de fes lumières, et c'eft dire beaucoup.

Adieu, Monfieur ; confervez à ce pauvre malade des bontés qui font fa confolation, et croyez que l'efpérance de vous voir quelquefois et de jouir des charmes de votre commerce, me foutiennent dans mes longues infirmités.

LETTRE CCIII.

1746.

A M. DE CIDEVILLE.

A Fontainebleau, le 9 de novembre.

Je ne ſais plus qui diſait que les gens qui font des tragédies, n'écrivent jamais à leurs amis. Cet homme-là connaiſſait ſon monde. Un tragédien dit toujours, j'écrirai demain. Il met proprement toutes les lettres qu'il reçoit dans un grand porte-feuille, et verſifie. Son cœur a beau lui dire : écris donc à ton ami ; vient un héros de Babylone, ou une piaillarde de princeſſe, qui prend tout le temps.

Voilà comme je vis, mon très-aimable *Cideville* ; me voici à Fontainebleau, et je fais tous les ſoirs la ferme réſolution d'aller au lever du roi ; mais tous les matins je reſte en robe de chambre avec Sémiramis. Mais comptez que je me reproche bien plus de ne vous avoir point écrit, que de n'avoir pas vu habiller *Louis XV*. Au moins je me conſole en diſant, c'eſt pour eux que je travaille. Mon cher *Cideville*, ſi j'ai de la ſanté, j'irai à Paris à votre lever, je viendrai vous montrer ma beſogne, je réparerai ma pareſſe. Revenez, mon cher ami; je ne ſais pas ce qu'on fera ſur

1746. nos frontières, mais tout ſera à Paris en fêtes, et c'en eſt une bien grande pour moi de vous revoir.

Bonjour ; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CCIV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Parigi, 13 di novembre.

NON o voluto ringraziarla di tutti i ſuoi ſavori primà d'averli interamente goduti ; mene ſono veramente inebriato. O letto e riletto il newtonianiſmo, e ſempre con un nuovo piacere ; sà bene non eſſervi chi abbia maggior interreſſe di me nella ſua gloria ; ſidegni ella di ricordarſi che la mia voce fù la prima tromba che fece rimbombare trà le noſtre ſampogne franceſi il merito del voſtro libro primà che foſſe uſcito in publico. La voſtra luce ſeptemplice abbarbagliò per un tempo gli occhi de' noſtri carteſiani, e l'accademia delle ſcienze ne' ſuoi vortici ancorà involta, parve un poco ritroſetta nel dare al voſtro bello e mal tradotto libro i dovuti applauſi. Mà vi ſono delle coſe al mondo, che ſottomettono ſempre i ribelli, la verità, e la beltà. Avete vinto con queſte armi ; mà

mi lagnerò sempre, che abbiate dedicato il newtonianismo ad un vecchio cartesiano, che non intendeva puntò le leggi della gravitazione. O letto col medesimo piacere la vostra dissertazione soprà i sette piccoli, e mal conosciuti rè romani; l'avete scritta nella vostra gioventù, mà eravate già moltò maturo d'ingegno e di dottrina. Avete per avventura conoscenza d'un volume scritto in Germania ventianni fà dà un francese soprà l'istessa materia? Vi sono acute investigazioni, mà non mi ricordo dell' autore. 1746.

O letto sei volte la vostra epistola al signor *Zeno*; òh! quantò s'innalza un tal nobile ed egregio volo soprà tutti i sonnettieri dell' infirgarda Italia! Eccò dunque tre opere tutte differenti di materia e di stile. *Tria regna tenens.* Non v'è al mondo un ingegno còsi versatile, e còsi universale. Pare à chi vi legge, che siate nato solamente per la cosa che trattate.

Mi rincresce moltò di non accompagnare il duca di *Richelieu*. Mi lusingavo di vedere in Dresda la nostra delphina, la magnifica corte d'un rè amato dà suoi sudditi, un gran ministro, è'l signor *Algarotti*; mà la mia languida sanità distrugge tutte queste speranze incantatrici. Non si scordi però dell' affare che le o raccommandato; la prottezzione d'una madre è la più efficace presò d'una figlia, e ne spero un

1746. felice esito col vostro patrocinio ; le baccio di gran cuore la mano che a scritto tante belle cose.

Adieu, le plus aimable de tous les hommes. Madame *du Châtelet* vous fait les plus sincères complimens.

LETTRE CCV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 12 de juin.

1747. L'ETERNEL malade, l'éternel persécuté, le plus ancien de vos courtisans et le plus écloppé, vous demande, avec l'instance la plus importune, que vous ayez la bonté d'achever l'ouvrage que vous avez daigné commencer auprès de M. *le Bret*, avocat général. Il ne tient qu'à lui de s'élever et de parler seul dans mon affaire assez instruite, et dont je lui remettrai les pièces incessamment. Il empêchera que la dignité du parlement ne soit avilie par le batelage indécent qu'un misérable tel que *Manori* apporte au barreau.

La bienséance exige qu'on ferme la bouche à un plat bouffon qui déshonore l'audience, méprisé de ses confrères, et qui porte la bassesse de son ingratitude jusqu'à plaider, de la

manière la plus effrontée, contre un homme 1747.
qui lui a fait l'aumône.

Enfin, je ſupplie mon protecteur de mettre dans cette affaire toute la vivacité de ſon ame bienfeſante. Je ſuis né pour être vexé par les *Desfontaines*, les *Rigoley*, les *Manori*, et pour être protégé par les d'*Argenſon*.

Je vous ſuis attaché pour jamais, comme ceux qui voulaient que vous les employaſſiez, vous diſaient qu'ils vous étaient dévoués.

Mille tendres reſpects.

LETTRE CCVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le . . . .

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.

SE ella è ammalata, compiango; ſe ſtà bene, me ne rallegro; ſe ſi traſtulla, lodo; ſe ſi ferma in Berlino, fà bene; ſe ella ritorna al noſtro monaſtero, ſarà gran piacere ai frati, e mi porgerà una gran conſolazione. Mà comunque ſi ſia del come, e del perchè, la prego di rimandarmi le bagatelle iſtoriche, le quali a portate ſeco à Berlino. Intanto baccio le

1747. leggiadre mani, che ferivono che toccano le più dilicate cose.

Adieu, belle fleur d'Italie,
Transplantée aux climats des géans grenadiers;
Revenez, mêlez-vous aux forêts de lauriers
Que fait croître en ces lieux l'Apollon des guerriers,
Quelle terre par vous ne ferait embellie!

Voulez-vous bien avoir la bonté de faire souvenir de moi l'estomac de milord et miladi *Tirconel*, la poitrine de M. le maréchal *Keith*, les uretères de M. le comte de *Rothembourg*. Je me flatte que, par un si beau temps, il n'y aura plus de malade que moi.

LETTRE CCVII.

A M. MARMONTEL.

A Lunéville, à la cour, 13 de février.

1748. J'AVAIS bien raison, mon cher ami, de vous dire que j'espérais beaucoup de ce *Denis*, et de ne vous point faire de critique. Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront au succès d'une tragédie; c'est pour l'impression qu'il faut être févère. L'exactitude, la correction du style, l'élégance continue, voilà ce qu'il

qu'il faut pour le lecteur; mais l'intérêt et les situations sont tout ce que demande le spectateur. Je vous fais mon compliment avec un plaisir extrême. Voilà votre succès assuré. C'est à présent qu'il faut corriger la pièce; c'est un grand plaisir d'embellir un bon ouvrage. Adieu; je m'intéresserai toute ma vie, bien tendrement, à votre gloire et à tout ce qui vous regarde. 1748.

LETTRE CCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, le 14 de février.

MES divins anges, me voici donc à Lunéville! et pourquoi? C'est un homme charmant que le roi *Stanislas*; mais quand on lui joindrait encore le roi *Auguste*, tout gros qu'ils sont, dans une balance, et mes anges dans l'autre, mes anges l'emporteraient.

J'ai toujours été malade, cependant ordonnez; et s'il y a encore des vers à refaire, je tâcherai de me bien porter. M. de *Pont-de-Vesle* et M. de *Choiseul* sont-ils enfin contens de ma reine de Babylone? Comment va leur santé? sont-ils bien gourmands? Oui; et ensuite on

1748. prend de l'eau de tilleul. C'eſt ainſi, à peu-près, que j'en uſe depuis quarante ans, diſant toujours : j'aurai demain du régime. Mais madame *du Châtelet*, qui n'en eut jamais, ſe porte merveilleuſement bien ; elle vous fait les plus tendres complimens. Je ne ſais ſi elle ne reſtera point ici tout le mois de février. Pour moi, qui ne ſuis qu'une petite planète de ſon tourbillon, je la ſuis dans ſon orbite, cahin caha.

Je ſuis beaucoup plus aiſe, mon reſpectable et charmant ami, du ſuccès de *Marmontel*, que je ne ferais content de la précipitation avec laquelle les comédiens auraient joué cette Sémiramis : elle n'en vaudra que mieux pour attendre. J'aime beaucoup ce *Marmontel* ; il me ſemble qu'il y a de bien bonnes choſes à eſpérer de lui.

J'ai vu jouer ici le Glorieux : il a été cruellement maſſacré, mais la pièce n'a pas laiſſé de me faire un extrême plaiſir. Je ſuis, plus que jamais, convaincu que c'eſt un ouvrage égal aux meilleurs de *Molière* pour les mœurs, et ſupérieur à preſque tous pour l'intrigue. Zaïre a été jouée par des petits garçons et des petites filles, *ex ore infantium*.

Je ne peux donc, mes divins anges, ſortir de Paris ſans être exilé ! Vos gens de Paris ſont de bonnes gens d'avertir les rois et les

ministres qu'ils n'ont qu'à donner des lettres de cachet, et qu'elles feront toujours les très-bien venues. Moi, une lettre à madame la dauphine ! Non assurément. Il est bien vrai que j'ai écrit quelque chose à une princesse qui, après la reine et madame la dauphine, est, dit-on, la plus aimable de l'Europe. Il y a plus d'un an que cette lettre fut écrite, et je n'en avais donné de copie à personne, pas même à vous. Je n'en fais pas assez de cas pour vous la montrer; mais dites bien, je vous prie, à toutes les trompettes que vous pourrez trouver en votre chemin, que je n'écris point à madame la dauphine. Le grand père de son auguste époux rend ici mon exil prétendu fort agréable.

1748.

Il est vrai que j'ai été malade, mais il y a plaisir à l'être chez le roi de Pologne; il n'y a personne assurément qui ait plus soin de ses malades que lui. On ne peut être meilleur roi et meilleur homme.

Je serai charmé, en revenant auprès de vous, de me trouver confrère de l'auteur du Méchant. Il ne nous donnera point de grammaire ridicule, comme l'abbé *Girard* son devancier; mais il fera de très-jolis vers, ce qui vaut bien mieux.

Je vous supplie de dire à M. l'abbé de *Bernis* que, s'il m'oublie, je ne l'oublie pas. Est-il

1748. déjà dans ſon palais des Tuileries ? Pour moi, ſi je ne vivais pas avec madame *du Châtelet*, je voudrais occuper l'appartement où la belle *Babet* (*) avait ſes guirlandes et ſes bouquets de fleurs. Madame *du Châtelet* ſe trouve ſi bien ici que je crois qu'elle n'en ſortira plus, et je ſens que je ne quitterais Lunéville que pour vous. Vous ne ſauriez croire, couple adorable, avec quelle reſpectueuſe tendreſſe je vous ſuis attaché à vous et aux vôtres.

LETTRE CCIX.

A M. MARMONTEL.

A Lunéville, 15 de février.

Je vous avais déjà écrit, mon cher ami, pour vous dire combien votre ſuccès m'intéreſſe. J'avais adreſſé ma lettre chez un marchand de vin. Il doit avoir à préſent pour enſeigne du laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit, *hederâ creſcentem ornate poëtam.*

Je reçois votre billet. L'honneur que vous voulez me faire, en eſt un pour les belles-lettres. Vous faites renaître le temps où les

(*) Nom de ſociété qu'on donnait au cardinal de *Bernis.*

auteurs adreſſaient leurs ouvrages à leurs amis. Il eût été plus glorieux à *Corneille* de dédier Cinna à *Rotrou* qu'au tréſorier de l'épargne *Montauron*. Je vous avoue que je ſuis bien flatté que notre amitié ſoit auſſi publique qu'elle eſt ſolide, et je vous remercie tendrement de ce bel exemple que vous donnez aux gens de lettres. J'eſpère revenir à Paris aſſez à temps pour voir jouer votre pièce, quelque tard que j'y vienne. Comptez que tous les agrémens de la cour de Pologne ne valent ni l'honneur que vous me faites, ni le plaiſir que votre réuſſite m'a cauſé. Je vous mandais, dans ma dernière lettre, que c'eſt à préſent qu'il faut corriger les détails; c'eſt une beſogne aiſée et agréable quand le ſuccès eſt confirmé. Adieu, mon cher ami; il faut ſonger à préſent à être de notre académie; c'eſt alors que ma place me deviendra bien chère. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et je compte à jamais ſur votre amitié.

1748.

1748.

LETTRE CCX.

A MADAME
LA COMTESSE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Lunéville, le 15 de février.

J'AI acquitté votre lettre de change, Madame, le lendemain de ſa réception; mais je crains bien de ne vous avoir payé qu'en mauvaiſe monnaie. L'envie même de vous obéir, ne m'a pu donner du génie. J'ai mon excuſe dans le chagrin de ſavoir que votre ſanté va mal : comptez que cela eſt bien capable de me glacer. Vous ne ſavez peut-être pas, M. d'*Argental* et vous, avec quelle paſſion je prends la liberté de vous aimer tous deux.

Si j'avais été à Paris, vous auriez arrangé de vos mains la petite guirlande que vous m'aviez ordonnée pour le héros de la Flandre et des filles, et vous auriez donné à l'ouvrage la grâce convenable. Mais auſſi pourquoi moi, quand vous avez la groſſe et brillante *Babet* dont les fleurs ſont ſi fraîches ? les miennes ſont fanées, mes divins anges, et je deviens, pour mon malheur, plus raiſonneur et plus hiſtoriographe que jamais ; mais enfin, il y

a remède à tout, et *Babet* eſt là pour mettre quelques roſes à la place de mes vieux pavots. Vous n'avez qu'à ordonner. 1748.

Mon prétendu exil ſerait bien doux ici, ſi je n'étais pas trop loin de mes anges. En vérité, ce ſéjour-ci eſt délicieux ; c'eſt un château enchanté dont le maître fait les honneurs. Madame *du Châtelet* a trouvé le ſecret d'y jouer Iſſé trois fois ſur un très-beau théâtre, et Iſſé a fort réuſſi. La troupe du roi m'a donné Mérope. Croiriez-vous, Madame, qu'on y a pleuré tout comme à Paris ? Et moi qui vous parle, je me ſuis oublié au point d'y pleurer comme un autre.

On va tous les jours dans un kioſque, ou d'un palais dans une cabane ; et par-tout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame *du Châtelet* paſſerait ici ſa vie ; mais moi, qui préfère la vie unie et les charmes de l'amitié à toutes les fêtes, j'ai grande envie de revenir dans votre cour.

Si M. d'*Argental* voit *Marmontel*, il me fera le plus ſenſible plaiſir de lui dire combien je ſuis touché de l'honneur qu'il me fait. J'ai écrit à mon ami *Marmontel*, il y a plus de dix jours, pour le remercier ; j'ai accepté, tout franchement et ſans aucune modeſtie, un honneur qui m'eſt très-précieux, et qui, à mon ſens, rejaillit ſur les belles-lettres. Je

1748. trouve cent fois plus convenable et plus beau de dédier ſon ouvrage à ſon ami et à ſon confrère, qu'à un prince. Il y a long-temps que j'aurais dédié une tragédie à *Crébillon*, s'il avait été un homme comme un autre. C'eſt un monument élevé aux lettres et à l'amitié. Je compte que M. d'*Argental* approuvera cette démarche de *Marmontel*, et que même il l'y encouragera.

Adieu, vous deux qui êtes pour moi ſi reſpectables, et qui faites le charme de la ſociété. Ne m'oubliez pas, je vous en conjure, auprès de monſieur votre frère, ni auprès de M. de *Choiſeul* et de vos amis.

LETTRE CCXI.

A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, juin.

Je vous fais mon compliment, mon cher ami, ſur votre emploi (*), et ſur l'épître à *Manon*. Je ſouhaite que l'un faſſe votre fortune, comme je ſuis ſûr que l'autre doit vous faire de la réputation. Il y a des vers charmans, et en grand nombre; mais vous êtes trop

(*) La correſpondance littéraire du roi de Pruſſe.

aimable

aimable pour n'être pas toujours un franc parefſeux. 1748.

Je vais partir avec un joli viatique ; vos vers égayeront mon imagination : je ſuis vieux et malade, je n'ai plus d'autre plaiſir que de m'intéreſſer à ceux de mes amis. Les *Manon* ſont bien heureuſes d'avoir des amans et des poëtes comme vous. Je ne vous envie point *Manon*, mais je vous envie les princes de *Virtemberg*. Je pars ſans avoir pu leur faire ma cour : peut-être, à leur retour, ils paſſeront chez le roi de Pologne en Lorraine. Il me ſemble que c'eſt leur chemin ; en ce cas, je réparerais la ſottiſe que j'ai eue d'être malade, au lieu de leur rendre mes reſpects. Je vous prie de me mettre à leurs pieds.

Si M. de *Montaulieu* eſt celui que j'ai vu à Berlin et à Bareith, je pars déſeſpéré de ne l'avoir point revu.

Adieu, mon cher d'*Arnaud ;* entre les princes et les *Manon*, n'oubliez pas *Voltaire*. Adieu.

1748.

LETTRE CCXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

JE n'ai point écrit à mes anges, depuis qu'ils m'ont abandonné. Je ſuis livré aux mauvais génies. Buvez vos eaux tranquillement, charmans malades ; pour moi j'avale bien des calices. Il faut d'abord que vous ſachiez que je ne ſais plus où j'en ſuis quand vous ne me tenez plus par la liſière. Il y a grande apparence qu'on ne pourra venir à bout de Sémiramis que quand vous y ſerez. Comment voulez-vous que je faſſe quelque choſe de bien, et que je réuſſiſſe ſans vous ? D'ailleurs, me voilà, outre mes coliques, attaqué d'une édition en douze volumes qu'on vend à Paris ſous mon nom, remplie de ſottiſes à déshonorer, et d'impiétés à faire brûler ſon homme. Les Français me perſécutent ſur terre, les Anglais me pillent ſur mer.

Ah ! pour Sémiramis quel temps choiſiſſez-vous ?

Il y a plus que tout cela, mes adorables anges. Madame *du Châtelet* a eſſuyé mille contre-temps horribles ſur ce commandement de

Lorraine. Il a fallu livrer des combats, et j'ai fait cette campagne avec elle. Elle a gagné la bataille, mais la guerre dure encore. Il faut qu'elle aille dans quelque temps à Commerci. Je vais donc auſſi à Commerci; et Sémiramis que deviendra-t-elle? On ne peut rien faire ſans vous. Buvez, mes anges, buvez; que madame d'*Argental* revienne auſſi rebondie que l'abbé de *Bernis!* que M. de *Choiſeul* (*) rapporte le meilleur eſtomac du royaume! 1748.

Pour vous, mon cher et reſpectable ami, qui dînez et ſoupez, et qui n'êtes aux eaux que pour votre plaiſir, revenez comme vous y êtes allé; mais, mon Dieu, comment faites-vous dans un pays où on ne peut pas toujours ſortir de chez ſoi à quatre heures? comment vous paſſez-vous d'opéra et de comédie? Je ne ſais nulle nouvelle. Tout eſt tranquille dans l'Europe, tout l'eſt encore plus à Verſailles. Monſieur le grand prieur n'eſt pas mort. Les prières des agoniſans lui ont fait beaucoup de bien.

On vous aura ſans doute mandé que le diable a paru dans la rue du Four, et qu'on l'a mis en priſon. La rue du Four n'eſt pas philoſophe. Pour moi, j'ai le diable dans les entrailles, et mes anges dans le cœur.

(*) Le comte de *Choiſeul*, depuis duc de *Praſlin*.

1748. Adieu, Madame; adieu, Meſſieurs; quand pourrai-je avoir le bonheur de vous revoir? Mille tendres reſpects.

LETTRE CCXIII.

AU MEME.

A Commerci, 27 de juin.

JE pars demain; je me rapproche d'environ ſoixante lieues de mon cher et reſpectable ami. M. l'abbé de *Chauvelin* peut vous dire des nouvelles d'une répétition de Sémiramis, les rôles à la main. Tout ce que je déſire, c'eſt que la première repréſentation aille auſſi bien. Ils ne répétèrent pas Mérope avec tant de chaleur. Ils m'ont fait pleurer; ils m'ont fait friſſonner. *Sarrazin* a joué mieux que *Baron*; mademoiſelle *Duménil* s'eſt ſurpaſſée, &c. Si *la Noue* n'eſt pas froid, la pièce ſera bien chaude. Elle demande un très-grand appareil. J'ai écrit à M. le duc de *Fleuri*, à madame de *Pompadour*. Il nous faut les ſecours du roi; mais, mon ange, il nous faut le vôtre. Ecrivez bien fortement à M. le duc d'*Aumont*; mais ſurtout revenez au plus vîte protéger votre ouvrage, et recevoir la fête que je vous donne. Les acteurs ſeront prêts avant quinze jours.

Encore une fois, s'ils jouent comme ils ont répété, M. *Romancan* leur fera de bonnes recettes. J'ignore encore ſi je pourrai voir les premières repréſentations, mais vous les verrez. C'eſt pour vous qu'on joue Sémiramis. Portez-vous donc bien, tous mes anges; revenez gros et gras à Paris, et faites réuſſir votre fête. 1748.

Vraiment j'ai bien ſuivi votre conſeil pour cette infame édition. Les magiſtrats s'en mêlent, et moi je ne ſonge qu'à vous plaire. Adieu, Madame; adieu, Meſſieurs; tâchez de me prendre en repaſſant. Mille tendres reſpects.

LETTRE CCXIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris*.

A Commerci, ce 19 de juillet.

VOULEZ-VOUS bien permettre, Monſieur, que je prenne la liberté de vous adreſſer un gros paquet pour M. le comte de *Maillebois*. Ceci eſt du reſſort de l'hiſtoriographerie.

Il me paraît, par tous les mémoires qui me ſont paſſés par les mains, que M. le maréchal de *Maillebois* s'eſt toujours très-bien conduit, quoiqu'il n'ait pas été heureux. Je crois que le premier devoir d'un hiſtorien eſt de faire

voir combien la fortune a ſouvent tort, com-
1748. bien les meſures les plus juſtes, les meilleures intentions, les ſervices les plus réels, ont ſouvent une deſtinée déſagréable. Bien d'honnêtes gens ſont traités par la fortune comme je le ſuis par la nature ; je fais l'impoſſible pour avoir de la ſanté, et je ne puis en venir à bout.

Me voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperaſſes d'hiſtoriographe, avec madame *du Châtelet ;* et avec tout cela je ſuis un des plus malheureux êtres penſans qui ſoient dans la nature. Je vous trouve heureux ſi vous vous portez bien : *Hoc eſt enim omnis homo.*

Eſt-il vrai que mon illuſtre confrère va inceſſamment porter ſes grâces chez les Suiſſes ? Je n'ai fait que l'entrevoir depuis qu'il eſt marié et ambaſſadeur. Ma déteſtable ſanté m'a empêché de faire ma cour au père et au fils : on m'a empaqueté pour Commerci, et j'y ſuis agoniſant comme à Paris. M'y voici avec le regret d'être éloigné de vous, ſans avoir pu profiter de votre commerce délicieux, et des bontés que vous avez pour moi. Laiſſez-moi toujours, je vous en prie, l'eſpérance de paſſer les dernières années de ma vie dans votre ſociété. Il faut finir ſes jours comme

on les a commencés. Il y a tantôt quarante-cinq ans que je me compte parmi vos attachés : 1748.
il ne faut pas se séparer pour rien.

Adieu, Monsieur ; je voudrais être au-dessus des maux comme vous êtes au-dessus des places ; mais on peut être fort heureux sans tracasseries politiques, et on ne peut l'être sans estomac. Comptez qu'il n'y a point de malade qui vous soit plus tendrement et plus respectueusement dévoué que *Voltaire.*

LETTRE CCXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Commerci, le 2 d'auguste.

PLUS de Cirey, mes chers anges. Madame *du Châtelet* joue le Double veuvage et l'opéra. On ne peut se soustraire un moment à ces importantes occupations. Nous avons représenté au roi de Pologne, comme de raison, qu'il faut tout quitter pour M. et madame d'*Argental.* Il a bien été obligé d'en convenir ; mais il est jaloux, et il veut que vous préfériez Commerci à Cirey. Il m'ordonne de vous prier de sa part de venir le voir. Vous serez bien à votre aise ; il vous fera bonne chère ; c'est le seigneur de château qui fait assurément

1748. le mieux les honneurs de chez lui. Vous verrez ſon pavillon avec des colonnes d'eau. Vous aurez l'opéra ou la comédie le jour que vous viendrez. Je vois déjà votre philoſophie effarouchée ; mais, ſi vous avez quelque idée du roi de Pologne, elle doit s'apprivoiſer. Cela ſerait charmant ; c'eſt votre chemin le plus court ; et, ſi vous voulez m'avertir de votre arrivée, le roi vous enverra probablement un relais, et vous en donnera un autre pour le retour. Votre voyage ne ſera pas retardé d'un ſeul jour. Vous ſerez les maîtres abſolus du temps ; vous arriverez à Paris le jour que vous aurez réſolu d'y arriver. Voyez ce que vous pouvez faire pour nous. Je vais écrire à M. le duc d'*Aumont* pour le remercier ; mais je vous remercierai bien davantage ſi vous venez. A propos, on dit que la paix pourrait bien être publiée à la fin de ce mois ; cela pourrait fournir quelques ſpectateurs de plus à Sémiramis. Je commence à avoir grand'-peur. Je ne ſerai raſſuré que quand vous ſerez à Paris. Si elle était jouée ſans vous, mon malheur ſerait sûr. Mes adorables anges, venez raiſonner de tout cela à Commerci. Bonſoir. Madame *du Châtelet* joint ſes prières aux miennes. Refuſerez-vous les rois et l'amitié ?

Mille tendres reſpects à vous deux.

LETTRE CCXVI.

1748.

AU MEME.

A Lunéville, 15 d'auguſte.

SOUFFRIREZ-VOUS, mon ange gardien, qu'on habille notre ombre de noir, et qu'on lui donne un crêpe comme dans le Double veuvage? Mon idée à moi, c'eſt qu'elle ſoit toute blanche, portant cuiraſſe dorée, ſceptre à la main et couronne en tête. En fait d'ombre, il m'en faut croire; car j'ai l'honneur de l'être un peu, et je le ſuis plus que jamais. Je me flatte que madame d'*Argental* ne l'eſt pas, et qu'elle a rapporté des eaux cette ſanté brillante, ou du moins ce tour de ſanté que je lui ai connu. Nous voici actuellement à Lunéville; je pourrai bien venir vous faire ma cour à tous deux, et vous remercier ſi vous faites la fortune de Sémiramis.

Votre ſubſtitut, l'abbé de *Chauvelin*, me mande que le roi donne une décoration magnifique: chargez-vous, s'il vous plaît, de la plus grande partie de la reconnaiſſance, car tout cela ſe fait pour vous; mais n'allons pas être ſifflés avec une dépenſe royale, et qu'on ne diſe pas:

1748. Le faſté de votre dépenſe
N'a point ſu réparer l'extrême impertinence, &c.

Cette petite diſtinction va mettre contre moi tout le peuple d'auteurs ; et, ſi je ſuis ſifflé, je n'oſerai jamais me préſenter devant M. et madame d'*Argental*, ni devant le roi. Il n'y a que votre préſence, à la première repréſentation, qui puiſſe me raſſurer. Vous ſavez que la fête eſt pour vous. Je n'y ſerai pas, mais vous y ſerez. Cela vaut bien mieux.

Adieu, adorables créatures.

LETTRE CCXVII.

AU MEME.

A Châlons, ce 12 de ſeptembre.

Je ne peux vous écrire de ma main, mes divins anges ; j'ai la fièvre bien ſerré à Châlons ; je ne ſais plus quand je pourrai partir.

On s'eſt bien plus preſſé, ce me ſemble, de lire Catilina que de le faire ; mais faudra-t-il que mon ami *Marmontel* pâtiſſe de mon impatience, et qu'on ne reprenne pas ſon pauvre *Denis* dont il a beſoin ? Ce ſerait une extrême injuſtice, et mes anges ne le ſouffriront pas. *Prault* n'eſt-il pas venu la gueule enfarinée ? n'a-t-il pas bien envie d'imprimer Sémiramis ?

mais ne faut-il pas tenir le bec de *Prault* dans l'eau, afin de prévenir les éditions ſubreptices dont on me menace continuellement. 1748.

Joue-t-on Sémiramis les mercredis et les ſamedis ſeulement, dans l'effroyable diſette de monde où l'on eſt à Paris ? la laiſſe-t-on aller juſqu'à Fontainebleau ?

Au reſte, vous parlez de Zadig comme ſi j'y avais part; mais, pourquoi moi? pourquoi me nomme-t-on ? Je ne veux avoir rien à démêler avec les romans.

J'ai bien l'air d'être ici malade quelques jours. Vous veillez ſur moi, mes anges, de loin comme de près. Je vais mettre un *V* au bas de cette lettre; c'eſt tout ce que je puis faire, car je n'en peux plus. *V.*

LETTRE CCXVIII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, 4 d'octobre.

J'ai ſenti, Madame mon ange, ce que c'eſt que la jalouſie. J'ai trouvé un M. de *Verdun*, qui m'a dit du premier bond : J'ai reçu une lettre de madame d'*Argental*. C'eſt donc

1748. un heureux homme que ce M. de *Verdun* ? Eh bien, Madame, ſi je n'ai pas eu le bonheur dont il ſe vante, j'ai la conſolation de vous écrire. Je vous ſoupçonne d'être à Paris. M. d'*Argental* eſt, dit-il, à Guiſcard ; mais, où eſt Guiſcard? Voici, Madame, une lettre pour cet ange-là, et je vous ſoumets tout ce que je lui écris. Je ne ſais pas plus où adreſſer ma lettre pour l'abbé de *Bernis* ; permettez que je la mette dans votre paquet. Je ne m'attendais pas à ce nouveau trait de la calomnie ; mais, qui plume a, guerre a. Le loyer de nous autres, pauvres diables de victimes publiques, c'eſt d'être honnis et perſécutés. Je pardonne à l'envie ; elle a raiſon de me croire heureux ; elle ſait l'amitié dont vous m'honorez. Si je m'aviſe de donner jamais une pièce qui ait du ſuccès, je ſerai infailliblement lapidé. On s'attend ici à une prompte publication de la paix. Paris ſera plus méchant et plus frivole que jamais. Si deux ou trois perſonnes ne ſoutenaient le bon goût, nous dégringolerions dans la barbarie. Songez à votre ſanté, Madame ; je veux vous retrouver avec un appétit déſordonné. Je compte vous faire ma cour à Noël. C'eſt bien tard ; mon cœur me le dit. Je vous ſupplie de détruire, dans l'eſprit de M. l'abbé de *Bernis*, la ridicule calomnie que je trouve

encore plus désagréable que ridicule ; c'est l'homme du monde dont je crois mériter le mieux l'amitié, et il s'en faut bien que j'aye rien à me reprocher sur son compte. Permettez-moi, en vous renouvelant mes plus tendres respects, de les présenter à M. de *Pont-de-Vesle* et à M. de *Choiseul*. Madame *du Châtelet*, qui joue ou l'opéra, ou la comédie, ou la comète, vous fait mille complimens.

1748.

LETTRE CCXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Malgrange, 4 d'octobre.

MON cher et respectable ami, voici bien des points sur lesquels j'ai à vous remercier et à vous répondre.

A l'égard des comédiens, *Sarrazin* m'a parlé avec beaucoup plus que de l'indécence, quand je l'ai prié, au nom du public, de mettre dans son jeu plus d'ame et plus de dignité. Il y en a quatre ou cinq qui me refusent le salut, pour les avoir fait paraître en qualité d'assistans. *La Noue* a déclamé contre la pièce, beaucoup plus haut qu'il n'a déclamé son rôle. En un mot, je n'ai essuyé d'eux que de l'ingratitude et de l'insolence. Permettez, je vous en prie,

1748. que je ne facrifie rien de mes droits pour des gens qui ne m'en fauraient aucun gré, et qui en font indignes de toutes façons. Je ne prétends pas hafarder d'offenfer l'amour propre de mademoifelle *Duménil*, de mademoifelle *Clairon* et de *Grandval*. Quelques galanteries, données à propos, ne les fâcheront pas. Le chevalier de *Mouhi* et d'autres ne doivent pas être oubliés. Qui oblige un corps, n'oblige perfonne. On ne peut s'adreffer qu'aux particuliers qui le méritent.

A l'égard de la pièce, je vous jure que je la travaillerai pour la reprife avec le peu de génie que je peux avoir, et avec beaucoup de foin. Il eft trifte qu'on la joue à Fontainebleau, parce que le théâtre eft impraticable; mais fi on la joue, je vous fupplie d'engager M. le duc d'*Aumont* à ne pas faire mettre de luftres fur le théâtre : nous avons ici l'expérience que le théâtre peut être très-bien éclairé avec des bougies en grand nombre, et des reflets dans les couliffes. Il ne s'agirait, pour exécuter la nuit abfolument néceffaire au troifième acte, que d'avoir quatre hommes chargés d'éteindre les bougies dans les couliffes, tandis qu'on abaifferait les lampions du devant du théâtre.

J'en ai écrit à M. de *Cindré*, mais c'eft de M. le duc d'*Aumont* que j'attends toute forte

de protection grande et petite, et c'eſt à vous que je la devrai, à vous à qui je dois tout, et dont l'amitié eſt ſi active, ſi indulgente et ſi inaltérable. 1748.

Je reviens à l'abominable calomnie par laquelle on m'a voulu brouiller avec M. l'abbé de *Bernis*; elle vient d'un homme (*) qui m'a fait depuis long-temps l'honneur d'être jaloux de moi, je ne ſais pas pourquoi, et qui n'aime pas l'abbé de *Bernis* (je ſais bien pourquoi) parce qu'il veut plaire, et que l'abbé de *Bernis* plaît. Je ne nomme perſonne, je ne veux me plaindre de perſonne; je vis dans une cour charmante et tranquille, où toute tracaſſerie eſt ignorée; mais je ſerais pénétré de douleur que M. l'abbé de *Bernis* me crût capable d'avoir dit une parole indiſcrette ſur ſon compte. Je lui écris; mais ne ſachant où adreſſer ma lettre, je prends la liberté de la mettre dans votre paquet que j'adreſſe à Paris à madame d'*Argental*. Adieu, divin ami, mon cher ange gardien; je vous apporterai, à mon retour, de quoi vous amuſer.

(*) *Piron.*

1748.

LETTRE CCXX.

AU MEME, *à Paris.*

A Commerci, le 10 d'octobre.

OUI, reſpectable et divin ami ; oui, ame charmante, il faudrait que je partiſſe tout à l'heure, mais pour venir vous embraſſer et vous remercier. Je ſuis ici aſſez malade, et très-néceſſaire aux affaires de madame *du Châtelet.* Voici ce que j'ai fait ſur votre lettre.

J'étais dans ma chambre, malingre, et j'ai fait dire au roi de Pologne que je le ſuppliais de permettre que j'euſſe l'honneur de lui parler en particulier. Il eſt monté ſur le champ chez moi. Il permet que j'écrive à la reine ſa fille une lettre. Elle eſt faite, et il la trouve très-touchante. Il en écrit une très-forte, et il ſe charge de la mienne. Ce n'eſt pas tout, j'écris à madame de *Pompadour*, et je lui fais parler par M. de *Montmartel.*

J'écris à madame d'*Aiguillon*, et j'offre une chandelle à M. de *Maurepas*. J'intéreſſe la piété de la ducheſſe de *Villars*, la bonté de madame de *Luynes*, la facilité bienfeſante du préſident *Hénault* que je vous prie d'encourager. Je preſſe M. le duc de *Fleuri ;* je repréſente fortement et ſans me commettre, à M. le duc de *Gèvres*,

Gèvres, des raiſons ſans réplique, et je ne crains pas qu'il montre ma lettre qu'il montrera ; je me ſers de toutes les raiſons, de tous les motifs, et je mets ſurtout ma confiance en vous. Je ſuis bien sûr que vous échaufferez M. le duc d'*Aumont ;* qu'il ne ſouffrira pas que les ſcandales, qu'il a réprimés pendant ſix ans, ſe renouvellent contre moi, et qu'il ſoutiendra ſon autorité dans une cauſe ſi juſte ; qu'il engagera M. le duc de *Fleuri* à ne pas abandonner la ſienne, et à ne pas ſouffrir l'aviliſſement des beaux arts et d'un officier du roi, dans l'affront qu'on veut faire à un ouvrage honoré des bienfaits du roi même.

1748.

Mes anges, engagez M. l'abbé de *Bernis* à ne pas abandonner ſon confrère, à ne pas ſouffrir un opprobre qui avilit l'académie, à écrire fortement de ſon côté à madame de *Pompadour ;* c'eſt ce que j'eſpère de ſon cœur et de ſon eſprit ; et ma reconnaiſſance ſera auſſi longue que ma vie. Au reſte, je penſe que peut-être une des meilleures réponſes que je puiſſe employer, eſt dans les amples corrections que je vous envoie pour Sémiramis. J'en ai fait faire une copie générale pour madem oiſelle *Duménil*, qu'elle donnera à *Minet*, et une copie particulière pour chaque acteur. Si vous êtes content, vous et votre aréopage,

1748. je me flatte que vous ajouterez à toutes vos bontés celle d'envoyer le paquet à mademoiselle *Duménil* à Fontainebleau. J'attends votre arrêt.

A l'égard de l'histoire de ma vie dont on me menace en Hollande, je vais faire les démarches néceſſaires. Je ne laiſſe pas d'avoir des amis auprès du ſtathouder ; mais ſi je ne réuſſis pas, je mettrai ces deux beaux volumes à côté de *Frétillon*, et la canaille ne troublera pas mon bonheur. Des amis tels que vous ſont une belle conſolation. Le bénéfice l'emporte ſur les charges. Mon cher ange, cultivons les lettres juſqu'au tombeau, méritons l'envie et mépriſons-la, en feſant pourtant ce qu'il faut pour la réprimer. Adieu, maiſon charmante où habitent la vertu, l'eſprit et la bonté du cœur. Adieu, vous tous qui ſoupez ; moi, qui dîne, je ſuis bien indigne de vous. Ah, M. de *Pont-de-Veſle !* oubliez-vous mes moyeux ?

O anges ! j'ajoute que je ne doute pas que M. le duc d'*Aumont* ne ſoit indigné qu'on vilipende un ouvrage que j'ai donné pour lui comme pour vous, que j'ai fait pour lui, pour le roi, et dans la ſécurité d'être à l'abri de l'infame parodie. Il faut qu'il combatte comme un lion, et qu'il l'emporte. Repré-

ſentez-lui tout cela avec cette éloquence perſuaſive que vous avez. 1748.

J'ai écrit à M. *Berrier*. Madame *du Châtelet* doit vous écrire ; elle vous fait les plus tendres complimens. Comme notre cour eſt un peu voyageuſe, je vous prie d'adreſſer vos ordres *à la cour du roi de Pologne*, *en Lorraine*. On ne laiſſera pas de la trouver.

P. S. Je ferais très-fâché de paſſer pour l'auteur de Zadig, qu'on veut décrier par les interprétations les plus odieuſes, et qu'on oſe accuſer de contenir des dogmes téméraires contre notre ſainte religion. Voyez quelle apparence !

Mademoiſelle *Quinault*, *Quinault*-comique, ne ceſſe de dire que j'en ſuis l'auteur. Comme elle n'y voit rien de mal, elle le dit ſans croire me nuire; mais les coquins, qui veulent y voir du mal, en abuſent. Ne pourriez-vous pas étendre vos ailes d'ange gardien juſque ſur le bout de la langue de mademoiſelle *Quinault*, et lui dire ou lui faire dire que ces bruits ſont capables de me porter un très-grand préjudice ? Il faut que vous me défendiez à droite et à gauche. J'attends mille fois plus de vous et de vos amis que de tout ce que je pourrais faire à Fontainebleau. Ma préſence, encore une fois, irriterait l'envie

1748. qui aimerait bien mieux me bleſſer de près que de loin. Le mieux qu'on puiſſe faire, quand les hommes ſont déchaînés, c'eſt de ſe tenir à l'écart. Je vous reverrai avant Noël, aimables ſoupeurs et preneurs de lait. Conſervez-moi une amitié précieuſe, qui conſole de tous les chagrins, et qui augmente tous les plaiſirs.

LETTRE CCXXI.

AU MEME.

Ce 11 d'octobre.

BELLES ames, ces repréſentations ſi juſtes, jointes à la chaleur de vos bons offices et aux meſures que je prends, me donnent lieu d'eſpérer qu'on parviendra à prévenir l'infamie avec laquelle on veut déshonorer la ſcène françaiſe, la ſeule digne en Europe d'être protégée. Continuez, mon cher et reſpectable ami, à défendre ce que vous avez fait réuſſir; triomphez de la plus lâche cabale que l'on ait ſuſcitée depuis Phèdre. Vous ferez beaucoup plus que moi-même. Ma préſence animerait mes ennemis qui voudraient merendre témoin de l'opprobre qu'ils ont machiné, et, ſi je ne réuſſiſſais pas à faire défendre leur malheureuſe ſatire, je ne ferais venu que pour

réjouir leur malignité, et pour leur amener leur victime. Je me flatte toujours que M. l'abbé de *Bernis* ne vous refusera pas d'appuyer mes prières auprès de madame de *Pompadour*, et qu'il se déclarera avec force contre les misérables parodies, qu'il regarde comme la honte de notre nation.

1748.

Encore une fois, le soin que je prends de rendre Sémiramis moins indigne du public éclairé, est ma meilleure réponse, est ma meilleure manœuvre. Bien faire et être secondé par vous, voilà mon évangile. Adieu, mes chers anges, qui présidez à ma Babylone. L'envie a raison de vouloir me perdre, votre amitié me rend trop heureux.

Ce 12 d'octobre.

Je fais une réflexion. Si la fureur de la cabale, et le plaisir malin attaché à l'humiliation de son prochain, l'emportent sur tant de justes raisons ; si on s'obstine à jouer l'infamie à la cour, M. le duc d'*Aumont*, qui assurément doit en être mortifié, ne peut-il pas différer la représentation de Sémiramis ? ne pouvez-vous pas même engager très-aisément mademoiselle *Duménil* à exiger de ses camarades un long délai fondé sur cent vers nouvellement corrigés, qu'il faut apprendre ? la disposition

1748. nouvelle du théâtre de Fontainebleau, n'eſt-elle pas encore un motif pour différer ? ne peut-on pas pouſſer ce délai juſqu'au dernier jour, et, s'il le faut même, ne pas jouer la pièce ? Alors on ne pourrait donner la parodie; et ce temps que nous aurions ſervirait non-ſeulement à prendre de nouvelles meſures, mais encore à faire de nouveaux changemens pour l'hiver. Alors la pièce ſerait preſque nouvelle, et les *Slotz*, qui ſont prêts à réparer leur honneur en rajuſtant leurs décorations, donneraient un nouveau cours et un nouveau prix à notre guenille qui aurait un plein triomphe, tandis que peut-être Catilina . . . .

Mandez-moi ſi vous jugez à propos que j'écrive à M. le duc d'*Aumont* en conſéquence. Conduiſez ma tête et ma main comme mon cœur.

LETTRE CCXXII.

1748.

AU MEME, *à Paris.*

Octobre.

MADAME de *Pompadour* a plus fait que la reine. Elle me fait dire, mon cher et refpectable ami, que l'infamie ne fera certainement point jouée. Je me flatte qu'étant défendue à la cour, elle ne fera pas permife à la ville, et que M. le duc d'*Aumont* infiftera fur une fuppreffion de cinq ou fix années, après laquelle il ferait bien odieux de renouveler un fcandale qu'on a eu tant de peine à déraciner. J'ai écrit deux fois à M. le duc d'*Aumont*; il s'agirait de mettre M. de *Maurepas* dans nos intérêts. Empêchons la parodie à Paris comme à la cour. Il faut affurément ôter à la cabale ce miférable fujet d'un fi honteux triomphe. Pour réponfe à toutes ces tracafferies, je vous enverrai inceffamment un nouveau cinquième acte (*) ; c'eft-là le point principal.

Quand mes anges parlent, l'auteur de Sémiramis doit fe taire. Je reçois dans ce moment un très-beau mémoire de monfieur le coadjuteur contre les parodies, appuyé

(*) De Sémiramis.

1748. d'un mot de M. d'*Argental.* Je ne peux répondre à préſent que par les plus tendres remercîmens. Je n'épargnerai point aſſurément mes peines pour mériter des bontés ſi continues, ſi vives et ſi encourageantes. J'avais encore, par la dernière poſte, envoyé de la Malgrange quelques rogatons ; mais tenons tout cela pour non avenu, et attendons qu'après avoir travaillé à tête repoſée, je vienne travailler ſous vos yeux à Paris, vers le milieu de décembre. Les travaux les plus difficiles deviennent des plaiſirs quand on a pour critiques des amis ſi tendres et ſi éclairés.

Madame *du Châtelet* vous fait mille tendres complimens, et moi j'attends des moyeux. Cela eſt bien autrement intéreſſant que Sémiramis. Or, dites-moi, reſpectable ami, ſi vous êtes content de mon procédé avec monſieur l'abbé de *Bernis ?* Daignez-vous faire uſage des mémoires dont je vous ai aſſaſſiné ? Pardonnez-moi mes vers, mes mémoires, mes fatigantes importunités ; je travaille à mériter d'être toujours gardé par vous ; je ne ſais ſi j'en ferai digne. Adieu, tous les chers anges gardiens.

LETTRE

LETTRE CCXXIII.

1748.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, le 23 d'octobre.

Voici, mon cher et refpectable ami, un gros paquet de Babylone ; mais, à préfent, le point effentiel eft d'empêcher la parodie à la ville comme à la cour. J'ai lieu de penfer que M. de *Montmartel* m'ayant écrit de la part de madame de *Pompadour*, et m'ayant redit fes propres paroles : „ Que le roi était bien „ éloigné de vouloir me faire la moindre peine, „ et que la parodie ne ferait certainement „ point jouée ; „ j'ai lieu, dis-je, de me flatter que cette profcription d'un abus auffi pernicieux eft pour Paris comme pour Verfailles.

Je vais écrire dans cet efprit à M. *Berrier* ; et l'ordre du roi, à Fontainebleau, fera pour lui un nouveau motif de me marquer fa bienveillance, et une nouvelle facilité de fe faire entendre aux perfonnes qui pourraient favorifer encore la cabale qui s'eft élevée contre moi. Je fuis fâché que M. le duc d'*Aumont* foit le feul qui ne réponde point à mes lettres, mais je n'en compte pas moins fur fa fermeté et fur la chaleur de fes bons offices, animée par votre amitié. Je vous prie de m'inftruire

sur tout ce qui se passe de cette affaire qui
1748. m'est devenue très-essentielle.

La reine m'a fait écrire, par madame de *Luynes*, que les parodies étaient d'usage, et qu'on avait travesti *Virgile*. Je réponds que ce n'est pas un compatriote de *Virgile* qui a fait l'Enéide travestie, que les Romains en étaient incapables; que si on avait récité une Enéide burlesque à *Auguste* et à *Octavie*, *Virgile* en aurait été indigné; que cette sottise était réservée à notre nation long-temps grossière et toujours frivole; qu'on a trompé la reine quand on lui a dit que les parodies étaient encore d'usage; qu'il y a cinq ans qu'elles sont défendues; que le théâtre français entre dans l'éducation de tous les princes de l'Europe, et que *Gilles* et *Pierrot* ne sont pas faits pour former l'esprit des descendans de St *Louis*.

Au reste, si j'ai écrit une capucinade, c'est à une capucine.

Voici, mon divin ange, une autre grâce que je vous demande, c'est de savoir au juste et au plus vîte de mademoiselle *Quinault* de quel remède elle s'est servie pour faire passer un énorme goître dont elle s'est défaite. Il y a ici une dame, beaucoup plus jolie qu'elle, qui a un cou extrêmement affligé de cette maladie, et vous rendriez un grand service à elle et à ses amans de nous envoyer la joyeuse

recette de la demoiſelle *Quinault*. Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés. Et mes moyeux ! ah, M. de *Pont-de-Veſle*, mes moyeux ! 1748.

Ce 24.

Le roi de Pologne, qui avait envoyé ma lettre à la reine, et qui en était très-content, a été fort piqué que nos adverſaires aient prévalu auprès de la reine, et que ce ne ſoit pas elle à qui j'aye l'obligation de la ſuppreſſion de l'infamie. Les mêmes gens qui avaient fait la calomnie ſur Zadig, ont continué ſous main leurs bons offices, et le roi de Pologne en eſt très-inſtruit. Dites cela à l'abbé de *Bernis*, et qu'il écrive à madame de *Pompadour* pour la ſuppreſſion de l'infamie, à la ville comme à la cour.

LETTRE CCXXIV.

A M. D'ARNAUD.

A Lunéville, 25 d'octobre.

MON cher ami, votre lettre ſans date me dit que vous m'aimez toujours, et cela ne m'apprend rien : j'ai toujours compté ſur un cœur comme le vôtre. Elle m'apprend que

1748. meſſeigneurs les princes de *Virtemberg* m'honorent de leur ſouvenir. Je vous prie de leur préſenter mes profonds reſpects et mes tendres remercîmens, et de ne pas oublier M. de *Montaulieu*.

Il eſt vrai que je n'écris guère au roi de Pruſſe. J'attends que j'aye mis Sémiramis au point d'être moins indigne de lui être envoyée; j'y ai fait plus de deux cents vers à Lunéville. Il y a quelques années que j'envoyai à ſa Majeſté l'eſquiſſe de cette pièce; j'en ſuis très-honteux et très-fâché. Ce n'eſt pas un homme à qui on doive préſenter des choſes informes; c'eſt un juge qui me fait trembler. Perſonne ſur la terre n'a plus d'eſprit et plus de goût, et c'eſt pour lui principalement que je travaille. Je ne croyais pas pouvoir paſſer ma vie auprès d'un autre roi que lui, mais ma déplorable ſanté a encore plus beſoin des eaux de Plombières que de la cour de Lunéville. Je compte aller à Paris au mois de décembre, et vous y embraſſer. Si vous n'étiez pas auſſi pareſſeux qu'aimable, je vous prierais de me mander quelques nouvelles de notre pauvre littérature françaiſe. Je vous exhorterai toujours à faire uſage de votre eſprit pour établir votre fortune. Il n'y a rien que je ne faſſe pour vous prouver combien la douceur de vos mœurs, votre goût et vos premières productions m'ont

donné d'efpérances fur vous. Je fuis très-fâché de vous avoir été jufqu'ici bien inutile. 1748.

VOLTAIRE.

Sans compliment et fans cérémonie.

LETTRE CCXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 30 d'octobre.

JE reçois la lettre de mon cher ange, du 18. Vous me dites, mon cher et refpectable ami, que la prétention de M. de *Maurepas* eft infoutenable; mais favez-vous qu'en réponfe à la lettre la plus refpectueufe, la plus foumife et la plus tendre, il m'a mandé sèchement et durement qu'on jouerait la parodie à Paris, et que tout ce qu'on pouvait faire pour moi, était *d'attendre la fuite des premières repréfentations de ma pièce.* Or, cette fuite de premières repréfentations pouvant être regardée comme finie, on peut conclure de la lettre de M. de *Maurepas* que les italiens font actuellement en droit de me bafouer; et s'ils ne le font pas, c'eft qu'ils infectent encore Fontainebleau de leurs miférables farces faites pour la cour et pour la canaille.

M. le duc de *Gèvres* m'a mandé que les

1748. premiers gentilshommes de la chambre ne se mêlaient pas des pièces qu'on joue à Paris. En effet, la permission de représenter tel ou tel ouvrage a toujours été dévolue à la police ; et peut-être tout ce que peut faire un premier gentilhomme de la chambre, c'est de faire servir son autorité à intimider des faquins qui joueraient une pièce malgré eux, et à se faire obéir plutôt par menace que par droit.

Cependant, ce que vous me mandez, et la confiance extrême que j'ai en vous, me font suspendre mes démarches. J'allais envoyer une lettre très-forte à madame de *Pompadour*, et même un placet au roi qui n'est pas assurément content à présent de celui qui me persécute. Je supprime tout cela, et je ne m'adresserai au maître que quand je serai abandonné d'ailleurs ; mais j'ai besoin de savoir à quoi je dois m'en tenir, et jusqu'à quel point s'étendent les bontés et l'autorité de M. le duc de *Fleuri* et de M. le duc d'*Aumont*. Je vous demande en grâce d'écrire sur cela promptement à M. le duc d'*Aumont*, et de me donner la réponse la plus positive, sur laquelle je prendrai mes mesures. Je serais très-aise de ne pas importuner le roi pour de pareilles sottises, et que la fermeté de M. d'*Aumont* m'épargnât cet embarras ; mais s'il y a la moindre indécision du côté des premiers gentilshommes de la

chambre, vous ſentez bien que je ne dois rien épargner, et que je ne dois pas en avoir le démenti. 1748.

Vous devez avoir reçu un gros paquet par M. de *la Reynière*. En voici un autre qui n'eſt pas de la même eſpèce. Je vous prie de donner au digne coadjuteur un panégyrique; je devrais faire le ſien.

Il y en a un auſſi pour l'abbé de *Bernis*. Je n'ai point reçu la lettre dont vous m'aviez flatté de ſa part; mais j'eſpère que, s'il eſt néceſſaire, vous l'encouragerez à écrire bien pathétiquement à madame de *Pompadour*, contre les parodies en général, et contre celle de Sémiramis en particulier. Madame de *Pompadour* eſt très-diſpoſée à me favoriſer, mais il ne faut rien négliger.

Madame *du Châtelet* promet plus qu'elle ne peut, en parlant d'un voyage prochain. Je le voudrais, mais je prévois qu'il faudra attendre près d'un mois.

Je travaille ſous terre pour *Mouhi*; je vous prie de le lui dire. Grand merci des moyeux. Adieu, mes très-aimables anges.

1748.

LETTRE CCXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de novembre.

Mais mes anges ſont donc au diable ? Que deviendrai-je ? Je n'ai point de leurs nouvelles. Il eſt trois heures après minuit ; je reprends Sémiramis en ſous-œuvre ; je corrige par-tout, ſelon que le cœur m'en dit. *Spiritus ſlat ubi vult.*

J'ai été confondu d'une lettre par laquelle M. le duc de *Fleuri* me marque qu'il a donné ordre qu'on ne jouât la ſottiſe italienne qu'après que Sémiramis aurait été jouée à Fontainebleau. C'eſt encore pis que la lettre de M. de *Maurepas*. J'en rends compte à M. le duc d'*Aumont*, et je lui demande qu'au moins, ſi on perſiſte à renouveler contre moi le ſcandale des parodies, on attende, pour jouer la farce des italiens, que les premières repréſentations des français ſoient épuiſées ; il me ſemble qu'on en uſait ainſi quand les parodies avaient lieu, et il n'y a rien de plus juſte. Les premières repréſentations de Sémiramis n'ont été interrompues que par le voyage de Fontainebleau, et ne doivent être cenſées finies qu'après la repriſe. Je vous

prie d'appuyer ma prière à M. le duc d'*Aumont*. 1748.

Je vous prie auſſi d'écrire à mademoiſelle *Duménil* qu'elle retire tous les rôles, afin que j'y corrige environ cent cinquante vers. Il faudra faire une nouvelle copie et de nouveaux rôles, et je me flatte qu'elle vous remettra les rôles et la pièce. Je vous promets bien que je ne la rendrai pas avant le retour de M. de *Richelieu*, et que je donnerai aux catiliniſtes tout le temps d'être ſifflés.

Crébillon s'eſt conduit d'une manière indigne dans tout ceci, ou plutôt d'une manière très-digne de ſa mauvaiſe pièce de Sémiramis, qui n'a pu même être honorée d'une parodie.

Au reſte, mandez-moi, je vous en prie, ſi vous croyez que ce ſoit à préſent le temps de préſenter un placet au roi.

L'établiſſement de madame *du Châtelet* à Lunéville ne lui permettra guère de partir avant le mois de décembre. J'attends de vos nouvelles pour me décider. Adieu, mes chers anges ; vous êtes mes conſolateurs.

1748.

LETTRE CCXXVII.

A M. D'ARNAUD, *à Paris.*

Lunéville, 28 de novembre.

COMMENT! vous ſavez à qui l'on a donné un paquet, et que c'eſt M. de *Montaulieu* qui l'a envoyé chez moi! et vous me le mandez exactement! Courage, mon cher ami, vous deviendrez un homme eſſentiel, un homme d'importance.

Voici quelque choſe de peu important que vous pouvez envoyer au roi de Pruſſe; il aime ces guenilles-là. C'eſt une lettre au duc de *Richelieu*, qu'un homme de vos amis lui a écrite, ſur la ſtatue qu'on lui élève à Gènes (*). Cela ne vaut pas le Cu de *Manon*, mais je ne ſuis plus dans l'âge des *Manon*. C'eſt votre affaire, mais je vous aſſure que je vous aime plus ſolidement que toutes les *Manon* de Paris.

Vous êtes mal inſtruit de l'hiſtoire des hiſtrions. *Crébillon* a retiré tous ſes rôles, les a corrigés, les a rendus, et *Grandval* attend encore ſon quatrième et cinquième acte. Il aurait dû retirer auſſi l'approbation qu'il a donnée à une plate parodie de Sémiramis que

(*) Volume d'Epîtres, page 175.

le roi a défendue à Fontainebleau. Je me flatte qu'en récompenfe *Arlequin* donnera fon approbation à Catilina. Le bon homme aurait dû fe fouvenir qu'on ne put pas feulement parodier fa Sémiramis. Je lui pardonne de ne pas aimer la mienne. 1748.

Adieu, mon cher ami; il y a dans ce monde très-peu de bons vers et de bonnes gens. Je vous embraffe et je vous aime parce que vous faites de bons vers, et que vous êtes un bon cœur.

LETTRE CCXXVIII.

A M. MARMONTEL, *à Paris.*

A Lunéville, 15 de décembre.

MON cher ami, voici ce qui m'eft arrivé; vous verrez que je ne fuis pas heureux. J'étais à la fuite du roi de Pologne, dans une de fes maifons de campagne; un paquet, qui, dit-on, contenait des livres, arrive à Lunéville; et comme il y avait ordre de renvoyer tous les gros paquets qui n'étaient pas contre-fignés, on renvoie le paquet à Paris. Je foupçonne que c'était Denis, et je fens tout ce que j'ai perdu. Heureufement nous avons ici ce Denis

1748. ſi bien écrit, ſi rempli de belles choſes, et ſi approuvé de tous les gens de goût. Mon cher ami, j'ai été attendri juſqu'aux larmes de votre charmante épître. Elle me fait autant de plaiſir que d'honneur; c'eſt un monument que vous érigez à l'amitié; c'eſt un exemple que vous donnez aux gens de lettres; c'eſt le modèle ou la condamnation de leur conduite; jamais le cœur n'a parlé avec plus d'éloquence; c'eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit et de la vertu. L'amitié d'un cœur comme le vôtre conſole de toutes les fureurs de l'envie, et ajoute au bonheur de mes jours. Ce que vous dites ſur notre reſpectable ami *Vauvenargues*, doit bien faire ſouhaiter d'être de vos amis. Tout ce que je déſire, c'eſt d'hériter des ſentimens que vous aviez pour lui. Donnez-moi la part qu'il avait dans votre cœur, et voilà ma fortune faite. Je compte vous revoir inceſſamment, vous embraſſer, vous dire à quel point je ſuis pénétré de l'honneur que vous m'avez fait, et vous jurer une amitié qui durera autant que ma vie. Je parie que je trouverai votre nouvelle tragédie achevée. Je m'imagine que les plaiſirs font chez vous les entr'actes un peu longs, et que vous quittez ſouvent *Melpomène* pour quelque choſe de mieux; mais vous êtes comme les héros qui réuniſſent les plaiſirs et la gloire. Adieu, vous faites la

mienne. Je vous embraſſe mille fois. Madame *du Châtelet* eſt charmée de vos talens, et vous fait ſes complimens. 1748.

LETTRE CCXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de décembre.

ENFIN, je ris aux anges en recevant leur lettre. Vos conſeils ſont ſuivis ou plutôt prévenus, et par-tout j'ai rendu raiſon de l'inaction forcée d'*Aſſur*.

Il me ſemble que le point dont il s'agit, c'eſt la clarté. On voit bien nettement qu'*Aſſur* eſt entré dans ce mauſolée (fait en labyrinthe, ſelon l'uſage des anciens,) par une iſſue ſecrète ; et l'autre ange, M. de *Pont-de-Veſle*, doit aimer cette idée-là. On voit par là pourquoi cet *Aſſur* n'eſt pas parvenu plutôt à l'endroit du ſacrifice. *Ninias* dit qu'il vient d'entendre quelqu'un qui précipitait ſes pas loin derrière lui dans ce tombeau. Autre degré de lumière ; *Azéma* répond : C'eſt peut-être *votre mère qui a été aſſez hardie pour envoyer à votre ſecours dans cet aſile inabordable et ſacré.* Ces mots préparent, ce me ſemble, la terreur, et fortifient le tragique de la cataſtrophe, loin

1748. de le diminuer, puifqu'il fe trouve enfin que c'eft la reine elle-même qui eft venue au fecours de fon fils.

Affur eft donc tout naturellement amené du tombeau fur la fcène; et *Azéma*, fe jetant au-devant du coup qu'*Affur* veut porter à *Ninias*, augmente la force de l'action, en rend le jeu noble et naturel. Il eft abfolument néceffaire que cette action fe paffe fous les yeux et non en récit, et que *Ninias* commence à apprendre fon malheur de la bouche même d'*Affur*. Si vous êtes contens, Madame et Meffieurs, je le fuis auffi, et je me mets à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CCXXX.

AU MEME.

31 de décembre.

Je ne fuis point étonné de la chute de Catilina: l'auteur n'avait pas confulté mes anges. Ce n'eft pas avec une cabale, c'eft avec des amis éclairés et févères qu'on fait réuffir un ouvrage.

Ce que vous me dites, mon cher et refpectable ami, me perfuade que Catilina ne durera

pas long-temps. La cabale veut bien crier, mais elle ne veut pas s'ennuyer, et il n'y a 1748.
perſonne qui aille bâiller deux heures, pour avoir le plaiſir de me rabaiſſer. Sémiramis eſt entièrement à vos ordres; elle ne ſe remontrera que quand vous l'ordonnerez.

Je me conduis, je crois, un peu moins inſolemment que *Crébillon :* il méritait un peu ſa chute par tous les petits indignes procédés qu'il a eus avec moi, par la ſottiſe qu'il a faite de mettre ſon nom au bas des brochures de la canaille qui le louait à mes dépens, par l'approbation qu'il a donnée à la parodie, par la mauvaiſe grâce avec laquelle il voulait retrancher de mon ouvrage des vers que vous approuviez. On ne peut pas abuſer davantage de la miſérable place qu'il a de cenſeur de la police. Sa conduite eſt cent fois plus mauvaiſe que celle de ſa pièce; mais je ne dis cela qu'à vous, mes anges.

Je ſuis bien fâché de l'état languiſſant où eſt encore madame d'*Argental :* je compte lui écrire quand je vous écris. Le digne coadjuteur devrait bien m'envoyer ſes remarques ſur Catilina. Un plan écrit de ſa main, avec cette éloquence que je lui connais, amuſerait bien madame *du Châtelet* dans ſa ſolitude. Nous ne revenons qu'après les Rois; nous aurons le temps de recevoir de vos nouvelles.

1748. Bonſoir, mes chers anges; je ſoupire après le moment de vous revoir.

M. de *Betz* ne marie-t-il pas inceſſamment ſa ſeconde fille au fils du *Bon Dieu ?* (*)

LETTRE CCXXXI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Décembre.

Je vous avais déjà mandé, Monſieur, que j'étais très-fâché qu'on ſe fût hâté d'envoyer, malgré moi, des copies informes de cette petite pièce (**), qui d'ailleurs a, ce me ſemble, l'approbation de tous les gens de goût et de bon ſens. Je ſuis encore plus fâché et moins ſurpris qu'il y ait des hommes aſſez méchamment bêtes pour trouver à redire qu'on mette, parmi les agrémens de la vie, de bons ſoupers qu'on donne à la bonne compagnie dont on eſt les délices et le modèle. La ſeconde leçon vaut certainement mieux; mais, à votre place, j'aurais laiſſé ſubſiſter la première pour punir les ſots. Les caillettes

(*) M. de *Choiſeul Bon Dieu*, nom de ſociété qu'on lui donnait à la cour de Lorraine.

(**) Voyez les variantes de l'Epître au préſident *Hénault*, du 28 de novembre 1748, volume d'Epîtres.

et

et les imbécilles du bel air qu'il ne faut jamais écouter ni en fait d'ouvrages d'eſprit, ni en autre choſe, cherchent à mordre ſur tout. Ces honnêtes gens-là ont fait ce qu'ils ont pu pour que M. de *Richelieu* trouvât mauvais que je lui écriviſſe comme *Voiture* écrivait au prince de *Condé*, mais il n'a pas été leur dupe; et, en vérité, plus je vais en avant, plus je vois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de mépriſer les ſots diſcours qu'on ne peut jamais empêcher. Pour moi, je me conſole de toutes les plates critiques par l'honneur de votre approbation, et de la haine des demi-beaux eſprits, par l'honneur de votre amitié. Madame *du Châtelet* penſe comme moi. Elle vous fait mille complimens. Elle vient d'achever une préface de Newton, qui eſt un chef-d'œuvre et qui fait honneur à ſon ſexe et à la France. Elle a réſiſté avec courage aux impertinences des caillettes, et paſſera, dans la poſtérité, pour un génie reſpectable. Si elle n'avait pas mépriſé les mauvaiſes plaiſanteries, elle n'aurait pas fait des choſes admirables que les ricaneurs n'entendront pas.

1748.

Fin du Tome troiſième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. Page 84

LETTRE II. 221

LETTRE III. 225

LETTRE IV. 391

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. 342

LETTRE II. 410

LETTRE III. 420

LETTRE IV. 423

AMELOT, (M.) *ministre des affaires étrangères.*

LETTRE I. 230

LETTRE II. 232

LETTRE III. 240

LETTRE IV. 245

LETTRE V. 247

LETTRE VI. 253

LETTRE VII. 258

LETTRE VIII. 263

ARGENS. (M. le marquis d') 201

ARGENSON, (M. d') *ministre des affaires étrangères.*

LETTRE I. 4

LETTRE II. 10

LETTRE III. 21

LETTRE IV. 33

LETTRE V. 37

LETTRE VI. 94

LETTRE VII. 158

LETTRE VIII. 175

LETTRE IX. 195

LETTRE X. 234

LETTRE XI. 296

LETTRE XII. 311

LETTRE XIII. 313

LETTRE XIV. 314

LETTRE XV. 315

LETTRE XVI. 320
LETTRE XVII. 324
LETTRE XVIII. 328
LETTRE XIX. 329
LETTRE XX. 333
LETTRE XXI. *A la première nouvelle de la bataille de Fontenoi.* *ibid.*
LETTRE XXII. 334
LETTRE XXIII. 335
LETTRE XXIV. 336
LETTRE XXV. 337
LETTRE XXVI. 352
LETTRE XXVII. 359
LETTRE XXVIII. 360
LETTRE XXIX. 363
LETTRE XXX. 366
LETTRE XXXI. 367
LETTRE XXXII. 374
LETTRE XXXIII. 376
LETTRE XXXIV. 386
LETTRE XXXV. 390
LETTRE XXXVI. 395
LETTRE XXXVII. 401

LETTRE XXXVIII. 403
LETTRE XXXIX. 422
LETTRE XL. 437

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d')

LETTRE I. 308
LETTRE II. 430
LETTRE III. 443

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 12
LETTRE II. 14
LETTRE III. 17
LETTRE IV. 25
LETTRE V. 35
LETTRE VI. 42
LETTRE VII. 49
LETTRE VIII. 72
LETTRE IX. 91
LETTRE X. 98
LETTRE XI. 104
LETTRE XII. 106
LETTRE XIII. 107
LETTRE XIV. 127

LETTRE XV.	138
LETTRE XVI.	151
LETTRE XVII.	169
LETTRE XVIII.	172
LETTRE XIX.	177
LETTRE XX.	182
LETTRE XXI.	187
LETTRE XXII.	*ibid.*
LETTRE XXIII.	211
LETTRE XXIV.	216
LETTRE XXV.	218
LETTRE XXVI.	219
LETTRE XXVII.	220
LETTRE XXVIII.	228
LETTRE XXIX.	251
LETTRE XXX.	270
LETTRE XXXI.	272
LETTRE XXXII.	280
LETTRE XXXIII.	286
LETTRE XXXIV.	291
LETTRE XXXV.	294
LETTRE XXXVI.	298
LETTRE XXXVII.	299

LETTRE XXXVIII. 300
LETTRE XXXIX. 301
LETTRE XL. 305
LETTRE XLI. 316
LETTRE XLII. 321
LETTRE XLIII. 371
LETTRE XLIV. 381
LETTRE XLV. 383
LETTRE XLVI. 425
LETTRE XLVII. 434
LETTRE XLVIII. 436
LETTRE XLIX. 439
LETTRE L. 441
LETTRE LI. 442
LETTRE LII. 445
LETTRE LIII. 448
LETTRE LIV. 452
LETTRE LV. 455
LETTRE LVI. 457
LETTRE LVII. 461
LETTRE LVIII. 464
LETTRE LIX. 466
LETTRE LX. 469
LETTRE LXI. 470

ARNAUD. (M. d'')

LETTRE I. 209
LETTRE II. 432
LETTRE III. 459

B.

BERGER, (M.) *directeur de l'opéra.*

LETTRE I. 69
LETTRE II. 310
LETTRE III. 409

C.

CAMAS, (M.) *ambassadeur du roi de Prusse.* 73

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I. 7
LETTRE II. 28
LETTRE III. 31
LETTRE IV. 44
LETTRE V. 78
LETTRE VI. 130
LETTRE VII. 155

LETTRE VIII. 179
LETTRE IX. 190
LETTRE X. 215
LETTRE XI. 275
LETTRE XII. 323
LETTRE XIII. 341
LETTRE XIV. 344
LETTRE XV. 351
LETTRE XVI. 373
LETTRE XVII. 414
LETTRE XVIII. 419
CONDAMINE. (M. de la) 317
CRAON. (M. le prince de) 407

D.

DUCLOS. (M.) 327

F.

FLEURI. (Au cardinal de)
LETTRE I. 83
LETTRE II. 197
FORMONT. (M. de) 164

H.

HARVEY, (Milord) *garde des ſceaux d'Angleterre.* 53

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I. 19

LETTRE II. 80

LETTRE III. 92

LETTRE IV. 121

LETTRE V. 143

LETTRE VI. 167

HENAULT. (M. le préſident)

LETTRE I. 63

LETTRE II. 303

LETTRE III. 325

LETTRE IV. 472

L.

LOC-MARIA. (M.) 153

M.

MAIRAN. (M. de)

LETTRE I. 110

LETTRE II. 118

LETTRE III. 125

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 424

LETTRE II. 428

LETTRE III. 467

MARTINIERE, (M. de la) *auteur du Dictionnaire géographique.* 268

MAUPERTUIS. (M. de)

LETTRE I. 40

LETTRE II. 51

LETTRE III. 61

LETTRE IV. 68

LETTRE V. 71

LETTRE VI. 84

LETTRE VII. 97

LETTRE VIII. 124

LETTRE IX. 133

LETTRE X. 148

LETTRE XI. 161

LETTRE XII. 171

LETTRE XIII. 261

LETTRE XIV. 412

MONCRIF, (M. de) *lecteur de la reine.*

LETTRE I. 213

LETTRE II. 348

LETTRE III. 349

LETTRE IV. 396

LETTRE V. 399

MOUSSINOT. (M. l'abbé)

LETTRE I. 103

LETTRE II. 129

N.

NERICAULT DESTOUCHES. (M.) 312

O.

ONILLON. (M. l'abbé) 206

P.

PALLU, (M.) *intendant de Lyon, en faveur d'un juif.* 271

PASSIONEI. (Au cardinal) 393

PITOT DE LAUNAY, (M.) *de l'académie des ſciences.*

LETTRE I. 3

LETTRE II. 123

LETTRE III. 140

PONT-DE-VESLE. (M. de)

LETTRE I. 82

LETTRE II. 228

PREVOST. (M. l'abbé) 46

R.

RICHELIEU. (M. le duc de)

LETTRE I. 237

LETTRE II. 284

ROQUE, (M. de la) 184

S.

SEGUI, (M.) *éditeur des Oeuvres de J. B. Rouſſeau.* 173

SOLAR. (Madame de) 193

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 65
LETTRE II. 76
LETTRE III. 145
LETTRE IV. 203
LETTRE V. 208
LETTRE VI. 227
LETTRE VII. 248
LETTRE VIII. 260
LETTRE IX. 277
LETTRE X. 279
LETTRE XI. 282

TRESSAN. (M. le comte de)

LETTRE I. 346
LETTRE II. 398
LETTRE III. 416

V.

VAUVENARGUES, (M. le marquis de) *capitaine au régiment du roi, ſur un éloge funèbre d'un officier, composé à Prague.* 384

W.

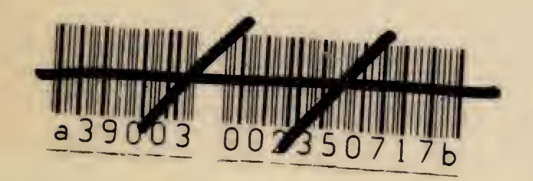
WARMHOLTZ, (M. de) *gentilhomme ſuédois, et traducteur de l'Hiſtoire de Charles XII, par Norberg.*

LETTRE I. 109

LETTRE II. 136

Fin de la Table du tome troiſieme.




a39003 002350717b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 09 13 9